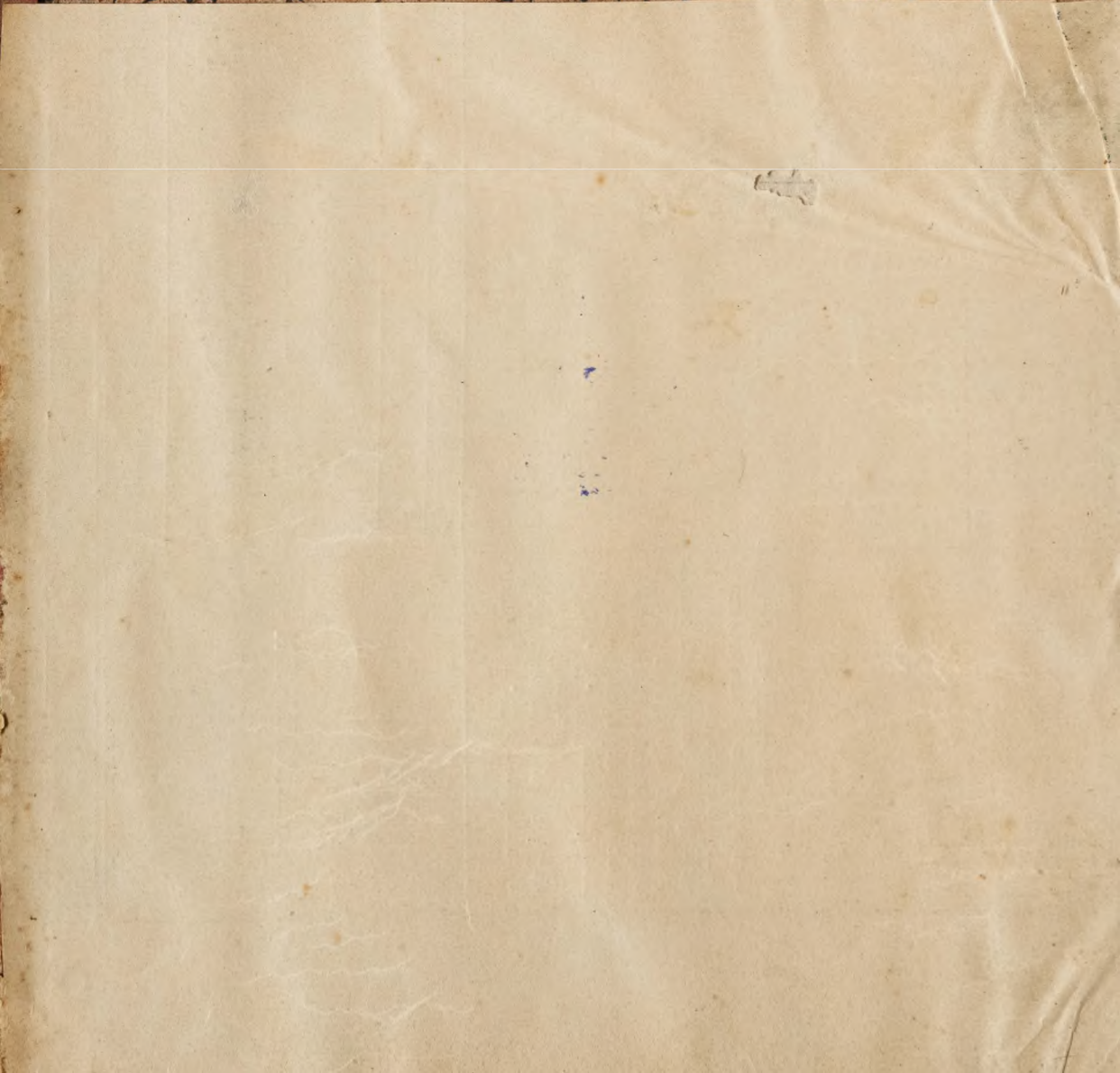
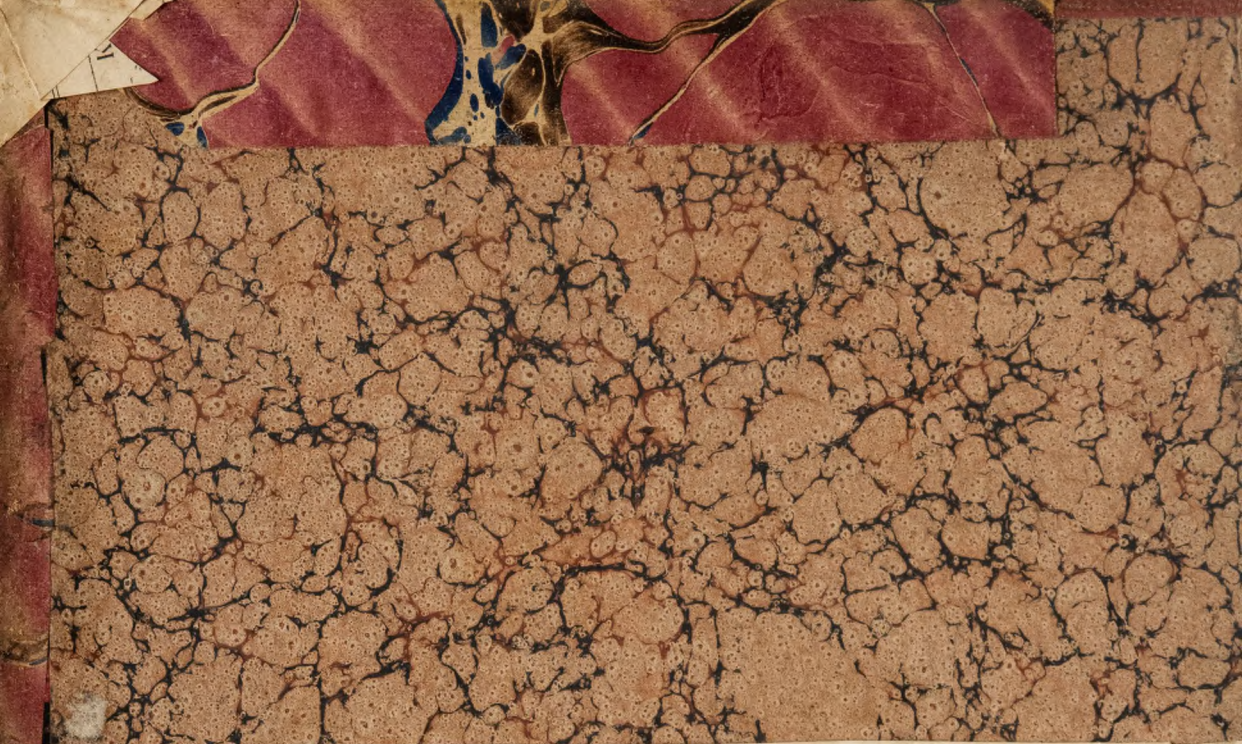








LE
GLANEUR LITTÉRAIRE



50



Le diable est l'intime ami du berger, et il couche avec la sorcière...

BIBLIOTHÈQUE
M. GALATTE

568-571

LE

GLANEUR

LITTÉRAIRE

PREMIÈRE GERBE

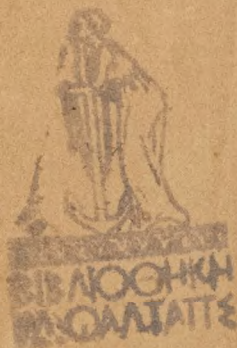


PARIS

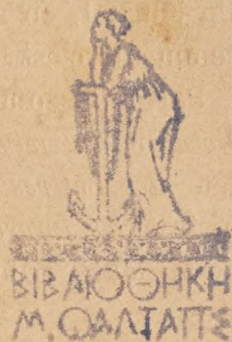
LE GLANEUR LITTÉRAIRE

6, RUE DE CHATEAUDUN, 6

1878



AVERTISSEMENT



Chaque siècle a ses élus que la postérité accepte et dont les œuvres survivent dans toutes les mémoires ; aux époques fécondes, une foule d'esprits délicats et de lettrés-impeccables s'affirment à côté de ces hommes de génie. Ils obtiennent une heure de célébrité parmi leurs contemporains ; puis l'oubli les enveloppe et c'est à peine si leurs noms sont retenus de quelques érudits.

On s'occupe à combler cette lacune et à réparer cette injustice.

De savants travaux bibliographiques ont remis dans ces derniers temps en lumière des chefs-d'œuvre oubliés et mêmes inconnus.

Le bon accueil fait à ces publications a inspiré l'idée de ce recueil.

Nous nous proposons de *glaner* à travers trois siècles. Nous compulserez le passé, retenant au passage toutes les œuvres dignes d'intérêt.

Il faut que *Le Glaneur* devienne une source de documents pour tous ceux qui étudient dans ses moindres détails notre littérature nationale.

Ce serait une erreur d'oublier dans un recueil semblable les œuvres des maîtres contemporains. Nous suivrons donc avec un soin tout particulier le mouvement de cette époque, afin d'enrichir nos gerbes de cette moisson nouvelle.

C'est ainsi que nous publions dans ce volume : *Le Marteau des Sorcières*, de J. Michelet ; *la Littérature des Pariahs*, de L. Jacolliot ; *le Grand Théâtre d'Osaka*, de madame Judith Gautier, pages empruntées à des ouvrages qui ont conquis depuis longtemps une juste célébrité.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'*Esquisse biographique d'une vie d'actrice*, œuvre complètement inconnue de M. Thiers, et sur *la Fille du Jarl*, nouvelle du célèbre historien Henri Martin.

Toutes les fois que nous mettrons la main sur des œuvres inédites remarquables, nous n'hésiterons pas à les publier, quoique ce recueil soit avant tout consacré à des reproductions.

Nous commençons ce volume par une admirable lettre inédite de Victor Hugo.

L'auteur des *Misérables* y entre dans des explications sur son œuvre. Un journal, en reproduisant ce document d'après le *Glaneur*, disait récemment : c'est la véritable préface des *Misérables*.

Parmi les œuvres inédites qui figurent plus loin, citons encore la *Vocation du prince Basile*, fantaisie humoristique de Robert Franz, l'auteur des *Lettres d'un Excentrique*, ce bijou littérairesi recherché des gourmets et les *Impressions d'un Tourangeau à Rome*, dues à la plume savante de M. Mary Lafon, récemment acclamé sur un de nos principaux théâtres.

Nos rapports avec les auteurs contemporains et la bienveillance qu'ils ont témoignée à notre œuvre, nous permettront de ménager par la suite des surprises nouvelles à nos lecteurs.

Et maintenant un mot sur le catalogue qui accompagne chaque volume.

C'est le complément indispensable de l'œuvre entreprise dans le *Glaneur*.

Ce recueil ayant été créé pour propager le goût des bons livres, il fallait guider le lecteur dans ses recherches. Notre catalogue contient à ce sujet tous les éléments d'informations nécessaires.

C'est une véritable revue bibliographique.

Ce catalogue contient un grand nombre de livres rares et même des exemplaires uniques. (Voir les numéros 30, 94 et 300).

Le prospectus qui termine ce volume mettra le lecteur au courant des réductions de prix dont nous faisons bénéficier les abonnés du *Glaneur littéraire*.

On trouvera également en tête de ce volume un magnifique dessin de Vierge, représentant le *Marteau des Sorcières*, de J. Michelet, emprunté à l'*Histoire de France* que publie la maison Lacroix. Nous remercions ici l'éditeur et l'homme de goût qui a bien voulu nous autoriser à la reproduction de ce petit chef-d'œuvre.

Et maintenant que nous avons expliqué la raison d'être du *Glaneur* et le but qu'il poursuit,—il ne nous reste plus qu'à lier cette première gerbe.

TABLE DES MATIÈRES

Une lettre de Victor Hugo.....	Page 1
Le Vieux Canonnier, par Godefroy Cavaignac	3
Gabrielle d'Estrées à la cour de Henri III.	6
Térence le Tailleur	10
Les Fiançailles de M ^{lle} Pigault-Lebrun	12
Tirtza, chronique hébraïque, par Eugénie Foa.....	13
L'Ile des Crasseux, par Misorhype.....	19
Le Mannequin, par Ch. Rabou	20
L'Œil sans Paupières.....	27
Une Contrefaçon au XIII ^e Siècle, par Adrien Van Moersel.....	34
Heureux, par un bonnet de velours.....	36
L'Eglise du Verre d'Eau, par S. Henri Berthoud	37
Une Rencontre à Berlin, par Adrien Van Moersel	41
Rog-Bang ou le Contrebandier.....	43
La Tombola de Village.....	47
Le Visionnaire, par Schiller.....	49
Un Portier de Paris.....	55
Marie ou le Mouchoir Bleu, par Etienne Béquet.....	59
Dona Concha, par A. Loeve-Weimars.....	61
Le Poète Matelot.....	67
L'Histoire de la Belle Jeanne la bergère, par Eugène Müller.....	70
La Liquéfaction de l'Azote, par Eugène Sue.....	73
Manies Singulières de quelques Auteurs célèbres, par Casimir Bonjour.....	77
Le Navire des Morts, par A. Patersi.....	81
Le Chien dans des Régions arctiques.....	84
Esquisse Biographique d'une Vie d'actrice, par A. Thiers.....	86

Médaillons de Gaspard de la Nuit, par Louis Bertrand.....	Page 90
L'Incendiaire, par Dufongerey.....	91
La Vocation du prince Basile, par Robert Franz.....	98
La Mort de Dupuytren, par Nadar.....	104
La Littérature des Pariahs, par Louis Jacolliot.....	109
L'Écolier d'Isenac, par Ernest Alby.....	113
Légende du Grand Veneur, par J.-P. Sauveterre.....	119
Le Marteau des Sorcières, par J. Michelet.....	121
Histoire d'un Habit, par L. G.....	128
Une Fable de Lafontaine, par Eugène Robert.....	131
Les Émotions d'un Tourangeau à Rome, par Mary Lafon.....	134
Le Carnaval depuis le Déluge, par Eugène Baresté.....	137
L'Habitué de la Police Correctionnelle, par B. Maurice.....	141
Le Grand Théâtre d'Osaka, par Mme Judith Gautier.....	148
La Fille du Jarl, par Henri Martin.....	151
Un Bal de Comédiens, par Gavarni.....	155



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 1.

UNE LETTRE DE VICTOR HUGO. — LE VIEUX CANONNIER, par Godefroy Cavaignac. — GABRIELLE D'ESTRÉES A LA COUR DE HENRI III. — TÉRENCE LE TAILLEUR. — LES FIANÇAILLES DE M^{lle} PIGAULT-LEBRUN.

UNE LETTRE DE VICTOR HUGO

Par le plus grand des hasards nous avons trouvé, dans une édition italienne des Misérables, publiée à Milan, une lettre de Victor Hugo datée de Hauteville-House, 1862. Comme nous ne l'avons jamais vue publiée en France nous croyons être agréables à nos lecteurs en la reproduisant.

Lettre de Victor Hugo à G. Daelli, éditeur de la traduction italienne des Misérables, à Milan.

Hauteville-House, 18 octobre 1862.



Vous avez raison, monsieur, quand vous me dites que le livre *les Misérables* est écrit pour tous les peuples. Je ne sais s'il sera lu par tous, mais je l'ai écrit pour tous. Il s'adresse à l'Angleterre autant qu'à l'Espagne, à l'Italie autant qu'à la France, à l'Allemagne autant qu'à l'Irlande, aux républiques qui ont des esclaves aussi bien qu'aux empires qui ont des serfs. Les problèmes sociaux dépassent les frontières. Les plaies du genre humain, ces larges plaies qui couvrent le globe, ne s'arrêtent point aux lignes bleues ou rouges tracées sur la mappemonde. Partout où l'homme ignore et désespère, partout où la femme se vend pour du pain, partout où l'enfant souffre faute d'un livre qui l'enseigne et d'un foyer qui le réchauffe, le livre *les Misérables* frappe à la porte et dit : ouvrez-moi, je viens pour vous.

A l'heure, si sombre encore, de la civilisation où nous sommes, le misérable s'appelle l'HOMME ; il agonise sous tous les climats, et il gémit dans toutes les langues.

Votre Italie n'est pas plus exempte du mal que notre France. Votre admirable Italie a sur la face toutes les misères. Est-ce que le banditisme, cette forme furieuse du paupérisme, n'habite pas vos montagnes ? Peu de nations sont rongées plus profondément que l'Italie par cet ulcère des couvents que j'ai tâché de sonder. Vous avez beau avoir Rome, Milan, Naples, Palerme, Turin, Florence, Sienne, Pise, Mantoue, Bologne, Ferrare, Gênes, Venise, une histoire héroïque, des ruines sublimes, des monuments magnifiques, des villes superbes, vous êtes, comme nous, des pauvres. Vous êtes couverts de merveilles et de vermines. Certes le soleil de l'Italie est splendide, mais hélas, l'azur sur le ciel n'empêche pas le haillon sur l'homme.

Vous avez comme nous des préjugés, des superstitions, des tyrannies, des fanatismes, des lois aveugles prêtant main-forte à des mœurs ignorantes. Vous ne goûtez rien du présent ni de l'avenir sans qu'il s'y mêle un arrière-goût du passé. Vous avez un barbare, le moine, et un sauvage, le lazzarone. La question sociale est la même

pour vous comme pour nous. On meurt un peu moins de faim chez vous, et un peu plus de fièvre; votre hygiène sociale n'est pas beaucoup meilleure que la nôtre; les ténèbres, protestantes en Angleterre, sont catholiques en Italie; mais sous des noms différents, le *vescovo* est identique au *bishop*, et c'est toujours là de la nuit, et à peu près de même qualité. Mal expliquer la Bible ou mal comprendre l'Évangile, cela se vaut.

Faut-il insister? faut-il constater plus complètement encore ce parallélisme lugubre? Est-ce que vous n'avez pas d'indigents? Regardez en bas. Est-ce que vous n'avez pas de parasites? Regardez en haut. Cette balance hideuse dont les deux plateaux, paupérisme et parasitisme, se font si douloureusement équilibre, est-ce qu'elle n'oscille pas devant vous comme devant nous?

Où est votre armée de maîtres d'école, la seule armée qu'avoue la civilisation? où sont vos écoles gratuites et obligatoires? Tout le monde sait-il lire dans la patrie de Dante et de Michel-Ange? Avez-vous fait des prytanées de vos casernes? N'avez-vous pas, comme nous, un budget de la guerre opulent et un budget de l'enseignement dérisoire? N'avez-vous pas, vous aussi, l'obéissance passive qui, si aisément, tourne au soldatesque? N'avez-vous pas un militarisme qui pousse la consigne jusqu'à faire feu sur Garibaldi, c'est-à-dire sur l'honneur vivant de l'Italie? Faisons passer son examen à votre ordre social, prenons-le où il en est et tel qu'il est, voyons son flagrant délit, montrez-moi la femme et l'enfant. C'est à la quantité de protection qui entoure ces deux êtres faibles que se mesure le degré de civilisation. La prostitution est-elle moins poignante à Naples qu'à Paris? Quelle est la quantité de vérité qui sort de vos lois et la quantité de justice qui sort de vos tribunaux? Auriez-vous par hasard le bonheur d'ignorer le sens de ces mots sombres : vindicte publique, infamie légale, bagne, échafaud, bourreau, peine de mort? Italiens, chez vous comme chez nous, Beccaria est mort et

Farinace est vivant. Et puis, voyons votre raison d'État. Avez-vous un gouvernement qui comprenne l'identité de la morale et de la politique? Vous en êtes à amnistier les héros! On a fait en France quelque chose d'à peu près pareil. Tenez, passons la revue des misères, que chacun apporte son tas, vous êtes aussi riches que nous. N'avez-vous pas, comme nous, deux damnations, la damnation religieuse prononcée par le prêtre et la damnation sociale décrétée par le juge? O grand peuple d'Italie, tu es semblable au grand peuple de France. Hélas! nos frères, vous êtes comme nous « des Misérables. »

Du fond de l'ombre où nous sommes et où vous êtes, vous ne voyez pas beaucoup plus distinctement que nous les radieuses et lointaines portes de l'Éden. Seulement les prêtres se trompent. Ces portes saintes ne sont pas derrière nous, mais devant nous.

Je me résume. Ce livre, *les Misérables*, n'est pas moins votre miroir que le nôtre. Certains hommes, certaines castes, se révoltent contre ce livre, je le comprends. Les miroirs, ces diseurs de vérités, sont haïs; cela ne les empêche pas d'être utiles.

Quant à moi, j'ai écrit pour tous, avec un profond amour pour mon pays, mais sans me préoccuper de la France plus que d'un autre peuple. A mesure que j'avance dans la vie je me simplifie, et je deviens de plus en plus patriote de l'humanité.

Ceci est d'ailleurs la tendance de notre temps et la loi de rayonnement de la révolution française; les livres, pour répondre à l'élargissement croissant de la civilisation, doivent cesser d'être exclusivement français, italiens, allemands, espagnols, anglais, et devenir européens; je dis plus, humains.

De là une nouvelle logique de l'art, et de certaines nécessités de composition qui modifient tout, même les conditions, jadis étroites, de goût et de langue, lesquelles doivent s'élargir comme le reste.

En France, certains critiques m'ont reproché, à ma grande joie, d'être en

dehors de ce qu'ils appellent le goût français; je voudrais que cet éloge fût mérité.

En somme, je fais ce que je peux, je souffre de la souffrance universelle, et je tâche de la soulager, je n'ai que les chétives forces d'un homme, et je crie à tous : aidez-moi !

Voilà, Monsieur, ce que votre lettre me provoque à vous dire; je vous le dis pour vous, et pour votre pays. Si j'ai tant insisté, c'est à cause d'une phrase de votre lettre. Vous m'écrivez : — « Il y a des italiens, et beaucoup, qui disent : ce livre, *les Misérables*, est un livre français. Cela ne nous regarde pas. Que les français le lisent comme une histoire, nous le lisons comme un ro-

man. » — Hélas ! je le répète, italiens ou français, la misère nous regarde tous. Depuis que l'histoire écrit et que la philosophie médite, la misère est le vêtement du genre humain; le moment serait enfin venu d'arracher cette guenille, et de remplacer, sur les membres nus de l'Homme-Peuple, la loque sinistre du passé par la grande robe pourpre de l'aurore.

Si cette lettre vous paraît bonne à éclairer quelques esprits et à dissiper quelques préjugés, vous pouvez la publier, Monsieur. Recevez, je vous prie, la nouvelle assurance de mes sentiments très-distingués.

VICTOR HUGO.

LE VIEUX CANONNIER

Un canonnier n'est pas un soldat comme un autre : il a une manière d'être à lui qui le distingue plus encore que l'uniforme de rigueur, bleu et rouge, — une tournure, une physionomie, qui le feraient reconnaître, même sans les canons qui se croisent sur son front, chiffre de l'artilleur, — sans la crinière écarlate qui pend à son schako comme aux étendards des pachas.

Vous voyez bien ce long tuyau de bronze, couché sur un essieu, avec des anses pour le soulever, — si vous avez les mains assez fortes, — avec une crosse qui tombe à terre et sillonnera la plaine, mieux qu'un soc de charrue. — Cela semble lourd et maladroit; c'est froid, muet, tranquille : — Oui ! fiez-vous-y; — et qu'on dise un mot, la pièce vole sur ses roues, suit le galop de six chevaux vigoureux, se tourne, se baisse, se dresse, plus leste que le fusil d'un voltigeur; huit beaux soldats s'empressent à la servir, — elle se laisse faire et manier comme une fille;

— mais qu'on la touche seulement du bout d'une mèche, elle flambe et gueule, la mauvaise; l'affût recule en sursaut sous le coup, comme l'ennemi.

Eh bien ! le canonnier est ainsi que son canon, calme et posé, bon enfant; mais quand le feu y prend, c'est le diable.

Tel était Rudon l'artilleur, — un sang-froid, un aplomb, incroyables; puis, quand la poudre brûlait, Rudon s'allumait aussi vite qu'elle; — une âme, je vous dis, comme celle de sa pièce, ne s'échauffant qu'à propos; — chose rare !

Au reste, notre homme n'avait été au feu que trois fois, et toujours dans Paris, sa ville natale, en vrai badaud; — au 10 août d'abord, — et d'une, — quand les faubouriens montrèrent que :

« La garde qui veille aux barrières du Louvre
« N'en défend pas nos rois.

Et dernièrement ils y sont revenus les obstinés, quoique sans canon cette fois; — car c'est un peuple avec lequel il ne fait pas bon changer un palais en citadelle.

Depuis ce jour, Rudon chantait à tout propos le couplet de la *Carmanole*; où il est question des canonniers de Paris, — couplet qui a porté malheur à d'autres, — et que nous chanterons peut-être encore.

Une seconde fois, au 13 vendémiaire, Rudon fit des siennes avec sa pièce; — elle avait nom la *Sans-Culotte*, nom vanté alors, quoique peu décent, et auquel elle fit honneur, la diabolise, en aidant la Convention à dire adieu aux royalistes; car, quoi qu'on en dise, les Jacobins ont aussi leur politesse.

Enfin, Rudon, vieux devenu, sortit un matin de l'Hôtel des Invalides; le cœur gros de chagrin, mais plein de vie encore, il vint à la barrière de Clichy, non plus saluer nos victoires, mais combattre nos alliés triomphants. Les yeux affaiblis pointèrent encore juste, sa main cessa de trembler dès que le feu s'ouvrit. — Oh! pourquoi aussi ne fut-elle point fracassée par un boulet, tranchée par un bourreau, celle du traître fameux qui signa cette capitulation funeste! Meure quiconque pensera que Paris doit se rendre!

Et le lendemain, Rudon vit l'étranger parcourir insolemment ces rues qui portaient tant de noms de ses longues défaites.

Et puis il fut chassé de l'Hôtel des Invalides; il devint aveugle, impotent; — il perdit sa femme, seule chose qui lui restât de sa jeunesse, son fils, la veuve de son fils, — tout, hors leur enfant Robert, né en 1817. Le vétéran serait mort de misère, s'il n'avait eu, par bonheur, quelques pauvres pour voisins.

Or, je dois dire que Robert était un assez mauvais sujet; il courait les rues, jurait, se battait, et embrassait les petites filles; échevelé, débraillé, l'œil hardi, la voix brusque, alerte et fainéant, vagabond et n'aimant de la grande ville que son quartier, c'était un vrai gamin, un enfant de Paris; — race toute particulière, mélange d'heureux penchants et de mauvaises habitudes, courageuse, hargneuse, généreuse, pé-

trie d'intelligence, d'audace, de gaieté, malicieuse et serviable, ayant toutes les qualités d'une bonne et vive nature, n'ayant que les vices d'une mauvaise condition, celle du peuple.

Tel qu'il était, Robert aimait son grand-père, et si, quand il guidait l'aveugle par les rues, il lui jouait parfois des tours dont les passants riaient, il était toujours prêt lorsque le vieux canonnier avait besoin de lui.

Ainsi, il ne le quitta point un soir que l'invalidé était malade, quoiqu'il eût bien envie de s'échapper, fût-ce par la fenêtre; il entendait du fond de la mansarde des cris qui le faisaient bondir comme un chat, et le bruit que tiraient des pavés les réverbères trainés par des troupeaux d'enfants.

Pourtant il ne sortit point, mais il avait la fièvre plus encore que son grand-père; et la nuit, ne pouvant dormir, écoutant de ses deux oreilles Paris qui grondait, il pensa à tout ce qu'il allait se donner de bon temps le lendemain.

Or, le lendemain, le grand-père souffrait toujours. Il tenait Robert entre ses genoux, sans prendre garde au fracas des rues, et à l'impatience convulsive de l'enfant.

— Qu'est-ce que c'est? s'écria soudain l'invalidé, réveillé par un son bien connu. — Le canon! Dieu me pardonne, ce n'est pas Vincennes, non, ni l'Hôtel. Ah!... il y a des boulets dans ces coups-là. — Et se levant comme un jeune homme, il s'approcha de la fenêtre. — Vive la nation! A bas les Bourbons! La liberté ou la mort!

C'est pour le coup que le vieux canonnier eut la fièvre; il se tourna vers l'enfant qu'il tenait par la main, et dont les yeux flambaient, fixés sur ceux du grand-père;... ceux-là étaient voilés, mais leurs paupières closes sentaient un feu caché, depuis longtemps assoupi.

Le vieillard prêta l'oreille, guettant parmi tous ces cris celui de sa jeunesse: Vive la République! Il l'entendit qui perçait à travers ceux de la foule, et venait chercher dans son vieux cœur

un écho resté fidèle. Vive la République ! répondit-il, et une lueur de joie éclaira son visage flétri, et deux larmes coulèrent sur ses joues arides ; se penchant vers son fils, que de bon cœur il embrassa :

— Viens, dit-il. — L'enfant bondit ; et au moment où ils passaient le seuil de la rue, les cris de : Vive la Nation ! partaient avec plus de force d'un groupe d'hommes du peuple, comme pour saluer le vétéran du 10 août.

— A la Grève ! à la Grève ! — Oui, dit Rudon, à la Grève ! à la Commune ! — L'enfant, cette fois, n'était pas forcé de traîner son grand-père par la main.

Et le bruit du canon devenait à chaque instant plus fort, et le cœur de l'invalides battait à chaque coup plus vite. Il murmurait, d'une voix cassée, quelques mots inintelligibles, se tournant avec un sourire du côté où il entendait crier : Vive la Nation !

— Le drapeau tricolore ! dit Robert, là-haut ! sur Notre-Dame ! — L'aveugle leva les yeux ; il aurait bien voulu voir.

— Retirez-vous donc, vieux père ! lui dit un ouvrier qui rechargeait son fusil derrière une borne ; v'là qu'ils vont tirer ;... êtes-vous fou ?

Mais il marcha droit vers les pièces brandissant son bâton ;... on n'aurait pas dit qu'il était aveugle, le vieux soldat... L'enfant était toujours à ses côtés un peu surpris, et disant : — Pas si vite donc, grand-père !

Quelques hommes se jetèrent après eux en jurant, et pour les ramener. Un boulet vint, et ne fit que toucher le front chauve du vieillard... il tomba raide sur le dos... Et quelques soldats suisses se mirent à rire... Un si beau coup !

A l'aspect de vieil aveugle renversé, ce fut un cri d'horreur ; puis une décharge sur la troupe, qui ne la fit pas rire, non. — L'enfant restait là, plié, et tenant toujours la main du grand-père, assourdi, pétrifié. Un homme s'élança du coin d'une rue sur la place, et saisissant Robert à bras-le-corps, il l'emporta, courbé sous la mitraille. — Veux-tu te sauver, lui dit-il, sacré gamin !

Un autre vint, et lui donna un pistolet. L'enfant comprit. Il était pâle, et ses dents blanches se serraient sous ses lèvres béantes.

Et quand un Parisien plus hardi s'avangait dans la place, Robert courait à côté de lui, — tirait, — criant plus haut que les blessés. — Une fois, un grenadier s'approcha de très-près, lâcha son coup, manqua son homme ; — l'enfant rampa, se releva, et l'ajustant il vit le grand corps s'étaler à quelques pas devant lui, et le sang jaillir de la poitrine comme le jet d'une barrique percée...

Le soir un grand bateau plein de cadavres descendait la rivière. Un enfant courait sur le quai pour le suivre ; — le bateau n'allait pourtant pas vite, trop chargé qu'il était ; et des bras pendants, des jambes cassées se lavaient dans le fleuve, baignés par l'eau qui touchait au bord de la longue barque, et rejetait sur sa trace une écume mêlée de sang.

Et quand l'enfant avait de l'avance, il s'arrêtait, s'appuyant sur le parapet, impatient de la lenteur du bateau, comme s'il devait, à la descente, tendre la main à son pauvre grand-père pour l'aider à aborder.

Le bateau approcha enfin de la rive, auprès du Champ de Mars, digne cimetièrre pour les soldats de la liberté ; — le drapeau noir, pavillon du navire, tombait ployé sur lui-même, car il n'y avait pas le moindre souffle dans l'air, et sur Saint-Cloud les derniers rayons du beau soleil de juillet brillaient dans des nuages sanglants. On débarqua les cadavres, quelques-uns se reconnaissaient à leurs moutaches ; on les mit à part ; les autres furent silencieusement couchés dans une fosse à quelques pas du glorieux pont d'Iéna.

Et l'enfant reconnut bien celui qu'il cherchait, malgré le trou dans la tête. On l'emmena pleurant. Où est ta famille ? lui demanda un homme du peuple qui marchait près de lui. — Là, dit-il en se retournant, et montrant la fosse ; — je n'avais que mon grand-père, ils me l'ont tué. — Viens avec moi, dit

l'autre, ils ont tué mon fils, je te prends.

Depuis ce temps, Robert ne fait plus de sottises : ce sera un bon patriote, et quand l'ennemi viendra, l'enfant se battra comme un grenadier ; — il grandira

en faisant la guerre, — la guerre le grandira peut-être aussi ; — général ou premier consul, — que sait-on?...

GODEFROY CAVAIGNAC.

GABRIELLE D'ESTRÉES A LA COUR DE HENRI III

(FRAGMENT DES MÉMOIRES DE LA BELLE GABRIELLE.)



Le roi Henri III, plus capricieux que trois femmes, se lassait quelquefois de messieurs ses mignons. Alors il avait besoin de refaire son appétit par de menues aventures qu'il payait en roi. Son exigence n'était pas petite, car il ne faisait nullement cas d'une déesse de cour ; les nobles dames sont, comme on sait, d'une humeur fort accommodante. Il leur disait fort rudement : « Le diable vous emporte ! » Mais quand par hasard un de ses serviteurs découvrait quelque belle de carrefour ou de province, vertueuse ou passant pour telle, timide, revêche ou novice, si faire se pouvait, notre bon sire Henri III en tirait parti de son mieux. L'affaire était vite convenue, attendu qu'un roi ne connaît de cruelles que la maladie ou la mort. Vous m'avez maintes fois raconté, monseigneur, que votre adresse était renommée pour déterrer de gentils minois et des innocentes de village. Sa Majesté Henri III vous savait un gré infini de votre zèle à pourvoir à ses plaisirs. Mais ce fut M. de la Valette, duc d'Épernon, qui cette fois eut l'honneur de trouver M^{me} Gabrielle ; il n'en vint pas cependant à ses fins.

« M. d'Épernon passant par Cœuvres, ouït des merveilles touchant cette belle demoiselle, qui n'avait guère plus de seize ans et surpassait toutes les Vénus de marbre qui sont au château d'Anet. M. le duc, connaisseur en pareille matière, ne partit sans voir la Vénus de

Cœuvres, qu'il jugea encore au-dessus de tout ce qu'on lui avait dit.

« Mademoiselle, lui dit-il hardiment parce que ses deux frères étaient absents comme aussi le père, venez, s'il vous plaît, en mon gouvernement d'Angoulême, et je vous promets les plus doux traitements.

« — Monsieur, reprit-elle, je vous remercie de ces belles offres ; j'attendrai, pour en user, qu'elles ne soient pas honteuses à ma famille et à mon honneur.

« — C'est là parler, mignonne ; mais sachez que je suis duc d'Épernon.

« — Et moi, fille du meilleur gentilhomme de Picardie.

« — Fi donc ! fierté ne convient à pauvreté.

« — Si fait, lorsque pauvreté dérive d'honnêteté.

« Ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre, ou du moins M. d'Épernon satisfait de la grâce parfaite de Gabrielle, et maudissant cette vertu de gentilhomme. Il revint bientôt à la cour où le roi, mal en finances et déjà presque détrôné, se dépitait tout seul au lieu de prendre courage. D'Épernon, dans son absence, n'avait pu suivre la mode des courtisans ; sa collerette n'était plus assez ample, ses chausses assez étroites ; ses boucles d'oreilles n'avaient pas la forme et la grandeur convenables ; enfin il parut fort déplaisant à Sa Majesté, qui l'allait chasser du nombre de ses mignons, si M. d'É-

pernon n'eût regagné son amitié par une bonne nouvelle.

« — Sire, lui dit-il, j'ai vu en mon voyage de quoi vous plaire!

« — Qu'est-ce donc, monsieur?

« — Une demoiselle.

« — Par la mordieu! nous n'en avons que faire; j'aimerais mieux une bonne relique et deux ou trois chapelets bénis par le pape.

« — Elle est pourtant plus belle que cela.

« — Où l'as-tu rencontrée?

« — A Cœuvres.

« — N'est-elle pas fille de mon beau cousin d'Estrées?

« — Il est vrai!

« — Pâques-Dieu! nous sommes vieux amis, Angélique, abbesse de Maubuisson, et moi.

« — Non pas, elle se nomme Gabrielle.

« — Oui-da, mon fils, je ne la connais, ni ne l'ai vue.

« — En cela, je vous plains.

« — Elle est, ma foi! bien charmante, que toi d'Épernon en parles avec tant d'éloges!

« — La langue humaine ne saurait peindre sa divinité.

« — Sainte Vierge! Je veux qu'on la fasse venir.

« Henri III embrassa M. d'Épernon avec joie, et l'aima plus que devant.

« Ce qui fut dit fut fait. M. de Montigny, très-expert en ce métier, partit pour Cœuvres avec le plus d'argent qu'il put, laissant le trésor vide; il avait bien sûr, par un ordre du roi, enlevé six mille écus. La somme était grosse par les misères du temps; mais Sa Majesté avait recommandé qu'on n'épargnât rien pour rendre contente M^{me} Gabrielle. En l'attendant, il passa des jours entiers à sa toilette, oignant son corps avec des senteurs, se fardant le visage et augmentant le luxe de ses vêtements. M. de Montigny arrive à Cœuvres avec la nuit; il se présente à l'hôtel d'Estrées, se disant porteur d'ordres du roi Henri. On le reçut en ambassadeur, l'assassinant de politesses, le plaçant au plus haut bout de la

table, on prétend même dans le pays que M^{me} Babou poussa l'honnêteté jusqu'à ne rien refuser à son hôte, et je le crois sans peine, car elle n'était pas femme à lui faire faute de si peu. C'est à cette dame, et non à la fille, qu'il fit ouverture de sa mission.

« — Madame, lui dit-il, je suis envoyé par le roi mon maître, avec commandement de ne point revenir seul.

« — Tout le monde, monsieur, serait aise de faire la route en votre compagnie.

« — Vous consentez que M^{lle} Gabrielle, votre fille, soit du voyage?

« — Et pourquoi? je vous en prie; auriez-vous à cœur d'accomplir quelque pénitence avec cette maîtresse sottise?

« — Non, mais Sa Majesté...

« — Comment! notre bon sire voudrait descendre jusqu'à cette enfant?

« — Le roi, qui sait l'attachement de vous et des vôtres à son État, vous envoie ces deux mille écus à titre de don.

« — Deux mille écus?

« — Ses bontés ne s'arrêteront pas à ce commencement, car de votre demoiselle, il fera tout d'un coup une fille d'honneur.

« — Grand merci à Sa Majesté, que je plains de son choix.

« — De quel air pensez-vous que M^{lle} Gabrielle se plie aux volontés du roi?

« — Avec l'obéissance d'une sujette, je suppose, tout émerveillée de l'honneur qu'on lui fait.

« — Néanmoins je suis d'avis qu'on ne lui fasse pas de leçon, avant d'être rendue à la cour du roi.

« — Comme il vous plaira; mais j'ai regret de n'être pas là pour veiller à tout.

« Je ne me hasarderais pas, monseigneur, à écrire telles infamies si vous-même ne m'en aviez fait le récit; d'ailleurs la fin me semble très-honorable pour M^{me} Gabrielle. On ne lui sonna mot de ce que Sa Majesté voulait d'elle; et seulement sa mère, pour la mettre en belle humeur, lui dit :

« — Mon ange (c'était le nom qu'elle lui donnait, eu égard à celui de Gabrielle) le roi a pour nous des gracieusetés admirables ; voici qu'il me fait tenir deux mille écus de la main de M. de Montigny.

« — Vraiment, madame ! est-ce quelque vieille dette crieuse entre Sa Majesté et vous ?

« — Vous le lui manderez de ma part, car voici que vous allez partir pour la cour.

« — Pourquoi faire, madame ? dites-le-moi.

« — Il vous suffit de savoir que ce bon roi veut prendre soin de votre établissement.

« — Sur ma vie ! c'est prendre trop de soins, et je l'en tiens quitte.

« — Monsieur votre père le veut, et moi qui suis votre mère, je le trouve bon, ainsi pas de révolte, je vous en convie.

« — Madame, vous répondrez devant Dieu de ce qui arrivera.

« En fille docile qu'elle était, M^{lle} d'Estrees n'opposa plus de résistance, qui n'eût servi de rien, d'autant que M. de Montigny, ni pour or, ni pour argent, n'aurait voulu lâcher sa proie. Elle monta une fringante haquenée blanche, et fut en cet équipage conduite à Saint-Germain, où était la cour, assez médiocre à cette époque et retentissante de bruits de guerre ; car la journée des Barricades avait laissé à l'Union le temps de s'établir maîtresse d'une part de l'État. Toutefois les petits ciseaux de M^{me} de Montpensier n'avaient pas encore réussi à donner au roi de France et de Pologne une troisième couronne de moins. M. de Montigny menant à Sa Majesté M^{me} Gabrielle toute en pleurs, avait l'air d'un triomphateur romain allant au Capitole. La venue de la belle Gabrielle, comme on la désignait déjà, avait été proclamée, pour ainsi dire, à son de trompe ; aussi, sur son passage, elle vit ou put voir tous les premiers gentilshommes, desquels M. de Bellegarde n'était pas le dernier. De fait, elle ne remarqua que celui-là, et fut remarquée de tous.

« Dans le temps que M. de Montigny, entré au cabinet du roi Henri III, rendait compte de son message, M. de Bellegarde s'approcha de M^{me} Gabrielle avec de beaux saluts et des paroles douces comme miel, si bien que cette demoiselle eut à peine levé les yeux à l'encontre des siens, qu'elle sentit son cœur lui échapper.

« — Madame, lui dit M. de Bellegarde, heureux cent fois, fût-il roi ou prince, celui qui sera aimé de vous !

« — Monsieur, répondit-elle en rougissant, il n'est pas que d'être roi pour inspirer un sentiment d'estime tel que celui que vous m'inspirez de prime abord.

« — Ah ! madame, vous m'en dites trop ou pas assez.

« — Monsieur, n'allez pas si vite en besogne et vous arriverez plus tôt.

« — Enfin, belle et chère dame, quelle figure puis-je faire auprès d'un roi de France ?

« — Quoi donc ! avez-vous l'esprit à l'envers, et que suis-je à vos yeux ?

« — Bellegarde, se prit à dire M. de Longueville qui vint aussi se brûler à la chandelle, je gage que tu te donnes pour le phénix des amoureux, et cette belle dame rit sous cape de ton outrecuidance.

« — Monsieur, interrompit M^{me} Gabrielle, êtes-vous sorcier pour si mal deviner mes pensées ?

« — Longueville, s'écria Bellegarde tout ému, depuis quand es-tu du métier des importuns ?

« — Depuis que les vaniteux font les beaux parleurs, réitéra Longueville.

« — Messieurs, dit M^{me} Gabrielle, faites que je ne sois pas cause d'une querelle entre deux braves gentilshommes.

« — Monsieur de Bellegarde, répondit M. de Longueville rengainant sa colère avec son épée, je m'estimerai bien heureux de croiser deux lames en l'honneur de deux beaux yeux.

« — Moi de même, monsieur de Longueville.

« Cette scène, plus animée que je ne dis, eut lieu dans la galerie attenante à

la chambre du roi. Vous, monseigneur, qui étiez présent, m'avez rapporté les propos des deux rivaux d'amour, car un coup d'œil de M^{me} d'Estrées avait causé deux incendies à la fois. On avertit M^{me} Gabrielle que le roi l'allait recevoir en son oratoire. Bellegarde et Longueville comprirent le motif de cette entrevue, et leur échauffaison se ralluma dans l'instant; ils ne se parlèrent pas de bouche, mais des yeux, et tous deux sortirent sans attendre le retour de la belle, de peur d'attendre trop longtemps. Ils marchèrent fort précipitamment jusqu'à ce qu'ils fussent rendus dans la cour, derrière un amas de boulets de canon. Le lieu était favorable pour s'escrimer aussi rudement qu'eût fait Bussy-Leclerc, et bien qu'ils n'eussent pas de parrains ni de témoins, ils jetèrent bas leurs chapeaux et leurs mantelets, puis se ruèrent l'un contre l'autre avec de grands coups d'estoc et de taille.

« Pendant ce temps-là, M^{me} Gabrielle était arrivée à l'oratoire où le roi la désirait, non pour prier Dieu, m'est avis. Elle ne fut pas du tout effrayée de se voir seul à seul avec un roi de France, qui n'avait d'imposant qu'autant qu'il parlait en public. Sa Majesté fut ravie, de son côté, de cette grâce décente répandue en toute la personne de M^{me} Gabrielle, qu'il fit asseoir sur le même siège que lui.

« — Sire, lui dit-elle, je vous rends grâce de vos générosités, et je suis par là l'interprète de ma famille.

« — Railles-tu? par le saint nom de Dieu!

« — Je veux parler des deux mille écus que M. de Montigny a, de votre part, remis à madame ma mère.

« — Par Notre-Dame! deux mille écus! dis donc six mille.

« — Sire, je ne peux dire que ce que je sais, et savoir que ce qu'on m'a dit.

« — M. de Montigny a quantité de glu aux mains; j'ai envie de les lui couper pour l'empêcher de prendre l'argent du roi.

« — Deux mille écus, sire, ne se

trouvent pas dans le pied d'un cheval, et l'on serait content à moins.

« — Va, ma fille, nous réparerons au centuple le larcin de M. de Montigny. Or ça, t'a-t-il appris ce que je veux de toi?

« — Madame ma mère m'a seulement assuré que vous daigniez me donner une condition.

« — De grand cœur, mais une mère est, ma foi, un peu bien complaisante de mettre le nez en ces mystères...

« — Sire, sortez-moi de cet embarras en me laissant aller.

« — Il faut d'abord que tu sois accoutumée de m'aimer, non pas comme un sujet est requis d'aimer son roi, mais librement et amoureusement.

« — Ah! sire, la violence est une laide chose.

« — Maugrebleu! la belle, tu aimes, je le vois, quelque cavalier de ma cour; dis-moi qui c'est, je ne t'en garderai pas rancune; en tous cas suis-je certain que ce n'est pas moi.

« Ils en étaient sur cette matière lorsqu'un cliquetis d'armes, non moins qu'une embrassade du roi, fit courir à la fenêtre M^{me} Gabrielle, déjà en pâmoison à cause du malheur qu'elle appréhendait. Elle avisa dans la cour le furieux duel que poussaient MM. de Bellegarde et de Longueville.

« — Sire, sire, cria-t-elle en désarroi, au secours! Je mourrais s'il était tué!

« — Ton galant? ma fille, demanda le roi en souriant.

« — Sire, je vous jure avec tous les serments du monde que M. de Bellegarde n'est pas l'agresseur.

« — Quel qu'il soit, l'avantage du combat reste à M. de Bellegarde dont vous vous faites l'avocat.

« — Sire, ils se vont percer de part en part si vous n'y mettez ordre.

« — Holà, messieurs, je vous l'ordonne, cria le roi en paraissant à la fenêtre. Par le cierge pascal! lequel de vous est de l'Union?

« Les deux gentilshommes, honteux d'avoir été dérangés avant le premier

sang, baissèrent leurs lames ainsi que leurs regards.

« — Longueville, ajouta Sa Majesté, insensé d'exposer sa vie pour qui n'en donnerait pas un fétu ! Bellegarde, bien fou de livrer au hasard d'un duel tes jours qu'on voudrait sauver au prix d'une tête plus précieuse un million de fois à tes yeux.

« — Sire, ne vous jouez pas d'un pauvre diable d'amoureux, riposta Bellegarde en fléchissant le genou, moins devant le roi que devant sa dame.

« — Monsieur de Bellegarde, dit M^{me} Gabrielle d'une voix pâmée, vous m'avez troublée d'une grosse inquiétude.

« — A toi la victoire ! Bellegarde, reprit Longueville sans paraître fâché. »

« Et ces deux ennemis redevinrent amis avec un serrement de main.

« — Madame, dit le roi, j'ai fait en mon règne du bien et du mal ; le bon Dieu me récompensera en paradis pour avoir fondé les pénitents blancs, et principalement pour vous avoir fait le sacrifice de mon amour.

« Le roi Henri III reconduisit par la main, en la galerie, M^{me} Gabrielle, rouge encore de ce qui s'était passé. Les courtisans souriaient déjà du bout des lèvres en faisant à part eux mille jugements téméraires dont souffrait infiniment la vertu de la belle.

« — Messieurs, dit le roi, je vous

prie pour l'amour de moi de chérir et de respecter cette honnête demoiselle, qui préférerait la plus vilaine mort à une action coupable. Je fais serment devant notre seigneur Jésus-Christ, qu'elle est plus belle d'âme que de corps ; ce qui doit vous sembler incroyable.

« M. de Montigny demeurait à l'écart, la conscience chargée de quatre mille écus.

« — Montigny, l'interpella le roi, je t'ai prêté sans intérêt quatre mille écus de mon épargne ; tu voudras bien, s'il te plaît, me les rendre tantôt avec trois mille autres de ta bourse, que je t'emprunte. Vive Dieu ! Cette somme servira, je crois, à M^{lle} d'Estrées pour séjourner un peu en ma cour.

« — Excusez, sire, dit M^{me} Gabrielle, mais, malgré ma bonne envie, je n'ose demeurer loin de père et mère, ainsi qu'un enfant prodigue.

« — Viens çà, Bellegarde, dit le roi à ce gentilhomme qui survint ; il s'agit de retenir mademoiselle dans sa fuite précipitée.

« — Sire, répondit Bellegarde, je n'ai pas le pouvoir qu'il faut pour mettre un frein au vouloir de M^{lle} d'Estrées ; et ce que je puis, c'est de la suivre jusqu'au rivage du Styx.

« — Vive Dieu, messieurs ! dit le roi, j'admire la dévotion en amour comme en religion. »

TÉRENCE LE TAILLEUR



MAINTENANT, si vous voulez tenir votre langue pendant quelques minutes, je vous dirai l'histoire de TERENCE O'Floberty, le petit tail-

leur à cheveux roux, qui demeurait à Dublin. Vous apprendrez comment il prit du tabac, but une bouteille et causa avec le diable ; comment il lui fit une paire de culottes ; comment il réussit à se débarrasser de sa femme Judith qui l'avait tant tourmenté de son humeur

acariâtre et comment il fut ensuite heureux jusqu'à sa mort, si toutefois il est mort, car c'est, le concernant, la seule chose que je ne sache pas bien.

Or donc vous saurez qu'un jour d'hiver, vers onze heures du soir, Judith était allée se coucher, et que TERENCE, resté sur son établi, raccommo- dait les chausses de l'abbé O'Phelein, le vicaire de la paroisse. Avant de se mettre au lit, Judith s'était disputée avec son mari, et elle lui avait jeté à la tête une grosse

pomme de terre au-dessus du sourcil droit. « Ah ! disait-il, ma situation est vraiment bien triste, d'autant plus que je ne sais que diable faire pour m'en tirer. — Bien triste, en effet ! » reprit quelqu'un tout près de lui ; et en levant les yeux de dessus son ouvrage, Tércence vit un monsieur de bonne mine, habillé de noir, au teint brun, avec des lunettes sur le nez.

« Oui, certes, dit Tércence, un peu surpris, ma situation est triste, et ce qu'il y a de pire, c'est que je n'ai aucun moyen d'en sortir ! ma femme... — Eh bien, votre femme, envoyez-la au diable ! — Je voudrais du meilleur de mon cœur qu'elle y fût déjà. »

Vous auriez été ravi de voir l'air du vieillard quand il entendit ces paroles. Il prit Tércence par la main, et le secoua si fortement qu'il fit sortir des larmes du bout de ses doigts, tellement que le pauvre tailleur se crut un instant au purgatoire, et même en pire lieu.

Or, que croyez-vous maintenant que fit le vieux gentilhomme ? Il tira de sa poche un petit carnet de papier blanc, une plume et une fiole d'encre rouge. Tércence y traça sa marque ; et quand cela fut terminé, il demanda à l'inconnu s'il avait encore quelque chose à faire.

« Rien, si ce n'est de finir mes culottes le plus tôt possible. — Quelles culottes ? reprit le tailleur fort étonné. — Ne voyez-vous pas que vous êtes obligé à me faire une culotte de peau, et que si vous ne tenez pas votre promesse, tant que vous vivrez Judith pendra à votre cou une meule de moulin. »

Tércence, épouvanté, prit la mesure de sa nouvelle pratique, et se mit aussitôt à l'ouvrage.

Tandis qu'il travaillait, le vieux gentilhomme lui offrit une prise de tabac, et lui demanda comment il le trouvait ? — « Excellent, dit Tércence, mais, sur mon honneur, je trouve qu'il sent un peu le soufre. » Et les politesses de l'étranger ne s'arrêtèrent pas là ; car, tirant de sa poche de côté une bouteille, il la plaça sur l'établi, et il engagea Tércence à la vider avec lui.

Ce ne fut pas long. Les verres dispa-

raissaient les uns après les autres, comme par magie ; les têtes des deux buveurs s'enflammèrent, et ils se mirent à chanter.

Ce n'est pas tout, chaque fois que l'étranger paraissait satisfait de ce que disait Tércence, on entendait quelque chose qui allait et revenait en frottant le plancher, comme si on eût balayé sous la table.

« Mais, dites-moi donc, s'écria Tércence, qui est-ce qui fait ce bruit-là à vos pieds ? — Piehe... c'est ma queue qui a pris la mauvaise habitude de s'agiter elle-même quand je suis content. — Votre queue ? reprit Tércence, en riant de tout son cœur. Ah ! je sais enfin qui vous êtes. Mais puisque je vous tiens, vous ne sortirez point d'ici avant que vous ne m'ayez joué un petit air sur votre violon, car je suis sûr que vous en avez un. »

L'étranger tira alors son violon de sa poche, et se mit à jouer un cotillon ; et le tailleur dansa sur son établi ; sautant comme un frénétique, jusqu'à ce qu'enfin touchant le plafond de sa tête, il ébranla la chambre comme un tonnerre.

Mais voilà que la fête fut tout à coup interrompue par Judith, qui avait ouvert sa chambre et qui présentait à la porte sa figure revêche et allongée. La musique s'arrêta ; Tércence effrayé retomba accroupi sur l'établi.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'en voyant ce qui se passait, Judith fut tout hors d'elle-même. Saisissant les pinces, elle s'avança vers Tércence ; mais le vieux gentilhomme recommença à jouer du violon, et Judith, en dépit d'elle-même, s'élança au milieu de la chambre, et se mit à danser dans toutes les directions, comme si elle eût été ensorcelée.

« Maintenant, Tércence, dit ce dernier, après une petite pause, vous allez ouvrir la porte, et Judith et moi nous danserons en plein air. Mais, mon enfant, ayez bien soin de garder la chambre et n'allez pas nous suivre. »

Dès qu'ils furent partis, Tércence se mit à la porte pour voir où ils allaient. Il faisait clair de lune, et il les vit d'abord

danser dans le petit jardin qui était derrière sa maison, puis dans la ruelle sur laquelle donnait le jardin ; mais où ils allèrent ensuite, c'est ce qu'il ne put dire, car ce couple ne tarda pas à se perdre dans l'obscurité de la nuit.

Quand Tércence ne put plus les voir ni les entendre, il se mit à rire de toutes ses forces, et il se plongea dans ses draps tout habillé et le cœur tout joyeux. La première chose qu'il fit en se levant, fut de voir si par hasard il n'avait pas pris fantaisie à Judith de revenir ; grâce

au ciel, il ne la retrouva ni morte, ni vivante.

Il pensait que tout cela s'était fait par miracle et telle est aussi mon opinion.

Cependant, je ne dois pas taire que, dans le voisinage, on prétendait que trois mois après on avait vu Judith avec un caporal de Connaught, qui avait rôdé autour de la maison le jour où elle s'en était allée avec le vieux gentilhomme. Mais je n'en crois pas un mot, car j'ai entendu Tércence jurer sur sa Bible qu'il l'avait vue partir comme je vous ai dit.

LES FIANÇAILLES DE M^{LE} PIGAULT-LEBRUN



VICTOR AUGIER, jeune avocat de Valence, vint à Paris passer quelque temps avec son ami Magallon. Admis dans la société, il y remarqua une personne charmante ; il s'informa de la famille à laquelle elle appartenait, et on lui apprit que c'était la fille du romancier Pigault-Lebrun. Il la vit deux ou trois fois encore avec plus d'intérêt, et finit par en devenir amoureux. Il pria la maîtresse de la maison de vouloir bien parler de lui à M. Pigault, et de le sonder sur ses intentions relatives à sa fille. Le romancier, toujours original, demanda, dès que la conversation fut entamée, qu'on allât au fait, et aussitôt qu'il connut la demande, il répondit qu'il se trouvait honoré du choix qu'on faisait de sa fille ; mais qu'il n'avait aucune dot à lui donner, et que, semblable aux filles de la Normandie, elle n'avait que son *chapel de roses*. Augier, qui n'était nullement conduit par des vues d'intérêt, dit qu'il préférerait une femme aimable à la fortune, et que dès lors les arrangements seraient bientôt faits.

Enchanté de cette action de son gendre futur, Pigault l'invita à un dîner où

se trouvaient Michot, des Français, et sa femme, tante de la future, une autre tante et un parent. Au dessert, Pigault se lève, et prenant Augier par la main, il le présente, en disant : « Voici un garçon d'honneur qui demande à être mon gendre ; je lui ai fait savoir que je n'avais rien à donner à ma fille, il a préféré le bonheur à la fortune, et il la prend sans dot. — C'est un peu sec, reprit Michot ; moi, je lui assure 100,000 francs, dont je lui remettrai moitié après la cérémonie. — Quant à moi, dit l'autre tante, je possède beaucoup de diamants et une grande quantité de vieille argenterie ; je ne porte plus les uns, et ne mers guère de l'autre. En conséquence, je donne à ma nièce mon écrin et un service complet. — Allons, mes amis, je ne veux pas être en reste, dit Pigault ; comme père de la mariée, je compléterai les 200,000 francs, soit en linge, soit en argent. Soyez heureux, mes enfants, et aimez bien vos bons parents... Parbleu ! ce coquin-là, ajouta-t-il, est-il heureux ! il croyait n'avoir qu'une jolie femme, et le voilà qui trouve une jolie femme et une jolie dot. »

(Chronique du XIX^e siècle.)

Le gérant : BLOCH.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 2.

TIRTZA, Chronique hébraïque, par *Eugénie Foa*.

L'ÎLE DES CRASSEUX, par *Misorhype*.

LE MANNEQUIN, par *Charles Rabou*.

TIRTZA

CHRONIQUE HÉBRAÏQUE.



’ÉTAIT l’heure de la prière à Jérusalem. Parmi les habitués du temple de Salomon, un étranger se faisait remarquer : jeune et beau, portant le costume d’une tribu voisine, était-il venu, comme la foule empressée, seulement par amour et par crainte du Dieu fort et jaloux d’Israël ? Non ; ses voisins s’aperçurent avec étonnement que sa voix ne se mêlait pas à leurs voix, et que ses regards restaient constamment fixés sur une galerie élevée ; il semblait ne point prendre part aux cérémonies religieuses qui se passaient autour de lui.

La galerie était fermée par un treillage ; à chaque angle, des rosaces d’or, et derrière le treillage, des voiles de femme, tous blancs, unis, uniformes, formant un bandeau sur le front, et ne laissant paraître de la figure qu’un œil unique, puis retombant en longs plis sur le reste du corps. Un de ces beaux yeux, échappé au voile, œil jeune et brillant, d’une beauté, d’une forme parfaite, a laissé tomber un regard dans l’enceinte consacrée aux hommes ; arrêté un instant sur le jeune étranger, le doux regard s’est tout de suite relevé vers le ciel, comme vers un refuge contre un mal sans espoir.

A ce regard, le jeune étranger frissonna. Il s’appuya contre une colonne, vaincu par son émotion ; un homme était près de lui, un homme au visage dur, au front sévère, et dont les yeux flam-

boyants semblaient faits pour servir d’interprètes à toutes les passions, jamais à la pitié.

Ses épais sourcils se rapprochèrent ; mais il resta debout à sa place, s’inclinant comme ses frères, au moment où les tables de la loi s’offrirent à ses regards. Il continua sa prière, mais la prunelle toujours fixée sur le jeune étranger.

Les tables de la loi reportées dans l’arche sainte, l’étranger sortit du temple et prit le chemin de la vallée de Josaphat, en longeant le Cédron.

Le soleil était brûlant. L’inconnu s’arrêta sous un ombrage, las et triste, ses larmes coulèrent.

Une vieille femme vint l’interrompre dans ses pleurs.

Alors le soleil descendait derrière les cèdres du mont Liban, la vallée était déserte, silencieuse, la vieille avait un air mystérieux.

Pourtant elle ne parla pas, elle ne fit aucun signe ; mais à peine le regard du jeune homme se fut-il arrêté sur elle, qu’aussitôt la vieille femme disparut parmi les arbres de la vallée.

A sa place était un bouquet que peut-être elle avait oublié, et que peut-être aussi elle avait perdu à dessein.

Le jeune Hébreu releva le bouquet. Il était composé de fleurs brunes appelées *roses de Judée* ; il les compta, il en trouva neuf.

— *Neuf !* se dit-il, et soudain il se ressouvint du regard qui avait percé la

galerie du temple; il comprit la vieille, son silence, sa fuite, le nombre allégorique des fleurs du bouquet.

Ivre de joie, il appela la nuit.

Il fait nuit.

— Adieu, Tirtza, dit le docteur Zimram. Penché sur le visage angélique d'une jeune femme, il déposa un baiser sur son front blanc et candide, puis deux, et fit un pas vers la porte de la maison.

— Vous ne me dites pas adieu, Tirtza? ajouta-t-il en s'arrêtant; vous ne me dites pas ce que vous ferez en mon absence?

La jeune Juive rougit. La question eut l'air de l'embarrasser, pourtant elle répondit, timide, et comme surmontant une émotion pénible :

— Je vous attendrai, seigneur. Serez-vous longtemps absent?

— Mon frère Tabor est malade, et peut-être passerai-je la nuit chez lui. Vous, Tirtza, couchez-vous de bonne heure, et ayez bien soin de notre petit Emmanuel.

Puis la figure du docteur, naturellement dure, s'adoucit en regardant sa jeune épouse; il jeta un regard complaisant sur un berceau dont les rideaux entr'ouverts laissaient voir un bel enfant endormi; le docteur s'éloigna lentement, souriant à Tirtza, et lui faisant adieu de la main.

Il ne la quittait qu'à regret.

— Kedma, dit-il à une vieille femme qui filait dans la pièce d'entrée, je sors; que ma porte soit fermée à tout le monde, je le veux ainsi. Si quelque ami venait me demander, je suis chez mon frère Tabor; si un étranger réclamait l'hospitalité, conduisez-le chez mon parent Ésaü, il le recevra pour moi; une autre fois je ferai de même pour lui. Kedma, ne recevez personne pendant mon absence, personne!

— Ainsi soit-il, seigneur! répondit la vieille avec respect.

Et Zimram, le docteur, sortit.

A peine eut-il dépassé le seuil, qu'une inquiétude vague, une idée pénible et fidèle le fit revenir sur ses pas; déjà il tenait le marteau pour frapper; mais la

raison vint à son aide, et, passant la main sur son front, comme pour effacer le nuage qui l'avait obscurci un instant, il reprit le chemin du logis de son frère.

Il trouva son frère levé, et il le félicitait sur sa prompte guérison lorsque Zébul, un des voisins, entra.

— Bonsoir, Tabor; je suis bien aise de vous voir rétabli. Eh!... Zimram... bonsoir, je vous croyais chez vous.

Zimram allait répondre, lorsque Élipheled, un autre de ses voisins, parut à la porte.

— Déjà levé, dit le dernier venu; tant mieux, Tabor, je m'en réjouis. Ah! vous voilà, Zimram; c'est singulier, je vous croyais chez vous.

— Pourquoi? dit le docteur étonné.

— En passant devant votre porte, j'ai cru voir entrer un homme de votre taille, et je pensais...

— Un homme! un homme entré chez moi! interrompit vivement Zimram; un homme!...

— Ne vous alarmez pas, Zimram, reprit Zébul, moi aussi je l'ai vu, et son air n'avait rien d'une mauvaise intention. C'est, je crois, un étranger, peut-être un voyageur, ses habits étaient couverts de poussière.

— Mais étranger ou non, cet homme, Zébul, on ne l'a pas reçu, cet homme! J'ai défendu... Vous n'avez pu le voir entrer chez moi, cet homme! dit Zimram dans la plus vive agitation.

L'étranger du temple de Salomon lui revenait à la mémoire.

Élipheled répondit tranquillement :

— Il est entré chez vous, cet homme, Zimram, et si vite entré, que je n'ai vu que le bout de ses sandales rouges... rouges comme les vôtres, Zimram, et voilà pourquoi j'ai pensé que c'était vous; mais, comme dit Zébul, c'est peut-être un voyageur, cet homme, un pauvre, ou un de vos parents ou un des parents de votre femme.

Zimram n'écoutait plus; il s'était élancé hors de la maison.

— De grâce, suivez-le, dit Tabor aux deux voisins.

Sa marche était précipitée, et ses voisins avaient peine à le suivre.

Il arriva à sa porte, il leva la main pour frapper, et sa main retomba sans force; il ne pouvait respirer; on aurait dit que toutes les passions s'étaient ramassées, fixées sur son cœur et l'étouffaient.

Zébul leva le marteau et frappa!

Une minute se passa, puis deux qui lui parurent un siècle; on ne venait pas ouvrir.

Zimram mit la main à sa ceinture, il en tira un poignard, puis il frappa de rechef, et à coups redoublés, si fort, que les murs en tremblèrent.

Enfin on ouvrit.

— Pardon, seigneur... dit Kedma tremblante, et si émue qu'à peine elle se faisait entendre; pardon... le sommeil...

— Où est Tirtza?

Et la voix de tonnerre de l'époux acheva de paralyser la vieille femme.

— Où est Tirtza? répéta-t-il, et sans attendre de réponse, il était dans la seconde chambre! Le bruit qu'il fit en y entrant, les éclats de sa voix terrible, réveillèrent l'enfant.

L'enfant ouvrit les yeux, il tendit ses jolies petites mains vers son père, sa bouche charmante sourit à ce front courroucé, et sa voix enfantine murmura :

— Maman!

Elle n'était pas là!

Zimram jeta un regard sur son fils.

Élipheled prit le poignard des mains du père, et le cacha dans les plis de sa ceinture.

— Maintenant, vieille, où est ma femme? Je suis calme.

Et le sang était près de jaillir de ses lèvres, qu'il mordait violemment.

Involontairement les yeux de Kedma se tournèrent vers le jardin; la porte était ouverte, Zimram s'y précipita.

La nuit était obscure, et ses sandales ne faisaient aucun bruit sur le sable.

À l'extrémité d'une longue allée d'arbres était un mur peu élevé; à l'aide d'une vigne rampante, un homme montait sur ce mur, une femme était au pied du cep de vigne.

— Adieu, Tirtza, adieu, ma bien-ai-

mée, dit une voix de jeune homme, une voix douloureuse, une voix d'adieu.

Un soupir plaintif répondit à cet adieu, et l'homme disparut. Le mari était là, devant elle, avec deux témoins.

Malgré la nuit, elle aperçut deux yeux noirs qui lui lançaient un regard terrible; elle entendit une voix outragée lui crier :

— Infâme Tirtza!

Puis elle se sentit saisie par une main de fer. Sans cette main, elle tombait à la renverse.

La foule s'en va dans la rue. Où va la foule?

Capricieuse et échevelée, insouciant, toute curieuse, elle se rend au temple de Salomon, et pourtant ce n'était ni le septième jour de la semaine consacré à Dieu, ni aucun jour de fête solennelle.

Tous les regards se dirigeaient vers la principale entrée du temple. À cette porte se tenait le grand prêtre, revêtu de ses habits pontificaux, le visage tourné vers l'orient. À sa droite et à sa gauche étaient deux autres serviteurs de Dieu, ensuite les deux voisins de Zimram, Zébul et Élipheled. Devant les cinq vieillards, deux nouveaux personnages se placèrent bientôt.

Alors tous les regards se portèrent sur les nouveaux venus.

Le premier de ces deux personnages est un homme de quarante ans, d'une haute stature. Une douleur concentrée et profonde altère son visage, ses yeux noirs brillent d'un feu sombre, un sourire amer contracte sa bouche, et sa main agitée d'un tremblement convulsif tient et serre le manche de son poignard dans sa ceinture.

Près de lui se tient une femme voilée, pliée en deux, tremblante, et si pâle, qu'à travers son voile elle est pâle.

Toutes les avenues du temple sont encombrées : c'est une mer agitée, c'est un sable mouvant sur lequel on ne distingue que des voiles blancs, des turbans variés de mille couleurs; mais, dans cette enceinte vivante, cherchez à reconnaître les détails de cet ensemble;

regardez ! parmi ces voiles, ces turbans, ce sont des yeux que l'impatience anime, des fronts que la colère a plissés, des bouches qui s'ouvrent pour appeler la vengeance, et qui restent béantes en de longs cris de mort.

Le grand prêtre est debout, il va parler, on écoute !

— Zimram, dit-il d'une voix forte et assurée, avez-vous bien réfléchi ? La résolution de rompre avec votre femme est-elle bien arrêtée ?

— *Oui*, répondit l'époux froidement.

Un soupir se fit entendre près de lui, Zimram tressaillit.

— Quels sont vos motifs ? ajoute le grand prêtre.

— Ils sont contenus dans l'acte de divorce.

Alors l'acte de divorce fut remis au grand prêtre, et le grand prêtre lut à haute voix :

« Qu'un homme avait pénétré furtivement, et de nuit, dans la maison de « Zimram, que cet homme y était demeuré deux heures, et que la femme « de Zimram l'avait aidé dans sa fuite. « Deux témoins affirmaient le fait, et « sans autre preuve, Zimram demandait « le divorce, abandonnant sa femme à la « justice des lois. »

Pendant la lecture, le plus grand silence avait régné ; seulement un bruit léger, comme celui d'un soupir qu'on étouffe, s'était fait entendre par intervalles, près de l'époux outragé.

Le grand prêtre lut la signature des témoins, et se tourna ensuite vers le scribe :

— Assir, est-ce vous qui avez écrit cette déclaration ?

— Oui, seigneur.

— L'avez-vous écrite sur du parchemin fourni par le futur divorcé ?

— Oui, seigneur.

— Vous êtes-vous pour cela servi de sa plume et de son encre ?

— Oui, seigneur.

Le grand prêtre se tourna vers les témoins, qui confirmèrent les paroles d'Assir. Il s'adressa ensuite à la femme voilée.

— Femme de Zimram, levez votre voile.

Elle obéit ; son voile tombe lentement, et à mesure découvre un front rouge de pudeur, des yeux baissés et pleins de larmes ; sa taille frêle et flexible est doucement inclinée vers la terre, dans une attitude douloureuse. Elle a seize ans, la pauvre femme !...

— Femme de Zimram, ajoute le grand prêtre, acceptez-vous l'acte de divorce ?

Ces mots la font tressaillir ; effrayée et soumise, elle dit *oui*, mais si bas, si faiblement, qu'on aperçut le mot plutôt qu'on ne l'entendit.

— Joignez vos mains, lui dit le grand prêtre.

Ses deux mains blanches se joignirent l'une à l'autre.

L'anneau d'or brillait seul au doigt annulaire.

— Rendez à votre époux la bague d'alliance.

— Grâce ! grâce ! cria-t-elle d'une voix touchante ; elle n'obéit pas.

Zimram s'avança ; sa main brune et nerveuse saisit la main de Tirtza et la dépouilla brutalement de cette bague.

Tirtza ne fit aucun effort pour l'en empêcher.

Puis le grand prêtre ploya l'acte de divorce en quatre et le remit au mari.

— Gardez-le, lui dit-il, jusqu'à ce que je vous dise de le faire passer dans les mains de la femme que vous répudiez. Et vous, Zébul, vous, Élipheled ; vous, témoins, soyez attentifs.

— Zimram, maintenant dites à la femme qui bientôt cessera d'être votre Tirtza : « *Je ne veux plus de toi.* »

— Tirtza..., dit Zimram..., mais sa voix faiblit, il ne put achever...

Tirtza était à ses pieds, suppliante, levant sur lui ses grands yeux noirs, dont l'expression était ineffable.

— Grâce, seigneur, disait-elle avec effroi, grâce, je suis si jeune, ayez pitié de moi (1).

Alors une rumeur sourde s'éleva dans la foule, on regarde ; c'était un jeune

(1) A Jérusalem, le peuple punissait de mort et lapidait la femme accusée d'adultère.

homme qui se frayait un passage dans la foule, tête baissée, s'aidant des pieds et des mains; il arrive enfin près des époux, haletant, épuisé.

— Nephtali!... s'écria involontairement Tirtza.

— Nephtali!... répéta Zimram.

Il avait reconnu l'étranger du temple, et brandissait son poignard.

— Frappe, Zimram, s'écrie le jeune homme en découvrant sa poitrine, frappe, mais sauve ta femme, Tirtza est innocente.

Peuple d'Israël, écoutez-moi.

« Tirtza avait perdu ses parents, mon père l'éleva, et je l'aimais d'amour, quoique mon père m'eût promis à la fille de son frère; il m'ordonna donc de partir, j'obéis... A mon retour, Tirtza n'était plus chez mon père; mariée, elle avait suivi son époux à Jérusalem.

« Voulant revoir mon amie d'enfance, la voir et la quitter après pour toujours, j'arrivai ici; on lui dit que dans les angoisses de la mort, j'attendais la permission de la voir.

« Lui ferez-vous un crime d'avoir eu pitié de moi, d'avoir caché cette entrevue à son époux, lui qu'elle savait jaloux et soupçonneux?... Hélas! c'était ma sœur, je suis son frère! Un frère ne peut-il donc aimer sa sœur? ne peut-il pas lui dire : Ma sœur, adieu!... Je lui disais : Ma sœur, adieu!... Eh bien!... je lui disais : Demain je pars, encore un moment, un regard, une parole de toi. »

Zimram, ton ennemi s'offre à tes coups, mais qu'une victime te suffise; grâce pour cet ange innocent et pur!

— Si tu aimais seul, je n'hésiterais pas à te tuer, répond Zimram, remettant froidement son poignard dans sa ceinture, mais ta mort me rendra-t-il son amour? Tu as troublé son repos, tandis qu'elle... a détruit mon bonheur.

— Elle n'aime que toi, Zimram.

— Elle n'aime que moi!... Misérable, regarde-la! Vois cette rougeur dont ta présence a coloré ses traits, vois... ses sanglots se sont arrêtés pour t'écouter; dis-moi, quel nom errait sur ses lèvres lorsque tu as paru? Est-ce le tien ou le

mien? Mais qu'elle jure sur notre sainte loi que c'est moi seul qu'elle aime!... qu'elle le jure, je la croirai.

Tirtza était silencieuse; sa main cherchait son voile.

Le jeune Hébreu étouffa un cri de bonheur; mais rien n'avait échappé à la jalouse sagacité de l'époux.

— Achevez la cérémonie, dit-il d'une voix sombre au grand prêtre.

— Regarde donc ce peuple! s'écrie vivement Nephtali; l'arrêt de mort de ta femme est écrit sur tous ces fronts!...

— C'est toi qui l'a tracé sur celui de Tirtza.

Tous les assistants étaient émus; les deux témoins, malgré la solennité de la cérémonie, n'avaient pu retenir leurs larmes. Tirtza les remerciait par un regard. Ah! que de reconnaissance il y avait dans ce regard! au dernier degré du malheur la pitié fait tant de bien!

— Finissons, dit Zimram avec une émotion qui perçait jusque dans la dureté de sa voix.

Tirtza fit un pénible effort et ploya les genoux devant son mari.

— Oh! pitié, dit-elle, et ses larmes coupaient sa voix; vous êtes mon seigneur, mon maître, mon mari; à moi votre esclave et votre épouse, faites-moi grâce; ma faute ne mérite pas un tel châtiment!... Zimram... mon époux respecté!... le sort qui m'attend est affreux; mon père était votre ami... je suis la mère de votre Emmanuel, c'est mon fils; douce et chère créature, si frêle et qui a tant besoin de sa mère! Zimram, mon époux!... ayez pitié de lui!... Ses pleurs la suffoquaient. Serrant convulsivement la tunique de son époux, elle la portait à ses lèvres, elle en couvrait son visage.

— Homme sans pitié, s'écrie impétueusement Nephtali, à la vue du désespoir de la femme qu'il adore, ton âme est donc de fer, qu'elle reste insensible à ses larmes.

— Je te rends grâce, Nephtali, répond Zimram avec une amère ironie; j'hésitais, tu m'as décidé. Puis, sans jeter un seul regard sur sa victime, res-

tée froide et glacée dans ses mains, il ajouta, haut et vite :

— *Tirtza, je ne veux plus de toi.*

Et mettant l'acte de divorce dans ses deux petites mains, que la fièvre avait roidies, il repoussa la pauvre femme, dont on vit le frêle corps se balancer un instant, incapable de se soutenir sur lui-même ; Zimram s'enfuit épouvanté.

Le grand prêtre prit leur acte de mariage ; il le déchira en quatre, jeta les morceaux au vent, et, accompagné des témoins, il rentra dans le temple.

Tirtza était restée à la place où son mari l'avait poussée ; elle considérait d'un œil fixe l'acte de divorce, ce parchemin ployé en quatre, qui pesait à sa main comme un poids horrible ; elle regardait sans les voir les femmes qui peu à peu s'éloignaient d'elle ; elle entendait, dans une morne stupeur, le murmure sinistre qui s'élevait dans la foule. Mais bientôt, reprenant le sentiment de son malheur, elle lança loin d'elle ce fatal écrit, cherchant dans tout ce temple qui l'entoure un défenseur, un ami.

Pas un ! car l'infortunée ne voyait pas, non loin d'elle, un jeune étranger qui, lui aussi, morne et pâle, considérait l'orage qui s'élevait et reportait parfois un regard brûlant d'amour vers elle. Pauvre abandonnée !

Bientôt elle eut peur, et, chancelante, elle descendit les degrés de marbre du temple de Salomon.

— Elle est coupable, disait-on dans la foule. — Le crime n'est pas prouvé. — Un homme est entré chez elle la nuit. — Il y est resté deux heures. — Zébul l'a vu qui s'échappait. — Élipheled a été témoin de sa fuite. — Elle l'aidait à fuir.

— Elle a déshonoré son époux, répliquait un vieux docteur de la loi, mari d'une jeune femme. — Elle a mérité la mort, criait-on de toutes parts. — La loi la condamne. — Que son exemple soit terrible. — Elle est bien jeune. — Et bien belle, disaient d'aucuns, sans doute de très-jeunes gens. — Point de grâce, s'écriaient les femmes, et mille voix répétaient : — Point de grâce,

mort à celle qui trahit son époux, qui versa la honte sur la tête de ses enfants.

Ces vociférations, ces figures effrayantes, cette foule d'hommes qui s'excitent les uns les autres, qui s'avancent furieux vers une frêle femme, la remplissent de terreur ; épouvantée, égarée, elle parcourt des yeux l'enceinte vivante qui la presse, elle veut fuir !

Fuir ! par où ? de quel côté ? Toutes les avenues sont envahies, encombrées par un peuple délirant... Seigneur Dieu ! Ici, là, là-bas aussi ! partout la mort !

Un seul regard est arrêté sur elle avec amour, avec angoisse ; un seul cœur a compris, a partagé sa douleur, un seul homme est immobile près d'elle ; c'est le seul qu'elle ne voit pas.

Le tumulte augmente, le supplice approche ! Il s'est dressé de toute sa hauteur, il étend sa main de fer sur la victime qui l'attend !

Enfin une pierre est lancée ; elle siffle, fend l'air, et vient frapper le sol non loin de Tirtza.

— Dieu d'Israël, reçois mon âme ! s'écrie la jeune et malheureuse divorcée ; et enveloppant dans son voile sa figure glacée, elle tomba presque morte.

Pourtant ses sens ne l'abandonnèrent pas entièrement, car il lui sembla que quelqu'un se glissait près d'elle, que deux bras entouraient sa taille, soutenaient son corps, et au même instant elle éprouva une commotion violente à la tête, le temple tournoya sur sa base, la terre s'enfuit sous elle, elle ne sentit plus rien.

Non loin des murs de Jérusalem, on voit encore, à la porte du cimetière des Hébreux, deux pierres grises et rongées par le temps ; la mousse les recouvre ; en les écartant, on n'aperçoit ni nom ni date ; mais l'histoire de ces deux victimes s'est conservée par tradition. La mère la raconte encore à sa fille au moment de la fiancer, et l'époux qu'une absence oblige à quitter sa jeune femme, lui redit d'un air d'indifférence la fin malheureuse de Tirtza et de l'étranger Nephtali.

EUGÉNIE FOA.

L'ILE DES CRASSEUX



ERS le quarante-huitième degré de latitude au gnomon d'Héliopolis, il existe une île assez étendue, habitée par un peuple frivole en apparence, mais ingénieux, mais entreprenant, mais ami de la gloire. En comparaison des Égyptiens, ce peuple est tout à fait moderne : à peine ses annales remontent-elles au delà de huit cents ans, dont il faudrait retrancher près de six siècles passés dans la plus affreuse barbarie.

Les Phéniciens, qui ont les premiers découvert cette plage, lui ont donné le nom de *l'île des Crasseux*, et cela à cause d'une coutume bizarre qui a été la source des plus sanglantes révolutions. Il était d'usage chez cette nation, qui, comme toutes les autres, se divisait en trois classes : les prêtres, les seigneurs et la canaille ; il était d'usage, disons-nous, de ne se débarbouiller jamais ; toute ablution était proscrite, et l'anathème prononcé contre ceux qui ne seraient point morts avec leur crasse originelle. Les seigneurs regardaient comme un point d'honneur la rigoureuse observation de cette coutume, et les prêtres en avaient fait un article de foi pour la canaille.

Mais il n'est rien d'éternel parmi les hommes. L'usage le mieux établi s'altère à la longue. Un jour quelques hommes de la canaille, doués d'un certain esprit d'observation, crurent s'apercevoir que le visage des prêtres était moins sale que celui des autres habitants de l'île. Cette remarque éveilla leurs soupçons ; on les surprit se débarbouillant en cachette. Pourquoi donc, dirent alors les observateurs, pourquoi n'en ferions-nous pas autant ? la rivière coule pour tout le monde ; essayons de nous plonger dans l'eau, et peut-être n'en sortirons-nous pas plus difformes. L'épreuve réussit au delà de leurs espérances ; d'autres les imitèrent, et bientôt la mode en devint générale. Elle avait pris naissance dans la capitale ; elle s'étendit peu à

peu jusqu'aux provinces ; prêtres et seigneurs, tout suivit l'exemple de la canaille, à l'exception cependant d'un petit nombre d'hommes qui voulurent vainement résister au torrent. Ils eurent beau soutenir que sans la crasse il n'y avait point de salut, on se moqua d'eux, et ils furent chercher au loin un coin de terre où un pareil masque pouvait encore passer pour une beauté.

Quand on se sentit débarrassé de leur présence importune, ce fut bien pis encore ; on se débarbouilla avec tant de fureur qu'on s'écorcha le visage. Hélas ! ces plaies saignèrent longtemps, et coûtèrent bien des larmes à ceux qui se les étaient faites. De leur côté, les *gothicophiles* souffrirent, loin de la patrie, des maux cruels, et gémirent amèrement sur leur obstination. Mais il n'était pas au pouvoir de la plupart d'entre eux de se débarrasser de cette affection cutanée ; transmise avec le sang, elle se montrait invétérée de la manière la plus opiniâtre.

Le malheur rapproche les hommes. Après quelques années on tenta une réconciliation. A quoi bon, disaient les uns, avoir la peau du visage si propre ? nous en portons-nous beaucoup mieux ? Et nous, avouèrent ingénument les autres, que gagnons-nous à conserver notre crasse ? Oublions le passé, retournons dans nos foyers, allons embrasser nos frères, nos amis, pardonnons-nous nos fautes réciproques. Dans les premiers moments d'effusion, les embrassements furent sincères, le prince surtout fut reçu avec de véritables démonstrations de joie ; son âge, ses lumières, avaient inspiré de la confiance. Mais telle est chez les hommes la force du naturel, que bientôt on s'examina avec plus d'attention.

Les prétentions les plus ridicules troublèrent le cerveau des crasseux. Les débarbouillés les plaisantèrent ; mais les crasseux, qui n'entendent pas la plaisanterie, signalèrent les débarbouillés à l'indignation publique. Pour prévenir

les maux que n'aurait point manqué de faire naître l'amour-propre offensé, le prince, qui était un homme d'un caractère doux et d'un esprit conciliant, imagina de faire élever au pied de son trône une grande cuve d'airain appelée « *noittustisnoc*. » Elle était remplie d'une eau salubre qui avait la vertu de faire disparaître les égratignures des uns et la malpropreté des autres. Il suffisait de s'y plonger avec de bonnes intentions pour opérer cette cure. Vaine précaution : les débarbouillés s'y précipitèrent en foule, mais les crasseux ne purent en approcher. Au seul aspect de cette cuve, il leur prenait des convulsions semblables à celles qui saisissent

les hydrophobes, aussitôt qu'on leur montre le liquide élément.

On se sépara donc de nouveau, des flots de sang coulèrent en abondance, personne même n'aurait survécu à tant d'acharnement, si des hommes adroits n'eussent affaibli les ressentiments des deux partis, en les flattant chacun tour à tour. On parla une seconde fois de la cuve ; on proposa d'en faire de nouveau l'épreuve ; et pour en assurer le succès, on ordonna à tous ceux qui voudraient conserver ou leur crasse ou leurs égratignures, d'aller vivre dans l'obscurité. Là, du moins, la couleur de leur peau offrira des disparates moins choquantes.

MISORHYPE.

LE MANNEQUIN

POUR moi, messieurs, reprit le peintre, je veux vous conter un fait qui m'est tout à fait personnel, et qui ne vous paraîtra pas moins merveilleux.

Lors de mon grand voyage en Allemagne, je m'arrêtai pendant quelque temps dans la petite ville d'Osthérofén, en Bavière. J'y arrivais sans aucune espèce de recommandation ; mais, en m'entendant dissenter sur un tableau d'Albert Durer, placé dans la salle du grand conseil, on s'avisa, je ne sais trop comment, que je devais être un artiste habile. Dès lors les principaux habitants de la ville ne me laissèrent aucun repos que je n'eusse fait leur portrait. En moins d'un mois, eux et leur famille passèrent par mes pinceaux ; ma réputation devint enfin telle que les magistrats décidèrent qu'on ne me permettrait point de partir que je n'eusse exécuté, pour une chapelle qui se bâtissait alors, une fresque dont le sujet fut abandonné à mon génie.

J'avais vu à Rome le *Jugement dernier*, de Michel-Ange, et, pour parler en toute franchise, les formes quelque peu classiques de cette conception ne m'avaient point satisfait complètement. Dans mon opinion, le sujet pouvait en-

core être traité avec un certain dévergondage d'imagination qui me paraissait manquer à cette page d'ailleurs si admirable. Je résolus de réaliser sur la toile le sentiment dans lequel depuis longtemps j'avais conçu le sujet. L'épisode de la résurrection des morts, particulièrement, me paraissait devoir tenir dans cette grande épopée une place bien moins secondaire que celle que Michel-Ange lui avait assignée. Il me semblait que, dans cette donnée, le burlesque pouvait avec un grand bonheur se marier au terrible. Quel spectacle, en effet, que celui de cette immense population de la tombe, se ruant, sous la trompette de l'archange, au tribunal redoutable ! Voyez-les, voyez-les, ceux-ci, avec la conscience d'une vie sans reproches, courir au-devant du souverain juge ; ceux-là, saisis à leur réveil de la pensée de leur vie mauvaise, se tenant en arrière et cherchant à décliner, ne fût-ce que pour quelques secondes, la sentence de l'éternité. Plus loin, n'admirez-vous pas le grotesque embarras de cet autre qui a laissé sa cuisse droite sur je ne sais quel champ de bataille ; inhumé à quelque trois cents lieues de là, le voilà maintenant en quête de son fémur, qu'il n'a pas trouvé avec lui dans sa tombe ; le pauvre homme, il n'est pas

éloigné de croire qu'il en est de cette revue comme de celle de son colonel, et que la justice divine va s'appesantir sur lui, s'il se présente à elle sans avoir le compte exact des membres qui lui furent donnés à sa naissance.

J'avais commencé mon esquisse à peu près dans cette donnée; mais, n'ayant pas de modèle sous les yeux, je me trouvais fort embarrassé de cette variété de poses que j'avais à réaliser, et je m'aperçus qu'il serait difficile de continuer sans voir la nature. A Paris, ceci ne me fût point arrivé, car j'ai dans mon atelier le plus délicieux squelette que l'on puisse imaginer : ressorts en argent, mouvements pleins, vrais et variés; un véritable chef-d'œuvre de mécanique. Là, je n'avais aucune ressource de ce genre. Après avoir longtemps cherché, je ne vis que le fossoyeur du lieu pour me tirer d'embarras. Prix convenu, deux frédéric d'or, il s'engagea à me fournir une charpente humaine, complète et dans le meilleur état; seulement, il me pria de repasser le lendemain, attendu que ce jour-là il se mariait.

Deux jours après, c'était le jour de la Toussaint, je m'étais trouvé en verve, et n'avais pas voulu que la nuit me chassât de mon atelier. Onze heures étaient sonnées depuis longtemps à toutes les horloges; et, seul avec mon squelette, j'étais occupé à l'étudier à la lueur d'une lampe. Au coup de minuit, comme je m'approchais pour lui donner une autre pose, je le vois quitter le mur contre lequel je l'avais appuyé, me saluer, traverser la salle, ouvrir la porte et descendre gravement l'escalier. D'abord je pensai que mon imagination, fortement échauffée par ce travail, m'avait créé le fantôme; mais, en regardant bien, je m'assurai que le mannequin qui posait là, une minute auparavant, avait disparu. Dans le même moment j'entendis fermer la porte extérieure, et de ma fenêtre j'aperçus dans la rue mon déserteur, dont les côtes décharnées formaient à terre comme l'ombre d'une persienne; il allait bravement son chemin, s'arrêta un moment au détour d'une rue, et disparut.

J'ai assez pour habitude, dans ce mon-

de, de ne m'étonner de rien; mais j'avoue que ce renversement de toutes les lois de la nature m'émut un peu; néanmoins je me reprochai de n'avoir point vu quelle suite il pouvait y avoir à cette aventure, et la curiosité me dominant par-dessus toute autre considération, je me mis à la poursuite de l'hôte étrange qui venait de me quitter.

Au moment où j'entrais dans la rue que je lui avais vu prendre, je ne l'aperçus plus, et crus avoir perdu sa trace; mais en arrivant à l'extrémité opposée, un bien autre spectacle m'attendait. Il fallait que, dix lieues à la ronde, toutes les tombes fussent vidées. Pendant que dans la ville tout était plongé dans le sommeil, quatre ou cinq générations de trépassés s'étaient attroupées sur la place de la cathédrale, et ils étaient là, grouillant au clair de lune, comme les habitants d'une grande cité un jour de marché; mais au lieu de ce murmure sourd qui plane d'ordinaire au-dessus d'un vaste rassemblement d'hommes, c'était un inexprimable silence, que ne troublaient point même le bruit de leurs pas. De temps en temps seulement, une sorte de musique lugubre s'échappait de leurs rangs pressés : c'était le vent du midi qui se jouait au travers de leurs ossements, en passant.

Depuis quelque temps je contemplais cette scène avec un étonnement mêlé d'effroi, quand une voix dont aucune parole humaine ne peut rendre le son étrange commence à dire : *Nous allons danser la ronde*. Lors, se formant sur deux files, à droite et à gauche de la cathédrale, comme un chapitre de chanoines, toute cette foule, d'un pas grave et mesuré, en fait trois fois le tour. Au moment où les deux côtés de la procession viennent à se rejoindre au milieu de la place : *Gaie, gaie pour les trépassés*, reprend la même voix; et les trépassés se prennent les mains, et ils commencent à tourner lentement, en balançant leurs bras, comme on fait en attendant le refrain d'une ronde; puis peu à peu le branle s'échauffe et se déroule à pas plus vifs et plus mesurés, et alors, aux attitudes que prend chacun

de ces squelettes en joie, vous pouviez presque voir l'âge auquel ses os ont fait divorce avec sa chair; car les vieillards tournent à pas lourds et graves, et les jeunes gens à pas vifs et légers : pour les femmes et les jeunes filles, on les reconnaît à l'ardeur de leur danse, à leurs mouvements plus gracieux, à leurs poses plus flexibles. Dans ce moment il me revint à la pensée que la Toussaint était la veille de la fête des morts, et je me dis que sans doute à cette heure ils la célébraient.

Pendant que leurs réjouissances continuaient, je m'aperçus que d'instant en instant quelques-uns des acteurs quittaient la ronde, s'enfonçaient dans les rues voisines, et bientôt après revenaient prendre leur rang.

Ayant commencé à assister à cette vision bizarre, je pensai que je devais l'étudier dans toutes ses dépendances; et au moment où un squelette de femme passait, vif et leste, près de l'endroit d'où j'avais jusqu'alors contemplé la scène, l'abordant comme j'aurais fait à Paris d'une fraîche grisette: « Ma chère demoiselle, lui dis-je, où courez-vous si vite? » Elle ne parut point étonnée de ma présence; continuant d'aller son pas, sans tourner vers moi la tête, et de cette même voix creuse et lugubre qui avait donné le signal de la danse: « Je vais chez mon fiancé, répondit-elle, chez Frédéric, qui, à mon lit de mort, m'a juré de ne m'oublier jamais. — Et vous croyez, repris-je, qu'il aura du plaisir à vous voir. — S'il aura du plaisir, le pauvre ange, à revoir sa Fanny!... et elle redoubla de vitesse en approchant d'une maison à porte étroite, qu'elle ouvrit en faisant jouer un ressort. Possédé de plus en plus par la curiosité, au risque de ce qui pourrait en arriver, j'allais monter l'escalier avec elle; tout à coup des rires bruyants se font entendre au-dessus de ma tête; des verres s'entre-choquent, des voix d'hommes et de femmes retentissent en longs éclats: A Frédéric, Frédéric! s'écrient-elles toutes ensemble, ne le laisse donc pas embrasser ta maîtresse, c'est un vampire! Tu verras : elle mourra comme

Fanny. — Bah! reprit alors une voix, qui devait être celle du fidèle fiancé, au diable les femmes mortes ou vivantes! j'en donnerais cinquante pour un verre de punch, si c'était Balthasar qui l'avait fait. » La pauvre Fanny n'eut pas besoin d'entendre d'autres paroles; elle retourna à la ronde, et elle recommença à danser.

Un autre danseur ne tarda pas à se détacher de la troupe. Entrant en conversation avec lui de la manière qui m'avait déjà réussi, je lui demandai où il allait? « Chez mon meilleur ami, répondit-il; je suis le célèbre médecin Todkanek » (en le voyant ainsi avec l'uniforme de l'autre monde, je pensai à la fameuse règle de morale: ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit). « J'ai laissé après moi plusieurs ouvrages qui doivent assurer à mon nom l'immortalité. » Le mot dans la bouche d'un mort me parut d'un plaisant sublime. « Je vais voir si mon ami Schwartz se hâte de les publier. Parbleu, oui, s'écria-t-il, le voilà sans doute qui travaille à les mettre en ordre. Une heure du matin et sa lampe brûle encore. Il faut que je monte chez lui pour lui dire de corriger une grosse erreur que j'ai faite au chapitre III^e de la Physiologie, touchant l'union de l'âme et du corps; » et le brave Todkanek monta chez son ami Schwartz; et un moment après, je vis le brave Todkanek que son ami Schwartz me renvoyait par la fenêtre. Un vivant s'y fût rompu les os; léger comme une branche sèche, le digne médecin tomba droit sur ses pieds. « Le misérable! me dit-il, son chien m'a reconnu; mais lui, croiriez-vous que je l'ai trouvé écrivant la préface de mes œuvres, qu'il va faire imprimer sous son nom! » Je lui répondis que la chose me paraissait excessivement croyable; et alors il retourna à la ronde et recommença à danser.

Après, ce fut un honnête époux dont la femme était douée d'une sensibilité si vive que, le jour où il mourut, elle paraissait près de suffoquer de douleur. Il ne doutait point que depuis trois mois qu'ils s'étaient quittés elle ne fût en

proie à la consomption et au désespoir. Il allait savoir si bientôt ils se rejoindraient. Après avoir escaladé un mur de jardin, j'arrivai avec mon compagnon à un perron élégant. « Ici, à gauche, au rez-de-chaussée, me dit-il, c'est la chambre à coucher de ma femme. Regardez à travers la jalousie comme elle va se trouver heureuse de notre réunion ! »

Je m'avançai, en effet, auprès de la fenêtre, et pendant que l'ancien maître du lieu faisait le tour pour entrer dans les appartements intérieurs, à la molle clarté d'une lampe d'albâtre, je remarquai au pied du lit, dont les rideaux étaient soigneusement fermés, les vastes bottes et l'uniforme d'un cuirassier hongrois. L'époux ne fit qu'entr'ouvrir la porte, et à la vue de cet appareil il comprit que sa femme avait eu tôt fait de prendre la vie en patience, et alors il retourna à la ronde et recommença à danser.

Il y eut aussi des pères vertement éconduits par leurs fils, des frères rudement méconnus par leurs frères; car enfin, si un jour il prenait envie à tous les morts de revivre, voyez un peu la belle confusion que cela jetterait dans les héritages; d'autres cherchèrent en vain la maison où ils étaient nés : elle avait été rebâtie à la moderne, élevée de deux étages, et aucun des anciens locataires ne l'habitait plus.

Cependant la nuit s'avancait, et j'étais là toujours assistant à cette infatigable farandole, voulant à toute force savoir comment elle se terminerait. Tout à coup un des malencontreux visiteurs que j'avais suivis s'écrie en revenant sur la place : « Frères et sœurs, on danse là-bas chez mon père, le gouverneur, ne voulez-vous pas venir y danser ? — A la danse chez le gouverneur ! à la danse ! » reprend-on de toutes parts ; et aussitôt, comme un peuple ameuté, la ronde entière se précipite sur ses pas.

Dans ce moment, je me rappelai, en effet, que, à l'occasion du passage de je ne sais quel prince, M. de Valter, qui avait perdu, quelques semaines auparavant, un de ses fils, avait chez lui une fête. J'y avais été invité, et, dans tous

les cas, le désir de voir l'effet qu'allait produire sur l'assemblée la visite dont elle était menacée m'aurait tout fait tenter pour m'introduire dans le salon où se donnait le bal. Ayant fort hâté le pas, j'arrivai à l'hôtel du Gouvernement avant la bande qui allait s'y présenter. Ce fut pour moi, après la vision que je venais de quitter, un étrange spectacle que celui d'une fête humaine avec tous ses enivrements, avec ses femmes aux chairs blanches et potelées, avec ses fleurs, ses gazes, ses rubans, ses lumières éclatantes, sa musique harmonieuse et toute son atmosphère de parfums et de folle joie. J'étais là depuis quelques minutes, et j'avais presque oublié l'autre fête, lorsqu'un domestique, ouvrant à deux battants les portes de la salle de danse, annonce avec une voix lugubre *les trépassés*; et en effet c'étaient eux qui arrivaient comme une famille de renom et d'importance qui a résolu de venir tard dans un raout, afin d'y produire une sensation plus vive. Pour moi, je ne sache qu'une famille d'ours ou de panthères pour produire la sensation qu'occasionnèrent ceux-ci : en moins d'une demi-minute, la salle fut déserte et demeura jonchée de toutes les parures que les danseuses épouvantées y laissèrent en fuyant. Alors seul, caché derrière une draperie, j'assistai à la scène la plus étrange qu'à coup sûr jamais homme ait contemplée.

A peine maîtresse du terrain, comme par une sorte de convention tacite, cette bizarre société commença à s'organiser. Personne n'argumenta, comme on n'aurait pas manqué de le faire dans le monde des vivants, du principe de l'égalité qui, pourtant, chez le grand peuple de la tombe, n'est point, comme chez nous, une vérité purement relative. Ici la société se constitua avec la mémoire. Chacun, pour tout le temps qu'allait durer cette saturnale, se replaça à l'âge et dans la condition où il avait reçu la visite de la mort. Sur les gradins élevés se rangea la tapisserie des *mamans*, des chanoinesses et des douairières parées de toute la toilette qu'elles avaient pu recueillir sur le parquet de la salle;

à leurs pieds prirent place les jeunes demoiselles, pour recevoir les invitations des *cavaliers*.

En attendant, elles arrangeaient à leur côté des fleurs qu'elles fixaient entre les jours de leur poitrine. D'autres plongeaient leurs mains et leurs bras desséchés dans des gants blancs et parfumés; quelques-unes encadraient leurs têtes hideuses dans de fraîches écharpes couleur de rose et d'azur. Au milieu de la salle les jeunes fashionables (l'un d'eux maniait un lorgnon avec grâce) s'étaient formés en groupes, faisant pour le prochain quadrille leur choix entre toutes ces beautés. Dans les embrasures des fenêtres, les hommes d'État et les diplomates reprenaient les affaires de l'Europe au point où ils les avaient laissées au jour de leur mort, sous Louis XVI ou sous Gustave-Adolphe. Plus loin, dans des boudoirs attendant à la galerie, on entendait le bruit de l'or oublié sur les tables vertes, et que les joueurs allaient se disputer aux cartes ou aux dés; revêtues de lambeaux de livrée ramassés dans les antichambres, des domestiques circulaient empressés à travers les groupes, portant des plateaux de pâtisseries et de fruits glacés que les convives, dans leur impuissance de les confier à l'estomac, refusaient gravement; et puis il fallait voir le maître du lieu, le fils du gouverneur, se promenant gravement au milieu de ses hôtes, jetant à droite et à gauche une parole fine, courtoise ou polie et recevant avec modestie le compliment obligé sur l'habile ordonnance de sa fête. Croit-on d'ailleurs que les médisances, les propos aigres ou malins sur les prétentions et les ridicules du prochain manquassent à la joie de cette réunion? Croit-on que même à cette heure les jalousies et les rivalités de femmes eussent cessé? Jamais en toute chose plus amère dérision des choses de la vie n'avait été réalisée. Il n'était pas jusqu'aux conséquences de la distinction des sexes que, malgré l'irréparable outrage de la tombe, les misérables n'essayassent de parodier. A défaut de regards, je les surprenais essayant de

se sourire de leurs dents jaunies, échangeant des attitudes de têtes penchées amoureusement, et des mains doucement pressées. — Cependant, dans un orchestre richement drapé, sept ou huit virtuoses, depuis leur entrée dans la salle, accordaient leurs instruments, et pour remplacer la baguette du tambour égarée dans la déroute, l'un d'eux avait bravement détaché le tibia de sa jambe gauche, avec lequel il se tenait prêt à marquer la cadence. Mais, las! étrange rapidité des plaisirs de ce monde! au moment où le premier coup d'archet venait de retentir, et où les quadrilles allaient se former, quatre heures sonnèrent, le coq chanta, et toute cette foule, évanouie comme un rêve, alla recommencer dans la tombe le sommeil de l'éternité.

— En d'autres termes, dis-je alors au peintre, le cauchemar vous quitta et vous vous réveillâtes.

— Non, vraiment, car le lendemain il n'était bruit dans la ville que de la révolte des morts et de l'audace qu'ils avaient eue de reparaitre là où on ne comptait plus sur eux, où tout était classé et arrangé sans eux. Afin que pareil scandale ne se renouvelât plus, le fossoyeur, qu'on accusa de n'avoir pas bien veillé sur ses administrés, fut destitué, comme si le pauvre homme avait pu quelque chose à ce désordre, qui supposait une intervention toute surnaturelle. Un vaste lit de chaux fut répandu sur toute la surface du cimetière, pour réduire les ossements en poussière; pour moi, attendu la révélation que reçut le grand conseil de l'achat que j'avais fait d'un squelette, quelques jours auparavant, véhémentement soupçonné d'être complice de la conspiration, je reçus l'ordre de vider les frontières dans les trois jours, ce que je fis.

— Bienheureux, reprit un des auditeurs, de vous en tirer à ce prix; il y a seulement un siècle, vous eussiez passé pour sorcier, l'on vous eût brûlé.

CH. RABOU.

Le gérant : BLOCH.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 3.

L'ŒIL SANS PAUPIÈRE.

UNE CONTREFAÇON AU XIII^e SIÈCLE, par *Adrien Van Moersel*.

HEUREUX PAR UN BONNET DE VELOURS.

L'ŒIL SANS PAUPIÈRES



HALLOWE'EN, HALLOWE'EN!
« criaient-ils tous, c'est ce
« soir la nuit sainte, la
« belle nuit des skelpies¹
« et des fairies²! Carrick!
« et toi Colean, venez-vous? Tous les
« paysans de Carrick-Border³ sont là;
« nos Megs et nos Jeannies y viendront
« aussi. Nous apporterons de bon whis-
« key dans des brocs d'étain, de l'ale
« fumeuse, le parritch⁴ savoureux. Le
« temps est beau; la lune doit briller;
« camarades, les ruines de Cassilis-
« Dowonans n'auront jamais vu d'as-
« semblée plus joyeuse! »

Ainsi parlait Jock Muirland, fermier, veuf et jeune encore. Il était, comme la plupart des paysans d'Écosse, théologien, un peu poète, grand buveur, et cependant fort économe. Murdock, Will Lapraik, Tom Duekat l'entouraient. La conversation avait lieu près du village de Cassilis.

Vous ne savez sans doute pas ce que c'est que l'Hallowe'en : c'est la nuit des fées; elle a lieu vers le milieu d'août. Alors on va consulter le sorcier du village; alors tous les esprits follets dansent sur les bruyères, traversent les champs à cheval, sur les pâles rayons de la lune. C'est le carnaval des génies et des gnomes. Alors il n'y a pas de

grotte ni de rocher qui n'ait son bal et sa fête, pas de fleur qui ne tressaille sous le souffle d'une sylphide, pas de ménagère qui ne ferme soigneusement sa porte, de peur que le punkie¹ n'enlève le déjeuner du lendemain, et ne sacrifie à ses espiègleries le repas des enfants qui dorment enlacés dans le même berceau.

Telle était la nuit solennelle, mêlée de caprice fantastique et d'une secrète terreur, qui allait s'élever sur les collines de Cassilis.

Les spunkies dansaient donc sur le gazon menu de Cassilis; et la lune, qui s'était levée, paraissait large et rouge à travers le vitrage cassé du grand portail de la chapelle. Elle semblait suspendue là comme une grande rosace amarante, sur laquelle se dessinait un débris de trèfle de pierre mutilé. Les spunkies dansaient.

Le spunkie! c'est une tête de femme, blanche comme la neige, avec de longs cheveux ardents. De belles ailes, draperies soutenues par des fibres minces et élastiques, s'attachent, non pas à l'épaule, mais au bras blanc et mince dont elles suivent le contour. Le spunkie est hermaphrodite; à un visage féminin il joint cette élégance svelte et frêle de la première adolescence virile. Le spunkie n'a de vêtement que ses ailes, tissu fin et délié, souple et serré, impénétrable

1. Démon des eaux.

2. Fées

3. Nom de canton.

4. Pudding d'Écosse.

1. Lutin.

et léger, comme l'aile de la chauve-souris. Une nuance brunâtre, fondue dans un pourpre azuré, chatoie sur cette robe naturelle qui se reploie autour du corps du spunkie au repos, comme les plis de l'étendard autour du bâton qui le porte. De longs filaments, qui ressemblent à de l'acier bruni, soutiennent ces longs voiles dont le spunkie se drape; des griffes d'acier en arment l'extrémité. Malheur à la ménagère qui s'aventure le soir près du marais où se tient blotti le spunkie, ou dans la forêt qu'il parcourt!

La ronde des spunkies commençait sur les bords de la Doon, quand l'assemblée joyeuse, femmes, enfants, jeunes filles, s'en approcha. Les lutins disparurent aussitôt. Toutes ces grandes ailes, se déployant à la fois, obscurcissent l'air. Vous eussiez dit une nuée d'oiseaux s'élevant tout à coup du milieu des roseaux bruissants. La clarté de la lune se voila un moment; Muirland et ses compagnons s'arrêtèrent.

— J'ai peur! s'écria une jeune fille.

— Bah! reprit le fermier, ce sont des canards sauvages qui s'envolent!

— Muirland, lui dit le jeune Colean d'un air de reproche, tu finiras mal, tu ne crois à rien.

— Brûlons nos noix, cassons nos noisettes, reprit Muirland, sans faire attention à la réprimande de son camarade; asseyons-nous ici et vidons nos paniers. Voici un beau petit abri; la roche nous couvre, le gazon nous offre un lit douillet. Le grand diable ne me troublerait pas de mes méditations qui vont sortir de ces brocs et de ces bouteilles.

— Mais les gabillies¹ et les brownillies² peuvent nous trouver ici, dit timidement une jeune femme.

— Le crawreuch³ les emporte! interrompit Muirland. Vite, Lapraik, allume ici, près du roc, un foyer de feuilles mortes et de branchages; nous chaufferons le whiskey; et si les filles

veulent savoir quel mari le bon Dieu ou le diable leur réserve, nous avons de quoi ici les satisfaire. Bome Lesley nous a apporté des miroirs, des noisettes, de la graine de lin, des assiettes et du beurre. Lasses⁴, n'est-ce pas là tout ce qu'il vous faut pour vos cérémonies?

— Oui, oui, répondirent les lasses.

— Mais d'abord buvons, reprit le fermier, qui, par son caractère dominateur, sa fortune, son cellier bien garni, son grenier plein de blé et ses connaissances agricoles, avait acquis une certaine autorité dans le canton...

La coutume veut que l'on ne commence les incantations d'Hallowe'en qu'à minuit sonnant, à l'heure où toute l'atmosphère est envahie par les êtres surhumains, et où non-seulement les spunkies, premiers acteurs du drame, mais tous les bataillons de la féerie écossaise viennent s'emparer de leur domaine. Nos paysans, réunis à neuf heures, passèrent le temps à boire, à chanter ces vieilles et délicieuses ballades où leur langage mélancolique et naïf s'allie si bien à un rythme saccadé, à une mélodie qui descend de quarte en quarte, par des intervalles bizarres, à un emploi singulier du genre chromatique. Les jeunes filles, avec leurs plaids bariolés et leurs robes de serge d'une admirable propreté; les femmes, le sourire sur les lèvres; les enfants, ornés de ce beau ruban rouge, noué sur le genou, qui lui sert de jarrettières et de parure; les jeunes gens dont le cœur battait plus vite à l'approche du moment mystérieux où la destinée allait être consultée; un ou deux vieillards que l'ale savoureuse rendait à la joie de leurs jeunes ans, formaient un groupe plein d'intérêt que Wilkie aurait voulu peindre, et qui aurait fait en Europe les délices de toutes les âmes accessibles encore, parmi tant d'émotions fébriles, aux délices d'un sentiment vrai et profond.

Muirland surtout se livrait tout entier à la gaieté bruyante qui pétillait avec la mousse épaisse de la bière, et se communiquait à tous les auditeurs.

1. Esprits des bois.

2. Esprits des bruyères.

3. Vent du nord.

4. Jeunes filles.

C'était un de ces caractères que la vie ne dompte pas; un de ces hommes d'intelligence vigoureuse qui luttent contre la bise et l'orage. Une jeune fille du canton, qui avait uni sa destinée à celle de Muirland, était morte en couches après deux ans de mariage, et Muirland avait juré de ne se remarier jamais. Personne n'ignorait dans le voisinage la cause de la mort de Tuilzie; c'était la jalousie de Muirland. Tuilzie, délicate enfant, comptait à peine seize années quand elle épousa le fermier. Elle l'aimait et ne connaissait pas la violence de cette âme, la fureur dont elle pouvait s'animer, le tourment journalier qu'elle pouvait infliger à elle-même et aux autres. Jock Muirland était jaloux; la tendresse ingénue de sa jeune compagne ne le rassurait pas. Un jour, au cœur de l'hiver, il lui fit faire un voyage à Edinburgh, pour l'arracher aux séductions prétendues d'un jeune laird qui avait eu la fantaisie de passer la mauvaise saison à sa campagne. Tous les camarades du fermier, et même le curé, ne lui épargnaient pas les remontrances; il ne répondait rien, si ce n'est qu'il aimait ardemment Tuilzie, et qu'il était le meilleur juge de ce qui pouvait contribuer au bonheur de son ménage.

Sous le toit rustique de Jock, il y avait souvent des plaintes, des cris, des sanglots qui retentissaient au dehors; le frère de Tuilzie était venu représenter à son beau-frère que sa conduite était inexcusable; une querelle véhémement avait été la suite de cette démarche; la jeune femme dépérissait par degrés. Enfin le chagrin qui la consumait l'emporta. Muirland tomba dans un profond désespoir, qui dura plusieurs années, mais, comme tout est passager dans ce monde, il avait, en jurant de rester veuf, oublié peu à peu le souvenir de celle dont il avait été le bourreau involontaire. Les femmes, qui pendant plusieurs années l'avaient vu avec horreur, lui avaient enfin pardonné; et la nuit d'Hallowe'en le retrouvait tel qu'il avait été autrefois, joyeux, caustique, amusant, buvant sec, et fécond en excellents contes, en plaisanteries rustiques, en re-

frains bruyants, qui mettaient en train l'assemblée nocturne et entretenaient sa bonne humeur.

On avait déjà épuisé la plupart des vieilles romances de fondation, quand les douze coups de minuit sonnèrent et propagèrent au loin l'écho de leurs vibrations. Ils avaient bu largement. Voici venir le moment des superstitions accoutumées. Tout le monde, excepté Muirland, se leva.

« Cherchons le kail, cherchons le kail! » s'écrièrent-ils... Jeunes gens et jeunes filles se répandirent dans les champs, et vinrent tour à tour apportant chacun une racine détachée du sol: c'était le kail. Il faut déraciner la première plante qui se trouve sous vos pas; si la racine est droite, votre femme ou votre mari seront bien faits et de bonne grâce; si la racine est tortue, vous épouserez une personne contrefaite. S'il reste de la terre suspendue aux filaments, votre ménage sera fécond et heureux; si votre racine est polie et mince, vous ne serez pas longtemps en ménage. Imaginez les éclats de rire, le tumulte joyeux, les plaisanteries villageoises, auxquels cette recherche conjugale donnait lieu; on se poussait, on se pressait; on comparait les résultats de son investigation; jusqu'aux petits enfants avaient leur kail.

« Pauvre Will Haverell! s'écria Muirland, jetant les yeux sur la racine que tenait en main un jeune garçon, ta femme sera tortue; ton kail ressemble à la queue de mon porc. »

Puis ils s'assirent en rond, et l'on se mit à expérimenter la saveur de chaque racine: une racine amère désigne un méchant mari; une racine sucrée, un mari imbécile; une racine odorante, un époux de bonne humeur. A cette grande cérémonie succéda celle du tap-pickle. Les jeunes filles vont, les yeux bandés, cueillir chacune trois épis de blé. Si le grain qui couronne l'épi se trouve manquer à l'un d'eux, on ne doute pas que le futur mari de la villageoise n'ait à lui pardonner une faiblesse commise avant l'heure nuptiale. O Nelly! Nelly! tes trois épis étaient à la fois privés de leur

tap-pickle, et l'on ne t'épargna pas les railleries. Il est vrai que la veille même le *fause-house*, ou grenier de réserve, avait été témoin d'une causerie bien longue entre toi et Robert Luath.

Muirland les regardait sans se mêler activement à leurs jeux.

« Les noisettes! les noisettes! » s'écrièrent-ils.

On tira du panier un sac plein de noisettes, et l'on se rapprocha du feu, que l'on n'avait pas cessé d'entretenir. La lune brillait pure et presque radieuse. Chacun prit sa noisette. Ce charme est célèbre et vénéré. On se distribue par couples; on donne à la noisette que l'on a choisie son propre nom; et l'on place à la fois dans le feu la noisette baptisée du nom de sa fiancée, et la sienne propre. Si les deux noisettes brûlent paisiblement côte à côte, l'union sera longue et paisible, si les noisettes éclatent et se séparent en brûlant, trouble et séparation dans le ménage. Souvent c'est la jeune fille qui se charge de disposer dans le foyer le double symbole auquel toute son âme s'attache; et quel est son chagrin quand ce divorce s'opère, et que son mari futur s'élance en pétillant loin de sa compagne!

Une heure sonnait et les paysans n'étaient point las de consulter leurs oracles mystiques. La terreur et la foi qui se mêlaient à ces incantations leur prêtaient un charme nouveau. Les spunkies recommençaient à se mouvoir au milieu des jours agités. Les jeunes filles tremblaient. La lune, qui avait monté dans le ciel, se couvrait d'un nuage. On fit la cérémonie du pot de terre, celle de la chandelle soufflée, celle de la pomme, grandes conjurations que je ne dévoilerai pas. Willie Maillie, une des plus belles entre ces jeunes filles, plongea trois fois son bras dans l'eau de la Doon, en s'écriant : « Mon époux futur, mon « mari qui n'es pas encore, où es-tu ? « voici ma main. » Trois fois le charme avait été répété, lorsqu'on l'entendit pousser un grand cri.

« Ah! bon Dieu! le spunkie a saisi ma main, » s'écria-t-elle; on s'empressa près d'elle, et tout le monde frémit, ex-

cepté Muirland. Maillie montra sa main tout ensanglantée; les juges des deux sexes, qu'une longue expérience rendait habiles dans l'interprétation de ces oracles, convinrent sans hésiter que l'égratignure n'était pas causée, comme le prétendait Muirland, par les pointes d'un jonc épineux, mais que le bras de la jeune fille portait réellement l'empreinte de la griffe aiguë du spunkie. On reconnut aussi d'une seule voix que Maillie était menacée par cette expérience d'avoir plus tard un mari jaloux. Le fermier veuf avait bu, je crois, un peu plus que de raison.

« Jaloux! jaloux! » s'écria-t-il.

Il croyait voir dans cette déclaration de ses camarades une allusion malveillante à sa propre histoire.

« Moi, continua Muirland en vidant un pot d'étain rempli de whiskey qui en couvrait les bords, j'aimerais mieux cent fois épouser le spunkie que me marier une seconde fois. J'ai su ce que c'était que de vivre enchaîné : autant vaudrait rester emprisonné dans une bouteille hermétiquement fermée, avec un singe, un chat, ou le bourreau pour compagnons. J'ai été jaloux de ma pauvre Tuilzie : j'avais tort peut-être; mais comment, je vous le demande, ne pas être jaloux? Quelle est la femme qui ne demande pas une continuelle surveillance? Je ne dormais pas la nuit, je ne la quittais pas pendant le jour entier; je ne fermais pas l'œil un instant. Les affaires de ma ferme allaient mal, tout dépéris-sait, Tuilzie elle-même languissait sous mes yeux. A cinq millions de diables le mariage! »

Les uns riaient, les autres, scandalisés, se taisaient. La dernière et la plus redoutable des incantations restait à essayer; c'est la cérémonie du miroir. On se place, une chandelle à la main, en face d'une petite glace; on souffle trois fois sur le verre, et on l'essuie en répétant trois fois : *Parais, mon mari!* ou : *Parais, ma femme!* Alors au-dessus de l'épaule gauche de la personne qui consulte le destin, se montre distinctement une figure qui se reflète dans le

miroir; c'est celle de la compagne et du mari que l'on invoquait.

Personne n'osait, après l'exemple de Maillie, braver encore les puissances surnaturelles. Le miroir et la chandelle étaient là, par terre, sans que l'on pensât à les mettre en usage. La Doon frémissait dans les roseaux; une longue traînée d'argent, qui tremblait sur ses vagues lointaines, était aux yeux des villageois la trace étincelante des skelpies ou esprits des eaux; la jument de Muirland, sa petite jument des Highlands à la queue noire et au blanc poitrail, hennissait de toute sa force, ce qui est toujours signe qu'un mauvais esprit est voisin. Le vent fraîchissait; les tiges des joncs balancés rendaient un triste et long murmure. Toutes les femmes commençaient à parler de retour; elles avaient d'excellentes raisons, des réprimandes pour leurs maris et leurs frères, des conseils de santé pour leurs pères, et une éloquence de ménage à laquelle, hélas! nous autres, rois de la nature et du monde, nous résistons bien rarement.

« Eh bien! qui de nous se présentera devant le miroir? » s'écria Muirland.

On ne répondait pas.

« Vous avez bien peu de cœur, continua-t-il. Le souffle du vent vous fait trembler comme le saule. Quant à moi, qui ne veut plus prendre de femme, comme vous savez, parce que je veux dormir et que mes paupières refusent de se fermer dès que je suis mari, il m'est impossible de commencer le charme. C'est ce que vous sentez aussi bien que moi. »

A la fin, personne ne voulant saisir le miroir, Jock Muirland s'en empara. « Je vais vous donner l'exemple. » Alors il prit sans hésiter la glace fatale; la chandelle fut allumée, et il répéta bravement l'incantation.

« Parais donc, ma femme! » s'écria Muirland.

Aussitôt une figure pâle, couverte de cheveux d'un blond fauve, se montra sur l'épaule de Muirland. Il tressaillit, se retourna pour s'assurer que l'une des jeunes filles du canton n'était pas der-

rière lui pour imiter l'apparition. Mais personne n'avait osé parodier le spectre; et quoique le miroir se fût brisé sur la terre, en échappant des mains du fermier, toujours au-dessus de son épaule la même tête blanche, la même chevelure ardente se présentaient.

Muirland pousse un cri et tombe la face contre terre. Vous eussiez vu alors tous les habitants du village fuir çà et là, comme les feuilles enlevées par le vent; il ne resta plus dans cet endroit, où ils s'étaient livrés naguère à leurs amusements rustiques, que les débris de la fête, le foyer à demi éteint, les pots et les cruches vides, et Muirland couché sur le gazon. Les spunkies et leurs acolytes revenaient en foule, et l'orage qui se préparait dans l'air mêlait à leur chant surnaturel ce long sifflement que les Écossais désignent si pittoresquement sous le nom de *Lugh*. Muirland, en se relevant, regarda encore par-dessus son épaule; toujours la même figure. Elle souriait au paysan, mais ne prononçait pas un mot, et Muirland ne pouvait deviner si cette tête appartenait à un corps humain, car elle ne se montrait à lui que lorsqu'il se détournait. Sa langue se glaçait et restait attachée à son palais. Il essaya de lier conversation avec l'être infernal, et rappela en vain tout son courage; dès qu'il apercevait ces traits pâles et ces boucles ardentes, il frémissait de tout son corps. Il se mit à fuir, dans l'espoir de se délivrer de son acolyte. Il avait détaché sa petite jument blanche et allait mettre le pied à l'étrier, quand il tenta encore une dernière expérience. Terreur! toujours cette tête, devenue son inséparable compagne. Elle était attachée sur son épaule, comme ces têtes isolées dont les sculpteurs gothiques jetaient quelquefois le profil au sommet d'un pilastre ou à l'angle d'un entablement. La pauvre Meg, la jument du fermier, hennissait avec une force terrible, et par des ruades fréquentes elle annonçait la part qu'elle prenait à la terreur de son pauvre maître. Le spunkie (ce devait être un de ces habitants des joncs de la Doon qui persécutait le fermier),

toutes les fois que Muirland se retournait, fixait sur lui deux yeux flamboyants d'un bleu profond, sur lesquels aucun cil ne dessinait son ombre, et dont nulle paupière ne voilait l'insupportable clarté. Il piqua des deux; la même curiosité le poussait toujours à savoir si sa persécutrice était là; elle ne le quittait pas; en vain lançait-il sa jument au galop, en vain les bruyères et les montagnes disparaissaient et fuyaient sous les pas de l'animal. Muirland ne savait pas ni quelle route il suivait, ni vers quel but il conduisait la pauvre Meg. Il n'avait qu'une idée, le spunkie, son compagnon de route, ou plutôt sa compagne, car cette figure féminine avait toute la malice et la délicatesse qui conviennent à une jeune fillette de dix-huit ans.

La tempête redoublait de fureur; la Doon débordait sur ses rivages; et Muirland, après avoir galopé pendant une heure, reconnut douloureusement qu'il revenait au même lieu d'où il était parti. L'église ruinée de Cassilis était sous ses yeux, on eût dit que l'incendie embrasait les restes de ses vieux pilastres. Meg refusait d'avancer; mais le fermier, dont la raison ne guidait plus les démarches, et qui croyait sentir cette redoutable tête sur son épaule, enfonçait si vigoureusement son éperon dans les flancs de la pauvre bête qu'elle céda malgré elle à la violence qu'on lui imposait.

« Jock, dit une voix douce, épouse-moi, tu cesseras d'avoir peur. »

Vous imaginez la profonde terreur du malheureux Muirland : « Épouse-moi, » répétait le spunkie.

Cependant il fuyait vers la cathédrale enflammée. Muirland, arrêté dans sa course par les pilastres mutilés et les saints renversés, mit pied à terre; il avait, pendant cette nuit, bu tant de vin, de bière et d'eau-de-vie, galopé si étrangement, éprouvé tant de surprises, qu'il finit par s'accoutumer à cet état d'excitation surnaturelle. Notre fermier entra d'un pied ferme dans la nef sans voûte d'où jaillissaient ces feux infernaux.

Le spectacle qui le frappa était nouveau pour lui. Un personnage accroupi au milieu de la nef soutenait, sur son dos courbé, un vase octangulaire où brûlait une flamme verte et rouge. Le maître-autel était chargé de ses vieux ornements catholiques. Des démons à la chevelure ardente qui se hérissait sur leur tête étaient debout sur l'autel, et tenaient lieu de cierges. Toutes les formes grotesques et infernales que l'imagination du peintre et du poète a rêvées se pressaient, couraient, volaient, se balançaient, se traînaient, se contournaient en mille étranges façons. Les stalles des chanoines étaient remplies de personnages grotesques qui avaient conservé les costumes de leur état. Mais sur leurs armures on voyait se dessiner des mains de squelettes, et de leurs yeux caves aucune clarté n'émanait.

Je ne dirai pas, car le langage humain ne peut y atteindre, quel encens on brûlait dans cette église, ni quelle abominable parodie des saints mystères y était jouée par les démons. Quarante de ces lutins, perchés sur l'ancienne galerie qui avait soutenu autrefois l'orgue de la cathédrale, tenaient en main des cornemuses écossaises de dimensions différentes. Un énorme chat noir, assis sur un trône composé d'une douzaine de ces messieurs, donnait la mesure par un miaulement prolongé. La symphonie infernale faisait trembler ce qui restait encore des voûtes à demi détruites, et tomber de temps en temps quelques fragments de pierres ruineuses. Il y avait parmi ce tumulte de jolies skelpies à genoux; vous les eussiez prises pour des vierges charmantes, si la queue démoniaque n'avait pas soulevé le coin de leur robe blanche; et plus de cinquante spunkies, les ailes étendues ou repliées, dansant ou en repos. Dans les niches des saints symétriquement rangées autour de la nef étaient des cercueils ouverts, où le mort, sur son linceul blanc, apparaissait tenant en main le cierge funéraire. Quant aux reliques suspendues au parvis, je ne m'arrêterai pas à les décrire. Tous les crimes commis en Écosse depuis vingt

ans avaient concouru à parer l'église livrée aux démons.

Vous y eussiez vu la corde du pendu, le couteau de l'assassin, le débris épouvantable de l'avortement et la trace de l'inceste. Vous y eussiez vu des cœurs de scélérats noircis dans le vice, et des cheveux blancs paternels suspendus encore à l'alarme du poignard parricide. Muirland s'arrêta, se détourna ; la figure compagne de sa route n'avait pas quitté son poste. Un des monstres chargés du service infernal le prit par la main ; il se laissa faire. On le conduisit à l'autel ; il suivit son guide. Il était dompté. Sa force l'avait abandonné. On s'agenouilla, il s'agenouilla, on chanta des hymnes bizarres, il n'écoula rien ; et il resta là, stupéfait, pétrifié, attendant son sort. Cependant les chants infernaux devenaient plus bruyants, les spunkies chargés du corps de ballet tournaient plus rapidement dans leur ronde infernale ; les cornemuses criaient, beuglaient, hurlaient et sifflaient avec une véhémence nouvelle. Muirland détourna la tête pour examiner cette fatale épaule sur laquelle un hôte incommode avait fait élection de domicile.

« Ah ! » s'écria-t-il en poussant un long soupir de satisfaction.

La tête avait disparu.

Mais quand ses regards éblouis et égarés se reportèrent sur les objets qui l'environnaient, il fut bien étonné de trouver près de lui, à genoux sur un cercueil, une jeune fille dont le visage était celui même du fantôme qui l'avait poursuivi. Une petite chemisette écossaise de fin lin gris descendait à peine jusqu'à mi-cuisse. On apercevait une poitrine charmante ; de blanches épaules, sur lesquelles roulaient des cheveux blonds, un sein virginal dont la légèreté du costume relevait toute la beauté. Muirland fut ému ; ces formes si gracieuses et si délicates contrastaient avec toutes les hideuses apparitions qui l'entouraient. Le squelette qui parodiait la messe prit de ses doigts crochus la main de Muirland et l'unit à celle de la jeune fille. Muirland crut sentir alors dans l'étreinte de cette bizarre fiancée

la froide morsure que le peuple attribue aux griffes d'acier du spunkie. A demi vaincu par un évanouissement qu'il combattait, il crut deviner que des mains infernales le remplaçaient sur la jument fidèle qui l'avait attendu à la porte de la cathédrale ; mais ses perceptions étaient obscures, ses sensations indistinctes.

Une telle nuit, comme on le pense bien, laissa des traces chez notre fermier ; il se réveilla comme on se réveille après une léthargie, et fut fort étonné d'apprendre que depuis quelques jours il avait pris femme, que depuis la nuit d'Hallowe'en il avait fait un voyage dans les montagnes, et qu'il en avait ramené une jeune épouse, laquelle, en effet, se trouvait placée près de lui dans le lit héréditaire de sa ferme.

Il se frotta les yeux et crut qu'il rêvait, puis il voulut contempler celle qu'il avait choisie sans s'en douter et qui était devenue mistress Muirland. C'était le matin. Qu'elle était jolie ! Quelle douce lumière nageait dans ces regards prolongés ! Quel éclat dans ces yeux ! Cependant, Muirland était frappé de la lueur bizarre qui émanait de ces regards mêmes. Il s'approcha ; chose étrange ! sa femme, à ce qu'il pensa du moins, n'avait pas de paupières ; de grands orbes d'un bleu foncé se dessinaient sous l'arc noir d'un sourcil dont la courbe était admirablement légère. Muirland soupira ; le souvenir vague du spunkie, de sa course nocturne et de sa terrible noce dans la cathédrale se représenta tout à coup devant lui.

En examinant de plus près sa nouvelle épouse, il crut observer en elle tous les traits caractéristiques de cet être surnaturel, modifiés seulement et comme adoucis. Les doigts de la jeune femme étaient longs et minces, ses ongles blancs et effilés ; sa chevelure blonde tombait jusqu'à terre. Il resta comme absorbé par une profonde rêverie ; cependant tous ses voisins lui dirent que la famille de sa femme résidait dans les Highlands ; qu'aussitôt après la noce il avait été saisi par une

fièvre ardente ; qu'il n'était pas étonnant que tout souvenir de la cérémonie se fût effacé de son esprit malade, mais que bientôt il se conduirait mieux avec sa femme, car elle était jolie, douce et bonne ménagère.

« Mais elle n'a pas de paupières ! » s'écria Muirland.

On lui riait au nez, on prétendait que la fièvre le poursuivait encore ; personne, si ce n'est le fermier, ne s'apercevait de cette étrange particularité.

La nuit vint ; c'était pour Muirland la nuit des noces, car jusqu'à ce moment il n'avait été mari que de nom. La beauté de sa femme l'avait ému, bien que pour lui elle n'eût pas de paupières. Il se promettait donc de braver résolument sa propre terreur, et de profiter au moins de la faveur singulière que le ciel ou l'enfer lui envoyait. Nous demandons ici au lecteur de nous concéder tous les privilèges du roman et de l'histoire, et de passer rapidement sur les premiers événements de cette nuit ; nous ne dirons pas combien la belle Spellie (c'était son nom) paraissait plus belle dans ses nocturnes atours.

Muirland s'éveilla, rêvant qu'une clarté subite du soleil illuminait tout à coup la chambre basse où était placé le lit nuptial. Ébloui par ces rayons ardents, il se lève en sursaut et voit les yeux éclatants de sa femme, fixés tendrement sur lui.

« Diable ! s'écria-t-il, mon sommeil, en effet, est une injure à sa beauté ! » Il chasse donc le sommeil, et dit à Spellie mille choses aimables et tendres auxquelles la jeune fille des montagnes répondit de son mieux.

Jusqu'au matin, Spellie n'avait pas dormi.

« Comment dormirait-elle, en effet, se demandait Muirland, elle n'a pas de paupières ? »

Et son pauvre esprit retombait dans un abîme de méditations et de craintes. Le soleil se leva. Muirland était pâle et abattu ; la fermière avait les yeux plus étincelants que jamais. Ils passèrent la matinée à se promener sur les bords de

la Doon. La jeune épouse était si jolie que son mari, malgré la surprise et la fièvre à laquelle il était en proie, ne put la contempler sans admiration.

« Jock, lui dit-elle, je vous aime autant que vous aimiez Tuilzie ; toutes les jeunes filles des environs me portent envie ; aussi prenez-y garde, mon ami, je serai jalouse, je vous surveillerai de près ! »

Les baisers de Muirland arrêtaient ces paroles ; cependant les nuits se succédèrent, et au milieu de chaque nuit les yeux éclatants de Spellie arrachaient le fermier à son sommeil ; la force du fermier y succombait.

« Mais, ma chère amie, demanda Jock à sa femme, est-ce que vous ne dormez jamais ! »

— Dormir, moi ?

— Oui, dormir ! il me semble que depuis que nous sommes mariés vous n'avez pas dormi un moment.

— Dans ma famille, on ne dort jamais. »

Les orbes azurés de la jeune femme versaient des rayons plus ardents.

« Elle ne dort pas ! s'écria avec désespoir le fermier, elle ne dort pas ! »

Il retomba épuisé et terrifié sur l'oreiller.

« Elle n'a pas de paupières, elle ne dort pas ! » répéta-t-il.

« Je ne me lasse pas de te voir, reprit Spellie, et je te surveillerai de plus près. »

Pauvre Muirland ! les beaux yeux de sa femme ne lui laissaient pas de repos ; c'étaient, comme disent les poètes, des astres éternellement allumés pour l'éblouir. On fit dans le canton plus de trente ballades adressées aux beaux yeux de Spellie. Quant à Muirland, un beau jour, il disparut. Trois mois s'étaient écoulés ; le supplice qu'avait éprouvé le fermier avait épuisé sa vie, dévoré son sang ; il lui semblait que ce regard de feu le brûlait. S'il revenait des champs, s'il restait à la maison, s'il allait à l'église, toujours ce rayon terrible dont la présence et l'éclat pénétraient jusqu'au fond de son être, et le faisaient tressaillir d'horreur. Il finit par détes-

ter le soleil, par fuir le jour; le même supplice que la pauvre Tuilzie avait souffert, était devenu le sien; au lieu de l'inquiétude morale qui, pendant son premier mariage, l'avait transformé en bourreau de la jeune fille, et que les hommes appellent du nom de jalousie, il se trouvait placé sous l'inquisition physique et inéluctable d'un œil qui ne se fermait jamais; c'était encore la jalousie, mais transformée en image palpable, l'inquisition devenue type. Il laissa sa femme, quitta ses domaines, passa la mer et s'enfonga dans les forêts de l'Amérique septentrionale, où beaucoup de gens de son pays ont été fonder des habitations et bâtir leur hutte paisible. Les savanes de l'Ohio lui offraient un asile assuré, à ce qu'il croyait; il préférait sa pauvreté, la vie du colon, le serpent caché dans les buissons épais, une nourriture sauvage, grossière et incertaine, à son toit écossais, sous lequel l'œil jaloux et toujours ouvert reluisait pour son tourment. Après avoir passé un an dans cette solitude il finit par bénir son sort : au moins il trouvait le repos au sein de cette nature féconde. Il n'entretenait aucune correspondance avec la Grande-Bretagne, de peur d'avoir des nouvelles de sa femme; quelquefois dans ses rêves il voyait encore cet œil ouvert, cet œil sans paupière, et se réveillait en sursaut; mais c'était tout ce qu'il avait à souffrir; il s'assurait bien que la vigilante et redoutable prunelle n'était plus auprès de lui, ne le pénétrait, ne le dévorait pas de ses clartés insupportables, et il se rendormait heureux.

Les Narraghanseits, tribu voisine de son habitation, avaient pris pour sachem ou pour chef Massassoit, vieillard maladif, dont le caractère était pacifique, et dont Jock Muirland se concilia aisément la bienveillance en lui donnant de l'eau-de-vie de grain qu'il savait distiller. Massassoit tomba malade, son ami Muirland vint le visiter dans sa hutte.

Imaginez un wigwam indien, cabane pointue, avec un trou pour laisser

échapper la fumée; au milieu de ce pauvre palais, un foyer embrasé, sur des peaux de buffle, étendues par terre, le vieux chef malade; autour de lui, les principaux sagmores du canton, hurlant, criant, pleurant et faisant un tapage qui, loin de guérir le malade, eût rendu malade un homme en bonne santé. Un powam ou médecin indien conduisait le chœur et la danse lugubres; les échos voisins retentissaient du bruit que faisait cette étrange cérémonie; c'étaient là les prières publiques offertes aux divinités du pays.

Les jeunes filles étaient occupées à masser les membres nus et froids du vieillard; l'une d'elles, fort jolie, âgée à peine de seize ans, pleurait en s'acquittant de cet office. Le bon sens de l'Écossais lui fit bientôt reconnaître que tout cet appareil médical n'aboutirait qu'au meurtre de Massassoit; en sa qualité d'Européen et de blanc, il passait pour médecin inné. Il profita de l'autorité que ce titre lui donnait, fit sortir tous les hurleurs et s'approcha du sachem.

« Qui vient près de moi? demanda le vieillard.

— Jock, l'homme blanc.

— Ah! reprit le sachem en lui tendant sa main desséchée, nous ne nous verrons plus, Jock! »

Jock, bien qu'il eût peu de connaissance en médecine, s'aperçut sans peine que notre sachem avait tout bonnement une indigestion; il le secourut, ordonna que l'on se tût autour de lui, le mit à la diète, puis lui fit un excellent potage écossais que le vieillard avala en guise de médecine. Bref, en trois jours Massassoit était revenu à la vie; les hurlements de nos Indiens recommencèrent, mais ces hymnes sauvages n'exprimaient plus que la gratitude et la joie. Massassoit fit asseoir Jock sous sa hutte, lui donna son calumet à fumer, et lui présenta sa fille Anaulket, la plus jeune et la plus jolie de celles que Muirland avait vues dans la cabane.

« Tu n'as plus de squaw, lui dit le vieux guerrier, prends ma fille et honore ma tête blanchie. »

Jock tressaillit ; il se rappela le souvenir de Tuilzie et de Spellie ; le mariage lui avait si mal réussi...

Cependant la jeune squaw était douce, naïve, obéissante. Un mariage dans les déserts s'environne de bien peu de cérémonies ; il a peu de conséquences funestes pour un Européen ! Jock se résigna, et la belle Anaulket ne lui donna aucun sujet de se repentir de son choix.

Un jour, c'était le huitième de leur union, tous deux, par une belle matinée d'automne, s'étaient embarqués sur l'Ohio. Jock avait emporté son fusil de chasse, Anaulket, habituée à ces expéditions qui composent toute la vie sauvage, aidait et servait son mari. Le temps était magnifique, les rives de ce beau fleuve offraient aux amants des points de vue enchanteurs. Jock avait bonne chasse. Une pintade aux ailes éclatantes frappa ses regards ; il l'ajusta, la blessa, et l'oiseau, frappé de mort, alla tomber en gémissant sous d'épais halliers. Muirland ne voulait pas perdre une proie aussi belle ; il amarra son bateau, et courut à la recherche du résultat de sa conquête. Il avait battu inutilement plusieurs buissons, et son

obstination d'Écossais le plongeait et l'enfonçait de plus en plus dans l'épaisseur du bois. Il se trouva environné d'arbres de haute futaie et placé au centre d'une de ces salles de verdure que l'on trouve dans les forêts d'Amérique, quand une clarté traversa le feuillage et pénétra jusqu'à lui. Il tressaillit : ce rayon le brûlait, cette lumière insupportable le contraignit à baisser les yeux.

L'œil sans paupière était là, vigilant et éternel.

Spellie avait passé la mer ; elle avait trouvé la trace de son mari, elle le suivait à la piste ; elle avait tenu sa parole, et sa redoutable jalousie accablait déjà Muirland de justes reproches. Il courut vers le rivage, poursuivi par l'œil sans paupière, vit l'onde claire de l'Ohio, et s'y précipita dans sa terreur. Telle fut la fin de Jock Muirland ; elle se trouve consacrée dans une légende écossaise, les bonnes femmes l'expliquent à leur manière. Elles affirment que c'est une allégorie, et que l'œil sans paupière, c'est l'œil toujours ouvert de la femme jalouse, le plus terrible des supplices.

UNE CONTREFAÇON AU XIII^E SIÈCLE

Un soir, à Venise, un homme entra dans l'atelier de Marc-Antoine Raimondi. Cet homme, qui semblait agité par quelques pensées de colère comprimées non sans peine, s'assit brusquement sur un des sièges de l'atelier, et s'informa d'un jeune élève qui travaillait à ébaucher une planche de cuivre, si Marc-Antoine était au logis. L'élève leva la tête avec surprise et regarda l'étranger en souriant :

— Au logis à neuf heures du soir ! répéta-t-il. Au logis à neuf heures du soir ! Eh ! mon Dieu, d'où venez-vous,

pour faire une pareille question ? Depuis deux heures le seigneur Marc-Antoine est sorti, suivant son habitude, avec le seigneur Pietro Aretino, et ils ne rentreront certainement pas avant trois heures du matin.

— Et voilà comment votre maître respecte et cultive les arts ! il ne les regarde donc que comme un moyen de subvenir aux dépenses de ses débauches ? Allons, je reviendrai demain matin.

Et le lendemain matin, l'étranger revint en effet. Cette fois il trouva Marc-Antoine.

— Salut ! fit-il brusquement.

L'élégant et jeune graveur ne daigna

même pas soulever la tête pour répondre au salut de l'étranger.

— Je suis Allemand, seigneur, et j'ai acheté à Nuremberg une collection de gravures d'Albert Durer, quelques-unes des dernières publiées me manquent néanmoins, et l'on m'a dit que vous pourriez me les procurer.

— Et cela est possible en effet, répliqua Marc-Antoine, mais cela regarde mon élève et non pas moi. Adressez-vous à ce jeune homme.

— Pour posséder d'aussi belles épreuves des ouvrages d'Albert Durer, continua l'étranger en feuilletant les gravures que lui présentait l'élève, il faut que vous ayez de fréquentes relations avec l'Allemagne et sans doute avec Albert Durer lui-même.

— Et ces relations existent en effet, répondit hardiment Marc-Antoine. J'échange des épreuves de mes gravures avec des épreuves de celles d'Albert Durer; c'est de mon goût, car entre rivaux comme nous, il ne peut y avoir que de l'amitié.

— Ah! mon Dieu! interrompit l'étranger, que vois-je! Albert Durer est un homme bien indigne de votre amitié!

— Comment cela?

— C'est un fripon!

— Mais, seigneur!

— Un homme méprisables et de la plus mauvaise foi!

— Seigneur, Albert Durer est mon ami, et je ne puis souffrir qu'on l'insulte devant moi.

— C'est un fripon, vous dis-je! Vous croyez qu'il vous donne des épreuves de ses gravures? Non; vous ne recevez de lui que des copies faites, tant bien que mal, par les plus médiocres de ses élèves.

Marc-Antoine devint rouge et déconcerté.

— Comment, vous, un graveur d'un si grand talent, avez-vous pu vous laisser prendre à ce piège grossier? Tenez, regardez cette *Vierge au Singe*, et comparez-la à l'épreuve que j'ai apportée de Nuremberg. Dites-moi, maintenant, si la gravure que vous tenez d'Albert Durer est comparable à la

mienne? Y retrouvez-vous la même vigueur, la même grâce, la même pureté de trait? Ces eaux, vous le voyez bien, manquent d'air, la madone manque de grâce, l'enfant manque de naïveté. Voyez comme les contours sont incorrects et durs! on dirait que votre épreuve a été gravée par un burin émoussé; dans l'autre on reconnaît toute la hardiesse et la vigueur du maître.

— Vraiment! balbutia Marc-Antoine, vous avez raison! Albert Durer m'a trompé.

— Ce n'est point Albert Durer qui vous a trompé, seigneur, c'est vous qui trompez le public, ce public imbécile, qui ne sait pas distinguer l'œuvre d'un artiste qui travaille pour l'avenir, de celle d'un débauché qui vend son talent, s'il en a, aux turpitudes de l'Arétin et de Jules Romain! Oui, Marc Raimondi, c'est vous l'imposteur, c'est vous qui volez le nom d'un autre; c'est vous qui me volez mon nom; car je suis Albert Durer.

Marc-Antoine, pâle et anéanti, retomba sur son siège dont il s'était levé avec violence.

— Et j'obtiendrai justice! et toute l'Europe saura vos misérables artifices. Et je ferai en sorte que votre nom se trouve à jamais inséparable du mien. Marc-Antoine Raimondi, écoutez. Voilà quels seront vos titres dans la postérité: « C'est celui qui vola le nom d'Albert Durer, et qui prostitua son burin aux dessins obscènes de Jules Romain et au livre infâme de l'Arétin: Voleur et débauché.

Après cela, il sortit.

De chez Marc-Antoine, Albert Durer se rendit devant le sénat de Venise où il porta plainte contre l'usurpateur de sa signature; le sénat rendit à l'instant même un arrêt qui condamnait Marc-Antoine à ne plus contrefaire, sous les peines les plus graves, ni la signature, ni le monogramme d'Albert Durer; il enjoignit en outre aux huissiers du sénat de brûler toutes les gravures men-songères. L'Italie entière s'occupa de cette affaire et prit fait et cause pour Albert Durer.

Le pape Clément VII, instruit du vol honteux de Marc-Antoine, le fit jeter dans une prison, sous le prétexte qu'il avait gravé des estampes obscènes, et lui infligea une longue captivité. Albert Durer, vengé et comblé d'honneurs, retourna dans son pays, après un séjour de trois mois à Venise et à Rome.

Marc-Antoine, malgré tout l'éclat de son talent, ne put jamais faire oublier sa conduite à l'égard d'Albert Durer, et plusieurs écrivains contemporains n'écrivent jamais son nom sans y ajouter l'épithète de *ladrone*. De nos jours, en France, devant les tribunaux, et pour

une pareille cause, il eût été condamné à 200 francs de dommages-intérêts, et cela, après un procès long et coûteux pour Albert Durer, et puis personne n'eût songé à lui faire des reproches de sa conduite; personne n'en eût gardé le moindre souvenir, peut-être même personne n'y eût pris garde. C'est qu'alors l'art était de la part de l'artiste et du public l'objet d'un culte unanime et pieux; tandis que de nos jours, l'artiste et le public font de l'art un métier dont les produits *se vendent et s'achètent* : rien de plus.

ADRIEN VAN MOERSEL.

HEUREUX PAR UN BONNET DE VELOURS

Un chevalier de Saint-Louis étant au parterre de l'Opéra avec un bonnet de velours noir sur sa tête, le sergent de garde vint le prévenir de se conformer à l'ordre général, en ôtant son bonnet. L'officier répondit qu'il ne le pouvait pas, ayant une blessure à la tête qui ne lui permettait pas de se tenir découvert. Le sergent alors le pria avec la plus grande honnêteté de passer dans un coin, où il lui fit faire place, jusqu'à ce qu'il eût été prendre à cet égard les ordres du maréchal de Biron, qui heureusement était ce jour-là au spectacle, et qui apprenant ce dont il s'agissait, dit au sergent : « Je ne lèverai point la consigne; mais engagez de ma part ce respectable militaire à venir dans ma loge, où il sera plus à son aise, et où je serai enchanté de le recevoir. » Le chevalier de Saint-Louis se rendit avec empressement à cette invitation, et fut accueilli avec toute la considération possible par le maréchal, qui lui dit qu'il n'était pas juste qu'une blessure honorable, reçue au service du roi, le privât des plaisirs auxquels tout le monde avait droit, et lui annonça que dorénavant il aurait place dans sa loge à tous les spectacles. Il l'engagea à dîner pour le lendemain; et là, en présence d'une nombreuse so-

ciété, lui demanda l'histoire de sa blessure. Le brave officier raconta qu'à la bataille de ***, ayant reçu un coup de fusil qui lui perça la tête de part en part, il était couché parmi les morts; mais que, commençant à revenir d'un long évanouissement, sans avoir encore la force de parler, il vit venir à lui deux hussards démontés, dont l'un, en le regardant avec commisération, dit : « Ah! le pauvre malheureux, comme il souffre! » et lui appuyant sa carabine sur la poitrine, il allait l'achever par pitié, lorsque le danger lui rendant plus de force, il eut le bonheur d'écarter avec sa main l'arme qui allait partir. « Ah! tu veux souffrir, dit le hussard en mauvais baragouin : eh bien, souffre! » et il s'en alla. Il ajouta que les suites de sa blessure l'ayant obligé de quitter le service, où il était déjà avancé, il s'était rendu à Paris pour solliciter une pension de retraite.

Le maréchal de Biron lui promit de s'intéresser vivement à la lui faire obtenir, et lui dit que, jugeant qu'elle serait au moins de deux mille francs, il le pria de permettre qu'il lui en offrit la première année d'avance.

(Paris au XVIII^e siècle.)

Le gérant : L. BLOCH.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N^o 4.

L'ÉGLISE DU VERRE D'EAU, par S. Henry Berthoud.

UNE RENCONTRE A BERLIN. Scène militaire, par Adrien Van Moersel.

ROG-BANG OU LE CONTREBANDIER. — D. M...

LA TOMBOLA DE VILLAGE, — (L'Entr'acte.)

L'ÉGLISE DU VERRE D'EAU

PAR une brûlante soirée d'Espagne de l'année 1815, le vieux curé de San-Pietro, village à quelques lieues de Séville, rentra, bien fatigué, dans sa pauvre maison, où l'attendait la senora Margarita, digne et septuagénaire gouvernante. Quelque misère que l'on soit habitué à voir chez les Espagnols, on ne pouvait s'empêcher de remarquer le dénûment qui régnait au logis du bon prêtre. D'autant plus que je ne sais quelle prétention au bien-être y faisait ressortir encore davantage la nudité des murs et la pénurie des meubles. Dona Margarita achevait de préparer, pour le souper de son maître, une assez petite assiette d'olla-podrida, où ne se trouvaient, à vrai dire, malgré la sauce et le nom pompeux de ragoût, que les restes du dîner, assaisonnés et déguisés avec le plus de talent possible. Le curé huma de toutes ses narines le mets alléchant, et dit :

— Dieu soit loué, Margarita; voici une olla-podrida qui fait venir l'eau à la bouche. Par san Pietro! mon camarade, tu dois réciter plus d'un chapelet en action de grâces de trouver un pareil souper chez ton hôte.

A ce mot d'hôte, Margarita leva les yeux, et vit un étranger qu'amenait le curé. Le visage de la gouvernante se décomposa subitement et prit une étrange expression de colère et de désappointement. Le regard qu'elle jeta

sur l'inconnu brilla comme un éclair et se reporta sur le curé, qui baissa les yeux et dit à voix basse, avec la timidité d'un enfant qui redoute les semonces de son père :

— Bah! quand il y a pour deux il y a toujours pour trois. Et tu n'aurais pas voulu que je laissasse mourir de faim un chrétien qui n'a pas mangé depuis deux jours.

— Sainte Vierge! Quel chrétien! — C'est plutôt un brigand!

Et elle sortit en murmurant des paroles bourrues.

L'hôte du curé, durant cette scène peu bienveillante, demeura debout et immobile près du seuil de la porte. C'était un homme de haute taille, à demi vêtu de haillons, couvert de vase et dont les cheveux noirs, les yeux étincelants et la haute carabine ne devaient inspirer, en effet, qu'un intérêt médiocre et des suppositions peu rassurantes.

— Faut-il m'en aller? dit-il.

Le curé répondit par un geste emphatique :

— Jamais celui que j'abrite sous mon toit n'en sortira chassé; jamais il n'y sera le mal venu. Mettez là votre carabine, disons le *Benedicite*, et à table.

— Je ne quitte jamais ma carabine. Comme dit le proverbe castillan : *Deux amis, c'est un*; ma carabine est ma meilleure amie; je vais la garder entre mes jambes. Car si vous voulez me laisser dans votre maison et ne m'en faire

sortir que poliment et lorsque je le voudrai, il en est d'autres qui peuvent songer à m'en faire sortir malgré mon gré et peut-être les pieds devant. Or sus, à votre santé et mangeons.

Le curé de San-Pietro était certes un homme de bon appétit, mais il demeura en extase devant la voracité de l'étranger, qui, non content de humer plutôt que d'avalier l'olla-podrida presque entière, vida l'outre et ne laissa rien d'un énorme pain qui devait bien peser dix livres. Tandis qu'il mangeait voracement, il jetait autour de lui des regards inquiets ; on le voyait tressaillir au bruit le plus insignifiant, et le vent ayant tout à coup fermé violemment une porte, cet homme sauta sur sa carabine et l'arma, comme prêt à vendre chèrement sa vie. Remis bientôt de cette alerte, il reprit sa place à table et recommença son repas.

— A présent, dit-il encore la bouche pleine, il faut mettre le comble à votre bonne réception. Je suis blessé à la cuisse, et voilà huit jours que ma plaie n'a été pansée. Donnez-moi quelques vieux chiffons, ensuite je vous débarrasserai de moi.

— Je ne cherche point à me débarrasser de vous, répliqua le curé, que son hôte, malgré le qui-vive où il se tenait, avait trouvé moyen d'amuser par ses propos joyeux. Je suis un peu chirurgien, et vous n'aurez pour vous panser ni la maladresse d'un barbier de village, ni des linges insuffisants et malpropres. Vous allez voir.

Disant cela, il tira d'une armoire un trousseau où rien ne manquait ; il s'apprêta, les manches relevées, à remplir les fonctions de chirurgien. La plaie de l'étranger était profonde ; une balle avait traversé la cuisse du malheureux, et, pour qu'il continuât à marcher, il lui fallait une force et un courage plus qu'humains !

— Vous ne pourrez jamais vous remettre en route aujourd'hui, dit le curé en sondant la blessure avec une satisfaction d'artiste amateur. Il faut passer ici la nuit ; une nuit de repos réparera vos forces, diminuera l'inflammation,

permettra aux chairs de se désenfler...

— Il faut que je parte aujourd'hui, sur l'heure, interrompit brusquement l'étranger. Il y en a qui m'attendent, ajouta-t-il avec un soupir douloureux ; et il y en a qui me cherchent, fit-il avec un sourire farouche. Voyons : avez-vous achevé votre pansement ? Bon ! me voici à l'aise et léger comme si je n'avais pas de blessure. Donnez-moi un pain ; payez-vous de votre hospitalité avec cette pièce d'or, et adieu.

Le curé repoussa la pièce avec mécontentement.

— Je ne suis pas un hôtelier et je ne vends pas mon hospitalité.

— Comme vous voudrez, et pardon. Adieu, mon hôte. Disant cela, l'inconnu prit le pain que, sur l'ordre de son maître, et en rechignant, avait apporté Margarita, et l'on vit bientôt sa haute taille disparaître à travers le feuillage du bois qui entourait la maison, ou plutôt la cabane du curé.

Une heure après, une vive mousqueterie se fit entendre, et l'étranger reparut sanglant, blessé à la poitrine et pâle comme un mourant.

— Tenez, dit-il en présentant au curé quelques pièces d'or ; mes enfants... dans le ravin... proche de la petite rivière...

Il tomba ; des gendarmes espagnols entrèrent la carabine au poing, et n'éprouvèrent aucune résistance de la part du blessé, qu'ils garrottèrent étroitement. Après quoi ils permirent au curé de poser un appareil sur la large plaie du malheureux. Mais, en dépit de toutes les observations qu'il alléguait sur le danger d'emmener un homme si gravement blessé, ils ne placèrent pas moins leur prisonnier sur une charrette.

— Bah ! bah ! dirent-ils, qu'il meure de cela ou de la corde, son affaire n'en est pas moins assurée. C'est le fameux brigand José !

José remercia le curé par un léger signe de tête. Ensuite il demanda un verre d'eau, et comme le curé se penchait vers lui pour approcher le verre de ses lèvres :

— Vous savez? lui dit-il d'une voix mourante.

Le curé répondit par un signe d'intelligence.

Quand le convoi se fut éloigné, le vieux curé, malgré les observations de Margarita, qui lui représentait longuement les dangers et l'inutilité de sortir ainsi la nuit, traversa une partie du bois, se dirigea vers le ravin, et y trouva, près du cadavre d'une femme tuée sans doute par quelque balle perdue des gendarmes, un enfant à la mamelle, et un petit garçon de quatre ans, qui tirait le bras de sa mère pour l'éveiller, car il la croyait endormie...

Vous pouvez juger de la surprise de Margarita, lorsqu'elle vit revenir le curé avec deux enfants.

— Saints et saintes du paradis! que voulez-vous faire de cela, monsieur?... La nuit? Nous avons à peine de quoi vivre, et vous ramenez deux enfants! Il faudra donc que j'aille mendier de porte en porte, pour vous et pour eux! Et qu'est-ce que ces enfants! un fils de vagabond, de bohémien, de brigand, de pis peut-être! Je suis sûre qu'ils ne sont pas seulement baptisés.

En ce moment l'enfant au maillot se mit à crier.

— Et comment allez-vous faire, monsieur le curé, pour nourrir cet enfant? car nous n'avons pas le moyen de payer une nourrice. Il faudra employer le biberon, et vous ne savez pas les mauvaises nuits que cela va me donner; car vous, vous n'en dormirez pas moins à votre aise. Sainte Vierge! il ne paraît pas plus de six mois! Heureusement que j'ai un peu de lait ici: il n'y aura qu'à le faire chauffer.

Et oubliant son mécontentement, elle prenait l'enfant de dessus les bras du curé, elle le berçait, elle lui donnait des baisers; et, s'agenouillant près du feu, tandis qu'elle caressait l'enfant d'une main, de l'autre elle attisait les charbons, et faisait chauffer un vase plein de laitage.

Une fois le plus petit garçon rassasié, couché et endormi, l'autre eut son tour. Tandis que Margarita le déshabillait

et lui préparait une espèce de lit provisoire à l'aide d'un manteau du curé, le brave homme racontait à sa gouvernante où et comment il avait trouvé les enfants et de quelle façon on les lui avait légués.

— Cela est bel et bon, fit Margarita; mais le tout est de savoir comment nous les nourrirons eux et nous.

Le curé ouvrit l'Évangile et lut à haute voix :

« Quiconque aura donné seulement à
« boire un verre d'eau froide à l'un des
« plus petits, comme étant de mes disciples, je vous le dis et je vous en
« assure, il ne perdra pas sa récompense. »

— Amen, répondit la senora Margarita.

Le lendemain, le curé fit enterrer le corps de la femme trouvée près du ravin, et récita pour elle les prières des morts.

Douze années après, le curé de San-Pietro, qui n'avait pas moins de soixante-dix ans, se chauffait au soleil devant la porte de son logis. On était en hiver et c'était la première fois, depuis deux jours, qu'un rayon de soleil se montrait à travers les nuages. Près du curé, un jeune garçon de onze à douze ans lisait à haute voix le bréviaire du curé, et portait de temps à autre un œil d'envie sur un jeune homme de seize ans, robuste, grand, nerveux, et qui travaillait activement à la culture d'un petit jardin, dépendant de la pauvre maison du curé. Margarita, devenue aveugle, écoutait.

En ce moment, le bruit d'une voiture se fit entendre, et le petit garçon jeta un cri de joie.

— Oh! le beau carrosse, le beau carrosse!

En effet, une voiture magnifique venait de Séville; elle s'arrêta devant la maison du curé. Un domestique, richement vêtu, s'approcha du vieillard, et lui demanda un verre d'eau pour son maître.

— Carlos, dit le curé, au plus jeune des petits garçons, donne un verre d'eau à ce seigneur, et joins-y un verre

de vin, s'il veut bien l'accepter. Va donc vite.

Le seigneur fit ouvrir la portière de sa voiture et descendit : c'était un homme d'une cinquantaine d'années.

— Ces enfants sont-ils vos neveux? demanda-t-il au curé.

— C'est bien mieux : ce sont mes enfants.... mes enfants d'adoption, bien entendu.

— Comment cela?

— Je vais vous le conter, car je n'ai rien à refuser à un grand seigneur comme vous; et puis, pauvre et vieux, inexpérimenté du monde, j'ai besoin d'un bon conseil pour savoir de quelle manière assurer le sort de ces deux jeunes garçons.

Et il conta l'histoire des enfants, l'histoire que l'on a lue plus haut.

— Que me conseillez-vous d'en faire? demanda-t-il après avoir terminé ce récit.

— Des enseignes aux gardes du roi; et pour qu'ils tiennent leur état de maison convenablement, il faudra leur assigner une pension de quatre mille ducats.

— Je vous demande un conseil et non des plaisanteries, senor.

— Et puis, il faudra faire rebâtir votre église, et à côté de l'église nous mettrons une jolie cure. Une belle grille de fer viendra fermer tout cela. Tenez, j'en ai le plan dans ma poche; vous convient-il? L'on donnera à l'œuvre complète le nom d'*Église du Verre d'eau*...

— Que signifie?... Que voulez-vous

dire? Quels souvenirs vagues!... Ces traits... cette voix...

— Cela veut dire que je suis don José della Ribeira, et que j'étais, il y a douze ans, le brigand José : je me suis évadé de prison. Ces temps sont changés, et de chef de voleurs, ils m'ont fait chef de parti. Vous avez été mon hôte, et vous avez servi de père à mes enfants. Qu'ils viennent m'embrasser; qu'ils viennent donc, ajouta-t-il en tendant les bras aux jeunes gens, qui s'y jetèrent.

Et quand il eut fini de les embrasser, longuement, étroitement, à diverses reprises, avec des larmes, des mots confus, des exclamations entrecoupées, il tendit la main au vieux curé.

— Eh bien! n'accepterez-vous pas l'Église du Verre d'eau, mon père?

Le curé se tourna vers Margarita, et, vivement ému; il dit :

« Quiconque aura donné seulement
« à boire un verre d'eau froide à l'un
« de ces plus petits, comme étant de
« mes disciples, je vous le dis et je vous
« en assure, il ne perdra pas sa récom-
« pense. »

— Amen, dit la vieille femme, qui pleurait alors de joie, au bonheur de son maître et de ses enfants d'adoption, et qui pleura ensuite du chagrin de les quitter.

Un an après, don José della Ribeira et ses deux fils assistaient à la bénédiction de l'église de San-Pietro, du *Verre d'eau*, l'une des plus jolies églises des environs de Séville.

S. HENRY BERTHOUD.



UNE RENCONTRE A BERLIN

SCÈNE MILITAIRE.

BERLIN a beau être la capitale des États prussiens, Berlin a beau posséder, dans les cinq villes qu'il renferme, d'admirables édifices, d'immenses bibliothèques et des trésors de numismatique, Berlin ne vaut pas la Flandre, même pour un antiquaire flamand.

C'est en vain que l'exilé visite tous les monuments, énumérés par l'aubergiste avec emphase : le palais du roi, l'arsenal, l'observatoire, l'académie des sciences, que sais-je ? le cabinet des médailles. Une vague tristesse serre constamment le cœur de l'étranger, et ses yeux s'emplissent de larmes au souvenir de sa patrie. Qu'un Flamand se présente à lui, un Flamand qu'il ne connaît pas, mais un Flamand qui mélange dans sa prononciation des brèves et des longues, un Flamand qui lui dise : je suis de Bruxelles, de Valenciennes ou de Lille ; oh ! vous verrez alors s'animer le flegmatique personnage, il tendra les mains à son compatriote ; il passera son bras sous le sien, et les voilà comme des amis qui s'aimeraient depuis dix ans.

Or, en 1829, je me trouvais à Berlin, où me retenaient des affaires graves. Depuis huit jours, je n'avais pas entendu prononcer un mot de français, et je dinais tristement à table d'hôte, quand un homme court, maigre, pâle et marqué de petite vérole, vint s'asseoir en face de moi. Il jette des regards mécontents autour de lui.

— Diable soit des Prussiens ! s'écria-t-il, des *pattes* d'Italie au lieu de pain dans ce *potache*.

— Vous êtes Flamand ?

Et nous nous serrons la main, et il apporte son couvert auprès du mien.

Au bout d'une heure mon compatriote savait quelles affaires m'amenaient à

Berlin, et il avait déjà trouvé le moyen de m'aider dans ces affaires, grâce à l'obligeance naturelle aux gens de notre pays.

Quant à lui, c'était un chirurgien qui venait de faire un héritage, qui voyageait pour son plaisir. De plus, il se nommait Étienne Garrou.

Au sortir de table, nous allâmes dans un café, nous asseoir devant un bol de punch, dont la flamme bleue, jointe aux bonnes fumées de nos pipes, nous rendirent plus expansifs encore, s'il est possible ; mon nouvel ami surtout, qui riait, qui parlait et qui buvait comme quatre.

Tout à coup, quelqu'un vient à prononcer près de lui le nom de la ville de Passau.

A ce nom, les yeux de l'ex-chirurgien étincelèrent.

— Passau, s'écria-t-il ! Ah ! je connais cette ville ! Oui, certes, je la connais, à vingt-cinq lieues de Ratisbonne, trente-deux de Munich, cinquante de Vienne ; charmante petite ville de la basse Bavière.

Elle s'élève près du confluent de l'Inn et de l'Ilzt, une enceinte naturelle de montagnes la défend, outre de bonnes fortifications. Elles arrêteraient trois mois, devant ses ponts-levis, une armée de vingt mille hommes.

— Je l'ai pourtant prise seul, ajouta-t-il en se baissant vers moi d'un air de confidence.

— Bon ! voici le punch qui opère, pensais-je. Mon compatriote est gris.

Sans faire attention à mon sourire incrédule, il ranima la flamme du punch et continua :

« — C'était pendant la première campagne de Prusse : je faisais partie d'un petit corps d'armée de quatre mille

hommes, et j'y remplissais les fonctions de sous-aide en chirurgie.

« Nous étions sans vivres, sans artillerie, sans munitions. Pas un boulet, pas une cartouche; pieds nus, harassés de fatigues, trempés de pluie et découragés : un convoi, attendu depuis un mois, venait de tomber au pouvoir de l'ennemi.

« Le général ne savait où donner de la tête, car c'était une question de vie ou de mort. Entouré des principaux officiers, il discutait avec eux les moyens de sortir d'affaire. Les avis ne manquaient pas; mais, par malheur, ils étaient impraticables.

« Enfin on s'arrêta à un parti désespéré, et sur lequel on ne comptait nullement : c'était de s'emparer de Passau, dont une demi-lieue nous séparait à peine.

« Le général, tout en haussant les épaules, et tout en se disant : dans une heure je serai prisonnier des Prussiens, allait donner l'ordre de se mettre en marche, quand j'accours au grand galop de mon cheval, mauvais bidet, qui galopait pour la première fois de sa vie.

« — Général, Passau est pris, je vous en apporte la capitulation.

« — Prenez-moi ce farceur, et faites-le fusiller pour lui apprendre à rire en pareil moment.

« — Mais général, je ne plaisante point; Passau se rend aux Français, à moi. Voici la capitulation, signée par le gouverneur de la place : la vie et la liberté sauve, rien de plus. On laissera sortir la garnison qui se retirera où bon lui conviendra.

« Le général et son état-major me regardaient avec ébahissement, sans oser, ni croire, ni douter de mes paroles.

« — Ah ! ah ! mon général, la fusillade n'en est plus et voici qu'on m'écoute. Allons, je vais vous expliquer cela. Que quelqu'un veuille bien tenir seulement pour une minute la bride de mon cheval, car je ne suis pas très-bon cavalier ; je vais mettre pied à terre, et

vous raconter comment j'ai pris Passau à moi tout seul.

« Or, tout à l'heure, mon cheval que voici, et qui depuis hier refusait de marcher, prit le mors aux dents, et se mit à courir du côté de Passau ; je voulus le retenir, mais dans mes efforts maladroits je serrai les talons contre le ventre de l'enragée monture, et le galop n'en devint que plus rapide.

« Mon cheval courait, courait, courait, et moi je me sentais à chaque instant mal à mon aise, car les tours et les clochers de Passau devenaient de plus en plus distincts, et ce qui me paraissait tout aussi fâcheux, c'est que je distinguais fort nettement un gros parti de Bava-rois sortant de la ville, et marchant droit de mon côté.

« Un autre aurait dit son *in manus*, mais non pas moi, morbleu ! Voici ce que je fis : comme ma bride ne m'était pas d'une utilité bien grande, je l'abandonnai pour un moment; je nouai autour de mon bras le mouchoir blanc, ou peu s'en faut, que vous y voyez encore, et reprenant ma bride, je continue ma course. Les Bavarois crient : Arrête ! d'autres se jettent à la bride de mon cheval, et, grâce à Dieu, ils font ce que je cherchais à faire depuis une bonne heure, ils le font rester en place.

« Je repris haleine, je demandai le gouverneur, on me conduisit à lui. Le digne homme se disposait à faire une sortie contre nous, car un espion lui avait donné des renseignements fort exacts sur la situation de notre corps d'armée de quatre mille hommes.

« Gouverneur, lui dis-je, je viens, au nom de S. M. l'Empereur des Français, vous sommer de rendre Passau à l'instant et à discrétion. Vingt mille hommes, cent canons et Sa Majesté sont à une demi-lieue d'ici. L'Empereur a choisi Passau pour y installer un hôpital militaire. Afin de ne point perdre de temps il m'a envoyé en parlementaire, avec ordre de choisir le lieu le plus favorable à cet hôpital. Vous voyez en moi un chirurgien-major de la garde impériale, honoré de la confiance particulière de S. M. Napoléon.

« Mais il faut vous hâter, car S. M. l'Empereur et Roi n'est point de belle humeur et il pourrait vous en coûter cher si tout n'était prêt lors de son arrivée.

« Si vous aviez vu, mon général, la consternation de ce benêt de Bavaïois ! il était pâle !... il tremblait... je n'eus de ma vie pareille envie de rire.

« Après m'être bien fait prier, j'ai consenti à signer une capitulation moins dure que de se rendre à discrétion. Toute l'artillerie, toutes les provisions de bouche, toutes les munitions, toutes les armes nous restent. La garnison a un quart d'heure pour se retirer, et j'amène quatre officiers supérieurs, dont le gouverneur, restant en otage entre nos mains jusqu'à l'entier accomplissement de la capitulation.

« J'ai laissé ces braves gens à l'entrée du camp, et sous la garde d'une compagnie de grenadiers.

« Le général me sauta au cou. — Ah ça ! général, repris-je quand il m'eut assez embrassé, j'ai conté des bourdes à ce grand coquin de gouverneur, n'allez pas me démentir. Il me gausserait

s'il savait que je ne suis pas chirurgien de la garde et cela me vexerait.

« — Tu as dit la vérité, mon brave, tu es dès cette heure décoré et chirurgien-major de la garde impériale, ou bien que je sois appelé lâche et que je perde mes épaulettes.

« Allons vous autres en marche pour Passau, et que mon aide de camp aille recevoir avec politesse les otages du carabin.

« Allons, et puissent tous les mensonges des Flamands réussir de la sorte.

« Les Français se mirent en possession de Passau sans la moindre résistance, aussi paisiblement que s'ils étaient entrés dans une ville de leur patrie.

« Voilà comment j'ai pris tout seul la ville de Passau. »

— C'est un histoire bien jolie que la vôtre, dis-je en riant d'un air de doute et de goguenarderie. Il est malheureux qu'elle paraisse peu vraisemblable.

Etienne Garrou déboutonna sa redingote. J'y vis, à la boutonnière, une croix de la Légion d'honneur.

ADRIEN VAN MOERSEL.

ROG-BANG

OU LE CONTREBANDIER



Sur la côte de la Bretagne, non loin de Brest, au delà du village de Kervaldec, pays stérile où les maisons sont bâties sur le sable, et dont les habitants ressemblent moins à des hommes qu'à des bêtes sauvages, s'élèvent des rochers à pic d'une couleur noire, et dont le sommet se confond avec les nuages qui sont en tout temps amoncelés autour de ce lieu effroyable.

C'est là que, le 6 mars 1817, trois hommes, doués d'une force musculaire prodigieuse, à en juger par les fardeaux

qu'ils remuaient, et d'une figure singulièrement rébarbative, étaient occupés à recevoir les ballots de marchandises que plusieurs de leurs compagnons placés au-dessous d'eux, et au niveau de la mer, leur faisaient parvenir à l'aide d'une poulie. Ces ballots étaient ensuite enlevés et portés par d'autres individus, qui paraissaient et disparaissaient successivement dans des caches pratiquées entre les fentes du rocher.

À droite et à gauche, sur des plateaux plus élevés et derrière des broussailles, deux hommes, l'œil au guet et l'oreille aux écoutes, remplissaient les fonctions

de sentinelles. Le chef de la bande était facile à reconnaître. Assis sur le rocher, la tête appuyée entre ses deux mains, il semblait plongé dans une rêverie profonde.

De temps en temps il levait la tête, promenait ses regards sur la plaine, et alors sa figure naturellement féroce se couvrait d'un voile sombre. Sa taille était moyenne, sa barbe et ses favoris roux, et sous deux sourcils épais brillaient deux yeux vifs et ardents comme le feu; pour coiffure, un bonnet rond sur ses cheveux longs, gras et rouges; pour armes, un coutelas à sa ceinture et une carabine déposée sur l'herbe à la portée de sa main. Cet homme extraordinaire était le fameux André, dit Rog-Bang, le roi des contrebandiers, espèce de brigand qui s'était fait une grande réputation par la hardiesse de ses entreprises, et dont l'esprit fin et aventureux parvenait toujours à déjouer les ruses des douaniers, dont il était l'ennemi le plus terrible.

Il ne restait plus que quelques ballots de marchandises à hisser au haut du rocher, lorsqu'une des sentinelles quittant son poste, et se glissant avec précaution vers la place où était assis Rog-Bang, lui dit quelques mots à l'oreille en décrivant un demi-cercle avec l'index de sa main droite. Les yeux de Rog-Bang étincelèrent tout à coup d'une joie féroce. Il fit un signe à la sentinelle qui retourna sur le plateau.

— Qu'on se dépêche, dit-il aussitôt à demi-voix. — En peu de temps le travail fut achevé.

— Que ce soir, à dix heures, tout le monde se rende ici. En attendant, je permets à chacun de vous de disposer du reste de la journée comme il l'entendra; partez. Le Velu, j'ai deux mots à te dire.

Les contrebandiers, les sentinelles, toute la bande enfin disparut alors par la bouche d'une caverne. Le Velu resta seul avec le chef. Rog-Bang se promena quelque temps les bras croisés comme un homme qui cherche à entamer une conversation pénible; mais après avoir fait quelques tours sur le plateau,

il s'arrêta tout à coup en face de son compagnon, et lui montrant un roc blanchâtre situé à quelque distance du côté des terres : — Le Velu, lui dit-il, connais-tu cette montagne?

— Oui, répond Le Velu en fixant ses yeux sur Rog-Bang, comme pour manifester son étonnement d'une semblable question; c'est le Moine-Blanc, comme on l'appelle dans le pays.

— Ce n'est point son nom que je te demandais, tu ne m'as pas compris. Ce lieu ne te rappelle-t-il aucun souvenir? aucun?

— Aucun, dit Le Velu.

— Ton cœur n'est donc qu'un cœur de femme, s'écria le contrebandier, un cœur de femme léger, insouciant et sans souvenir de la veille; un vrai ballot de coton! Des mots au lieu d'actions! Tout mon sang jaillirait à te voir là debout devant moi, avec une figure de papier mâché, les bras pendants et la bouche ouverte, comme un Bas-Breton qui récite son catéchisme à son curé. As-tu donc oublié Baudry.

— Baudry! reprit Le Velu en portant la main à son front avec le geste d'un homme qui cherche à fixer une idée fugitive.

— Voilà donc les hommes! s'écria Rog-Bang; ils ont déjà oublié Baudry, Baudry, mon ami d'enfance, mon compagnon d'armes, assassiné sur le Moine-Blanc par une troupe de vils douaniers, il y a un an jour pour jour.

Il se fit un moment de silence. Rog-Bang se promenait les bras croisés à grands pas.

— Que voulez-vous faire? dit Le Velu.

— Il me faut un douanier, chair et os; chair à larder de coups de poignard, ou à briser jusqu'à ce que mort s'ensuive. Tu me comprends, Le Velu, veux-tu être de moitié?

— C'est une folie, nous partons ce soir, et il n'est pas probable qu'avant la fin du jour nous puissions rencontrer un douanier.

— Par la Sainte Vierge! s'écria Rog-Bang, je crois que tu as peur. Aussi bien je n'ai pas besoin de toi, tu peux aller retrouver les autres compagnons,

veille seulement à ce que personne n'approche du Kerpeln et du *Moine-Blanc* avant ce soir.

— Le fou ! dit Le Velu ; et il entra dans la caverne par laquelle étaient sortis les autres contrebandiers.

Rog-Bang, après avoir fixé quelque temps les yeux sur l'ouverture du rocher par laquelle avait disparu Le Velu, même après que le bruit de ses pas eut cessé de se faire entendre, haussa les épaules. Sa figure féroce peignait un sentiment mêlé d'indignation et de pitié qui donnait une expression singulière aux traits de son visage.

— Oh ! cet homme n'est qu'un poltron ; je l'avais mal jugé : un vrai poltron ! de l'écume de mer qu'on jette au rivage, et qui fond sur le sable. Eh bien, je vengerai seul Baudry, seul !... je garderai pour moi tout le plaisir.

Il s'assit alors sur un quartier de rocher, et tirant du fourreau son poignard, un vrai damas, ma foi ! il se mit à en considérer la lame avec le plus grand sang-froid.

— Est-ce bien comme cela ? n'y a-t-il pas à craindre que l'acier ne se brise contre les jointures des os ? Enfin, représentez-vous un chef de cuisine, le bonnet de coton sur la tête, tablier blanc et veste rayée, examinant scrupuleusement la lame de son coutelas en face d'un beau filet de bœuf.

— C'est bien, dit-il, et le poignard resta dans le fourreau.

Alors il se leva, et léger comme une souris, il avança vers le plateau à gauche. A mesure qu'il approchait, il marchait plus doucement, plus lentement, puis écarta les broussailles, glissa sa tête avec précaution, et quand il eut examiné bien à loisir :

— Samuel a dit vrai, ils sont deux, deux douaniers, chair à mordre pour un contrebandier, sang à verser pour Baudry, cadavre à jeter à la mer. C'est le ciel lui-même qui me les a amenés, que sa sainte volonté soit faite ; c'est aujourd'hui une fête de la Vierge, je lui voue deux cierges, et ainsi soit-il. Ces coquins-là sont assis là-dessous aussi tranquillement qu'à une table de caba-

ret ; vraiment ils ont bon appétit : deux saucissons et une bouteille de vin ! Mangez, enfants, mangez sans crainte, je me charge de la digestion.

Alors il retira sa tête des broussailles, et prenant un détour, il apparut bientôt sur un second plateau du rocher situé quelques pieds plus bas que le premier.

Là, il prit son élan, et s'élançant à pieds joints, il tomba juste entre les deux douaniers, interrompus au milieu de leur repas par cette apparition subite. L'un d'eux se jette à genoux en demandant grâce, l'autre se releva prompt comme l'éclair, et il se fit une lutte ; mais la partie n'était pas égale : le robuste Rog-Bang eut bientôt terrassé son rival ; une corde fit l'affaire, et deux bras attachés derrière le dos répondirent de la tranquillité du captif.

— Présente tes mains, dit Rog-Bang à l'autre douanier qui était toujours à genoux.

Le pauvre diable tendit les mains en tremblant ; on ne l'eût pas attaché qu'il ne se fût pas enfui, la frayeur y avait mis bon ordre.

— Eh bien, les amis, vous ne m'attendiez guère ; c'est un troisième convive que vous n'aviez pas invité, et qui est venu un peu sans façon interrompre votre déjeuner. Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ?

— Monsieur le contrebandier, ayez pitié de moi !

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda Rog-Bang.

— On m'appelle Blissard, monsieur.

— Et toi ? continua Rog en s'adressant à son camarade dont la contenance était fière et le regard intrépide.

Le douanier ne répondit pas.

— Je te demande ton nom, répéta Rog-Bang. — Même silence.

— Nous verrons si je ne trouverai pas le moyen de te faire parler, dussé-je te brûler la langue avec un fer rouge.

— Blissard, comment se nomme ton camarade ?

— Il s'appelle André Dave, dit Blissard s'empresant de satisfaire la curiosité du contrebandier.

— André Dave ! dit Rog-Bang, An-

dré Dave ! et il répétait en se promenant et en se frottant les mains, André Dave.

— Blissard, sais-tu nager ?

A cette question, le pauvre diable fut tout déconcerté ; et, dans l'incertitude où il était si Rog-Bang ne voulait que plaisanter, ou méditait contre lui quelque mauvais dessein, ne sachant s'il devait rire ou pleurer, il se mit à faire une grimace tellement effroyable que le contrebandier ne put retenir un éclat de rire. — Un sourire de Méphistophélès à la gentille Marguerite.

— Blissard, je t'ai demandé si tu savais nager.

— Vous voulez plaisanter, dit Blissard en s'efforçant de rire, tandis que la pâleur de son visage et les grosses larmes qui roulaient le long de ses joues témoignaient assez du genre de gaieté auquel il était en proie.

— Que le diable m'emporte si je plaisante, mon pauvre garçon ! Ce que j'ai dit est vrai, très-vrai ; car avant ce soir je t'enverrai prendre un bain dans l'Océan. Un bain de mer, mon ami, rien n'est plus favorable à la santé.

— Grâce ! grâce ! s'écria Blissard.

— Apprends, imbécile, que Rog-Bang n'a jamais fait grâce à personne.

Le nom de Rog-Bang produisit un effet si subit sur le pauvre Blissard, que ses traits devinrent livides ; ses membres tremblaient comme ceux d'un homme qui a la fièvre ; on entendait le claquement de ses dents qui s'entrechoquaient ; la parole expira sur ses lèvres, et il se laissa tomber par terre presque inanimé. Mais son compagnon, André Dave, qui jusqu'alors avait gardé le silence, leva ses yeux étincelants, et regardant fixement le contrebandier : — Rog-Bang ! dit-il.

— Oui, Rog-Bang lui-même. Il me semble que ce nom-là ne doit pas vous être tout à fait inconnu, quoique vous n'ayez pas deviné à qui vous aviez affaire. Je suis Rog-Bang lui-même, mes mignons. Ainsi soit-il, nous allons commencer la cérémonie.

Alors Rog-Bang étendant sa large main sur les deux douaniers, les plaça chacun sur une de ses épaules aussi fa-

cilement que s'il se fût agi d'un léger ballot ; et après avoir ordonné encore une fois au pauvre Blissard de se taire, en accompagnant cette recommandation d'un geste qui fit trembler tous les membres du malheureux, il se mit à gravir le sentier tortueux qui conduisait au Moine-Blanc, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'entrée d'une caverne, au milieu du rocher, caverne immense et sombre : une seule issue cachée par des broussailles ; un repaire de brigands ; pas un rayon de jour, mais une nuit hideuse ; un air froid, glacé, des parois humides, de l'eau sous les pieds, et dans le lointain un écho effrayant.

Rog-Bang déposa son double fardeau par terre, deux hommes garrottés, un paquet de chair, d'os et de sang, avec cette indifférence du métier, et ensuite, ce léger mouvement d'épaules fatiguées d'un portefaix au milieu de la cour des messageries. Une pierre à fusil, un morceau de fer, un peu d'amadou sur le ponce, deux ou trois coups, et voilà qu'une lumière, lumière rouge et horrible à voir, se réfléchit à la voûte.

Alors il saisit André Dave entre ses bras immenses, nerveux, durs comme le fer, et le pressant contre sa poitrine, on entendit un craquement d'os qui se brisent ; un bruit rapide ; un léger cri ; un ricanement féroce, et le corps rompu retomba par terre.

Les deux douaniers étaient étendus sur le sable ; l'un immobile, mais roulant dans leur orbite des yeux effrayants, rouges, pleins de rage ; l'autre poussant des cris étouffés, un râlement de mourant, un hoquet avec des sanglots et un murmure dans la poitrine.

Rog-Bang était assis sur un quartier de roc, les bras croisés, les jambes étendues, le sourire sur les lèvres. Au bout d'un quart d'heure, il reprit son affaire, et ainsi, de quart d'heure en quart d'heure, un bras, une jambe, une côte ; puis il allait se rasseoir.

La tête appuyée sur ses mains, de la joie plein les yeux, il contemplait avec délices l'agonie de sa victime ; du sang et de l'écume par la bouche, les yeux et les oreilles ; une voix qui s'éteint ; un

sifflement dans la gorge; des lèvres qui se tordent, et une convulsion de membres brisés; des cris qu'on n'entend plus; des yeux qui s'ouvrent, un regard qui fixe; un soupir et tout est fini.

Alors Rog-Bang s'approcha de Blissard, mais il eut beau le retourner dans tous les sens, plus de Blissard, il était mort de frayeur.

— Le poltron n'était pas si sot, dit le féroce contrebandier, il n'a pas attendu que son tour fût arrivé.

Le soir, la troupe des contrebandiers était assemblée sur le rocher qui lui avait servi de repaire pendant le séjour qu'elle avait fait sur les côtes de Bretagne, rocher qui s'avancait dans la mer, le Kerpeln dont nous avons déjà parlé. On découvrait en mer à quelque distance un *smogleur*.

Après avoir passé la revue de sa troupe, Rog-Bang annonça que la nuit même il s'embarquerait pour l'Angleterre.

— Ceux qui veulent s'engager pour cette nouvelle campagne en sont les

maîtres, ajouta-t-il. Vous me connaissez tous, je vous donne une minute pour réfléchir; mais je dois vous faire observer qu'il n'est pas probable que nous revenions sur cette partie des côtes de la France avant trois ans. Tous répondirent qu'ils étaient prêts à le suivre. — C'est bien, dit Rog-Bang, partons.

Peu d'instants après on les vit descendre avec précaution le long d'un sentier étroit et difficile, pratiqué entre les fentes du rocher, et qui conduisait sur le bord de la mer, dans une espèce d'anse abritée par le plateau de la montagne, et où se trouvait une barque.

Tandis qu'ils allaient par le sentier, un des lieutenants de Rog-Bang lui fit remarquer des traces de sang et un lambeau de chair suspendu à une pointe du roc. Celui-ci ne répondit rien; mais un sourire effleura ses lèvres, et quand il monta dans la barque on l'entendit murmurer entre ses dents ces mots terribles : Il est vengé.

D. M...

LA TOMBOLA DE VILLAGE



notre époque, où le hasard joue un si grand rôle et se travestit sous mille formes pour s'emparer des destinées, des modes, des gloires qu'il modifie et varie à son caprice, la loterie devait être en vogue. C'est l'enseigne du siècle.

Je ne serais pas étonné que le loto repassât dans les mœurs. En attendant, nous vivons sous le régime du tombola ou de la tombola, car ni l'Académie, ni Charles Nodier n'ont encore baptisé le genre du mot, et nous jouissons de la chose en attendant que l'on inscrive son

sexé sur l'état civil du vocabulaire. Chaque bal, chaque fête, tous repas de confréries, de fraternité, de paternité, ont leur tombola.

Comme le solitaire, il est partout, mais avec cette différence qu'il n'est jamais dans la solitude, car au premier appel les joueurs paraissent, la perception vide les bourses, jamais impôt ne se fit moins attendre, et ne se paya plus gaiement.

Le village a eu aussi ses loteries; je ne parle pas de ces tombolas en plein vent, sous les rangées de verre de couleur des fêtes patronales, où le vain-

queur emporte, tout joyeux, dans sa famille, une tasse de faïence fêlée, ou un tableau de saint Maurice combattant un cheval bleu-ciel ou jaune-serin. Il y a eu d'autres fêtes ou l'esprit campagnard a pu rivaliser avec le génie qui préside aux fêtes de la fashion parisienne. Jugez :

C'était à la mi-carême; il y avait aux environs de Mennecey, Mennecey célèbre par quelques souvenirs historiques, par sa petite rivière *pavée* de poissons, et surtout pour l'horreur que les naturels du pays professent pour la galopade; c'était donc aux environs de Mennecey que devait avoir lieu la fête avec bal, souper et l'inévitable tombola.

— Il y a six lots à gagner, me dit l'ordonnateur, et le prix des billets est zéro.

— Chance de profit sans débours, lui dis-je, vous n'en manquez pas de joueurs.

— Sur deux cents personnes qui viendront, nous ne sommes cependant que vingt qui puissions être de la partie; car, ajouta-t-il, il faut avoir une certaine aisance de fortune pour courir les risques du gain.

J'allais placer une réflexion, mais j'attendis. La tombola commença.

Une grosse voix cria : — Il y a vingt billets dans le bonnet à poil de M. Durand. Il y a cinq lots à gagner : après chaque numéro, on détaillera le lot obtenu. Un enfant plongea la main dans l'urne velue du destin.

Premier numéro : le 17!

— C'est à moi, dit l'aubergiste d'Essonnes; qu'est-ce que j'ai gagné?

La grosse voix dit : — Le numéro 17

gagne le vieil aveugle estropié dernièrement par une diligence à la côte de Ris. Le gagnant sera tenu de le nourrir et de le soigner jusqu'à parfaite santé et de le loger pendant sa vie durant.

— Accepté, dit l'aubergiste, rouge de plaisir comme s'il eût gagné un moulin ou quelques arpents de terre.

— Le second numéro est le numéro 3!

— A moi! dit un huissier de Melun.

La voix du crieur ajouta : Le second lot doit faire les frais du procès injustement intenté à la veuve Michel par un avoué de Corbeil.

— Accepté, dit l'huissier; loup s'entend facilement avec loup, nous arrangerons cela.

Les troisième et quatrième numéros furent 14 et 18. A l'un d'eux était attaché l'engagement de doter la fille d'une pauvre fermière incendiée, le second devait habiller pendant trois ans quatre orphelins. Ces deux obligations furent acceptées comme les précédentes. Le cinquième et dernier lot, le numéro 11, sortit du bonnet à poil.

— A monsieur le maire, dirent plusieurs spectateurs, et le maire en battant des mains dit : Je connais mon lot, je dois par semaine deux distributions de pain gratuites aux vingt plus malheureux de la commune.

On applaudit, chacun savait que nul ne faillirait à ses engagements. On soupagaient, et on se promit de continuer l'année prochaine la ou la tombola villageois ou villageoise.

L'Entr'acte.

Le gérant : LOUIS BLOCH.



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 5.

LE VISIONNAIRE, par Schiller.

UN PORTIER DE PARIS, par Forget *mè not.*

MARIE OU LE MOUCHOIR BLEU, par Étienne Béquet.

La nouvelle suivante est un extrait du Visionnaire de Schiller que nous empruntons à la remarquable traduction de M. Regnier, de l'Institut ; c'est une fine et mordante satire contre les imposteurs qui trafiquaient des esprits ; elle nous a paru assez curieuse et intéressante pour trouver sa place dans ce recueil.

LE VISIONNAIRE



Le soleil était sur son déclin, quand nous arrivâmes devant la maison de plaisance où le souper était servi. Le nom du prince avait accru notre société jusqu'au nombre de seize personnes. Outre celles que j'ai mentionnées plus haut, un virtuose de Rome, quelques Suisses, un aventurier de Palerme, qui portait l'uniforme et se disait capitaine, s'étaient joints à nous. Il fut décidé qu'on passerait là toute la soirée, et qu'on reviendrait à la maison en naviguant aux flambeaux. La conversation fut très-vive à table, et le prince ne put s'empêcher de raconter l'histoire de la clef, qui excita un étonnement général. On disputa vivement sur cette matière. La plus grande partie de la société soutint hardiment que tous les arts occultes aboutissaient à une jonglerie ; l'abbé, qui avait déjà beaucoup bu, provoquait tout le royaume des esprits ; l'Anglais proférait des blasphèmes, le musicien se signait devant le diable. Un petit nombre, et entre autres le prince, prétendait que, sur ces choses, on devait suspendre son jugement. Pendant ce

temps l'officier russe s'entretenait avec les femmes et paraissait ne prendre aucun intérêt à la conversation. Dans la chaleur du débat, on n'avait pas remarqué que le Sicilien était sorti. Au bout d'une petite demi-heure, il revint, enveloppé d'un manteau, et se plaça derrière le siège du Français. « Vous vous êtes vanté tout à l'heure de défier tous les esprits... Voulez-vous tenter l'épreuve contre un seul ? »

— Tope ! dit l'abbé... Si vous voulez vous charger de m'en amener un.

— Je m'en charge, reprit le Sicilien en se tournant vers nous, quand ces messieurs et ces dames nous auront quittés.

— Pourquoi cela ? s'écria l'Anglais. Un esprit courageux n'a pas peur d'une joyeuse compagnie.

— Je ne réponds pas des conséquences, dit le Sicilien.

— Au nom du ciel, non ! s'écrièrent les dames qui étaient à table, et elles s'élancèrent de leurs sièges avec effroi.

— Faites venir votre esprit, dit l'abbé d'un air de défi, mais avertissez-le auparavant qu'il y a ici des lames pointues.»

En disant ces mots, il demandait à l'un des convives son épée.

« Vous en ferez ce qu'il vous plaira,

répondit froidement le Sicilien, si vous en avez encore envie. » Puis il se tourna vers le prince : « Monseigneur, lui dit-il, vous assurez que votre clef a été dans des mains étrangères; pouvez-vous supposer dans lesquelles ?

— Non.

— Ne devinez-vous personne ?

— J'avais bien une idée...

— Reconnaissez-vous la personne, si vous la voyiez devant vous ?

— Sans doute. »

Alors le Sicilien rejeta son manteau en arrière, et tira un miroir, qu'il tint devant les yeux du prince.

« Est-ce celle-ci ? »

Le prince recula avec effroi.

« Qu'avez-vous vu ? lui demandai-je.

— L'Arménien. »

Le Sicilien cacha de nouveau son miroir sous le manteau.

« Était-ce la personne que vous pensiez ? demanda au prince toute la compagnie.

— Elle-même. »

Alors toutes les figures changèrent ; on cessa de rire. Tous les yeux étaient fixés avec curiosité sur le Sicilien.

« Monsieur l'abbé, la chose devient sérieuse, dit l'Anglais, je vous conseillerais de songer à la retraite.

— Le drôle a le diable au corps, » s'écria le Français, et il se sauva de la maison ; les dames s'élancèrent hors de la salle avec des cris ; le virtuose les suivit, le chanoine allemand ronflait sur un fauteuil ; le Russe restait impassible comme auparavant.

« Votre seule intention a été peut-être de livrer un fanfaron à la risée, reprit le prince, quand ce monde fut sorti, ou bien auriez-vous envie de nous tenir parole ?

— J'avoue, reprit le Sicilien, qu'avec l'abbé je ne parlais pas sérieusement, je lui avais fait la proposition uniquement parce que je savais bien que le poltron ne me prendrait pas au mot... Au reste, la chose même est trop sérieuse pour n'en faire qu'une plaisanterie.

— Alors vous convenez donc qu'elle est en votre pouvoir ? »

Le magicien garda longtemps le si-

lence, et il semblait observer le prince avec soin :

« Oui, » répondit-il enfin.

La curiosité du prince était déjà montée au plus haut point.

Être en relation avec le monde des esprits avait été autrefois son rêve favori, et depuis cette première apparition de l'Arménien, toutes les idées que sa raison plus mûre avait jusque-là écartées, s'étaient réveillées chez lui. Il prit le Sicilien à part, et je l'entendis conférer très-sérieusement avec lui.

« Vous avez devant vous, poursuivit-il, un homme qui brûle d'impatience d'arriver dans cette matière à une conviction. J'embrasserais comme mon bienfaiteur, comme mon meilleur ami, celui qui dissiperait mes doutes à ce sujet, et qui tirerait le voile de devant mes yeux... Voulez-vous me rendre ce grand service ?

— Que demandez-vous de moi ? dit le magicien avec hésitation.

— Pour le moment, rien qu'une preuve de votre art. Faites-moi voir une apparition.

— A quoi cela mènera-t-il ?

— Vous pourrez juger ensuite, quand vous me connaîtrez mieux, si je suis digne d'en apprendre davantage.

— Je vous estime par-dessus tout, très-auguste prince. Il y a dans votre physionomie une puissance secrète que vous ne connaissez pas vous-même encore, et qui m'a lié à vous dès le premier moment. Vous êtes plus puissant que vous ne le savez vous-même. Vous pouvez disposer absolument de tout mon pouvoir... mais...

— Eh bien, faites-moi voir une apparition.

— Mais il faut d'abord que je sois sûr que vous ne me faites pas cette demande par curiosité. Quoique les puissances invisibles soient dans une certaine mesure à mes ordres, c'est sous la condition sacrée que je ne profanerais pas les saints décrets, que je n'abuserai pas de mon pouvoir.

— Mes intentions sont les plus pures. Je cherche la vérité. »

A ce moment, ils quittèrent leur place

ets'approchèrent d'une fenêtre éloignée, où je ne pus les entendre davantage. L'Anglais, qui avait écouté comme moi cette conversation, me prit à part.

« Votre prince est un noble cœur. Je suis affligé qu'il se commette avec un imposteur.

— Il faut voir d'abord, lui répondis-je, comment notre homme se tirera de cette affaire.

— Savez-vous? me dit l'Anglais, le pauvre diable fait à présent le renchéri : il ne fera pas étalage de son art avant d'avoir entendu sonner l'argent. Nous sommes neuf : faisons une collecte, et séduisons-le par un beau prix. Cela lui cassera le cou et ouvrira les yeux à votre prince.

— Je le veux bien. »

L'Anglais jeta six guinées sur une assiette, et fit une quête à la ronde. Chacun donna quelques louis ; le Russe parut surtout s'intéresser extrêmement à notre proposition, il mit sur l'assiette une bank-note de cent sequins, prodigalité dont l'Anglais fut surpris. Nous portâmes la collecte au prince.

« Ayez la bonté, dit l'Anglais, de parler en notre faveur à ce monsieur, afin qu'il nous fasse voir une preuve de son art, et qu'il accepte cette petite marque de notre reconnaissance. » Le prince mit ensuite sur l'assiette un anneau précieux, et la présenta au Sicilien, qui réfléchit quelques secondes. « Mes bienveillants seigneurs, dit-il ensuite, cette générosité me rend confus. Il paraît que vous me méconnaissez, mais je cède à votre désir. Votre vœu sera rempli (à ces mots il tira le cordon d'une sonnette). Quant à cet or, auquel je n'ai moi-même aucun droit, vous me permettrez de le déposer pour œuvres pies dans le plus proche couvent de bénédictins. Cet anneau, je le garde comme un précieux souvenir, qui me rappellera le plus digne des princes. »

A ce moment entra l'hôte, auquel il remit aussitôt l'argent.

« Et pourtant c'est un coquin, me dit l'Anglais à l'oreille. Il refuse l'argent parce que le prince est maintenant pour lui de plus grande conséquence,

— Ou que l'hôte comprend sa commission, » dit un autre.

« Qui demandez-vous? » dit alors au prince le magicien.

Le prince se recueillit un instant : « Plût un grand homme tout d'abord, s'écria le lord. Demandez le pape Ganganelli. Il n'en coûtera pas davantage à monsieur. »

Le Sicilien se mordit les lèvres. « Je ne puis évoquer une personne qui a reçu les ordres. »

— C'est fâcheux, dit l'Anglais. Peut-être aurions-nous appris de lui de quelle maladie il est mort.

— Le marquis de Lanoy, reprit alors le prince, brigadier français dans la dernière guerre, était mon plus intime ami. A la bataille d'Hastinbeck il reçut une blessure mortelle. On l'apporta dans ma tente, où il mourut bientôt après dans mes bras. Comme il luttait déjà avec la mort, il me fit signe d'approcher : « Prince, me dit-il, je ne reverrai pas ma patrie, apprenez donc un secret dont personne que moi n'a connu la naissance. Dans un couvent, à la frontière de Flandre, vit une... » A ce mot il expira. La main de la mort coupa le fil de son discours : je voudrais le voir ici et entendre la suite.

— C'est beaucoup demander, par Dieu! s'écria l'Anglais. Je vous proclame un autre Salomon, si vous résolvez le problème. »

Nous admirâmes le choix ingénieux du prince, et nous y donnâmes tout d'une voix notre approbation. Cependant le magicien allait et venait à grands pas, et paraissait indécis et combattu en lui-même.

« Et c'est là tout ce que le mourant vous a confié?

— Tout.

— Ne fîtes-vous aucune recherche à ce sujet dans sa patrie?

— Elles furent toutes inutiles.

— Le marquis de Lanoy avait-il vécu sans reproches?... Je ne puis évoquer toute sorte de morts.

— Il est mort avec le repentir des égarements de sa jeunesse.

— Portez-vous peut-être quelque souvenir de lui?

— Oui. (Le prince portait en effet sur lui une tabatière où se trouvait, sur émail, le portrait en miniature du marquis, et qui avait été posée sur la table à côté de lui.)

— Je ne vous demande pas de savoir ce que c'est... Laissez-moi seul. Vous verrez le défunt. »

Nous fûmes priés de nous rendre dans l'autre pavillon jusqu'à ce qu'il nous appelât. Aussitôt il fit retirer tous les meubles de la salle, enlever les fenêtres, et fermer avec le plus grand soin les volets. Il ordonna à l'hôte avec qui il paraissait être familier, d'apporter un vase avec des charbons ardents, et d'éteindre soigneusement avec de l'eau tous les feux de la maison. Avant notre sortie, il demanda à chacun de nous sa parole d'honneur de garder un éternel silence sur ce que nous allions voir et entendre. Derrière nous, toutes les chambres du pavillon furent verrouillées.

Il était plus de onze heures, et un profond silence régnait dans toute la maison. Au moment où nous sortions, le Russe me demanda si nous avions sur nous des pistolets chargés. « A quoi bon ? lui dis-je. — C'est à tout hasard, reprit-il. Attendez un instant, je vais y pourvoir. » Il s'éloigna. Le baron F*** et moi, nous ouvrîmes une fenêtre qui donnait sur le pavillon en face, et il nous sembla entendre deux hommes chuchoter ensemble, et un bruit comme si l'on appuyait une échelle. Mais ce n'était qu'une supposition, et je n'oserais pas la donner pour fondée. Le Russe revint avec une paire de pistolets, après une demi-heure d'absence. Nous le vîmes les charger à balle. Il était environ deux heures, quand le magicien reparut, et nous annonça que le moment était venu. Avant d'entrer, nous fûmes invités à ôter nos souliers, et à ne garder que la chemise, les bas et les chausses. On tira les verrous derrière nous comme la première fois.

Quand nous rentrâmes dans la salle, nous y trouvâmes un grand cercle tracé au charbon, qui pouvait nous contenir aisément tous les dix. Tout autour, le long des quatre murs de la chambre, on

avait enlevé le parquet, en sorte que nous étions comme dans une ile. Un autel, couvert de drap noir, était dressé au milieu du cercle, et sous l'autel on avait étendu un tapis de satin rouge. Une bible chaldaïque était ouverte, auprès d'une tête de mort, sur l'autel, où était fixé un crucifix d'argent. Au lieu de cierges, de l'esprit de vin brûlait dans une capsule d'argent. Une épaisse fumée d'encens obscurcissait la salle et étouffait presque la lumière. Le conjurateur était déshabillé comme nous, mais nu-pieds ; autour de son cou nu il portait une amulette suspendue à une chaîne de cheveux ; autour de ses reins il avait attaché un tablier blanc, marqué de chiffres mystérieux et de figures symboliques. Il nous invita à nous donner la main les uns aux autres, et à garder un profond silence ; il nous recommanda surtout de ne faire aucune question au fantôme. Il demanda à l'Anglais et à moi (c'était de nous deux qu'il paraissait le plus se défier) de tenir fixement deux épées nues en croix, à un pouce au-dessus de sa tête, aussi longtemps que durerait l'opération. Nous étions debout en demi-cercle autour de lui ; l'officier russe était serré contre l'Anglais, et se trouvait le plus près de l'autel. Alors, le visage tourné vers l'orient, le magicien se plaga sur le tapis, fit des aspersions d'eau bénite vers les quatre points cardinaux, et s'inclina trois fois devant la Bible. La conjuration à laquelle nous ne comprîmes rien dura un demi-quart d'heure. Quand elle fut achevée, il fit signe à ceux qui étaient le plus près derrière lui de le tenir ferme par les cheveux. Au milieu des plus violentes convulsions, il appela trois fois le défunt par son nom, et la troisième fois il étendit la main vers le crucifix...

Tout à coup nous ressentîmes tous ensemble une secousse, comme d'un coup de foudre, en sorte que nos mains se séparèrent violemment ; un éclat de tonnerre ébranla soudain la maison ; toutes les serrures craquèrent, toutes les portes battirent, le couvercle de la capsule s'abattit, la lumière s'éteignit, et à la muraille vis-à-vis, au-dessus de

la cheminée, se montra une figure humaine, pâle, en chemise sanglante, et avec le visage d'un mourant.

« Qui m'appelle? dit une voix sourde et qu'on entendait à peine.

— Ton ami, répondit le conjurateur, qui honore ta mémoire et qui prie pour ton âme. » En même temps, il articula le nom du prince.

Les réponses venaient toujours après un très-long intervalle.

« Que demande-t-il? poursuivit la voix.

— Il veut entendre la fin de ta confidence, que tu as commencée dans ce monde et que tu n'as pas achevée.

« Dans un couvent, à la frontière de Flandre, vit... »

Ici la maison trembla de nouveau. La porte s'ouvrit d'elle-même, sous un violent coup de tonnerre; un éclair illumina la chambre, et une autre figure, pâle comme la première, mais plus effrayante, un corps sanglant parut sur le seuil.

L'esprit-de-vin recommença de lui-même à brûler, et la salle fut éclairée comme auparavant.

« Qui est parmi nous? » s'écria le magicien effrayé, et il jeta un regard épouvanté sur l'assemblée... Je ne t'ai pas demandé! »

Le fantôme s'avança droit vers l'autel, d'une marche légère et majestueuse, se plaça sur le tapis vis-à-vis de nous, et saisit le crucifix. Nous ne vîmes plus la première figure.

« Qui m'appelle? » dit cette seconde apparition.

Le magicien commença à trembler violemment. L'effroi et l'étonnement nous tenaient enchaînés. Je saisis un pistolet. Le magicien me l'arracha de la main et fit feu sur le fantôme. La balle roula lentement sur l'autel, et le spectre sortit de la fumée, tel qu'il était auparavant. Le magicien tomba évanoui.

« Qu'est-ce que cela? » s'écria l'Anglais plein d'étonnement, et il voulut porter au fantôme un coup d'épée: le fantôme lui toucha le bras et la lame tomba à terre. Alors une sueur d'angoisse me baigna le front. Le baron de F*** nous avoua depuis qu'il avait prié. Pendant tout ce temps le prince resta

intrépide et tranquille, les yeux fixés sur l'apparition.

« Oui, je te reconnais, s'écria-t-il enfin, plein d'émotion; tu es Lanoy, tu es mon ami... D'où viens-tu?

— L'éternité est muette, interroge-moi sur ma vie passée.

— Qui vit dans le couvent que tu m'as désigné?

— Ma fille.

— Comment, tu as été père?

— Malheur à moi de ne pas l'avoir été!

— N'es-tu pas heureux, Lanoy?

— Dieu a jugé.

— Puis-je encore te rendre quelque service dans ce monde?

— Aucun, si ce n'est de penser à toi-même.

— Comment dois-je faire?

— Tu l'apprendras à Rome. »

Ici éclata un nouveau coup de tonnerre, un nuage de fumée noire remplit la chambre; lorsqu'elle fut dissipée, nous ne trouvâmes plus de fantôme. Je poussai un volet: il faisait jour.

Alors le magicien revint aussi de son étourdissement. « Où sommes-nous? » s'écria-t-il, en voyant la lumière du jour.

L'officier russe se tenait tout près derrière lui, et le regarda par-dessus les épaules. « Jongleur, lui dit-il avec un regard terrible, tu n'évoqueras plus d'esprits. »

Le Sicilien se retourna, le regarda attentivement au visage, poussa un grand cri et tomba à ses pieds.

Alors nous portâmes tous nos regards sur le Russe supposé. Le prince reconnut en lui, sans peine, les traits de son Arménien, et le mot qu'il voulut bégayer expira sur ses lèvres. La surprise et l'effroi nous avaient tous comme pétrifiés. Silencieux, immobiles, nous avions tous les yeux fixés sur cet être mystérieux qui nous pénétrait avec un regard de tranquille puissance et de grandeur. Ce silence dura une minute... et une minute encore. On n'entendait pas un souffle dans toute l'assemblée.

Quelques coups violents frappés à la porte nous rappelèrent enfin à nous-mêmes. La porte tomba en éclats dans la salle, et des sergents de justice pé-

nétrèrent avec la garde. « Eh ! nous les trouvons ici ensemble, » s'écria le chef, et il se tourna vers ceux qui l'accompagnaient : « Au nom du gouvernement, nous dit-il, je vous arrête. » Nous n'eûmes pas le temps de nous reconnaître : en peu d'instants nous fûmes entourés. L'officier russe, que j'appellerai maintenant l'Arménien, prit à part le chef des sergents et, autant que cette confusion me le permit, je remarquai qu'il lui dit secrètement quelques mots à l'oreille et lui présenta un écrit. Aussitôt le sergent le quitta avec une inclination muette et respectueuse, puis il se tourna vers nous et ôta son chapeau. « Pardonnez-moi, messieurs, dit-il, d'avoir pu vous confondre avec cet imposteur. Je ne veux pas demander qui vous êtes... mais monsieur m'assure que j'ai devant moi des gens d'honneur. » En même temps, il fit signe à ses compagnons de nous laisser libres. Quant au Sicilien, il ordonna de le bien garder et de l'enchaîner. « Le drôle est plus que mûr, ajouta-t-il, il y a déjà sept mois que nous le guettons. »

Ce misérable était vraiment un objet de pitié. La double terreur de la deuxième apparition et de cette surprise inattendue lui avait troublé les sens. Il se laissa lier comme un enfant ; ses yeux étaient tout grands ouverts et hagards, dans un visage cadavéreux ; agitées de spasmes muets, ses lèvres tremblaient, sans préférer un seul son. A chaque instant nous attendions une crise de convulsions. Le prince eut pitié de son état, et entreprit d'obtenir sa liberté du sergent, auquel il se fit connaître.

« Monseigneur, dit celui-ci, savez-vous quel est l'homme pour lequel vous vous employez si généreusement ? Le mauvais tour qu'il songeait à vous jouer est le moindre de ses crimes. Nous tenons ses complices. Ils disent de lui des choses horribles. Il peut s'estimer heureux s'il en est quitte pour les galères. »

Cependant nous vîmes aussi l'hôte et ses gens que l'on menait à travers la cour, liés avec des cordes. « Et celui-là aussi ? s'écria le prince. Quel crime a-t-il donc commis ? — C'était son complice et

son recéleur, répondit le chef des agents ; il l'aidait dans ses escamotages et ses vols et partageait avec lui le butin. Vous en serez bientôt convaincu, monseigneur. » Puis, se tournant vers ses gens : « Qu'on visite toute la maison, et qu'on vienne aussitôt me rendre compte de ce qu'on aura trouvé. »

Alors le prince chercha des yeux l'Arménien, mais il n'était plus là. Dans la confusion générale que cette surprise avait causée, il avait trouvé moyen de s'éloigner sans être aperçu. Le prince était inconsolable ; il voulait aussitôt envoyer tous ses gens après lui ; il voulait lui-même le chercher et m'entraîner avec lui. Je courus à la fenêtre ; toute la maison était environnée de curieux, que le bruit de cette aventure avait attirés. Il était impossible de percer la foule. Je représentai au prince que, si cet Arménien avait sérieusement résolu de se cacher à nous, il connaissait sans doute mieux que nous les issues et les détours, et que nos recherches seraient vaines. « Restons ici plutôt, monseigneur. Peut-être cet officier de justice, auquel, si du moins j'ai bien vu, il s'est découvert, pourra-t-il nous donner quelque information à son sujet. »

Nous nous rappelâmes alors que nous étions encore déshabillés. Nous courûmes dans notre chambre remettre en toute hâte nos habits. Quand nous revînmes, la visite domiciliaire était terminée.

Après qu'on eut enlevé l'autel et brisé le parquet de la salle, on découvrit une voûte spacieuse où un homme pouvait commodément se tenir assis, sans se courber ; elle était pourvue d'une porte qui conduisait à la cave par un étroit escalier. Sous cette voûte on trouva une machine électrique, une horloge et une petite cloche d'argent, qui était, ainsi que la machine électrique, en communication avec l'autel et avec la croix fixée dessus. Un volet qui se trouvait en face de la cheminée était percé d'un trou et muni d'une coulisse, pour ajuster dans l'ouverture, comme nous l'apprîmes depuis, une lanterne magique d'où la figure demandée était tombée sur la muraille, au-dessus de la

cheminée. Du grenier et de la cave on apporta divers tambours, auxquels étaient attachées par des cordons de grosses balles de plomb, vraisemblablement pour imiter le bruit du tonnerre que nous avions entendu. En fouillant les vêtements du Sicilien, on trouva dans un étui différentes poudres, comme aussi du vif-argent dans des fioles et des boîtes, du phosphore dans une bouteille de verre, un anneau que nous reconnûmes aussitôt pour magnétique, parce qu'il demeura suspendu à un bouton d'acier, dont on l'avait approché par hasard; dans les poches de l'habit, un chapelet, une barbe de juif, des pistolets de poche et un poignard. « Voyons s'ils sont chargés, dit un des sbires, en prenant un des pistolets, et il tira dans la cheminée. « Jésus Marie! » s'écria une voix sourde, celle même que nous avions entendue à la première apparition, et dans le même instant nous vîmes tomber du tuyau un corps sanglant. « Pas encore rentré dans ton repos, pauvre esprit, » s'écria l'Anglais, tandis

que nous reculions d'effroi. « Retourne dans ton sépulchre. Tu as paru ce que tu n'étais pas, et maintenant tu seras ce que tu paraissais.

« Jésus Marie! je suis blessé, » répéta l'homme dans la cheminée. La balle lui avait fracassé la jambe droite. On prit soin aussitôt de faire panser sa blessure.

« Mais qui donc es-tu, et quel mauvais génie t'amène ici?

— Je suis un pauvre moine déchaussé, répondit le blessé. Un étranger m'a donné un sequin pour...

— Pour réciter une formule?... Et pourquoi ne t'es-tu donc pas retiré de là aussitôt après?

— Il devait me donner un signal pour continuer; mais le signal n'est pas venu, et, quand j'ai voulu descendre pour m'en aller, l'échelle était enlevée.

— Et quelle était cette formule qu'il t'avait apprise?... »

Ici l'homme s'évanouit, en sorte qu'on n'en put rien tirer davantage.

.

SCHILLER.

UN PORTIER DE PARIS ¹

PLUS que toutes les autres parties de la Chaussée-d'Antin, la rue Saint-Georges présente quelque chose d'élégant et d'aristocratique.

On ne trouve, au milieu de ses beaux hôtels, ni l'ignoble boutique de la fruitière, ni le magasin de l'épicier, — l'épicier inévitable à chaque coin de rue, comme l'écriteau en pierres bleues qui sert de *cicerone* aux passants.

Durant l'été, il s'y fait peu de bruit. L'on n'y rencontre guère de monde, et les jalousies de la plupart des fenêtres restent hermétiquement closes. On est à la campagne.

Aux approches de l'hiver, tout s'anime, les tilburys se croisent avec fracas, des nuées de domestiques à vestes rouges et à livrées, vont et viennent

sans cesse; des piqueurs redisent sur leurs cors de chasse les joyeuses fanfares qu'ils jetaient naguère au fond des bois; et chaque soir de vagues harmonies de contredanses et de valse s'échappent à travers les fenêtres illuminées avec splendeur, tandis que de longues files de voitures ne laissent de voie possible aux promeneurs que les larges dalles des trottoirs de la rue Saint-Georges. Enfin, placé au milieu de la rue Laffitte et de la nouvelle Athènes, la rue Saint-Georges semble une noble comtesse du faubourg Saint-Germain qui se réfugie entre un banquier et un artiste pour se garer du bourgeois du faubourg Montmartre et de la pauvre rue Coquenard.

Quelque rêve qui vous absorbe, lorsque vous traversez la rue Saint-Geor-

1. Cette nouvelle est antérieure de quelques années aux *Mystères de Paris*, dans lesquels Eugène Sue a immortalisé l'odyssée de Pipelet.

egs, il est une maison devant laquelle vous ne passerez jamais sans lever la tête, et sans ralentir le pas, car votre oreille sera frappée par les chants magiques d'un violon, ou par les mélodies de voix jeunes et pures. Placée au coin de rue Chanteraine, cette maison élève gracieusement ses deux hauts étages, et montre, à l'extrémité de son vestibule un peu sombre, les marches blanches et la rampe brune d'un escalier de pierre. Il y a dans cette maison de grands souvenirs. Bernadotte l'habita, Bernadotte pauvre officier, qui ne présentait guère alors la couronne qu'on devait lui poser sur la tête. Dans le même appartement où dormait le futur roi, Kreutzer écrivit plus tard ses admirables partitions; M. Baour-Lormian y défigura en vers gascons *Ossian* et le *Tasse*; enfin *Géricault*, ce Michel-Ange, [mort avant le temps, y saisit son premier crayon.

Aujourd'hui, vous verrez souvent à l'une des croisées apparaître la pâle et poétique figure de Listz; vous le verrez s'appuyer sur l'épaule d'un autre jeune homme, — de Massart, naguère enfant-prodige comme lui, et maintenant l'un de nos plus habiles violons.

Aujourd'hui, un essaim de jeunes filles, les unes qui descendent de nobles calèches, les autres qui arrivent montées sur leurs socques, toutes un lourd cahier de musique sous le bras, toutes jolies, toutes avides de talent et de gloire, viennent y réclamer les leçons du célèbre Bordogni : les voix qui vous ont saisi, ce sont les leurs; les accords qui vous ont fait tressaillir, c'est le violon de Massard et le piano de Listz.

Il y a treize à quatorze ans, c'est-à-dire vers 1821, le portier, ou plutôt le concierge de cette maison, était un vieillard dans les manières duquel on retrouvait les traditions de la haute livrée aristocratique. Mince de taille, long de bras et surtout de mains, il portait fièrement sa tête chauve et n'avait pu se résoudre à remplacer, par le pantalon des temps modernes, la culotte et des bas bien tirés, quoique, à vrai dire, ses jambes, d'une maigreur anatomi-

que, s'en fussent trouvées plus chaudement et plus à l'aise. Quant à la porte de sa maison, il ne la balayait jamais sans pousser de gros soupirs, et sans croiser ses deux bras sur le manche du balai pour conter plus à l'aise, aux portiers du voisinage, sa vie heureuse d'autrefois, et sa déplorable déchéance d'aujourd'hui. Après avoir été vingt ans valet de chambre d'un grand seigneur, finir portier d'une maison d'artiste! Mon Dieu, ce que c'est que de nous, et quelle chose bizarre que la vie!

Du reste, dans la rue Saint-Georges, on accordait au père Picard toute la considération et toute l'importance qu'il se donnait à lui-même. A la fois l'oracle du quartier et le conciliateur de toutes les querelles, il était en outre le donneur d'avis dans les cas difficiles. « Demandez au "père Picard," » disait-on, pour ajouter plus de poids à ce que l'on racontait.

En sa qualité d'ex-valet de chambre d'un grand seigneur, le père Picard se montrait chaud royaliste; il allait à la messe, priait dans un gros livre d'heures et chantait à mi-voix avec les clercs et le bedeau. Mais du reste, il pratiquait la tolérance chrétienne avec une grande charité, et malgré les mauvaises opinions et le libéralisme de leurs maîtres, il n'en ouvrait pas moins sa tabatière aux domestiques de deux généraux mis à la demi-solde et habitants du quartier; quand les domestiques, ex-troupiers de la vieille garde, venaient à parler de *l'autre* et à jurer contre le régime des Bourbons, Picard leur frappait doucement sur le bras, et ajoutait :

« Ne parlons pas politique. »

Ce qui ne l'empêchait point de rabâcher aussitôt quelques-unes de ses éternelles doléances du temps passé.

Du reste, maître Picard, en dépit de ses jérémiades, n'en était pas moins heureux dans sa chambrette, plus commode que ne l'est d'ordinaire une loge de portier. L'hiver bon feu, et une fois six heures venues, à peine deux ou trois fois le cordon à tirer; l'été de l'air et la culture de quatre pots à fleurs, dont la verdure se mêlait dans le vestibule

au socle d'une statue en bronze; écouté, considéré de tous; estimé de son propriétaire, qui ne manquait jamais de le saluer en passant d'un : — *Eh! bonjour mon pauvre Picard!* Que lui manquait-il? Rien. Non, certes rien; et s'il regrettait le passé, s'il en parlait avec amour, c'est qu'il faut toujours au cœur de l'homme un désir ou un regret; c'est encore que le passé lui gardait le souvenir d'une noble et sainte action, dont, il faut le dire, Picard ne parlait jamais.

En 1793, le maître de Picard, M. le marquis de Valicourt, avait été mis en prison, et le séquestre de ses biens le laissait sans ressources, ainsi que sa femme et un enfant au berceau qu'elle avait emmené en émigration. Picard, le fidèle Picard, suivit son maître à Paris, et, pour apporter un peu d'adoucissement au sort du noble seigneur, pour que l'héritier d'un grand nom ne se trouvât pas réduit à la paille et au pain noir de la geôle, le fidèle domestique s'astreignit aux travaux les plus rudes et les plus humiliants. Rien ne le rebutait, rien ne le décourageait. Couché dans un galetas, il se levait au point du jour, travaillait sans relâche, se nourrissait à peine et se refusait les choses les plus indispensables, même du feu. Oh! c'est que le jour de la décade, il pouvait ainsi remettre au prisonnier un bel écu de six livres, et parfois même un peu plus; à l'entendre, cet argent ne provenait pas de lui, c'était un ami secret de son maître qui le lui envoyait, et qui n'osait l'apporter lui-même, dans la crainte de se compromettre. M. de Valicourt n'était point dupe de ces généreux mensonges, et plus d'une fois, les yeux pleins de larmes, il tendit la main à Picard, qui mettait un genou en terre et baisait respectueusement la main du marquis.

Ce dévouement dura deux années entières, au bout desquelles le marquis de Valicourt fut condamné à la déportation.

L'idée ne vint pas à Picard qu'il pût abandonner son maître, et par fidélité, il fit pour M. de Valicourt ce que le

chevalier Desgrieux fit par amour pour Manon Lescaut. Il suivit à pied, de ville en ville, la charrette qui emmenait le vieux seigneur malade et sans force. Si bien que les gendarmes en eurent pitié, comprirent le noble cœur de Picard, lui permirent de communiquer librement avec son maître, et finirent même par le laisser monter sur la voiture découverte qui emmenait les déportés. Jugez de la joie de Picard, pouvoir soutenir la tête défaillante de son maître, pouvoir l'encourager, pouvoir lui donner des soins tendres et affectueux!

Hélas! ce bonheur fut court. Le marquis expira en route, la tête appuyée sur la poitrine de Picard, et en murmurant des bénédictions pour lui.

Picard rendit à son maître les derniers devoirs et revint à Paris, où il trouva, dans une maison de la rue Saint-Georges, la place de concierge dont nous avons parlé. — Vous savez le reste.

Un jour que Picard se tenait sur le seuil de sa porte, et qu'il devisait sur la révolution, comme d'ordinaire, avec trois ou quatre voisins, il vint à passer un groupe de jeunes étourdis, passablement ivres, quoique leur élégance et leurs manières annonçassent des personnes de bonne famille. Tout à coup l'un d'eux, le plus jeune, fit arrêter ses compagnons, leur dit quelques paroles en riant aux éclats, et se détachant, vint aborder Picard, devant lequel il se découvrit avec une politesse railleuse. Picard n'en ôta pas moins le bonnet qui recouvrait sa tête chauve.

« Monsieur, dit le jeune homme, il faut que vous me rendiez un grand service.

— Lequel, monsieur?

— Un service immense, mon brave et digne monsieur.

— De quoi s'agit-il?

— Vous ne me refuserez point, n'est-ce pas?

— Si ce que vous désirez est possible, non.

— Eh bien... n'allez pas me refuser, ce refus me mettrait au désespoir...

eh bien, il me faut un peu de vos cheveux.

— Insolent ! s'écria Picard.

— Il m'en faut, dussé-je les payer un louis la pièce. Il m'en faut, vieillard respectable !

— Finissez, monsieur. »

Les jeunes gens riaient aux éclats, les voisins de Picard riaient de même.

« Il me faut de tes cheveux, digne portier, reprit le jeune homme animé par les rires, il m'en faut, ne me les refuse pas. »

Picard voulut rentrer dans sa loge ; mais son persécuteur le saisit par le bras. Picard se mit en colère, mais ni sa rage, ni ses efforts ne purent le débarrasser du maudit ivrogne, on faisait cercle autour d'eux. Jugez de la douleur de Picard ! se voir commettre de la sorte ! lui, devenir un jouet public ! l'objet d'une mystification !

Cela dura jusqu'à dix heures.

Picard rentra malade dans sa loge, et ne put fermer l'œil de toute la nuit, tourmenté qu'il était par le retentissement d'un scandale si déplorable.

Le lendemain matin, quand il parut sur le seuil de la porte, ses voisins échangèrent entre eux un sourire et un regard.

Un coup de couteau dans la poitrine ne lui aurait point fait tant de mal.

Triste et cruellement froissé, il rentra dans sa loge dont il ne sortit point de la journée. Le soir, il se décida pourtant à prendre un peu le frais. Debout dans l'embrasure de la porte, il se tenait coi, silencieux et digne, jetant sur ses voisins des regards de dédain, lorsqu'un domestique vint l'aborder : Voulez-vous gagner cinquante francs, mon vieux... il n'acheva pas, car Picard, devinant le reste, s'était jeté sur lui avec rage, mais le robuste valet repoussa la débile attaque du vieillard et se mit à crier :

« Des ciseaux ! des ciseaux ! pour que je coupe de ses cheveux. »

Cela dura quinze jours de suite, au grand ébattement des voisins.

Au bout de quinze jours, une fièvre

chaude saisit Picard et le rendit fou furieux.

Qu'en faire ?

On le garrotta de cordes, on l'attacha sur son lit, et l'on visita ses meubles, pour savoir s'il avait un peu d'argent qui permit de le transférer dans une maison de santé. On ne trouva pas d'argent, mais un papier qui contenait ces mots :

« Je recommande à ma famille, mon « ancien valet de chambre Armand- « François Picard, qui m'a nourri de « son travail durant ma détention à la « Conciergerie, qui m'a suivi lorsqu'on « m'emmenait en déportation, qui m'a « prodigué les soins les plus dévoués. « Comme je touche à ma dernière « heure, et que je ne puis reconnaître « en aucune autre façon les services « de cet ami généreux, je lui laisse ce « papier, avec prière et ordre, s'il le « faut, à ma famille, de récompenser « dignement Picard, qui n'est plus « pour moi un domestique, mais un « ami et un frère.

« Le marquis DE VALICOURT. »

« Le marquis de Valicourt ? demanda quelqu'un. Le marquis de Valicourt ?... Mais son petit-fils est garde du corps, et le père de ce jeune homme habite depuis peu de temps le faubourg Saint-Germain.

— Il faut lui porter ce papier, et réclamer des secours pour Picard.

— Je m'en charge, dit le médecin. »

Il fut reçu par un jeune homme de vingt ans.

Celui-ci lut le papier.

« Où donc est ce brave homme ? Nous connaissons déjà son généreux dévouement.

— Il est fou, et voici comment. »

Le médecin conta l'aventure de Picard. Le jeune homme pâlit et murmura :

« Voilà une plaisanterie dont les résultats sont bien funestes. »

Il reprit après un court silence :

« Monsieur, ne parlez point de tout ceci à mon père. Je payerai la pension

de Picard dans une maison de santé, en voici le premier trimestre. »

Puis le médecin partit.

« J'avais bien besoin de faire cette dernière plaisanterie, et de passer dans la rue Saint-Georges, après avoir fait une orgie. — Cent francs par mois, voilà qui me coûte cher ! »

Il est vrai que la pension ne fut payée que pendant deux trimestres.

Au bout desquels Picard fut transféré dans la maison de force des indigents à Bicêtre.

(Forget me not.)

MARIE OU LE MOUCHOIR BLEU



LA fin d'octobre de l'année dernière, je retournais à pied d'Orléans au château de Nardy. Devant moi, et sur la même route, marchait un régiment de la garde étrangère. J'avais hâté le pas pour entendre cette musique militaire que j'aime tant, mais la musique se taisait; seulement quelques mesures de tambour venaient de loin en loin marquer le pas uniforme des soldats.

Après une demi-heure de marche, je vis le régiment entrer dans une petite plaine entourée d'un bois de sapins. Je demandai à un capitaine que je connaissais si on allait faire l'exercice. « Non, me dit-il, on va juger et probablement fusiller un soldat de ma compagnie, pour avoir volé le bourgeois qui le logeait. — Comment, lui dis-je, on va le juger, le condamner, l'exécuter dans le même moment ! — Oui, reprit-il, ce sont nos capitulations. » Ce mot pour lui était sans réplique, comme si tout avait été prévu dans ces capitulations, la faute et le châtimement, la justice et l'humanité même.

« Au reste, si vous êtes curieux, ajouta le capitaine, je vais vous faire placer. Cela ne sera pas long. » J'ai toujours été avide de ces tristes spectacles : je m'imaginais que je vais apprendre ce qu'est la mort sur la figure d'un mourant. Je suivis le capitaine.

Le régiment s'était formé en carré; derrière la seconde ligne, et sur le bord du bois, quelques soldats creusaient une

fosse. Ils étaient commandés par un sous-lieutenant, car tout au régiment se fait avec ordre, et il y a une certaine discipline pour creuser la fosse d'un homme.

Au centre du carré, huit officiers étaient assis sur des tambours; le neuvième, à droite et plus en avant, écrivait quelques mots sur ses genoux, mais avec négligence, et simplement pour qu'un homme ne fût pas tué sans quelques formes.

On appela l'accusé. C'était un jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble et douce. Avec lui s'avança une femme, seul témoin qui déposât dans cette affaire.

Mais lorsque le colonel voulut interroger cette femme : « C'est inutile, dit le soldat, je vais tout avouer; j'ai volé un mouchoir chez cette dame.

Le colonel. — Vous, Piter, vous passez pour un bon sujet !

Piter. — Il est vrai, mon colonel; j'ai toujours tâché de contenter mes chefs; aussi ce n'est pas pour moi que j'ai volé. C'est pour Marie.

Le colonel. — Quelle est cette Marie ?

Piter. — C'est Marie qui demeure là-bas... au pays... près d'Areneberg..., où est ce grand pommier... Je ne la verrai donc plus !

Le colonel. — Je ne vous comprends pas, Piter... Expliquez-vous.

Piter. — Eh bien, mon colonel, lisez cette lettre... Et il lui remit la lettre suivante dont tous les mots sont présents à mon souvenir :

« Mon bon ami Piter,

« Je profite du recrue Arnold qui est engagé dans ton régiment, pour t'envoyer cette lettre et une bourse en soie que j'ai faite à ton intention. Je me suis bien cachée de mon père pour la faire, car il me gronde toujours de t'aimer tant, et dit que tu ne reviendras pas. N'est-ce pas que tu reviendras ? Au reste, quand tu ne reviendrais jamais, je t'aimerais malgré cela. Je me suis promise à toi le jour où tu ramassas mon mouchoir bleu à la danse d'Areneberg, pour me le rapporter. Quand te reverrai-je donc ? Ce qui me fait plaisir, c'est que l'on me dit que tu es estimé de tes supérieurs et aimé des autres. Mais tu as encore deux ans à faire. Fais-les vite, parce qu'alors nous nous marierons. Adieu, bon ami Piter.

« Ta chère MARIE.

« P. S. Tâche de m'envoyer aussi quelque chose de France, non pas de peur que je ne t'oublie, mais pour que je le porte avec moi, tu baiseras ce que tu m'enverras, je suis bien assurée que je trouverai tout de suite la place de ton baiser. »

Quand la lecture fut achevée, Piter reprit la parole. « Arnold, dit-il, me remit cette lettre hier au soir, quand on me donna mon billet de logement. Toute la nuit, je ne pus dormir, je pensais au pays et à Marie. Elle me demandait quelque chose de France. Je n'avais pas d'argent; j'ai engagé mon prêt pendant trois mois pour mon frère et mon cousin, qui sont retournés au pays il y a quelques jours. Ce matin, quand je me suis levé pour partir, j'ai ouvert ma fenêtre. Un mouchoir bleu était suspendu à une corde; il ressemblait à celui de Marie; c'était la même couleur, les mêmes raies blanches. J'ai eu la faiblesse de le prendre et de le mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la rue; je me repentai, j'allais revenir à la maison,

quand cette dame a couru après moi. On a trouvé le mouchoir : voilà la vérité. La capitulation veut qu'on me fusille. Faites-moi fusiller; mais ne me méprisez pas. »

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion; cependant, lorsqu'on alla aux voix, il fut condamné à mort à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid; puis s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter quatre francs. Le capitaine les lui donna.

Je le vis ensuite qui s'avancait vers la femme, à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu, et j'entendis ces mots : « Madame, voilà quatre francs; je ne sais si votre mouchoir vaut plus, mais quand cela serait, je le paye assez cher pour que vous me fassiez grâce du reste. »

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa et le donna au capitaine : « Mon officier, lui dit-il, dans deux ans vous retournerez à nos montagnes; si vous allez du côté d'Areneberg, demandez Marie, remettez-lui ce mouchoir bleu, mais ne lui dites pas comment je l'ai acheté. » Ensuite, il s'agenouilla, pria Dieu, et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai alors, et j'entrai dans le bois pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie. Quelques coups de fusil m'apprirent bientôt qu'elle était terminée.

Je revins une heure après; le régiment s'était éloigné, tout était calme; mais, en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus à quelques pas devant moi des traces de sang et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix, et je la plaçai sur la tombe du pauvre Piter, oublié maintenant de tout le monde, excepté de moi et peut-être de Marie.

ÉTIENNE BÉQUET.

Le gérant : A. TENNEVIN.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 6.

DONA CONCHA, par A. Loève-Weimars.

LE POÈTE MATELOT.

L'HISTOIRE DE LA BELLE JEANNE, LA BERGÈRE, par Eug. Müller.

DONA CONCHA

HISTORIETTE TROUVÉE DANS UN ALMANACH



JAEËN est une belle ville. Don César de Lauvedra y vivait depuis longues années fort heureux et fort estimé. Il possédait à quelque distance de Jaën, dans un site agréable, une jolie maison ; mais il ne s'y montrait que rarement. On disait qu'il agissait ainsi pour éviter la vue du château de Murviedro qui dominait sa maison, ou plutôt par aversion pour Murviedro lui-même, qui, jadis son ami de cœur, était devenu son ennemi mortel. Lorsqu'ils se rencontraient par hasard, ils échangeaient des regards de mépris et de colère. Le sombre Murviedro pâlisait chaque fois que ses yeux se tournaient vers une bague de diamants que le joyeux don César portait à son doigt, et celui-ci semblait alors prendre plaisir à la faire étinceler de tous ses feux. On racontait, dans le pays, qu'une rivalité d'amour avait fait éclater cette haine violente entre les deux amis, et que cette bague avait été donnée à l'amant préféré. — On ne nous a jamais parlé de la famille de Murviedro. Pour don César, il avait une femme douce et tendre, et une fille qu'on avait nommée au baptême *Santa-Maria de la Conception*, et qu'on nommait habituellement dona Concha. Elle venait d'atteindre sa treizième année, lorsque l'enlèvement de Ferdinand VII mit toute l'Espagne en feu. D'une noblesse peu ancienne, accoutumé de bonne heure à

l'indépendance, plus instruit que ne le sont généralement ses compatriotes, don César se montra partisan des innovations, et ses opinions, qu'il ne chercha pas à cacher, le firent ranger dans la classe des Espagnols qu'on désignait sous le nom d'*afrancesos*.

Don César se montra alors plus souvent à la campagne, où il prolongeait de plus en plus son séjour, autant pour ne pas prendre part au mouvement des affaires politiques, que pour se vouer à l'éducation de sa fille, dont la beauté était ravissante, et que ses parents chérissaient avec passion. Don César s'efforçait de lui donner des idées mâles : Dans ces temps de malheur, disait-il, il n'est pas permis, même aux femmes, d'être efféminé. Cependant, on vivait heureux au petit château de Lauvedra, et on y jouissait du bonheur, comme on en jouit quand il ne doit pas durer. La danse et la musique embellissaient les nuits ; et les jours se passaient dans une douce oisiveté, comme si l'Espagne eût été au sein d'une tranquillité profonde. Le jour de la fête de dona Concha approchait, et son père s'app préparait à la célébrer par un grand bal, lorsqu'un événement inattendu vint troubler le bonheur de cette famille.

Murviedro avait suivi une tout autre route. Au lieu de rester tranquillement dans son château comme Lauvedra, il s'était rendu à Madrid où il avait assisté à tous les conciliabules secrets qui s'y

tenaient alors, et il était devenu l'âme de toutes les conspirations contre le gouvernement de l'intrus. On le voyait parcourir à pied les montagnes, et organiser partout des guérillas; il avait établi une correspondance active avec tous les courriers de la province, et il exerçait une grande influence dans la junte provisoire, qui, en apparence, agissait de concert avec les Français, tandis qu'elle travaillait en secret contre eux. Souvent il se montrait aux environs, entouré d'une escorte militaire; et sans titre, sans mission, il avait acquis un pouvoir immense dans le pays.

Don César avait souvent reçu des avertissements secrets; ils s'étaient multipliés au temps où il se préparait à célébrer la fête de sa fille, mais il se trouvait en sûreté au milieu de ses vassaux et des nombreux ouvriers qu'il employait, et il ne prit aucune précaution pour se défendre.

Il eut tort. Au moment où il faisait dresser dans son salon un tableau transparent qui représentait sa fille et sa sainte patronne au milieu de radieux rayons de gloire, une troupe de cavaliers mit pied à terre devant le château. Don Murviedro se fit annoncer.

Avant que don César fût remis de sa surprise, Murviedro entra et lui présenta une sorte de mandat d'arrêt en lui enjoignant de se laisser conduire à la prison de Jaën. Dona Concha et sa mère, dans le premier moment d'effroi que leur avait causé la vue de Murviedro, étaient accourues auprès de don César. A peine dona Concha, qui était encore une enfant, eut-elle entendu les paroles de Murviedro, que, déployant une présence d'esprit extrême, elle disparut, tandis que don César discutait la validité de l'ordre qu'on lui présentait; elle revint quelques instants après, et faisant un signe à son père, elle lui montra d'un coup d'œil tous les gens du château, rassemblés en armes sous le vestibule.

Lauvedra reprit courage. Il se refusa à obéir, et se montra disposé à faire bonne résistance.

Murviedro hésita un instant, puis,

tirant un pistolet, il le déchargea sur don César qui expira sans pousser un seul cri. Dona Lauvedra tomba sans mouvement dans les bras de sa fille.

— *Ave Maria!* La vengeance est bonne. Je la tiens donc enfin! dit Murviedro en se baissant sur le cadavre de don César, et en arrachant la bague de diamants qui se trouvait à son doigt.

— Tuez le meurtrier! Tuez le larron! s'écria dona Concha, qui tenait toujours sa mère dans ses bras.

— Je ne suis point un larron, dit fièrement Murviedro. Cette bague m'a toujours appartenu; mais n'importe, je vous en rendrai la valeur.

A ces mots, il jeta une bourse pleine d'or sur les genoux de dona Concha, et s'éloigna rapidement avec sa troupe. Tout ceci avait été l'affaire de quelques instants, et personne n'avait songé à l'arrêter.

Ce premier acte de violence entre les partis qui divisaient la province produisit une grande sensation à Jaën; mais il fut bientôt suivi de tant d'autres actes plus terribles encore, qu'on ne tarda pas à l'oublier. — Deux ans s'étaient écoulés; dona Lauvedra s'était enfin résignée à son sort, et se montrait plus calme sur le passé; mais dona Concha ne se résignait pas aussi facilement. Elle avait aimé son père trop tendrement, trop uniquement peut-on dire, pour que son cœur, jeune et brûlant, ne fût pas altéré de vengeance. Le soleil ardent de l'Espagne avait développé de bonne heure le corps de dona Concha.

L'excès d'infortune fit aussitôt mûrir prématurément son esprit.

Ses yeux noirs et brillants n'avaient rien perdu de la vivacité de son âge, mais elle semblait avoir pris la vie plus au sérieux. Les regards de la jeune fille s'arrêtaient avec moins de feu sur les charmes et les avantages extérieurs des nombreux adorateurs qui l'assiégeaient déjà, elle semblait chercher à pénétrer dans leur âme, et, en dépit des exhortations de sa mère, qui sentait profondément combien il importait de se donner un protecteur dans ces temps de trou-

bles, elle refusa les hommages de tous les *mayorazgos* (on nomme ainsi les aînés nobles des possesseurs de majorats) qui se présentaient. — Ils sont trop vains et trop sots, disait-elle. Pour les jeunes officiers, elle les trouvait trop impérieux auprès d'elle et trop soumis devant leurs chefs; et elle les nommait un composé de despotes et d'esclaves. Pour les marchands, ils usaient leur âme à calculer un bénéfice d'un quart de réal, elle ne pouvait les supporter.

Dona Concha approchait de sa quinzième année, et sa mère la pressait chaque jour de faire un choix.

— Ma mère, laisse-moi rester avec toi ! lui dit-elle enfin. Personne ne menace de troubler notre repos, depuis deux ans j'ai appris beaucoup de choses. — Je n'épouserai jamais un homme que je n'aime pas, et nomme-moi un de ces gens-là qui mérite de l'amour.

— Toute la jeune noblesse de la province est à tes genoux.

— Mais suis-je aimée ? Qui me connaît, qui me soupçonne, qui me devine ? Ils adorent ma fortune, mon visage rouge et blanc ! Tout cela durera peut-être peu de temps, et alors que deviendra leur amour ? D'ailleurs, ajouta-t-elle d'un air sérieux et les yeux baissés, mais sans rougir, d'ailleurs j'ai déjà un fiancé que j'aime.

— Qui donc ? demanda sa mère frappée de surprise.

Dona Concha secoua la tête.

— Qui, ma chère fille ? répéta la veuve. Je cherche et je cherche en vain. Je ne trouve personne à qui tu aies accordé un sourire véritable. Qui, voyons ?

La jeune fille gardait toujours le silence.

— Ma chère enfant ne me trouve-t-elle pas digne de sa confiance ! demanda dona Lauvedra, les yeux baignés de larmes, cela est bien cruel !

— Puis-je le nommer ? dit enfin dona Concha à voix basse. Je ne le connais pas.

— Et tu l'aimes, m'as-tu dit ? Mariquita, que dois-je penser ?

— Je l'aimerai ! Tu me tourmentes, ma mère, répondit dona Concha avec vivacité. Eh bien ! je veux tout te confier, mais ne te moque pas de moi, ne me chagrine pas, et ne cherche pas à me détourner d'une pensée qui est enracinée au fond de mon cœur. J'aime celui qui vengera la mort de mon père, je n'aurai d'autre anneau de mariage que la bague qu'il portait à son doigt, trempée dans le sang de son assassin.

La mère pâlit. — Pauvre enfant ! dit-elle, je crains bien alors que tu ne trouves pas de mari. Tu as raison cependant : Murviedro n'est pas digne de voir la lumière du jour ; mais il est devenu puissant, son nom est la terreur des Français, et son crédit est immense. Tu n'auras pas de fiancé !

— Eh bien ! ma mère, répondit gravement dona Concha, si je ne trouve pas d'époux sur la terre, j'en chercherai un dans le ciel. Ce qui ne peut se faire ici-bas, s'exécutera là-haut. J'ai fait mon choix, ma mère : mamain au vengeur de mon père, ou un voile noir sur ma tête !

Dona Lauvedra se mit à réfléchir profondément.

— Puisque tu es si résolue, dit-elle, je pourrai te nommer un époux. Que penses-tu de ton cousin Manzorès ?

— De ce pauvre garçon aux joues pâles et aux regards effarés ? Il dit qu'il m'aime. Il est le plus proche héritier de mon père ; si je meurs, il arrivera fort commodément à hériter.

— Ne le méconnaiss pas ; il te chérit : toi, pourras-tu l'aimer ?

— Je ne sais, ma mère, je ne connais pas ce que vous nommez l'amour. — Ce que j'en ai ouï dire, ce que j'en ai lu dans les livres, ce qu'en disent les romances, rien de tout cela n'a réveillé une voix dans mon sein. S'il a du courage, je crois que je l'aimerai.

Don Manzorès vint le soir au château. A un signe que lui fit dona Lauvedra, il quitta le cercle brillant qui s'était formé autour de dona Concha, et passa avec la bonne dame dans le cabinet voisin.

— J'ai enfin obtenu ses confidences, cousin Manzorès, lui dit-elle avec feu.

Concha ne s'oppose pas à nos vœux, mais...

Elle lui découvrit alors, mais en d'autres mots, les conditions expresses auxquelles sa fille consentait à accepter un mari. Le cousin parut atterré. — Laissez-moi faire, dit-il ; j'ai eu autrefois un libre accès dans la maison de Murviedro, je pourrais l'avoir encore... Quoi qu'il arrive, je sais la corde qu'il faut toucher.

Le soir même, avant qu'on se séparât, il trouva l'occasion de parler en secret à dona Concha. Avec quelque adresse qu'il s'y prit, elle soupçonna que sa mère n'avait dévoilé qu'une partie de son secret. Manzorès lui-même ne lui cacha point qu'elle ne lui avait donné qu'un léger espoir, mais que l'ardeur de son amour lui ferait tout accepter avec empressement.

— L'assassin doit mourir, ajouta-t-il, mais il faut du temps ; ce n'est que par la ruse qu'on trouvera un moment favorable.

— Par la ruse, répéta dona Concha.

— Comment agir autrement ? Il ne sort jamais sans une escorte. Il ne s'agit que de surprendre sa confiance et de ne pas se rendre suspect d'abord, afin d'arriver à ce but qui me donnera mon bien le plus cher, puis pour ne pas m'exposer à la vengeance de ses amis, qui ne me laisseraient pas en possession de ce bien que j'aurais tout fait pour obtenir. Le poison arrangera tout.

— Fi donc ! cousin, dit dona Concha. La vengeance doit être publique ; son sang doit couler, que ce soit par une balle ou par la lame d'une épée. Le poison n'est qu'à l'usage des lâches. Allez ! vous n'êtes pas mon homme.

— Quoi ! belle cousine, l'assassiner ! Ah ! vous voulez ma mort, mais non pas mon bonheur.

— Je pensais, cousin, que vous aviez du courage ! La mort que vous lui destinez ne pourrait se payer qu'avec la bourse qu'il nous a jetée, et je ne sais en vérité ce qu'elle est devenue. Allez ! ne le tuez pas, car je ne vous donnerais pas ma main. Il faut que j'estime celui dont je porterai le nom.

Elle le quitta et rentra dans le salon. Une satisfaction semblable au sentiment qu'on éprouve lorsqu'on vient d'échapper à un danger était répandue dans ses traits. Don Manzorès reparut quelques moments après. Il avait l'air sombre et ne tarda pas à sortir.

L'entretien de dona Concha avec Manzorès avait produit sur la jeune fille une impression profonde. Elle avait reconnu combien le monde au milieu duquel elle vivait était loin de partager sa résolution et son courage ; et elle désespérait de trouver une âme qui pénétrât la sienne, en sympathisant avec ses idées de vengeance. — Je le vois, se disait-elle en soupirant, le couvent sera mon lot, et Jésus-Christ, mon époux céleste, se chargera de me venger.

Cependant, toutes les chaleureuses impressions de la jeunesse s'élevaient en elle contre cette pensée. Pour sa mère, elle rêvait sans cesse aux moyens de calmer l'esprit bouillant de sa fille. Elle pensa qu'il fallait d'abord essayer de parler à ses sens. Elles menaient une vie calme et paisible ; leurs plaisirs se bornaient à quelques *tertullias*, et elles ne recevaient qu'un petit nombre d'habitants de la ville. Ne pouvait-il donc se trouver à Jaën et dans ses environs un jeune homme dont le courage et l'amabilité fissent impression sur l'âme de dona Concha ? Depuis la mort de don César, la mère n'avait visité que rarement la maison de campagne, et dona Concha ne l'avait jamais revue. Tous les préparatifs de son malheureux jour de fête étaient restés dans le même état, et ce jour approchait de nouveau. Dona Lauvedra, sur qui toutes les vieilles habitudes de la vie avaient repris leur empire, pria sa fille de reparaître dans les lieux où elle avait passé son enfance, et de permettre qu'on y célébrât par une fête ce jour qui jadis avait toujours été un jour de joie dans la famille. Dona Concha n'osa pas refuser à sa mère et céda à ses instances.

La veille du jour indiqué, la mère et la fille arrivèrent au château. En posant le pied sur le seuil, tout l'espace du temps qui s'était écoulé entre cet instant

et l'assassinat de son père s'effaça tout à coup dans l'esprit de dona Concha, et le spectacle sanglant qu'elle avait eu sous les yeux se ranima avec toute l'énergie de ses couleurs. Ses artères battaient avec violence, son sang bouillonnait avec impétuosité dans ses veines, et au milieu d'un murmure confus qui bourdonnait à ses oreilles, des milliers de voix lui criaient : Vengeance ! Son sein se gonflait avec tant de force qu'il semblait près de se briser. Cependant elle dormit fort bien, car le voyage l'avait fatiguée. En ouvrant ses paupières, un soleil brillant salua son réveil, et elle se leva avec gaieté. Le riche habillement de satin blanc que lui présentait sa mère l'occupa même agréablement ; elle se trouva belle, et se montra joyeuse de sa beauté, seulement elle éprouva un léger tressaillement lorsque la camériste fit la remarque qu'il ne lui manquait qu'une couronne blanche pour avoir l'air d'une fiancée.

Tous les convives étaient déjà arrivés lorsque Manzorès accourut, plus pâle et plus défait que de coutume.

— Ne savez-vous point ce qui est arrivé cette nuit ? s'écria-t-il en arrivant.

Tout le monde l'entoura avec inquiétude.

— Le terrible Horqueto s'est jeté inopinément avec sa bande sur le château de Murviedro et l'a entièrement pillé, bien qu'on prétende que le maître y fût revenu par hasard quelques heures auparavant. Il paraît que les brigands n'ont pas autant de peur de lui que les honnêtes gens. On dit qu'il s'est défendu en vrai diable, et qu'il a été tué ou qu'il est en fuite. La terreur est dans les environs, et chacun craint d'éprouver le même sort.

— Oserait-il venir ici, où se trouve tant de monde ? demanda dona Lauvedra, en cherchant à déguiser sa frayeur.

— Que n'ose point Horqueto ? répondit Manzorès, en haussant les épaules. Mais j'ai déjà fait demander à Jaën un détachement de soldats français.

Dona Concha garda le silence, son

cœur battait violemment. Le château de Murviedro saccagé, lui-même tué peut-être !

— Nous n'avons rien à craindre ! dit Manzorès en cherchant à se remettre. Nous sommes en trop grand nombre ici pour que Horqueto songe à nous attaquer ; et deux attaques si proches l'une de l'autre seraient une chose inouïe !

— Qui a peur, ici ? s'écria dona Concha d'une voix ferme. Pour moi, il me semble que ces brigands ne pourraient me faire aucun mal. Ils ont brûlé le château de Murviedro, ils ont assassiné peut-être Murviedro lui-même. — *Viva Horqueto !*

— Senora ! s'écria un des convives, étonné.

— Pardonnez-moi, répondit dona Concha en se remettant promptement. Je suis la fille de don César, et à cette place où vous êtes j'ai vu couler son sang !

Elle tomba sur son siège à demi évanouie. Tout le monde s'empressa autour d'elle ; mais elle reprit presque aussitôt ses sens, et fit les honneurs du repas avec une grâce et une sérénité parfaites. D'après ses ordres, tous les paysans restèrent au château et dansèrent tout le soir sur une vaste pelouse, non loin de la porte principale. Dona Concha elle-même, qui n'avait pas dansé depuis deux ans, semblait vouloir réparer le temps perdu ; ses petits pieds la soulevaient avec agilité et la balançaient aux sons d'une musique bruyante. La joie régnait dans les cours, dans le parc et dans les salons.

Tout à coup, les domestiques se précipitèrent avec effroi dans le château, en prononçant le nom de Horqueto.

— Horqueto ! répétèrent tous les danseurs en demeurant tout à coup immobiles. Où est-il ?

— Il vient par le jardin ! répondit le maître d'hôtel tout tremblant. Un de ses gens a escaladé les murs et ouvert les portes.

— Aux armes ! s'écria Manzorès en pâlisant, et il sortit suivi de quelques jeunes gens. Toute l'assemblée se précipita hors des portes de la salle, par

lesquelles pénétraient presque au même instant les gens de la troupe de Horqueto. Le terrible brigand parut bientôt lui-même.

C'était un joli garçon, vêtu avec goût, la lèvre ombragée d'une légère moustache; il avait l'air distingué et mécontent, toute la tournure d'un *gentleman* en voyage. Au reste, dans tous ses traits était écrit que c'était là un homme. Soit que ce fût cette impression ou la vue de l'anneau que cherchait son regard et qu'elle aperçut au doigt de Horqueto, dona Concha, qui était restée dans le salon avec un petit nombre de personnes, sentit son cœur impétueusement, irrésistiblement entraîné vers le brigand. Elle s'aperçut à peine que sa mère, les bras étendus vers elle, à demi évanouie, était tombée aux pieds de Horqueto et embrassait ses genoux; elle ne vit que lui. Horqueto jeta un regard avide sur le buffet chargé d'argenterie, sur les candélabres massifs et sur les choses précieuses qui couvraient les murailles et même le parquet, où les dames, dans leur épouvante, avaient jeté leurs bijoux en fuyant; mais, tout à coup, son œil noir s'arrêta sur dona Concha, calme et ravissante, et il la contempla de plus en plus, ne pouvant détacher ses regards de cette figure céleste. Habitué à ne voir que des traits contractés par la terreur, des visages pâles, des lèvres violettes et tremblantes, il ne pouvait se lasser de contempler cette fraîcheur, cet éclat de santé, ces yeux sereins et ce maintien plein de dignité. Dona Concha semblait exercer sur lui le même charme qu'il exerçait sur elle.

— Non ! s'écria-t-il enfin. Je ne veux rien, rien qu'elle ! — Elle ! répéta-t-il, et il tomba devant la jeune fille, les mains sur la poitrine et la tête baissée, dans l'attitude qu'il eût prise devant l'image d'une sainte madone.

— Mets cet anneau à mon doigt, et je t'appartiendrai, dit-elle en respirant avec peine.

— Cet anneau ! s'écria-t-il joyeusement.

— Oui, pourvu que tu l'aies retiré d'un doigt qui ne puisse plus se mouvoir !

— J'ai tué Murviedro. Le coquin s'est bien défendu. Ces diamants m'avaient presque aveuglé, en me battant avec lui; mais grâce à ma patronne, je lui ai ouvert le ventre, de la longueur de votre jolie main, senora.

— Je suis à toi ! Viens.

— Ma fille ! ma fille ! s'écria dona Lauvedra d'une voix lamentable.

— Pauvre mère ! dit celle-ci douloureusement. Tu le sais, je l'ai juré.

— Mais, dit la mère en rassemblant ses forces, mais s'il a déjà une femme ?

Dona Concha pâlit. — Alors, ma mère, murmura-t-elle en tremblant, mon sort est décidé. Avant que le soleil se couche, je me ferai couper les cheveux et je changerai cette robe de soie que tu m'as donnée pour un habit de nonne.

— Je n'ai point de femme ! dit Horqueto, à qui la joie et la surprise firent perdre contenance, peut-être pour la première fois de sa vie.

— Viens donc ! s'écria la jeune fille; et les roses reparurent sur ses joues. — Ne pleure pas, ma mère ! ajouta-t-elle en baisant ses mains avec ardeur. Ta fille ne sera pas malheureuse, car je l'aime ! — Depuis quelques minutes, je sais ce qu'est l'amour. Mais pour l'honneur de notre nom, cache mon secret. — Dis qu'il m'a enlevée.

— C'est ce que je fais ! s'écria le brigand; et il partit avec elle.

A. LOÈVE-VEIMARS.

LE POÈTE MATELOT



N armateur de Saint-Malo, M^{***}, voulut, il y a une dizaine d'années, aller lui-même à la pêche de la morue. Il fit assez heureusement cette campagne, et n'est pas retourné se promener sous les frimas de l'Amérique septentrionale; mais il a conservé de son voyage bien des souvenirs intéressants, et j'ai trouvé dans son journal un épisode que je vais vous transcrire ici textuellement pour ne lui rien ôter de son originalité.

« Mes engagements étaient achevés, tous mes équipages au complet et je n'attendais plus que le vent pour appareiller sur le *Saint-Vincent* lorsqu'un de mes matelots-pêcheurs se cassa la jambe. Tandis que je m'occupais de lui chercher un remplaçant dans mes autres équipages, je vis arriver à mon bureau un jeune homme vêtu avec toute l'élégance d'un matelot endimanché. Sa taille était moyenne, mais il était fort et bien pris. En se présentant à moi, il ôta son petit chapeau ciré entouré d'une faveur noire, dont les bouts flottaient par derrière; puis, se détournant pour retirer d'un tour de main la praline de tabac qui roulait dans sa bouche, il s'approcha de moi et prit hardiment la parole :

— C'est moi qui viens remplacer le nommé Nicot, dit le *Trembleur*, qui a eu la jambe cassée.

— Pour quelle bourse as-tu navigué jusqu'ici?

— Pour la mienne. J'suis pêcheur et ménétrier d'l'aut bord de l'eau, à Saint-B.

— Tu n'as donc jamais navigué?

— Je n'ai fait que deux courses pour le cabotage, mais ce n'est pas une raison; j'sais ben ce que c'est.

— Tu me parais bien jeune?

— Vingt-deux ans et deux enfants.

Je le regardai quelques moments en

silence; son front élevé, couvert de longues boucles de cheveux noirs, de grands yeux noirs, sous des sourcils épais, un nez bien fait, quoique légèrement relevé; un bouche assez large, mais bien fendue; enfin une physionomie mobile et pétillante d'expression; tout cela fixait mon attention et m'inspirait un intérêt que je ne pus m'empêcher de manifester aussitôt, et lui donnant une poignée de main :

— C'est bien, mon brave; 100 francs, un tierçon, et tu partiras avec moi. Il n'y a pas un instant à perdre!...

Il jeta sa jambe en arrière pour me remercier, prit le bon pour engagement et alla chez le notaire. Le surlendemain il répondit à l'appel, et nous appareillâmes à cinq heures du matin, par un fort beau temps, avec un petit vent de sud-est si faible, que nous ne filions pas cinq nœuds (environ une lieue et demie) à l'heure. Cependant, vers le soir, le temps se rafraîchit : le vent passa au nord est et nous perdîmes de vue le cap Finistère. Pour la première fois je me trouvais exilé de la terre, et ce fut pour moi un étrange spectacle de voir du bleu de tous côtés. On m'avait cent fois rendu compte de cette situation unique; mais il est impossible de s'en faire une juste idée à moins de s'y trouver soi-même. En regardant autour de moi, j'éprouvai d'abord un violent serrement de cœur., et je ne sais quel regret vague de tout ce que j'avais quitté pour satisfaire mon caprice. « Au moins, me disais-je, « tous ces pauvres gens s'embarquent « pour gagner une fortune ou du pain... « Je n'ai encore, il est vrai, ni femme, « ni enfants, mais je laisse là-bas mes « parents, un ami sincère, et peut-être « ne dois-je plus les revoir!... » Ces réflexions me navraient; elles ont quelque chose de celles qui doivent troubler les derniers moments d'un mourant.

Lorsque la nuit devint plus sombre, il ne resta sur le pont que l'officier et les matelots de quart, parmi lesquels se trouvait le ménétrier de Saint-B. Je m'approchai de lui et le trouvai aussi triste que moi. Il affecta cependant de paraître gai, me demanda si j'étais malade, et me fit observer que nous filions plus de huit nœuds. En même temps il poussa involontairement un grand soupir, marmotta quelques mots entre ses dents, et garda le silence.

— Qu'as-tu donc, mon pauvre Joseph? lui dis-je, en lui serrant la main.

— Oh! c'est rien, not'armateur, voyez-vous; il faut prendre le temps comme il vient... Vous n'avez donc rien laissé là-bas, vous? pas même une pauv' petite femme?

— Mais j'ai laissé des parents, des amis... Pourquoi me fais-tu cette question, Joseph?

— Oh! c'est rien, not' armateur, voyez-vous...

Alors, serrant ses bras nerveux croisés sur sa poitrine, il leva les yeux aux cieux, poussa un grand soupir et se tut. Je respectai son secret pendant quelques instants; mais la curiosité l'emporta bientôt sur ma discrétion: j'interrogeai de nouveau le pauvre Joseph qui me répondit enfin brusquement: « Eh bien oui, j'ai du chagrin dans le cœur!... Et il se mit à chanter sur un vieil air breton la romance suivante :

Près de son feu, ma pauv' Gillette,
Écout' le vent qui souffle au nord
Sur le bord,
Et chante à Suzon qui s'endort
Et sourit à Charlot qui tette,
Inquiète.

Mais quand ils dorment tous les deux,
Gillette en priant, pleure, pleure,
A cette heure
Et pense à moi; car je demeure
Toujours dans son cœur amoureux
Malheureux.

Près de son feu, ma pauv' Gillette
Écout' le vent qui souffle au nord
Sur le bord
Et s'dit : Mon Dieu, s'il était mort!...
Et sourit à Charlot qui tette
Et s'arrête.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Joseph lorsqu'il acheva de chanter. Je pleurais aussi, moi, ou peu s'en fallait, car il y avait dans sa voix beaucoup de sentiment musical, et une sensibilité exquise.

— Ces couplets sont de ta façon? lui dis-je.

— C'est vrai, not'bourgeois, c'est vrai. M. le curé m'a pris les chansons de Béranger, mais ça n'empêche pas que j'y ai lu bien des fois...

— Comment, M. le curé t'a pris Béranger?

— C'est-à-dire, qu'il l'a pris à not' femme... Il y a eu, voyez-vous, un missionnaire qui a prêché contre la danse, contre M. Béranger et contre moi, en sorte qu'il a forcé not' femme qui se confessait à lui, de lui donner les chansons de Béranger... Ce n'était rien, voilà que nos filles n'ont plus voulu danser, et je me suis plaint à not' curé, qui m'a dit (car il est bon enfant not'curé) : « Sois tranquille, mon pauvre Joseph, ça reviendra; mais ça n'fait pas de mal qu'on retourne un peu trop au bon Dieu, car on n'y pensait guère. »

— Ça, c'est vrai, M. le curé, que je lui dis, mais il faut vivre en attendant; ma femme est enceinte du second et la pêche ne donne guère. « Eh bien, me dit-il, j'aurai soin de vous; mais ne dis rien, Joseph, ne te plains pas, ou bien il t'arrivera malheur... Enfin, je te mettrai au lutrin, et tu auras trente sous tous les dimanches; es-tu content? » J'aurais dû l'être, et puis il est si bon, not' curé; car enfin il ne me connaissait pas puisque je ne vas guère à l'église, et que not' femme n'y va guère que le dimanche... Aussi rien ne l'obligeait à m'être utile... Mais pas du tout, j'avais tant d'humeur que je ne voulais rien entendre, et le dimanche suivant, malgré les prières de ma femme je m'en fus faire le diable à l'église et mettre tout sens dessus dessous. On me mit à la porte, tout le monde fut contre moi, et sans M. le curé, ils m'auraient tué... J'avais tort aussi... Enfin, il a fallu m'embarquer huit jours après l'accouchement de not' femme, voilà mon histoire, not'armateur.

Et il demeura pensif, les yeux fixés au ciel, et reprit le dernier couplet de sa chanson :

Près de son feu, ma pauvre Gillette,
Écoute le vent qui souffle au nord
Sur le bord
Et s'est dit : Mon Dieu, s'il était mort!...
Et sourit à Charlot qui tette
Et s'arrête...

— Allons, lui dis-je, allons, je ne veux pas te voir triste comme cela... Qu'as-tu encore?

— Oh! ce n'est rien, not' armateur... Une idée, voyez-vous, une idée qui me revient... Ça te portera malheur, Joseph, ça te portera malheur, qu'il me dit, ce pauvre M. le curé...

— Eh bien! est-ce que tu serais superstitieux?

— Ce n'est pas ça, not' armateur, mais, voyez-vous, un pressentiment... Ah! tenez, vous avez raison, je ne sais ce que je dis.

Tandis que nous parlions, le temps s'était refroidi. Le lieutenant me prédit que nous allions avoir un *bon grain* (une bourrasque) et aussitôt je fis distribuer de l'eau-de-vie aux matelots.

Ils se frottaient les mains encore avec les restes de leur ration, lorsqu'une grêle épaisse vint préluder au grain. En même temps, le vent passa au nord-ouest, et devint si violent, qu'on fut obligé de prendre des ris. Cependant la mer ne fut pas très-houleuse. J'allais me réfugier dans ma chambre, et, ayant déjà descendu plusieurs marches de l'escalier, je n'avais plus que la tête sur le pont, lorsqu'un cri aigu me fit remonter aussitôt; c'était Joseph qui venait de tomber à la mer, en faisant une manœuvre. On voulut lui jeter une corde, mais il avait disparu, et ce ne fut qu'après quelques minutes qu'on crut l'apercevoir assez loin de là, sur le sillage du navire.

Je fis mettre aussitôt le canot à la mer, et j'y descendis moi-même avec un matelot, tandis qu'on mettait en panne; car le navire filait en ce moment près de onze nœuds. Nous parvîmes à retrouver Joseph, mais il était mort...

Lorsque le jour se leva, le vent avait cessé, la mer était tout à fait calme, l'air doux, mais le ciel toujours couvert de nuages épais. Nous descendîmes Joseph dans la cale, où tout l'équipage vint le contempler, les yeux gros de larmes. L'eau avait rejeté en arrière ou sur les côtés les longues boucles de ses cheveux noirs, son front découvert était plus pâle que le reste de sa figure, il semblait que la mort l'avait touché là... On ne put m'arracher d'auprès de lui, et j'y passai la journée entière.

Vers le soir, je vis approcher un matelot portant une aiguille à voile et un hamac. Il se mit à l'ouvrage, et avec mon aide, il eut bientôt enseveli son camarade. Alors il remonta sur le pont, et revint avec du goudron bouillant dont il couvrit le cercueil *marin* de Joseph. Un quart d'heure après, on le porta sur le pont, et tout l'équipage se rassembla pour la dernière prière, qui fut un *Pater* et un *Ave*. Alors on attachait un boulet à la partie inférieure du cercueil, une corde à l'extrémité supérieure et on le laissa glisser dans la mer. A l'approche de la nuit le vent était devenu plus fort, et, en un clin d'œil nous eûmes perdu de vue l'écume légère qui marqua pour un instant la tombe du malheureux Joseph...

La nuit fut bien triste pour tout l'équipage. Le lendemain on sentit plus que jamais que la famille avait perdu un de ses membres; on en parla longtemps avec des regrets amers, et je ne l'oublierai jamais.

A mon retour à Saint-Malo, j'allai voir sa jeune veuve; je trouvai chez elle le curé, tenant sur ses genoux les enfants du pêcheur. Ce bon vieillard était chéri de tous ses paroissiens; on ne l'accusait que de ne pas enrichir son église. Je le chargeai d'annoncer à Gillette la triste nouvelle, et je donnai un autre prétexte à ma visite... »

Ici se termine le récit que j'ai entre les mains. J'ai ouï dire que M^{***} n'a pas cessé de soutenir Gillette et ses deux enfants.



L'HISTOIRE DE LA BELLE JEANNE, LA BERGÈRE

CONTE RUSTIQUE.

I

BERGÈRE, belle bergère, gardant tes blancs moutons, filant ta quenouillette, chantant des cantiques, écoute : je suis riche et puissant seigneur ; si tu voulais complaire à mon amour, je te donnerais tous les biens que tu pourrais désirer.

— Seigneur, riche et puissant seigneur, vous ne me séduirez point. Je veux rester sage, et je n'ai pas besoin de vos trésors. Faites-en meilleur usage. Au lieu de vous en servir pour acheter la beauté, soulagez les pauvres souffrants, donnez du pain à ceux qui ont faim, des habits à ceux qui sont mal vêtus. Allez ! et laissez-moi garder mes blancs moutons, filer ma quenouillette, chanter des cantiques...

— Bergère, belle bergère, ne parlons point de ces misérables gens. Je n'en veux prendre nul souci. Qu'ils s'arrangent comme ils pourront ! Parlons seulement de toi. Tu es belle ; si tu étais vêtue des beaux vêtements que je te donnerais, il n'y aurait point de riche dame plus belle que toi. Viens. Au lieu de t'ennuyer dans cette bruyère déserte, tu auras tous les plaisirs ; au lieu d'habiter une vilaine et étroite maison, tu logeras dans un grand château doré. Profite du beau temps de ta jeunesse pour être heureuse.

— Seigneur, riche et puissant seigneur, le bonheur de la vie sur terre ne dure pas longtemps : le bonheur de la vie du ciel dure toujours.

— Bergère, belle bergère, tu prêtes donc croyance à ces mensonges que l'on fait entendre aux pauvres gens, pour qu'ils endurent tout sans se plaindre ?

— Seigneur, riche et puissant seigneur, oui, j'y prête croyance : c'est ma religion que je veux suivre et garder.

— Bergère, belle bergère, tu as tort. Je reviendrai dans deux jours savoir si tu veux complaire à mon amour... »

.

II

« Bergère, belle bergère, les deux jours sont écoulés. Veux-tu complaire à mon amour ?

— Seigneur, riche et puissant seigneur, me donnerez-vous tout ce que je désirerai !

— Bergère, belle bergère, désire, et tes désirs seront accomplis.

— Seigneur, riche et puissant seigneur, je désire que vous m'achetiez, dans la plaine qui est là devant vous, mille arpents de terre bonne au labour.

— Bergère, belle bergère, j'ai dans mon pays mille fois mille arpents de terre. Viens avec moi : tu prendras, pour en être maîtresse, le nombre d'arpents que tu voudras, sans qu'il soit besoin que j'en achète dans la plaine qui est là devant moi.

— Seigneur, riche et puissant seigneur, c'est mon désir.

— Bergère, belle bergère, il en sera fait selon ton désir. »

.

III

« Bergère, belle bergère, voici : j'ai acheté mille arpents de terre ; ils sont à toi, je te les donne. Vas-tu maintenant complaire à mon amour ?

— Seigneur, riche et puissant seigneur, je désire encore que vous me fassiez construire autant de maisons qu'il y a de fois dix arpents, maisons point trop grandes, mais commodes à habiter.

— Bergère, belle bergère, j'ai dans

mon pays des châteaux, des maisons en quantité. Viens avec moi, tu choisiras les châteaux et les maisons que tu voudras, et tu en seras maîtresse, sans qu'il soit besoin que j'en fasse construire dans la plaine.

— Seigneur, riche et puissant seigneur, c'est mon désir... »

.

IV

« Bergère, belle bergère, voici : les maisons sont construites sur les mille arpents. Vas-tu maintenant complaire à mon amour ?

— Seigneur, riche et puissant seigneur, je désire encore que vous fassiez mettre dans chaque maison un mobilier de bois blanc, des lits, des tables, des chaises, et aussi des armoires pleines de linge roux tout neuf.

— Bergère, belle bergère, j'ai dans mes châteaux des meubles magnifiques et des armoires pleines de linge fin. Viens avec moi, tu choisiras tout ce qui te plaira, sans qu'il soit besoin que je garnisse de meubles les maisons de la plaine.

— Seigneur, riche et puissant seigneur, c'est mon désir. »

.

V

« Bergère, belle bergère, voici : les maisons sont garnies de meubles. Vas-tu maintenant complaire à mon amour ?

— Seigneur, riche et puissant seigneur, je désire encore que vous fassiez mettre dans chaque maison cent écus d'argent bien comptés, et que vous me donniez ensuite les clefs des maisons.

— Bergère, belle bergère, j'ai un trésor dans une chambre de mon château. Viens avec moi, je te donnerai la clef de cette chambre, et tu pourras prendre autant d'or, autant d'argent que tu voudras, sans qu'il soit besoin que j'en fasse porter dans les maisons de la plaine.

— Seigneur, riche et puissant seigneur, c'est mon désir. »

.

VI

« Bergère, belle bergère, voici : les cent écus d'argent sont dans chaque maison. Je t'apporte les clefs. Vas-tu maintenant complaire à mon amour ?

— Seigneur, riche et puissant seigneur, venez dans deux jours aux maisons de la plaine : vous m'y trouverez.

— Bergère, belle bergère, pourquoi veux-tu que j'aie te retrouver en ces pauvres demeures ? Viens avec moi dans mon château tout brillant d'or, dans mon appartement tout tapissé de soie.

— Seigneur, riche et puissant seigneur, c'est mon désir. »

.

VII

Et la belle bergère s'en alla par le village ; et aux gens qui manquaient de pain, qui manquaient d'habits, qui n'avaient pas de maison, elle dit : « Suez-moi. »

Et ils suivirent la belle bergère, les uns solitaires, les autres par famille.

Elle les mena dans la plaine.

Et à chacun de ceux qui étaient solitaires, comme à ceux qui étaient par famille, elle donna la clef d'une maison, en disant :

« C'est votre maison, entrez-y ; ensuite, mesurez chacun dix arpents dans la plaine : ce sera votre champ. Travaillez, ne vous jalousez point ; et vous serez heureux. »

Puis, quand ils furent tous entrés dans leur maison, et qu'ensuite ils eurent tous mesuré leur champ, elle les rassembla, et, suivie de tous, elle fit, portant une croix, le tour des mille arpents.

Le lendemain, ils se mirent tous à travailler de bon cœur ; et la belle bergère allait de l'un à l'autre, leur répétant :

« Ne vous jalousez point, ne vous jalousez point : vous serez heureux. »

Et ils étaient heureux, ne se jalou-
sant point.

VIII

Le surlendemain, comme la belle bergère était sur les bornes des mille arpents, parlant avec ceux qui travaillaient, voilà que se montra le seigneur :

« Bergère, belle bergère, les deux jours sont écoulés, je viens te retrouver. Vas-tu maintenant complaire à mon amour ? As-tu quelque désir encore ? »

— Seigneur, riche et puissant seigneur, je ne complirai point à votre amour : mon désir est que vous vous retiriez.

— Bergère, belle bergère, si je t'ai donné tous ces biens, tu m'en as promis le prix. Pourquoi manques-tu à ta promesse ?

— Seigneur, riche et puissant seigneur, ne comprenez-vous pas que j'ai deviné qui vous êtes ?

— Bergère, belle bergère, qui suis-je donc ?

— Vous êtes le mauvais esprit, vous êtes Satan, le roi de l'enfer. Ne cherchez plus à me tromper. Je vous reconnais bien. Oui, votre visage est le visage d'un beau seigneur (car vous avez le pouvoir de changer votre visage) ; mais vous ne pouvez pas changer votre front cornu, vos pieds fourchus et vos doigts crochus : aussi vois-je bien vos cornes sous votre grand chapeau doré ; aussi vos grands souliers à éperons ne cachent-ils pas vos pieds de chèvre ; aussi vos ongles noirs font-ils des trous à vos gants brodés. Vous avez voulu me faire manquer à la sagesse, à la religion. Vous n'avez point réussi. Retournez dans l'enfer.

— Bergère, je te reprendrai les biens que je t'ai donnés.

— Vous ne le pourrez pas. Nous avons porté tout autour des mille arpents la croix sainte qui les a bénis de son

ombre. Ils ne sont plus à vous : ils sont aux pauvres du bon Dieu.

— Bergère, j'irai à toi, je t'emporterai et tu m'appartiendras.

— Roi de l'enfer, vous ne pourrez pas venir sur la terre bénite, où je me tiendrai agenouillée et priant.

— Bergère, tu m'appartiendras, car j'irai sur la terre bénite... »

Et il s'avança ; et les bornes de la terre bénite ne parurent point devoir l'arrêter.

Et la bergère eut peur, ainsi que ceux qui travaillaient.

Mais voilà qu'au moment même où il mettait le pied sur la terre bénite, à la place du seigneur que la bergère avait appelé roi de l'enfer, se trouva un bel ange aux grandes ailes blanches, à la longue robe bleue, au visage doux, qui alla vers la bergère, et qui, la prenant par la main :

« Jeanne, belle et sage bergère, non, je ne suis point le roi de l'enfer : je suis l'ange de Dieu. Pour éprouver ta sagesse et ta foi, j'avais pris la forme de Satan. Tu as aimé mieux les bonheurs du ciel que les bonheurs de la terre. Viens donc au ciel être heureuse ! »

Puis l'ange ouvrit ses grandes ailes blanches, les secoua, et s'envola avec la belle bergère, qui était assise sur un nuage d'argent...

Et, tout en montant au ciel avec l'ange, la belle bergère répétait aux travailleurs saintement ébahis, qui la regardaient s'envoler :

« Ne vous jalousez point, ne vous jalousez point, vous serez heureux. »

.....
Mais ils se jalousèrent ; et il arriva bientôt qu'il y en eut qui eurent plusieurs maisons et plusieurs fois dix arpents, tandis que d'autres n'eurent ni terre, ni demeure...

C'est l'histoire de la belle Jeanne, la bergère.

EUG. MÜLLER.

Le gérant : A. TENNEVIN.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 7.

LA LIQUÉFACTION DE L'AZOTE, par *Eugène Sue*.

MANIES SINGULIÈRES DE QUELQUES AUTEURS CÉLÈBRES, par *Casimir Bonjour*.

LE NAVIRE DES MORTS, par *A. Patersi*.

LE CHIEN DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES, par *Saint-Mauze*.

LA LIQUÉFACTION DE L'AZOTE

Par EUGÈNE SUE



Le monde intellectuel est encore tout ému de deux découvertes scientifiques dont les conséquences peuvent bouleverser toutes les conditions actuelles de la vie sociale. Nous voulons parler de la liquéfaction des gaz considérés jusqu'ici comme permanents, et notamment de l'azote.

Or, en feuilletant la collection du journal « *la Presse*, » nous avons constaté que MM. Pictet et Cailletet, les auteurs des découvertes dont il s'agit, avaient eu un précurseur qui a exposé jadis, dans ces colonnes mêmes, non-seulement les conditions, mais aussi les conséquences de l'expérience tentée avec le succès que l'on sait par ces deux savants. Ce précurseur est ou plutôt fut EUGÈNE SUE.

SUE est mort en 1857. En 1865, *la Presse* publiait une œuvre posthume du célèbre romancier intitulée : *les Filles de Caïn*. L'un des chapitres de ce roman décrit une expérience de liquéfaction de l'azote dans des conditions presque absolument identiques à celles où s'est accomplie l'expérience de MM. Pictet et Cailletet. Nous croyons devoir reproduire ce chapitre pour montrer que l'intuition du génie imaginaire devance souvent, par sa force logique, les certitudes positives de la science appliquée.

(*La Presse* du 18 janvier 1873.)

LES FILLES DE CAÏN

LES DIEUX TONNENT

De grandes lueurs éclairaient le laboratoire. Les feux brûlaient et la machine à vapeur battait ses ardentes pulsations.

Chaque homme était à son poste, l'œil vigilant, l'esprit calme...

France priait!

Abel laissait parfois échapper de ses yeux un éclair de l'enthousiasme intérieur dont son âme était pleine, et qui s'accroissait à mesure que l'expérience avançait, à mesure qu'une difficulté était vaincue, à mesure que l'œil du jeune savant voyait se réaliser un des effets que son génie avait devinés.

Il était un des Christophe Colomb de ce monde nouveau à l'exploration duquel tout notre siècle se lance! Et il éprouvait quelque une de ces joies surhumaines ressenties par le grand navigateur, quand il aperçut les premières îles de cette terre que son intelligence seule connaissait encore.

Il s'agissait d'une découverte supérieure à presque tout ce qui a jusqu'ici exalté le génie des poètes, d'une découverte qui devait renouveler toutes les conditions de l'humanité, il s'agissait de *liquéfier* l'azote.

Hézélius, comme tout savant allemand, à la fois amoureux de la science et amoureux de l'envie, était partagé entre son admiration pour l'œuvre entreprise et son âpre jalousie contre l'inventeur. Son gros corps était surmonté d'une large face flegmatique et immobile, mais qu'illuminait un regard tour à tour naïvement joyeux quand il se tournait vers la machine, ou maussadement réfléchi s'il se fixait sur Abel.

Mais lui ne voyait plus, ne sentait plus... Il regardait la fournaise, il regardait les cornues, et la parole s'échappait de ses lèvres à mesure que l'opération s'avancait...

Il semblait vouloir faire planer sa pensée sur la matière en travail, comme pour la plier aux volontés et aux puissances de l'esprit et de la science.

— Oui, s'écriait le jeune savant en se redressant et en laissant éclater l'espérance qui l'animait; liquéfier l'azote, ce gaz qui forme le fond de tout aliment nutritif, cette matière première, persistante, absolue, que le savant retrouve au fond de la cornue chaque fois qu'il analyse une des plantes, une des viandes qui servent à entretenir la vie chez l'homme!

L'azote, qu'il retrouve encore comme principe constitutif du corps et des organes humains!

L'azote, cette chair fluide; l'azote, dont l'atmosphère offre un réservoir inépuisable et gratuit!

L'azote, qui sert à fumer la plante comme il sert à nourrir la bête!

Liquéfier l'azote, c'est faire un pas décisif dans la voie sublime de la science; c'est résoudre une des données les plus formidables du problème humain : c'est attaquer en face et de front l'hydre aux millions de têtes qui est descendue sur la terre à la suite du fils d'Adam :

La misère, la faim, la pauvreté!

Liquéfier l'azote : ces deux mots rudes, savants, mathématiques, devraient résonner plus doucement aux oreilles de l'humanité que les plus suaves harmonies, que les harpes les plus célestes. Il n'est pas de chant, il n'est pas de poésie qui évoque de plus radieuses

images, de plus rayonnantes perspectives :

Plus de moissons infécondes!

Plus de sols stériles!

Plus de labeurs inutiles!

Le gaz est là, le gaz fertilisant, qui rend aux terres leur ardeur, qui double et triple les épis et les grappes; il est là dans cet air qui nous environne et qui le donne gratuitement; il ne s'agit que d'abaisser les frais d'extraction à un taux assez minime pour que la valeur de ce liquide se réduise à rien.

Et une fois l'expérience accomplie, une fois le secret trouvé, l'équation inscrite sur ce tableau, tout est dit, tout est fait. Le problème du bon marché se résoudra par lui-même, il y aura à peine besoin d'un savant pour le mener à fin; c'est ainsi que les choses se sont toujours passées; donnez une étincelle aux hommes, ils en ont vite fait un flambeau, et à ce flambeau des milliers d'autres viennent s'allumer.

Le vieillard sourit de cette ardeur qui donnait le ton du lyrisme à ce sec langage de la science.

— Et qui sait, reprit Abel, une fois que j'aurai pu verser dans une bouteille ce vin nouveau, emprunté directement à la nature minérale, qui sait s'il sera encore nécessaire de le faire transformer par le végétal et par l'animal, cornues vivantes, pour faire arriver cet aliment des aliments, cette essence de la vie et de la force jusqu'à la bouche de l'homme?

Qui sait s'il ne sera pas possible un jour de nourrir la créature humaine directement avec cette goutte d'azote arrachée à l'atmosphère?

Vous secouez le front, mon vieil ami! N'a-t-on pas fait des choses plus extraordinaires : on a emmagasiné dans un fourneau la vitesse et la force motrice, et l'on a fait parcourir à l'homme, qui n'a que deux pieds et qui est une bête presque rampante, cent kilomètres à l'heure!

On a pris la pensée sous les crânes et on lui a fait faire le tour du globe en quelques minutes. L'homme a retourné la fable de Prométhée; c'est à la nature,

c'est aux éléments terrestres que, la flamme à la main, il a donné la vie...

Ainsi Abel chantait la poésie nouvelle, ainsi chantait-il son premier amour, ses espérances, tout le drame de sa vie et de la vie de ce siècle, toute sa foi, cette religion qui ne connaît que deux préceptes, la charité et l'orgueil, et dont le jeune savant était l'apôtre et dont il allait être bientôt le martyr.

— Voyez, voyez! s'écria le savant, dans un transport qui s'augmentait à mesure que le terme de cette prodigieuse expérience allait bientôt arriver, voyez!

Il s'approcha d'une petite machine à vapeur, placée dans un coin de l'atelier et qui lui servait à comprimer l'air dans le vaste appareil. C'est là que l'azote se séparait des autres éléments et devait arriver à se liquéfier sous des pressions énormes.

— Voyez cette machine semblable à un animal; elle respire; elle renferme en elle une source de chaleur et une source de force qui produit des mouvements extérieurs et intérieurs. Le cheval le mieux dressé, le serviteur le plus attentif, n'obéit pas plus patiemment à la volonté de l'homme. Elle va vite ou doucement, elle s'arrête à la plus légère pression du doigt.

Il posa la main sur le frein et la machine s'arrêta.

— Voilà, reprit-il avec une nouvelle énergie, en la remettant en mouvement, voilà comment vont les savants, les combattants du monde moderne, les vrais docteurs de la foi, de l'espérance et de la charité; nous avons brisé le premier anneau de l'antique chaîne.

Voilà comment nous avons rendu inutile, comment nous avons supprimé :

D'abord l'esclave!

Au prolétaire, maintenant... au misérable!

L'esclavage aura été le premier degré remonté; la faim sera le second et le dernier.

En prononçant ces derniers mots, il désigna l'immense appareil qui se développait devant lui.

C'était d'abord une vaste pompe de

compression tout en hauteur, et dont les mouvements lents et réguliers étaient réglés par un engrenage de la machine à vapeur. Le feu du fourneau de celle-ci se reflétait sur les différentes parties de la pompe et jetait dans l'atelier des reflets tantôt sombres et tantôt éclatants, suivant le métal.

Quelques poignées en cuivre se rattachaient à un réservoir en fer forgé d'un aspect antédiluvien, comme eût dit J. A. P. lui-même... C'était, en effet, la répétition de quelques-uns de ces efforts prodigieux dont nous retrouvons les traces sur la planète, et qui ont concrété les métaux et les roches; c'était la répétition de l'un de ces efforts-là que l'intrépide chimiste cherchait à obtenir.

Ce vase en un métal inventé par Abel, ce vase titanesque pouvait résister à une pression de mille atmosphères.

A côté, comme une femme auprès d'un colosse, comme une fleur auprès d'un cèdre, se contournait gracieusement un élégant récipient de cristal, dans lequel le gaz devait se refroidir, car c'était par un froid intense, énorme, impossible à déterminer par des chiffres intelligibles, que devait être obtenue cette pression surhumaine.

Une seule idée peut être donnée de ce froid, c'est que l'azote, pressé à cette température, devait, en se liquéfiant, brûler les charbons exposés à son contact. Le feu sort de ces froids-là.

Puis, près du récipient, un incroyable entassement de vases, de cornues de toutes formes, et enfin le laboratoire que nous avons dépeint.

On eût dit un de ces temples monstrueux des antiques Orient, où se préparait quelque sinistre sacrifice...

C'était bien un temple, en effet, mais le sacrifice qui s'y préparait était un mystère de science et de charité, une communion de l'intelligence et de la nature.

Abel, sous l'empire de ces sublimités, avait fini par prendre lui-même le langage mystique.

— Je vous le dis en vérité, en toute vérité, là est le pain, le vrai pain, le

pain tangible et palpable qui nourrira les corps. Il apaisera le cri des estomacs vides et les grincements des dents affamées qui depuis que le monde est monde retentissent plus haut que les chants des riches et les rires des bouches heureuses. C'est là que sera la moisson pleine et intarissable; la grande mamelle de la nature va s'ouvrir et tous les petits pourront y venir coller leur lèvres sèche.

Hézélius, qui ne croyait pas en Dieu, écoutait bouche béante cette profession de foi. L'enthousiasme de la religion nouvelle, de la toute-puissance de l'homme, le gagnait et secouait sa lourde nature. Il en oubliait l'envie, l'Allemand en oubliait même que celui qui parlait ainsi et qui allait ainsi régénérer la vie humaine était un Français.

Le vieux philosophe hermétiste se sentait ému, lui aussi, mais il secouait toujours le front.

— Nous aussi nous avons cherché la puissance créatrice, l'*or vif*, le *soufre vif*, le *feu du mercure*, c'est-à-dire la vertu ignée renfermée dans l'humide radical.

Nous cherchions les quatre formules : la *composition*, l'*altération*, la *mixtion* et l'*union*, lesquelles, une fois faites dans les règles de l'art, devaient donner le fils légitime du Soleil et produire le Phénix toujours renaissant de ses cendres, c'est-à-dire la puissance mère et créatrice. Nous voyions clair; l'intelligence et la science ne nous manquaient pas, mais l'instrument manquait à notre intelligence, le levier au poids que nous voulions soulever.

— L'instrument ne manque jamais à l'intelligence, dit le jeune savant dans son orgueil; mais vous cherchiez un rêve. Nous, nous cherchons logiquement une réalité simple, vulgaire et qui n'a de grandeur que dans ses résultats. Nous ne cherchons pas, nous prenons ce qui est et nous le transformons.

Avec quelques atomes d'azote, pour quelques sous d'abord, pour quelques centimes bientôt, je ferai à chacun sa ration journalière, je donnerai à chacun son pain quotidien.

Et alors le fils d'Adam relèvera son front courbé vers le sillon; alors la parole « Tu gagneras ta vie à la sueur de ton front » sera à jamais rachetée.

Délivrées de l'étreinte de la misère, du fardeau du labeur impérieux, les races tourneront leurs yeux vers l'empire de la pensée, d'où les exclut la nécessité de gagner leur vie; un monde de lumière, d'instruction et de science se fera parmi les hommes. Plus d'esclaves, plus de misérables, plus de tyrannie, plus de guerres!

Oui, je le sens, dit-il, dans un suprême transport qui le faisait ressembler à un prophète; oui, je le sens, la science est le vrai Messie... La rédemption est ici... Elle va sortir de...

Une épouvantable détonation lui répondit. Le réservoir, chargé du poids de mille atmosphères, éclata comme un volcan qui rompt ses entraves.

Une multitude de débris de métal et de verre furent lancés de tous les côtés avec une force incalculable; un tuyau traversa le toit et alla retomber à cinquante mètres plus loin.

Tout ce que contenait le laboratoire fut mis en pièces; les gaz détonèrent, les flacons répandirent de toutes parts leurs contenus chimiques qui, mis subitement en contact, formèrent en quelques secondes les combinaisons les plus étranges.

Prométhée était encore une fois vaincu!

La machine à vapeur s'arrêta elle-même un instant par l'effet de la commotion, puis elle éclata à son tour, répandant de toutes parts ses nappes de feu et d'eau en ébullition qui bientôt se diaprèrent et s'irisèrent de mille éclats métalliques et gazeux.

Et l'incendie commença à envahir le vaste laboratoire, pendant que la maison ébranlée laissait crouler quelque une de ses murailles.

Le corps de bâtiment où avait lieu le souper des funérailles s'abîma du contrecoup en une masse immense, au moment où le comte Jean levait la coupe pour la porter à ses lèvres.

Les dieux avaient tonné!

(La Presse, 10 octobre 1865.)

MANIES SINGULIÈRES DE QUELQUES AUTEURS CÉLÈBRES



La poésie et la littérature, qui sont le pays de l'imagination, doivent être, par cela même, celui des bizarreries ; car la pensée ne peut être active sans que le corps y réponde par de vives secousses, par des effets galvaniques. L'homme, qui abuse longtemps de ses facultés intellectuelles (et tous les écrivains en sont là), finit par contracter les manies les plus extraordinaires, par se livrer aux habitudes physiques les plus étranges. Aussi n'est-il point d'enfants gâtés, point de femmes à vapeurs, point de petites-maîtresses musquées, qui, sous ce rapport, puissent seulement approcher de ces *machines nerveuses* qu'on nomme poètes.

Je ne parlerai point de la distraction ! Chez eux, c'est la maladie commune, c'est la règle ; mais tous y joignent une ou plusieurs singularités. Ce qui réjouit la foule, assez souvent les afflige ; ce qui l'afflige, les réjouit. Ils sont capricieux ou opiniâtres, gais ou moroses, négligés ou coquets, bruyants ou taciturnes ; chacun d'eux, en un mot, se distingue par un travers particulier. Il en est même qui poussent l'originalité jusqu'à ressembler à tout le monde.

Les manies que nous signalons éclatent principalement quand les auteurs composent ; et cela doit être. Toutes les fibres sont alors en mouvement, tous les ressorts tendus, tous les nerfs contractés. C'est le moment d'ailleurs où ils échappent aux regards ; c'est celui où ils peuvent être bizarres sans témoins, et extravagants sans contrôle.

Il nous a semblé curieux pour un observateur de jeter un coup d'œil sur ces misères de l'humanité, d'examiner de quelle façon l'âme est clouée à la matière, quelle espèce de tiraillements

la pensée exerce sur nos organes, et comment les *tics* du corps sont l'accompagnement obligé de l'excès des qualités de l'esprit.

On trouve des écrivains qui, pour travailler, cherchent le monde ; on en trouve qui veulent la solitude. Il en est qui aiment l'obscurité, il en est qui ont besoin de lumière. Quelques-uns se trouvent paralysés à la vue d'un bureau ou d'une plume ; d'autres ne puisent leurs idées que dans leur encrier. Il y en a enfin pour qui l'absence de tout bruit est indispensable ; il y en a qui sont inspirés par le vent, la grêle et le choc des éléments. Voici plusieurs faits que nous avons recueillis.

Jean La Fontaine fut un jour aperçu sous un arbre, par une pluie battante, à six heures du matin ; il fut trouvé, à huit heures du soir, au même endroit et avec la même pluie, n'ayant ni bu ni mangé. Il composait !

Rien ne ressemble moins au grand fabuliste que l'auteur de l'*Histoire naturelle* ; rien aussi de plus différent que leur manière d'être. Quand Buffon rédigeait ces belles et nobles pages qui seront l'éternelle admiration des gens de goût, il avait devant lui un magnifique secrétaire en acajou ; il portait l'habit de cour, l'épée horizontale, les manchettes et le jabot à dentelles. Il y avait, comme on voit, un accord parfait entre sa tenue grave et la majesté de son style.

Jean-Jacques Rousseau aimait à voir la nature en composant ; il avait besoin de l'air des bois, de l'aspect des champs : « La marche avive mes idées, et ma tête ne marche pas sans mes pieds, » a-t-il dit dans ses *Confessions*.

Pendant qu'il s'occupait, à Ferney, de sa tragédie de *Catilina*, Voltaire, pour mieux s'inspirer, s'était affublé

d'une toque, et déclamaient ses vers avec de grands gestes au milieu de ses allées. A la vue de cet étrange costume, le jardinier s'étant permis un éclat de rire, son maître le chassa.

Le lendemain, M^{me} Denis et tous ses commensaux intervinrent, mais le seigneur de Ferney fut inflexible. On eut beau objecter que ce malheureux était père de famille; on obtint une pension, mais jamais Voltaire ne reprit à son service un homme qui, disait-il, avait ri au nez de Cicéron.

M^{me} de Staël ne pouvait trouver une idée, si elle ne roulait rapidement dans ses doigts une petite branche d'arbre ou une boulette de mie de pain. Cette boulette ou cette branche lui était indispensable; sans branche ou sans boulette, point d'inspiration.

L'illustre auteur de la *Mécanique céleste*, le géomètre Laplace, qui était aussi un écrivain distingué, jouait perpétuellement avec un écheveau de fil. Sa puissante intelligence se serait arrêtée, faute de cet écheveau, et son valet de chambre, soigneux de sa gloire, venait tous les matins le lui glisser dans les doigts.

Diderot, quand il travaillait, ressemblait à un hiérophante, à une pythonisse échevelée. Il s'agitait, transpirait, gesticulait; il se promenait à pas pressés, et sa perruque jouait surtout un grand rôle. Il la jetait en l'air, il la ramassait, s'en couvrait, la jetait encore; il poussait des cris étouffés et ressentait presque des attaques de nerfs. Un de ses confrères le surprit un jour tout inondé de larmes. — Mon Dieu, lui dit-il, qu'avez-vous donc?

— Je pleure d'un conte que je me fais!

Lorsque le célèbre Kant professait à Kœnigsberg, il avait, pendant la durée de sa classe, contracté l'habitude de fixer les yeux sur l'habit d'un de ses auditeurs. A cet habit manquait un bouton, et c'est l'endroit inoccupé qui avait le privilège de concentrer les regards et de fixer l'attention du maître. Des fils imperceptibles, partant de cet endroit, allaient remuer son cerveau et animer son improvisation. Il y avait six

mois que duraient ces relations intimes entre une place vide et le cerveau d'un philosophe, quand l'étudiant dont il s'agit eut la fantaisie de faire remettre son bouton... Quelle ne fut pas la consternation du pauvre Kant, lorsqu'à son entrée dans la chaire, il aperçut le morceau de métal!... Il fut atterré; il rougit, il pâlit; la chaîne de ses idées se brisa, et sa leçon fut détestable.

Un de mes bons amis, homme de talent, enlevé trop tôt à la littérature, avait un travers d'un autre genre. Brault, dont j'ai fait jouer, en 1829, après sa mort, une remarquable tragédie de *Christine*, ne pouvait versifier s'il n'avait sur lui certains habits qu'il gardait précieusement pour cet usage. Hier, je me suis senti inspiré, disait-il quelquefois; je suis vite revenu à la maison; j'ai mis mes vêtements de poète, et je suis allé au bois de Boulogne où j'ai travaillé toute la journée. Ses habits de poète se composaient d'une redingote râpée, d'un pantalon délabré, d'un chapeau et d'un gilet à l'avenant. Tout cela tenait à peine ensemble, et l'infortuné s'effrayait sérieusement de l'idée que peut-être ce costume allait bientôt lui échapper. « Que deviendrai-je alors? » s'écriait-il avec douleur. Je serai donc obligé de renoncer à la carrière?... » Hélas! il a moins duré que ses haillons!...

Au lieu de s'habiller d'une certaine façon, il est des écrivains qui éprouvent le besoin de se déshabiller; témoin Picard, qui faisait des comédies dans son lit; témoin mon ami Étienne, qui pousse la bizarrerie beaucoup plus loin. Quand l'auteur des *Deux Gendres* se sent en verve, il rentre précipitamment chez lui; il éloigne femme, enfants, domestiques; il ferme portes, fenêtres, volets, et, lorsqu'il a obtenu le silence le plus complet, l'obscurité la plus profonde, il se met au lit et fait ses vers. Si un seul de ces détails lui manque, son inspiration est paralysée... Par une opposition curieuse, lorsqu'il écrit en prose, il aime à être entouré; il a rédigé ses plus spirituelles pages de la *Minerve* au milieu du bruit et des conversations.

De toutes les organisations d'écrivains, la plus étrange, peut-être, a été celle de Lesage, l'auteur de *Gil-Blas* et de *Turcaret*. Ses facultés se réglaient sur le soleil. Engourdies pendant les ténèbres, elles s'éveillaient avec cet astre; elles s'élevaient graduellement à mesure qu'il s'élevait lui-même; puis, par degrés encore, elles décroissaient et disparaissaient avec lui. Si ce fait n'était récent, et constaté par mille témoignages, ne serait-on pas tenté d'y voir un des plus ingénieux emblèmes que la mythologie grecque nous ait transmis?

Il y a toujours des contrastes dans la nature, et nous pouvons en opposer un au premier de nos romanciers; c'est l'exemple du premier, peut-être, de nos historiens. Mézeray, pour s'inspirer, avait besoin de ténèbres, et, même pendant le jour, il ne composait qu'à la bougie. Tous ses appartements étaient clos, toutes les pièces obscures; et, lorsque ses amis le visitaient, il avait l'habitude, en plein midi, de les reconduire jusqu'à la porte, une lampe à la main.

Le peintre Girodet, que la littérature réclame, parce qu'il versifiait et qu'il y a d'ailleurs de la poésie dans la peinture, Girodet était aussi un artiste de nuit. C'est la nuit surtout que la fièvre inspiratrice s'emparait de lui. Alors, il se levait en sursaut, il faisait placer dans son atelier des lustres suspendus, il se coiffait lui-même d'un vaste chapeau surmonté de bougies allumées; et c'est dans cet attirail qu'il travaillait. *Le Déluge*, *Galathée* et plusieurs chefs-d'œuvre ont été composés à la lueur des flambeaux.

L'ermite de la Chaussée-d'Antin est constitué d'une autre façon et se signale par une autre manie. Plein de mémoire pour les ouvrages d'autrui, il en est complètement dépourvu pour les siens.

Il sait par cœur tous nos poètes, principalement Voltaire, et il oublie ses propres vers à mesure qu'il les fait. C'est son château de la reine Blanche qui a vu naître une partie de ses tragédies, et c'est dans la même allée qu'il les composa. A chaque extrémité de

cette allée se trouvait un banc, et sur chaque banc un crayon et du papier. Il y avait le banc de la première rime et le banc de la seconde; car l'auteur de *Sylla* n'aurait pu, sans écrire, attendre la fin d'un seul distique!... Un jour, chez M^{lle} Contat, le vaudevilliste Chazet chanta devant Jouy une chanson *en dix-huits couplets*, de la composition de Jouy lui-même, et ce père dénaturé ne reconnut pas ses enfants! Il loua successivement et gravement tous les couplets, comme s'ils n'étaient pas de lui; et M^{lle} Contat lui dit, au milieu des éclats de rire universels: « Grosse bête, vous ne savez donc pas que cette charmante chanson est de vous? »

Le chantre de Philippe-Auguste, le bon Parseval-Grandmaison, de l'Académie française, versifiait comme beaucoup d'autres en se promenant; mais il lui fallait, à lui, de rudes promenades, et c'est seulement quand son corps était bien las que ses idées devenaient bien franches. Un jour qu'il était sorti pour aller dîner chez un confrère, une pensée poétique l'assaillit en route. Il passa en conséquence devant la maison de son ami sans le voir, se dirigea machinalement vers les Tuileries, et fit des vers jusqu'à la nuit close, c'est-à-dire jusqu'à neuf heures du soir. Alors, il rentra chez lui bien fatigué et se coucha. A peine endormi, il se réveille avec des tiraillements d'estomac. « Al-lons, dit-il avec humeur, voilà ma diable de gastrite qui me reprend! Julie, du thé, vite du thé! » Et il sonna sa gouvernante. Mais plus il buvait de thé, plus il sentait de tiraillements. Après quelques heures de ce manège :

— Vous avez donc bien dîné? lui demanda sa domestique. Qu'avez-vous mangé?

— Je n'en sais rien... Mais où ai-je donc dîné?

— Chez M. Lacretelle.

— Non, je n'ai pas dîné chez Lacretelle.

— C'est pourtant lui qui vous a invité.

— Je n'ai pas dîné chez Lacretelle... Mais peut-être que je n'ai pas dîné.

En effet, il soupa à quatre heures du matin, et la gastrite disparut.

Après avoir peint les habitudes bizarres de plusieurs hommes fort distingués dans les lettres, il y a bien de l'orgueil ou bien de la modestie à me mettre moi-même en scène. Cependant, comme je suis le sujet de ce livre, il faut bien parler un peu de moi. Il s'agit d'ailleurs ici de travers et non de talents; et si je me compare à des hommes célèbres, c'est par le mauvais côté.

Je suis de ceux qui ne trouvent point d'idées dans leur écriture, et dont la vue d'une plume paralyse leur intelligence; je travaille partout, excepté dans mon cabinet. Quand j'étais commis au Trésor, je m'échappais du bureau pendant la séance, et j'allais, sans chapeau, composer sous les arbres du Palais-Royal. Malheur alors à celui de mes amis que je rencontrais. Bon gré, mal gré, je lui récitais mes vers et je les complétais en les récitant. Ce que je faisais jadis au Palais-Royal, je le fais ailleurs aujourd'hui. Je compose dans les rues, dans les places, au milieu du mouvement des fêtes publiques. Loin de me glacer, cette agitation extérieure me plaît, et le bruit de la foule m'anime sans me distraire.

Une circonstance me rend cette habitude aisée; je n'écris jamais, je confie tout à ma mémoire, et si je fais des corrections, je pourrais successivement indiquer toutes les variantes.

Ce n'est pas tout!

Quand je compose cinq actes, j'élabore mes cinq actes à la fois et même chacune des parties de mes cinq actes. Pour agir ainsi, voici mes raisons. Les dispositions de l'esprit sont capricieuses

et complètement indépendantes de notre volonté. Si un auteur commence par la première scène et qu'il arrive par ordre à la dernière, il travaille souvent sans être prêt. Il est gai lorsqu'il lui faut des détails sérieux, sérieux lorsqu'il lui en faut de gais. Mon système prévient ce danger. Je porte dans ma tête mon plan général et mes plans partiels, je me promène en y pensant, j'évoque successivement à ma mémoire chaque acte, chaque scène, et je m'occupe du détail pour lequel je me sens inspiré.

J'ai assez souvent débuté par le dernier acte et fini par le premier. Cette méthode est très-avantageuse, mais très-fatigante. Qu'on se figure un ouvrage fort long, partout commencé et achevé nulle part; ici un hémistiche suspendu, là une rime blanche, et plus loin un récit à moitié fait. Il faut se rappeler ce salmigondis et coordonner ce désordre. J'y suis parvenu, j'ai suffi à ce travail bizarre, et j'y ai suffi sans recourir au papier. Je me présente, un jour, au comité de lecture du Théâtre-Français, et les vingt comédiens qui le composent me demandent où est mon manuscrit?

— Je n'en ai point.

— Et pourquoi donc nous avez-vous réunis?

— Soyez tranquilles, la séance ne sera pas perdue... Et je leur récitai mes cinq actes. On n'imagine pas leur étonnement. Ils prétendirent qu'il n'y avait pas d'exemple de ce tour de force; mais le vieux Lemazurier, leur secrétaire, trouva dans les registres que cela était arrivé une fois à Crébillon.

CASIMIR BONJOUR.

LE NAVIRE DES MORTS



u mois de juin 1813, partit de Toulon le brick de guerre *le Cuirassier*, transportant à Smyrne, avec toute sa famille, M^{***}, consul français aux Echelles du Levant. Chargé moi-même d'une mission particulière, j'avais reçu un ordre d'embarquement sur le même bord.

Le Cuirassier était un joli bâtiment bien propre, bien coquet, ayant bonne tournure sous voile et très-bon marcheur ; il était nécessaire qu'il fût ainsi, car la mer était couverte de vaisseaux anglais. De plus, il avait été muni par le commandant B..., qui savait qu'il aurait des dames à son bord, de toutes sortes d'objets de luxe et d'agrément. Dans la chambre on voyait un piano superbe de Pethold et d'autres instruments de musique qui faisaient un agréable contraste avec les trophées de sabres et de pistolets qui sont la décoration habituelle de cette pièce.

Nos repas, auquel le capitaine invitait toujours quelques-uns de ses officiers, étaient servis avec toute la richesse qu'on aurait pu désirer à Paris. Quand il faisait beau nous passions la soirée à causer et à nous promener sur le pont, regardant le ciel bleu, la mer bleue et respirant l'air parfumé de la Méditerranée. Quand le temps était froid ou sombre, on restait dans la chambre ; alors les dames faisaient de la musique ou venaient s'asseoir avec nous autour du commandant, qui nous racontait des aventures de mer ou des combats contre les Anglais. Ces soirées avaient pour moi un charme indicible, qui a gravé pour toujours dans ma mémoire cette traversée, la première et la plus agréable que j'aie jamais faite. Un lugubre incident qui nous advint, environ quatorze jours après avoir quitté Toulon, m'empêchera de l'oublier.

L'empire français guerroyait alors contre toute l'Europe, et quoique *le Cuirassier* fût bien armé et l'équipage excellent, le commandant, d'après les instructions du ministre de la marine et des colonies, duc Decrès, avait ordre de toujours éviter l'ennemi, et de ne se battre qu'à la dernière extrémité, jusqu'à ce qu'il eût conduit à destination le consul de Smyrne. En route, nous avions rencontré plusieurs bâtiments de guerre anglais ou russes, mais de longs détours nous avaient mis hors de leurs atteintes. Enfin, depuis plusieurs jours la mer semblait plus libre, et nous espérions regagner par la supériorité de notre marche tout le temps que nous avions perdu.

Le 30 juin au soir, on venait de pousser neuf heures, nous étions à peu près à la hauteur d'Alger. Le temps était clair et beau, mais une brise carabinée qui venait de l'ouest avait forcé les dames de rester dans la chambre après le dîner ; le navire courait grand largue, toutes voiles dehors, tout était en ordre. Le commandant se mit à nous raconter son premier combat, celui de Trafalgar. Il en était à la mort de lord Nelson, lorsque nous entendîmes en haut un bruit confus de voix et de pas ; au même instant l'aspirant de quart entra et annonça au capitaine que la sentinelle venait de signaler un grand navire ; le capitaine interrompit sa narration pour monter sur le pont et regarder avec sa lunette le navire signalé, c'était un grand bâtiment qui venait au vent et qui marchait droit sur nous.

Le commandant emboucha son porte-voix.

— Tout le monde en haut !

C'était déjà fait.

— Branle-bas général partout !

Cela se fit en un clin d'œil.

Puis on lança les bonnettes. Aussitôt le navire donna un violent coup de tan-

gage, comme s'il eût voulu fendre les ondes et entrer dans l'abîme, puis il se redressa gracieusement et se mit à ser- rer le vent, avec une vélocité merveil- leuse : nous avions pris chasse.

Toutes choses ainsi disposées, et le navire inconnu paraissant perdre beau- coup sur nous, le commandant redescen- dit et se disposait à continuer sa narra- tion ; mais il n'y fallait pas penser.

Les dames s'étaient mises à raconter des histoires épouvantables de corsaires algériens.

Le commandant, blasé sur ces récits, alla fort tranquillement se coucher tout ha- billé dans son cadre, après avoir donné ordre qu'on le réveillât sur-le-champ s'il se présentait quelque chose d'extra- ordinaire.

Pour moi, je tins compagnie aux da- mes, qui ne se couchèrent point. Il faut avouer que je n'étais pas tout à fait à mon aise, non pas que je craignisse en aucune façon les corsaires barba- resques.

— Allah nous garde, avaient-ils dit souvent, de toucher à quelque chose qui appartienne à son fils, le grand Napoléon ?

Sur ce point, j'étais fort tranquille ; mais pour ce qui regardait les pontons d'Espagne ou d'Angleterre, ma sécu- rité n'était point aussi complète.

Quand vint l'aube du jour, le com- mandant monta sur le pont ; le *Cuiras- sier* filait toujours avec la même vitesse et l'autre navire apparaissait encore à l'horizon, suivant la même route que nous.

Vers huit heures, le vent fraîchit tel- lement que la mâture en pliait, ses cra- quements firent craindre qu'elle ne se brisât.

On fut obligé d'amener quelques voi- les. Alors l'autre navire gagna telle- ment qu'à onze heures il était dans nos eaux.

C'était un grand navire peint en noir, de bonne construction, ayant toute la tournure d'un pirate ; cependant, parmi son grément, dont quelques manœuvres étaient brisées, on remarquait un dés- ordre qui n'est pas ordinaire à bord de ces

sortes de bâtiments. Du reste, personne ne paraissait, les sabords étaient fermés. Les bâtiments marchèrent quelque temps de conserve. Alors le comman- dant, jugeant qu'il était trop tard pour éviter le combat, fit manœuvrer de ma- nière à se ranger bord à bord avec l'in- connu, à portée de fusil. Alors il alla lui-même enfermer les dames dans la chambre et remonta en grand uniforme, l'épée d'une main et le porte-voix de l'autre, le tambour battit et chacun se mit à son poste, puis tout se tut et on attendit.

Le commandant monta sur le couron- nement et héla l'inconnu.

— Oh ! du navire, oh !

Pas de réponse.

— Oh ! du navire, oh !

Pas de réponse et personne ne parut.

— Ah ça, dit le commandant, est-ce qu'ils se moquent de nous ? Hissez pa- villon français et appuyez d'un coup de canon à poudre.

Aussitôt un vaste pavillon tricolore se déploya majestueusement en montant à la corne, et le tonnerre roula dans l'immensité.

Aucun pavillon ne parut à bord du navire silencieux.

— C'est singulier, dit le comman- dant ; tirez à boulet.

Un second coup de canon retentit, dont le boulet saborda quelques pieds du plat-bord et coupa les écoutes de la grande voile qui s'en alla en bannière ; l'ennemi perdit de sa vitesse, et nous carguâmes un peu de toile pour rester à sa portée.

Le coup de canon resta sans riposte. Le commandant braqua la lunette sur l'ouverture du plat-bord... Tout à coup sa figure peignit un grand étonnement.

— Ah ça, dit-il, est-ce qu'ils sont morts ? Regardez au pied du grand mât, monsieur.

Et il passa sa lunette à son second.

— Commandant, dit celui-ci, je vois deux ou trois hommes couchés par terre et un autre debout et appuyé près du grand mât, mais ils ne bougent pas.

— Oh ! du navire, oh !

Personne ne bougea. Le commandant

saisit une carabine, ajusta l'homme appuyé contre le mât et tira... L'homme fit un léger mouvement en avant, mais il resta debout.

— Décidément, messieurs, dit le commandant en posant sa carabine le long du plat-bord, il faudra aller les reconnaître de plus près; allons, une embarcation à la mer, douze hommes et un aspirant.

Les matelots hésitèrent. Des souvenirs de superstition s'étaient emparés de leur esprit. Un vieux maître d'équipage grommela d'une manière presque inintelligible quelques mots où je distinguai le nom du *Voltigeur hollandais*.

— Est-ce que vous vous moquez de moi, tas de badernes? dit le commandant. Ne savez-vous peut-être point tout aussi bien que moi, n'est-ce pas, que le *Voltigeur hollandais* ne navigue que dans les parages du cap de Bonne-Espérance?

— C'est vrai, ça, dirent tous les hommes de l'équipage.

— Et allons donc, l'embarcation à la mer, et plus vite que ça!

Je demandai à faire partie de l'expédition et je descendis dans le canot. Nos hommes nagèrent vigoureusement vers le bâtiment inconnu, et cinq minutes après nous passions sous la poupe pour savoir son nom.

On y voyait écrit en grandes lettres blanches : *La Annunciation*. Nous entrâmes, armés jusqu'aux dents, par les sabords de la chambre. Tout était brisé et en désordre. Les tiroirs forcés, et quelques pièces d'or qui avaient roulé dans les coins nous firent penser que le navire avait été pillé; un grand pavillon bleu, jaune et rouge, et des chaînes qui se trouvaient là, nous firent de plus supposer que nous avions affaire à un négrier colombien.

Dans tout le navire régnait le même désordre. Nous visitâmes la cale et les ponts avant de monter en haut. Les poudres, les vivres, les armes, tout était noyé dans la cale, et pas un être vivant ne s'offrait à notre vue. Les panneaux étaient ouverts : nous montâmes, le pistolet dans une main et le sa-

bre dans l'autre; mais sitôt que nous mîmes le pied sur le pont, une odeur infecte nous suffoqua et le spectacle le plus hideux frappa nos regards. »

Environ quatre-vingts malheureux étaient étendus, cloués au pont par les pieds et par les mains; leurs cadavres, d'une maigreur effrayante et dans un état complet de putréfaction, étaient déjà à demi dévorés par une multitude innombrable de gros rats dont les cris et les piétinements formaient ce murmure étrange que nous entendions d'en bas. Un de ces marins, qui nous semblait avoir été le capitaine du navire, était cloué de même par les quatre membres, mais debout et le long du grand mât, hors de sa portée, on avait amarré, sans doute par une atroce dérision, un tonneau plein de biscuit et un autre plein d'eau douce; le corps dont la poitrine était trouée par la balle de notre capitaine, était penché en avant comme s'il eût cherché à s'arracher les mains pour atteindre les tonneaux.

D'après la maigreur de tous les cadavres, il était probable que l'équipage avait été cloué vivant et était mort de faim. Les jambes du capitaine avaient été dévorées par les rats jusqu'aux genoux, et les os étaient à découvert.

Nous étions saisis d'horreur et nous ne savions qui accuser de cette épouvantable cruauté, lorsqu'un matelot resté en bas remonta tenant une bouteille qu'il avait trouvée dans des tiroirs de la chambre. Nous en retirâmes un papier écrit en anglais et dont voici le contenu :

« Le 27 décembre 1812, dans les parages de Puerto-Mayor de las Esman-ges, le capitaine W...z, commandant la frégate de S. M. B. *Hamlet*, rencontra le négrier colombien *la Annunciation*; conformément aux lois anglaises sur la traite des nègres, le commandant du *Hamlet* donna ordre de pendre tout l'équipage, qui était dans un état complet d'ivresse.

« Mais ayant trouvé dans la cale du *la Annunciation* les cadavres de dix Anglais qu'on n'avait pas eu le temps

jeter à la mer, et des marchandises pillées sur un bâtiment de cette nation, le commandant du *Hamlet* a usé de représailles; il a fait clouer l'équipage sur son pont, et l'a livré aux vents toutes voiles dehors.

« En mer, le 27 décembre 1812.

« Le capitaine commandant la frégate de S. M. B. *Hamlet*.

« W...z. »

Les malheureux avaient ainsi erré, jouets des vents et de la tempête, qui, par un singulier hasard, leur avait fait passer le détroit de Gibraltar.

Par ordre de notre commandant, les cadavres furent décloués et ensevelis dans de vieilles voiles. Le capitaine fut cousu dans son pavillon colombien, et, au soleil couchant, tous furent lancés à la mer, au bruit du canon.

On mit le feu à la *Annunciation*, qui brûla toute la nuit; au point du jour elle s'abîma dans les flots.

Quelques jours après, le brick le *Cuirassier* entra dans le port de Smyrne.

A. PATERSI.

(Musée des Familles.)

LE CHIEN DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES

Le chien n'est pas seulement le compagnon, l'ami fidèle et dévoué de l'homme; il lui est, dans bien des cas et toutes les fois qu'il l'exige, un utile auxiliaire.

Toutes les nations du monde l'emploient à des usages différents.

Pendant longtemps, chez nous, il a tenu lieu d'homme de peine au remouleur établi, dont il faisait tourner, pendant douze heures par jour, la lourde meule. Je crois même qu'il n'a pas entièrement rompu avec cette dure profession, et qu'on pourrait le retrouver dans bien des boutiques de coutelier, faisant, sans avancer d'un pas, ses quarante kilomètres dans la route fatidique où il gagne si bien sa pâtée quotidienne.

Qui n'a rencontré, sur la route poussiéreuse, quelque misérable s'essouffant à traîner une lourde charrette, aidé dans cet exercice salutaire par un pauvre bon chien, tirant à l'envi de toutes ses forces, l'œil enflammé, la langue pendante, toutefois, remuant la queue par intervalle, en signe d'intime satisfaction de se sentir si utile?...

Il y a des contrées où cette bonne volonté du chien est exploitée systématiquement.

A Bruxelles et dans les Flandres, les laitiers portent le lait en ville dans des chariots traînés par des chiens. En Kamtschadales, les Esquimaux

et leurs voisins attèlent des chiens aux traîneaux, qu'ils font voler sur la surface durcie de la neige. Ils y mettent quelquefois huit à dix chiens, attelés en ligne, et ces animaux exécutent leur besogne avec un courage, une ardeur, une persévérance à toute épreuve, et que tous les explorateurs de ces froides régions ont pu constater avec admiration.

L'un d'eux a consigné dans ses notes de voyage des observations curieuses relatives à la force qu'ils déploient dans ce travail. Il a calculé que neuf chiens ainsi attelés traînaient un poids supérieur à 450 kilogrammes à la distance d'un kilomètre, en six minutes. L'attelage travaillait sur ce pied sept à huit heures par jour.

Ces chiens peuvent tirer un lourd traîneau à des distances considérables, sur le pied de 20 à 21 kilomètres à l'heure; à moitié de ce chiffre, ils peuvent fournir de longs voyages, traînant chacun un poids de 60 kilos.

C'est, comme on voit, un ami qui peut être d'un grand secours, le jour où une vaine sentimentalité, — que je partage, — ne nous empêchera plus de lui demander des services qu'il est si disposé à rendre à l'homme, son maître.

SAINT-MAUXE.

Le gérant : A. TENNEVIN.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 8.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE D'UNE VIE D'ACTRICE, par *A. Thiers*.

MÉDAILLONS DE GASPARD DE LA NUIT, par *Louis Bertrand*.

L'INCENDIAIRE, nouvelle, par *Defongerey*.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE D'UNE VIE D'ACTRICE

MISTRIS Bellamy était fille de lord Tyrawley, connu par son caractère et ses talents. Il semble que, fille reconnue et chérie d'un père riche et puissant, sa vie aurait dû s'écouler comme celles de toutes les jeunes personnes de même condition; cependant il n'en fut point ainsi. Je ne veux pas étaler ici une vaine morale, mais, en réfléchissant sur la vie humaine, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la manière dont un mal en amène un autre.

L'aïeule de mistriss Bellamy, privée de ressources par son inconduite, avait été obligée de confier sa fille à la célèbre Arabelle Churchill, sœur de Marlborough et favorite de Jacques II. Celle-ci n'était point une mère, elle ne sut pas la soustraire à la passion de lord Tyrawley. De cette passion naquit une malheureuse fille, mistriss Bellamy, douée de toutes les qualités dont la nature semble combler avec prédilection ces enfants nés de l'amour et confiés au hasard. Lord Tyrawley, lui-même, quoique sensible et aimant, n'avait pas la sollicitude d'une mère et ne pouvait en avoir les soins. Envoyé en Russie et ne pouvant y conduire sa fille avec lui, il la confia à la garde d'une amie. A peine fut-il parti, que la jeune Bellamy, touchée de compassion pour sa mère, courut à elle, malgré la défense de lord Tyrawley. Mais cette fille généreuse et imprévoyante ne comprit pas que son

inutile dévouement contrarierait la volonté paternelle. Lord Tyrawley, indigné, renonça à elle, lui retira ses bienfaits, et elle fut laissée à la charge de sa mère qu'elle avait cru secourir. On devine la suite d'une telle existence. La mère de mistriss Bellamy était vouée au théâtre et vivait avec des actrices. Parmi elles se trouvait la célèbre mistriss Woffington. Douée d'une intelligence prompte et étendue, d'un cœur sensible et passionné, cultivé par la meilleure éducation, la jeune Bellamy ne devait-elle pas plaire à la fameuse actrice? Elle lui plut en effet, et fut comblée de ses caresses. Là, se trouvaient Shéridan et Garrick; Shéridan, digne père du célèbre tribun anglais, était à la fois écrivain distingué, grand acteur, directeur de théâtre, et aussi ferme, aussi généreux, aussi prodigue que son illustre fils. Garrick, au contraire, jaloux de Shéridan, présentait avec lui le plus singulier contraste : envieux, avare, astucieux, comme s'il n'eût pas été passionné, il travaillait sa fortune et ses succès, et mesurait aussi bien sa vie que son talent. Tous deux enfin composaient une société séduisante pour une jeune fille qui avait elle-même des dispositions pour la scène. Entre mistriss Woffington, Shéridan et Garrick, on ne pouvait parler que de théâtre; la jeune Bellamy écoutait et se sentait enflammée. Elle accepta un rôle dans une représentation donnée à la campagne, et charma de ses talents

naissants le Roscius anglais. Liée bientôt d'amitié avec les filles de M. Rich, directeur du théâtre de Covent-Garden, l'un des premiers théâtres de Londres, elle se trouva presque invinciblement engagée dans la carrière de sa mère. Ces jeunes personnes lisaient des vers, tandis que mistriss Bellamy déclamaient une tirade d'*Othello*, M. Rich passe près de l'appartement où elle était et il est frappé de la voix la plus touchante qu'il eût jamais entendue. Ravi, il s'approche et aperçoit mistriss Bellamy. Il avait besoin d'une jeune actrice, et il veut aussitôt la faire débiter à Covent-Garden. Un cœur chaud et passionné qui se plaisait à donner de l'expression à de beaux vers, une mère actrice, une société composée de rois et de reines de théâtre, tout entraînait la fille de lord Tyrawley et devait la séduire. Son début fut résolu. Le talent a quelques manières de débiter qui sont partout les mêmes. D'une part, mistriss Bellamy intéresse M. Rich; de l'autre, elle déplaît à M. Quin, acteur célèbre et tyran du théâtre de Covent-Garden, mais d'ailleurs généreux et bienfaisant. M. Rich offrait un caractère singulier et tel qu'on le rencontre quelquefois. Avec une docilité et une soumission habituelle, il avait des jours de force, et ces jours-là il était indomptable. Malgré M. Quin, il fit débiter mistriss Bellamy, la couvrit de parures qui alors n'abondaient pas au théâtre, et la produisit sur la scène, malgré tous les obstacles et les bruits défavorables qu'on avait répandus. S'il en coûte tant à l'homme dont le front est le plus assuré de se montrer pour la première fois à ses semblables, combien ce début doit-il être pénible pour une jeune fille sortie à peine de l'asile domestique, gardée jusqu'à ce jour par l'amitié, et, pour la première fois, livrée à la multitude qui acquiert tout droit à la juger! Ces sentiments, qu'elle exprimait naguère avec tant de volupté et d'une voix si douce, ces accents qui la soulageaient en sortant de sa bouche et de son cœur, combien il doit lui en coûter de les répandre aujourd'hui! Combien

il lui est difficile de songer à des expressions tragiques, lorsqu'elle est tout occupée de ce public qui l'entoure, qui la presse, qui l'assiège de ses regards et de son attention! Tous les débuts ont cette difficulté, qu'il faudrait oublier le public la première fois qu'on le voit, et que le jour où il faudrait pouvoir le plus, on peut le moins. Mistriss Bellamy parut tremblante et s'évanouit plusieurs fois. La multitude, qui n'est rien et veut être quelque chose, est si fière d'intimider, qu'elle récompense la peur qu'elle inspire. Sans entendre mistriss Bellamy, qui ne put jamais élever la voix pendant les quatre premiers actes, elle la couvrit d'applaudissements. Au cinquième, enfin, la jeune débutante, aguerrie, échauffée par son rôle, déploya des moyens inattendus, charma l'auditoire, ravit le bon M. Rich, qui fut dédommagé de son énergie d'un jour; elle désarma surtout son ennemi, M. Quin, qui devint aussitôt son protecteur et son soutien, et demeura depuis son plus fidèle et son plus généreux ami.

Il n'y a rien qui réussisse comme le succès. Un pareil début dut amener des suites brillantes et valut bientôt à la fille de lord Tyrawley des amitiés illustres et de hautes protections. L'Angleterre ne se conduit point comme nous envers les artistes dramatiques; elle ne flétrit pas les talents qu'elle aime le plus, et elle n'exclut pas des sociétés ceux qu'elle a couverts d'applaudissements sur la scène.

Chaque famille écarte ses enfants d'une profession périlleuse, mais elle estime, elle honore ceux qui, une fois consacrés au théâtre, y ont conservé une vie honnête et pure. Les plus grandes dames se font protectrices d'une jeune débutante, la reçoivent dans leur société, la placent à côté de leurs filles, secondent ses bénéfices et ses succès, et font par bienveillance ce qui, de la part des hommes, semblerait inspiré par l'amour ou la galanterie.

Pour moi, qui ne fais honneur qu'à la nature et aux circonstances du caractère des individus et des peuples, qui

apprécie leurs avantages divers, mais qui suis toujours prêt à leur contester des mérites dont ils sont trop fiers, je ne vanterai pas trop l'Angleterre de cette espèce d'équité envers une classe particulière de la société. Cette Angleterre, si fière, si dédaigneuse, si brutalement injuste envers la France, et qui, dans les journaux du XIX^e siècle, a le mauvais goût de traiter une nation rivale avec l'aveuglement et la fureur d'un parti ou d'une secte, cette Angleterre se vante trop de ses avantages pour qu'on ne lui montre pas à quoi ils se réduisent. « Les Anglais, a dit l'un des hommes les plus sages entre tous ceux qui ont écrit sur les nations étrangères, les Anglais, s'ils ne sont pas fous de la folie générale, le sont de mille folies particulières. » Il est vrai qu'il y a chez ces fiers insulaires beaucoup moins de conventionnel que partout ailleurs; dès le bas âge, on soigne chez eux la nature, on prétend ne la gêner en rien; dans les arts, ils la vantent à outrance et la transportent telle quelle dans leurs peintures. Aussi ne séparent-ils pas le comique du tragique, le trivial du sublime, et ils sont privés d'idéal dans les arts ainsi que dans les mœurs. S'ils n'ont pas la morgue des pays à usages, ils manquent de tenue et de dignité, malgré leur extérieur froid et contenu. Aussi le célèbre Fox, quoique ministre, joue et s'enivre; le peuple fait ses élections au milieu des orgies. Chez eux, en un mot, il y a moins de contrainte extérieure, et c'est à cela peut-être qu'est due l'équité apparente avec laquelle ils traitent certaines classes de la société : s'ils n'ont pas la vanité de la mode, ils ont celle de la bizarrerie, et leurs plus grands écrivains, comme Sterne, se tourmentent pour être originaux. Vivant enfin sous un climat qui leur donne le besoin des liqueurs et des émotions fortes, ils s'enivrent et veulent voir expirer sur la scène une grande partie des personnages d'une tragédie; il faut que leurs acteurs se livrent à des mouvements violents et convulsifs. Ainsi, mistriss Bellamy eut la plus grande

peine à se faire pardonner un ton simple. Je ne nie pas les grandes qualités que la nature mêle à tous ces défauts : mais quand un peuple ne veut voir que le mauvais côté d'autrui, il faut lui montrer le sien.

Je sais que tout change aujourd'hui, que les provinces, les royaumes tendent à l'uniformité par leurs communications réciproques; mais enfin, voilà comment étaient les Anglais à la fin du siècle dernier.

C'est au milieu d'une société pareille que se montra mistriss Bellamy. Les protectrices ne lui manquèrent pas, et on en voit autour d'elle de tous les caractères; s'il en est d'excellentes, il en est une, la duchesse de Queen'sberry, qui se plaît à rabaisser en obligeant, et, après une humiliation, aime à étonner par des bienfaits imprévus. Les amants se joignent aux amies. Mistriss Bellamy, d'après tout ce que les contemporains nous ont appris, n'était point exactement belle; sa taille était moyenne, mais elle était pleine de grâces; elle avait un bras et une main dont elle faisait vanité, et surtout un ton de voix enchanteur. Une femme applaudie tous les jours, une femme qui ravit tout le monde de son jeu, de ses expressions, en devient plus attrayante. Les transports du public sont sympathiques; on aime et on admire davantage ce que tout le monde aime et admire, c'est là ce qui assure l'empire des femmes livrées au théâtre. Mistriss Bellamy fut entourée d'adorateurs; bientôt enlevée par un d'eux, supposée coupable, abandonnée par ses amis et sa mère, elle se réfugia chez des parents quakers, est justifiée ensuite, et reparaît triomphante aux yeux du public et de ses amis. Mais jeune, sans appui, avec un cœur sensible, elle devait enfin succomber. Si sa conduite ne fut pas exemplaire, elle fut du moins excusable. Elle aima un jeune seigneur violent, emporté, George Metham, et en eut un fils qui porta le nom de son père. Dans un moment où elle fuyait la violence de Metham, un homme perfide profite de l'occasion, lui persuade qu'elle n'est plus aimée, la

trompe, pleure, supplie et obtient son union avec elle. Cet homme, John Calcraft, était le protégé d'Henri Fox ; il suppose que dans le moment il ne peut avouer ce mariage, et se soumet à un dédit de cinquante mille livres, s'il ne la prend pas pour épouse. Au bout de quelques années, mistriss Bellamy accepte cet engagement. Les caractères fictifs que nous admirons dans les romans nous frappent, parce que tous les traits y sont mis en saillie ; je ne sais s'ils n'ont pas plus d'intérêt dans les mémoires, où ils ont l'effet de la réalité ; c'est du moins là qu'il faut les étudier comme dans la nature elle-même. L'avarice basse, l'astuce perfide, n'ont jamais été mieux caractérisées qu'ici, ni plus frappantes par leur opposition avec un caractère noble, élevé et généreux ; mistriss Bellamy, dès ce moment, est supposée l'épouse de Calcraft, sa maison devient splendide, et on y voit la réunion de tout ce que l'Angleterre possédait de plus remarquable. Pleine de goût et de politesse, elle attire autour d'elle un cercle brillant, se livre à son penchant pour la dépense et devient le centre d'une société politique où se discutent les intérêts de l'État ; elle-même étudie Puffendorf et Grotius avec un esprit actif et étendu, elle ose se mesurer à tous les sujets ; mais par simple curiosité, sans prétention, et seulement pour comprendre les hommes qui l'entourent. Le compagnon de sa vie, Calcraft, se chargeait des agences de tous les généraux ou chefs de régiments absents. Mistriss Bellamy, par ses relations, par son activité, lui procurait une clientèle immense, et lui ménageait ainsi les moyens de faire une vaste fortune. Elle dépensait tous ses revenus du théâtre, allait au delà, dans l'espoir que Calcraft, qui était l'objet de ces dépenses, qui en profitait lui-même, fournirait au paiement de ses dettes ; mais Calcraft, qui mettait peu de prix aux grâces de sa compagne, profitait, en attendant, de la faveur qu'elle avait la grâce de lui obtenir. Pour elle, d'une conduite irréprochable, pendant la durée de cette union, elle se livrait au pen-

chant de son cœur, secourait la famille de Calcraft lui-même qu'il abandonnait, réparait secrètement ses concussions et recommandait les malheureux aux hommes puissants dont elle était adorée. A ses côtés on voit un ami constant et fait pour honorer cette femme charmante ; c'est Henri Fox, longtemps secrétaire de la guerre, père du célèbre Charles Fox, et déjà en lutte avec le frère de Pitt ou lord Chatam. Ce noble et vertueux ministre, plein de douceur et de sens, préparait alors l'éducation de son fils, dont il fit un homme supérieur, sans pouvoir en faire un homme tempérant.

Mistriss Bellamy était douée du caractère le plus facile ; endettée, elle s'endettait encore pour un caprice ou un bienfait. Elle était l'une des meilleures écuyères du royaume ; l'indigne Calcraft osa même profiter de cette circonstance pour mettre ses jours en péril. Elle aimait les chevaux et faisait seulement pour ses équipages une dépense considérable. Dans les moments où elle était le plus pressée, un malheureux à secourir, un service à rendre, lui faisaient oublier tous ses engagements. Mais alors elle avait devant elle un avenir immense, plusieurs amies lui avaient assuré leur héritage ; ses gains du théâtre étaient de plus en plus considérables, et la fortune de Calcraft, grâce à ses soins, se grossissait tous les jours. Tout est si facile dans la jeunesse et pendant le premier mouvement du bonheur. Tout semble venir à nous et s'offrir comme de soi-même, les applaudissements, les amitiés, la fortune. Il arrive enfin, le jour où tout se retire, où il faut courir après les choses qui nous fuient, et les atteindre avec des forces usées. L'indigne Calcraft irrite enfin mistriss Bellamy, et elle se décide à l'abandonner, au grand étonnement de ceux qui les croyaient époux. Elle se retire chargée de dettes, refuse d'user d'une loi nouvelle, au moyen de laquelle elle eût pu s'acquitter, et forme le projet de payer ce qu'elle devait avec le seul revenu de ses travaux. Mais un attachement nouveau, des voyages, un

reste d'enivrement, de succès et de dépenses, achevèrent de la ruiner; et lorsque l'enthousiasme du public est passé, elle se trouve accablée de dettes et sans moyen de fournir à son existence. Cette femme charmante avait captivé jadis tous ses amis; son esprit élevé, son caractère généreux, les avaient enchantés; souvent, dans une pareille situation, on aime le succès en croyant n'aimer que le mérite. Aussi, nous ne voyons plus auprès de mistriss Bellamy aucun de ses amis, quoique ses qualités soient les mêmes. Elle n'en accuse aucun, elle ne se plaint que du perfide Calcraft; mais, enfin, ses nombreux amis n'y sont plus; l'infortunée est seule, livrée aux obsessions de ses créanciers, rebulée des directeurs de théâtre, souvent exposée aux cruautés de la justice anglaise, et manquant parfois du nécessaire. Ruinée par un incendie, dépouillée de ses riches pierres par un vol de Calcraft, privée, par la perfidie d'un domestique, d'un immense héritage, elle demeure sans ressources, et, dans sa détresse, fait encore du bien. Cette femme est un exemple unique de bonté facile, et on peut dire imprudente. On n'a jamais vu peut-être au même degré oublier ses propres besoins à la vue du besoin présent des autres. Réduite à la dernière extrémité, elle veut attenter à ses jours et elle en est empêchée par le désir de faire l'aumône à une malheureuse mère plus pauvre qu'elle. C'est alors que le désir de se rappeler au souvenir du public lui inspira l'idée d'écrire ses mémoires. Ils en reçurent un accueil extraordinaire, et eurent quatre éditions successives. Les divers théâtres lui accordèrent des bénéfices. Il faut ou enchanter le public ou

provoquer vivement sa pitié. Quand mistriss Bellamy eut renoncé à plaire et se fut résolue à toucher, l'infortunée obtint encore quelques soulagements. Cependant, elle ne fut point débarrassée de ses dettes; ce cruel souci ne l'abandonna jamais; elle obtint pourtant une existence un peu plus calme. Mère de plusieurs enfants, d'une fille dénaturée, d'un fils excellent, mais mort dans l'Inde, d'un autre dissipé et sans conduite, elle obtint néanmoins de ce dernier quelques consolations. Cette qualité de mère fut sa dernière ressource. Comme mère, elle n'avait pas failli, comme mère elle fut soulagée. Ainsi, quelque brillants que soient les dons que nous a faits la nature, quelque heureux que soient les instants que la fortune nous dispense, il n'y a de félicité assurée que dans les rapports réguliers. Née de passions illégitimes, jetée au milieu du désordre, vivant dans le désordre, malgré tous les dons, malgré la plus extraordinaire bonté, et tout ce qui aurait dû lui concilier les hommes, mistriss Bellamy fut encore un exemple unique d'infortune et de cette punition que la nature attache toujours à l'infraction de ses lois. La nature, sans doute, ne défend aucune profession, elle admet le bien dans toutes; mais dans toutes elle a voulu que la femme fût fille chérie et surveillée, épouse fidèle et protégée, mère soigneuse; hors de là, point de repos, de bonheur, de vieillesse heureuse. Si l'homme peut s'aventurer, parce que, fort, il peut partout se protéger lui-même, la femme ne peut sortir de ses rapports naturels sans succomber de faiblesse et souffrir de tous les maux.

A. THIERS.

(*Journal des Femmes*).



MÉDAILLONS DE GASPARD DE LA NUIT

LOUIS BERTRAND fut un des maîtres les plus délicats du romantisme. Il a une note personnelle et, comme Nodier, son contemporain, n'ignore aucun secret de son art. Il ne procède ni par fougue, ni par intuition, et se montre toujours maître d'idées qu'il conduit à son gré. C'est un coloriste cherchant ses effets par la tonalité générale de ses tableaux.

Voici quelques médaillons de son admirable livre Gaspard de la Nuit. Quelle vie, quelle émotion contenue dans ces toiles aussi ensoleillées que des Metzu ou des Van-Ostadat.

LES GUEUX DE NUIT.



hé! rangez-vous, qu'on se chauffe! — Il ne te manque plus que d'enfourcher le foyer! Ce drôle a les jambes comme des pincettes.

« Une heure! — Il bise dru! — Savez-vous, mes chats-huants, ce qui fait la lune si claire? Les cornes des cocus qu'on y brûle.

« La rouge braise à griller de la charbonnée! — Comme la flamme danse bleue sur les tisons! Ohé! quel est le ribaud qui a battu sa ribaude?

« J'ai le nez gelé! — J'ai les grèves rôties! — Ne vois-tu rien dans le feu, Choupille? — Oui! une hallebarde. — Et toi, Jeanpoil? — Un œil.

« Place, place à M. de la Chaussée! — Vous êtes là, monsieur le procureur, chaudement fourré et ganté pour l'hiver! Oui-da! les matous n'ont pas d'engelures!

« Ah! voici messieurs du guet! — Vos bottes fument. — Et les tirelaines? — Nous en avons tué deux d'une arquebusade, les autres se sont échappés à travers la rivière.

« Et c'est ainsi que s'acoquinaient à un feu de brandons, avec des gueux de nuit, un procureur au parlement qui courait

le guilledou, et les Gascons du guet qui racontaient sans rire les exploits de leurs arquebuses détraquées. »

L'ÉCOLIER DE LEYDE.

« Il s'assied dans son fauteuil de velours d'Utrecht, messire Blasius, le menton dans sa fraise de fine dentelle, comme une volaille qu'un cuisinier s'est rôtie sur une faïence.

« Il s'assied devant sa banque pour compter la monnaie d'un demi-florin, moi, pauvre écolier de Leyde, qui ai bonnet et culotte percés, debout sur un pied comme une grue sur un pal.

« Voilà le trébuchet qui sort de la boîte de laque aux bizarres figures chinoises, comme une araignée qui, repliant ses longs bras, se réfugie dans une tulipe nuancée de mille couleurs:

« Ne dirait-on pas, à voir la mine allongée du maître, trembler ses doigts décharnés découplant les pièces d'or, d'un voleur pris sur le fait et contraint, le pistolet sur la gorge, de rendre à Dieu ce qu'il a gagné avec le Diable?

« Mon florin, que tu examines à travers la loupe, est moins équivoque et louche que ton œil gris qui fume comme un lampion mal éteint!

« Le trébuchet est rentré dans sa boîte de laque aux brillantes figures chinoises; messire Blasius s'est levé à demi de son fauteuil de velours d'Utrecht, et moi, saluant jusqu'à terre, je sors à reculons, pauvre écolier de Leyde, qui ai bas et chausses percés. »

LE NAIN.

« J'avais capturé de mon séant, dans l'ombre de mes courtines, ce furtif papillon, éclos d'un rais de lune et d'une goutte de rosée.

« Phalène palpitante qui, pour dégager ses ailes, me payait une rançon de parfums!

« Soudain la vagabonde bestiole s'en-
volait, abandonnant dans mon giron, —
ô horreur ! — une larve monstrueuse et
difforme à tête humaine.

« Où est ton âme, que je chevauche ?
— Mon âme, haquenée boiteuse des
fatigues du jour, repose maintenant sur
la litière dorée des songes.

« Et elle s'échappait d'effroi, mon
âme, à travers la livide toile d'araignée
du crépuscule, par-dessus de noirs hori-
zons dentelés de noirs clochers gothi-
ques.

« Mais le nain pendu à sa fuite hen-
nissante se roulait comme un fuseau
dans les quenouillées de sa blanche cri-
nière. »

ENCORE UN PRINTEMPS.

« Encore un printemps, — encore une
goutte de rosée qui se bercera un mo-
ment dans mon calice amer et qui s'en
échappera comme une larme.

« O ma jeunesse ! tes joies ont été
glacées par les baisers du temps, mais
tes douleurs ont survécu au temps qu'el-
les ont étouffé sur leur sein.

« Et vous, qui avez purifié la soie de
ma vie, ô femmes ! s'il y a eu dans mon
roman d'amour quelqu'un de trompeur,
ce n'est pas moi, quelqu'un de trompé, ce
n'est pas vous !

« O printemps ! petit oiseau de pas-
sage, notre hôte d'une saison qui chantes
mélancoliquement dans le cœur du poète
et dans la ramée du chêne !

« Encore un printemps, — encore un
rayon du soleil de mai au front du jeune
poète parmi le monde, au front du vieux
chêne parmi les bois ! »

MADAME DE MONTBAZON.

« Crois-tu, Mariette, qu'il viendra ?
— Oh ! dormez, dormez un peu, madame !
— Oui, je dormirai bientôt pour rêver
à lui toute l'éternité.

« On entendit quelqu'un monter l'es-
calier. « Oh ! si c'était lui ! » murmura
la mourante en souriant, le papillon
des tombeaux déjà sur les lèvres.

« C'était un petit page qui apportait,
de la part de la reine, à madame la
duchesse, des confitures, des biscuits et
des élixirs sur un plateau d'argent.

« — Ah ! il ne vient pas, dit-elle d'une
voix défaillante ; il ne viendra pas !
Mariette, donne-moi une de ces fleurs,
que je la respire et la baise pour l'a-
mour de lui ! »

« Alors madame de Montbazon, fer-
mant les yeux, demeura immobile. Elle
était morte d'amour, rendant son âme
dans le parfum d'une jacinthe. »

L'INCENDIAIRE

NOUVELLE

Il y a bien longtemps de ça ;
c'était lorsqu'on appelait
M. de Cazes *Jacobin*.

De nombreux incendies
désolaient le départe-
ment de l'Eure et menaçaient les départe-
tements voisins. La préfecture lançait
proclamations sur proclamations pour
rassurer les habitants, ce qui les ef-

frayait beaucoup ; les procureurs du roi
montaient à cheval ; et cependant fermes
et villages n'en brûlaient pas moins.
Procureurs du roi, gendarmes, préfets
et leur police, rien n'y pouvait. Il sem-
blait qu'une main invisible secouât des
torches dans l'air. Alors le gouverne-
ment, toujours judicieux, dirigea sur
Cany un régiment de grosse cavalerie.

Pourquoi pas de l'artillerie de siège?

Par ordre du préfet, le régiment se dispersa dans les campagnes environnantes. Je marchai avec ma compagnie vers Veulettes, le long de la vallée de Durdan. Arrivés au haut de la colline, à gauche, nous cherchâmes longtemps ce village; et, quand nous y fûmes, il fallut encore aller deux lieues plus loin au château de Saint-Martin, pour trouver la demeure du maire, le chevalier d'Auffray.

Sur la route, nous rencontrâmes une pauvre paysanne. Sa physionomie me parut singulière : belle grande fille bien faite, malgré trop d'embonpoint, ses traits fins et réguliers étaient de marbre; ses yeux noirs et fixes n'avaient aucune expression; des larmes roulaient sur ses joues et pourtant on eût pu douter de sa douleur.

« Voyons, au lieu de pleurer, dis-nous donc où demeure le maire de Veulettes? »

Cette question l'embarrassa comme si elle ne l'eût pas comprise ou comme si elle eût craint d'y répondre. Enfin elle répondit et nous la laissâmes continuer son chemin.

J'appris plus tard qu'elle s'appelait Marie. Depuis un an elle était servante dans le château de M. d'Auffray. Là, tout le monde l'aimait à cause de son extrême douceur, de sa docilité, et peut-être aussi par pitié. Elle était si simple, parlait si rarement, qu'on la croyait idiote. Ce jour-là son maître lui avait dit : « Je vous ai fourni pour soixante-trois francs de hardes; c'est trois francs de plus que vos gages de l'année. Je ne vous redemande pas les trois francs, je vous les donne. Retournez à Pleinesève, chez votre père. »

Elle n'avait pas seulement osé demander pourquoi on la renvoyait et elle était partie.

Autant que je m'en souviens, c'était à la fin de septembre, on avait rentré les récoltes, payé et congédié les moissonneurs.

Assis au milieu de la vaste cuisine de son château, dans un antique fauteuil, au bout d'une longue et lourde table de

noyer, le chevalier d'Auffray buvait du cidre avec son garde-chasse et ses valets de ferme. Il venait de lire dans *la Quotidienne* le détail des incendies, et, comme tous les soirs, il faisait là le beau parleur, le profond politique. Cet auditoire, qui l'écoutait avec respect, lui convenait beaucoup moins que la société des propriétaires voisins, tout fiers d'une petite fortune acquise par le travail, quelque peu éclairés, se permettant d'avoir un avis à eux, bourgeois de campagne portant la tête aussi haute que M. le chevalier. Il n'avait d'amis, de convives que ses domestiques et, depuis que la goutte le tenait cloué dans sa gentilhommière, il vivait noblement avec eux et ses chiens. Auparavant, aux marchés de Fécamp et de Caux, on le voyait en bottes à l'écuycère, en redingote bleue à boutons fleurdelisés, tenir table dans les auberges, entouré de sa clientèle de gens à gages, ou échanger familièrement des termes d'hippiatrique et des poignées de mains avec les maquignons qui exploient le pays de Caux. Au cabaret, il était vraiment bon prince, et on l'entendait souvent s'écrier : « J'aime le peuple, c'est « la bourgeoisie qui ne vaut rien. »

Il détestait par-dessus tout ce qu'il appelait l'instruction, cause évidente de tous les malheurs de la France, depuis la révolution jusqu'aux incendies inclusivement. Dieu sait quels beaux mouvements oratoires lui fournirent les procédés chimiques employés, disait-on, par les incendiaires; et cependant, pour intéresser ses auditeurs, il n'avait pas besoin de beaucoup d'éloquence. Dans ces campagnes où souffle le vent de la mer, où des toits de chaume couvrent des amas de gerbes, un incendie est terrible. Longtemps après on en parle en frémissant, comme on parlerait, à Paris, d'un tremblement de terre qui renverserait le Palais-Royal et la Bourse, et jamais on ne manque d'attacher à ces souvenirs quelque superstition bizarre, ainsi qu'à toutes les causes de désolation et de ruine.

Les aboiements d'une vingtaine de chiens, qui annonçaient notre arrivée

dans la cour du château, interrompirent les déclamations du chevalier d'Auffray. Le seigneur châtelain parut sur le seuil de sa cuisine, et nous reçut le verre à la main.

— Soyez les bienvenus, messieurs! Quelles nouvelles de Paris? Lors de la Restauration, j'y ai fait un voyage. Ville très-peuplée et fort brillante, ma foi! Et ce café de la Montansier! Ventre saint-gris! on y trouve de jolies femmes! Mais pourquoi n'y vend-on pas du cidre? En voici, messieurs, que je récolte moi-même. J'en fais trois cents tonneaux, année commune. Buvons à la santé du roi, du premier gentilhomme de France. Cependant, je devrais lui garder rancune; je lui ai écrit plusieurs fois, et il ne m'a pas répondu. Cela vient sans doute de ce que dans notre famille on n'est pas courtisan.

— Ça n'empêche pas, dit le garde-chasse, que lorsque M. le chevalier ajustait une compagnie de perdreaux, des pairs de France n'auraient pas été dans le cas de faire coup double mieux que lui.

— Moi, je déteste la noblesse de cour, reprit le chevalier en vidant un grand verre de cidre. C'est comme ces femmes de Paris, dont je vous parlais tout à l'heure, elles sont trop mijaurées. Parlez-moi d'une bonne fille qui ne dit mot, que l'on prend et que l'on quitte militairement quand on n'en veut plus. Parbleu! je vais vous conter une aventure.

Mais peu curieux du récit de ses bonnes fortunes, je l'interrompis en lui montrant mes ordres, et en lui demandant des renseignements.

— Ah! vous venez donc pour les brûleurs? dit le garde-chasse; vous serez bien fin si vous les dépistez. Ils sont invisibles; sans cela, mon fusil...

— Messieurs, criait le chevalier, tant qu'il y aura des électeurs à cent écus, des buonapartistes et des jacobins soudoyés par M. de Cazes...

— Certainement, ajoutait le garde-chasse, nous sommes gouvernés par la canaille. Oh!...

Et il fermait un œil en faisant le geste d'un tireur qui ajuste; puis il se leva,

prit son fusil, et après en avoir visité les batteries :

— Voici la nuit; allons à la chasse aux brûleurs.

— Georges (dit M. d'Auffray à un petit vacher qui depuis notre arrivée s'amusait à faire des entailles dans la table avec son couteau), Georges, si messieurs les militaires veulent commencer leur ronde, tu leur serviras de guide. Buvons le coup de l'étrier.

Nous quittâmes le hobereau de Saint-Martin, bien convaincu qu'il nous avait émerveillés par son esprit et ses manières chevaleresques. L'animal!

En partant, nous vîmes ses gens armés se poster, pour faire le guet, derrière les granges, contre les pommiers, dans les broussailles des fossés. Point de cultivateur qui ne prît alors ses précautions. Le bruit des incendies, se répandant et grandissant comme les flammes, avait partout jeté l'alarme. Du soir au matin, chaque ferme était gardée comme une ville assiégée. Nous apercevions dans l'ombre des hommes qui passaient et repassaient comme des fantômes. On entendait dans les branches des murmures, des cliquetis d'armes. Là, nous étions tout à coup arrêtés par le cri : Au large ! Plus loin, sur le toit d'une grange ou d'une meule, brillaient dans l'obscurité deux yeux fixes au bout d'un canon de fusil.

Au milieu de la nuit, il fallut monter à cheval, et courir vers la vallée. Une grande ferme brûlait sur la colline opposée à Pleinesère. Éveillées par la cloche du village le plus voisin, les cloches de toutes les églises à six lieues à la ronde sonnaient l'*effroi*, selon l'expression des paysans. C'était effrayant en effet. La pleine, à demi éclairée par les flammes, se couvrait d'hommes, de femmes, d'enfants presque nus, les uns fuyant l'incendie, les autres le cherchant comme un spectacle, tous s'informant, parlant à la fois, jurant ou pleurant. Les étincelles volaient et tournoyaient dans la vallée, comme une trombe de feu, et venaient s'éteindre sur l'herbe ou sur les eaux rougeâtres de la Durdan. Heureusement il n'y avait point

d'habitation dans cette prairie, où montent souvent les hautes marées. Une seule cabane, appuyée à la côte de Pleinesère, fut la proie du feu. On eût dit un reflet lointain du premier incendie.

Durant cette nuit de désastre, près de la petite baie de Claquedent, sur un petit pont de bois nommé le Pont-Rouge, une femme était assise, tantôt la tête penchée sur son sein, tantôt tournant de côté et d'autre des yeux égarés. C'était Marie, la servante de M. d'Auffray. Son père, ancien soldat devenu tisserand, lui avait dit : « Ma maison n'est pas une sage-femme, ni un hôpital ; va-t'en. » Et elle retournait involontairement à Saint-Martin. Mais là, accablée de fatigue et de désespoir, elle avait ressenti d'horribles douleurs ; et, mère avant le terme, elle pressait dans ses bras un enfant mort qu'elle couvrait de baisers. Quelquefois elle regardait, dans un morne délire, les flammes de la ferme et de l'inexorable chaumière où elle n'avait pu trouver asile, et semblait implorer l'incendie pour réchauffer son pauvre enfant.

Revenue d'un long évanouissement, dès qu'elle vit le soleil éclairer les hauteurs, elle sourit ; et, son fils soigneusement enveloppé dans son tablier de bure, elle gravit la colline.

C'est ainsi qu'elle arriva près de Saint-Martin, dans un champ où le petit Georges gardait les vaches. Il jouait avec un enfant de son âge, qui, à quelques pas d'une meule de blé, avait rassemblé un tas de paille sèche. Pour l'allumer, Georges tirait avec son couteau des étincelles d'un caillou.

— Il faut faire un petit incendie pour rire, s'écria-t-il.

— As-tu vu le vrai incendie d'hier, toi ?

— Oui, c'était beau ! ça flambait joliment. Il y avait bien quinze milliers de bon blé.

— Bah ! dans cette fameuse meule-ci il y en a plus de mille millions de milliers. Si ça brûlait !...

— Oh ! il ne faut pas.

— Non, bien sûr. Cela me ferait peur.

— Poltron ! Je parie que j'y mets le feu, moi. Tu ne le diras point.

— Pour recevoir des coups ? Pas si bête. Va, brûle-la, ça fera venir les soldats, et nous les verrons. Ont-ils de beaux plumets ! hein ?

— C'est là dedans que je m'engagerai quand j'aurai l'âge.

— Tu auras le droit de tuer.

— Et je tuerai le maître d'école.

— Tiens, dit Georges, je marque le but : si nous ne pouvons pas y toucher d'ici, il ne faudra pas la brûler ; si nous y touchons, tant pis, le hasard l'aura voulu, ce sera la faute du bon Dieu.

Et les voilà tous deux qui lancent des brins de paille enflammés, comme les écoliers font voler avec leurs doigts des flèches de papier roulé.

Tout à coup, Marie, qui les observait, pousse un cri. L'incendie embrassait déjà de ses tourbillons la haute pyramide de gerbes, et la flamme flottait au sommet comme un drapeau écarlate.

Les enfants, pris de frayeur, se sauvent à toutes jambes en criant : Au feu ! au feu !

Cependant Marie s'approche de la meule embrasée, s'assied, découvre son enfant et réchauffe ses petits membres tout raides. Mais bientôt des voix lointaines se font entendre, on vient. Alors elle enveloppe son précieux fardeau et fuit. Il n'y avait plus dans cette âme que deux sentiments : l'amour maternel et la honte d'être mère.

Quand les secours arrivèrent, la meule était un amas de cendres noires fumantes. On interrogea les deux enfants, ils tremblaient de tous leurs membres.

« J'ai vu, répondit Georges, j'ai vu un homme à cheval tourner là, tout autour, et partir au grandissime galop lorsque la meule s'est allumée. »

L'autre avait compté cinq brigands armés de pistolets. Ils avaient dit que tout le pays serait brûlé, et puis s'étaient sauvés à travers champs.

« Oh ! si j'avais été là, murmura le garde-chasse. J'ai du malheur. »

On aurait pu deviner la vérité ; mais tel était le trouble, qu'on ajouta foi aux mensonges contradictoires des deux petits vachers, Il ne vint à la pensée de personne qu'à cet âge on aime les jeux dangereux, et que l'enfant comme l'homme succombe trop souvent à des tentations étranges, malfaisantes, inexplicables. Avec l'instinct du bien, la nature nous a-t-elle donc donné l'instinct du mal ? On dit que l'exemple peut l'éveiller, et que parfois, au simple récit d'un crime, il éclate soudainement chez des esprits malades où dormaient les bonnes et les mauvaises passions. Après une secousse violente, dans les crises de la douleur, d'où vient cette idée fixe qui pèse sur notre poitrine comme un cauchemar ? quelle est cette volonté étrangère qui subjugue la vôtre, cet espèce de démon qui vous possède ? L'homme alors ne résout plus rien, ne juge plus, il obéit ; il a besoin de tuer et d'incendier, comme on a faim et soif. Que ceux qui dissèquent l'âme et le cerveau expliquent ce mystère, s'ils le peuvent.

Plus rapide que la marée qui s'enfle et envahit les prairies de Claquedent, la nouvelle de ces événements inonda bientôt toute la contrée et redoubla les alarmes. Des imaginations frappées sortirent mille chimères ; ils étaient venus par la mer, les *brûleurs*, au nombre de deux cents ; on les avait vus débarquer et se partager en trois bandes, vêtus de rouge, armés jusqu'aux dents, et porteurs d'un feu qui ne pouvait s'éteindre. On accusait les Bourbons, on accusait les ministres. Ce sont les Anglais, ce sont les ultra, ce sont les libéraux, ce sont les *églisiens* ; chacun selon ses passions et ses opinions. La crainte réveillant aussi d'anciens souvenirs, inimitiés de voisinage, vagues menaces à la suite de procès perdus.

Les femmes commençaient des neuvaines, les hommes fondaient des balles de calibre. On s'épiait d'un œil défiant et déjà irrité, c'était une véritable terreur.

Dix jours suivirent, et, jour par jour, dix incendies avec plus ou moins de ravages.

« A quoi servent donc ces soldats ? disait-on. C'est bien la peine de les loger et de les nourrir ! S'entendraient-ils avec les brûleurs ? »

Les pauvres soldats n'en pouvaient mais, chaque nuit, appelés tantôt sur un point, tantôt sur un autre par des coups de fusil qui retentissaient comme les heures. Nous courions... Personne ! Épuisés de lassitude, découragés, presque honteux, nous maudissions les paysans. Plus d'une fois ils firent feu sur nous. Malheur au voyageur qui eût passé par là ! ils tiraient sur leur ombre.

Un vieillard fut tué roide, près de Saint-Martin, par le garde-chasse de M. d'Auffray. On reconnut le père de Marie, dont la cabane avait été brûlée, et qui cherchait sa fille.

Un matin, avant le jour, nous vîmes une centaine de paysans accourus à la mairie de Veulettes ; ils amenaient un homme à cheval qu'on avait arrêté près du bois. Cet homme voulait parler, mais des cris effrayants couvraient sa voix.

S'il eût fait un geste, on le déchirait en morceaux. Il nous fut jeté par ces furieux, tout pâle et à demi mort. « Infâme de Cazes ! » Tel fut son premier mot, dès qu'il put parler.

Je reconnus le chevalier d'Auffray. Avait-il passé la nuit à veiller sur ses propriétés, ou, moins égoïste, s'était-il enfin décidé à donner quelques instants à la sûreté de sa commune ?

Je l'ignore. Mais parmi ces paysans que le hobereau de Saint-Martin nommait ses *administrés*, aucun ne le connaissait. Quand il fallut leur annoncer que c'était *monsieur le maire* qu'ils venaient d'arrêter, voilà tout le village qui s'insurge. Des femmes, des furies à la voix glapissante, nous accusent de vouloir délivrer un coupable. Une grêle de pierres brise les vitres de la mairie ; on enfonce déjà les portes lorsque la Providence, qui veillait sur la vie pré-

cieuse du chevalier d'Auffray, vint fort à propos à notre secours.

« L'incendiaire ! voilà l'incendiaire ! » cria-t-on à l'autre extrémité de la place.

Tous les yeux se tournèrent de ce côté, et le garde-chasse parut, conduisant une femme qui ne faisait aucune résistance.

« C'est Marie, Marie la servante du château ! Cassez-lui les reins ! A mort ! à mort !

Ainsi parlaient les dames de Veulettes, et il fallait voir leurs figures ! Que la nature humaine est belle dans de pareils moments !

Lorsque Marie fut en sûreté dans la salle la mairie, le garde-chasse nous raconta qu'il avait surpris cette malheureuse fille au moment où elle tentait de mettre le feu à une grange. Il lui avait tiré deux coups de fusil sans l'atteindre ni l'effrayer, et s'était emparé d'elle. Il nous remit le couteau de Georges et un caillou trouvés dans les mains de l'incendiaire. Puis la regardant froidement il lui dit :

« Tu avais jeté un sort sur mon fusil, mais je ne te manquerai pas la prochaine fois. »

Marie, assise dans un coin, semblait revenir de l'étourdissement que lui avait causé la vue du village irrité. Tran-

quille, presque souriante, elle cherchait à rassembler ses souvenirs.

Tout à coup elle presse avec joie un paquet attaché à sa ceinture, et promène ses regards autour d'elle. Dès qu'elle aperçoit le maire, elle se lève, vient à lui, et déposant sur la table le cadavre d'un enfant livide et infect :

« Voici votre fils, dit-elle ; il ne veut pas manger, et il a toujours froid. Oh ! j'ai eu bien de la peine à le conserver. Je vous le rends, monsieur le chevalier, et vous prie, au nom du bon Dieu, d'en avoir soin.

Et elle tomba sur le pavé, sans connaissance.

Le lendemain, les gendarmes la conduisirent à Rouen dans un tombereau. Elle berçait sur ses genoux le cadavre de son enfant.

Près de Saint-Martin, on lui tira un coup de fusil qui lui cassa le bras. Elle eut encore assez de force pour dénouer son fichu bleu, en envelopper son enfant et le pendre à son cou.

Toutes les femmes se pressaient pour la voir passer, et des milliers de paysans la suivirent avec une joie féroce et d'ignobles plaisanteries !

Elle fut jugée, condamnée, et monta sur l'échafaud sans savoir où elle allait.

DEFONGERAY.

Le gérant : A. TENNEVIN.



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 9.

LA VOCATION DU PRINCE BAZILE (fantaisie inédite), par Robert Franz.

LA MORT DE DUPUYTREN, par Nadar.

LA VOCATION DU PRINCE BAZILE

FANTAISIE INÉDITE

Le Glaneur est avant tout un journal de reproduction. Toutefois nous sommes réservé le droit de faire de temps à autre des surprises à nos lecteurs.

C'est ainsi que nous publions aujourd'hui la Vocation du prince Bazile, fantaisie complètement inédite de Robert Franz.

Ceux qui ont déjà lu les Lettres d'un excentrique du même auteur retrouveront dans cette œuvre les qualités de style et d'humour qui ont conquis à Robert Franz une place à part dans la littérature contemporaine.



Il y avait une dizaine d'années que je connaissais le prince Z...

C'était un prince russe, un vrai prince russe, et un prince charmant, aimable garçon, spirituel, très-original, très-intéressant, et aussi riche qu'il était aimable, spirituel, original et intéressant.

Ce sont là de bonnes conditions pour être heureux, n'est-ce pas? Eh bien, le prince Z... ne l'était guère.

Il avait une marotte, mais là, une marotte, et bien conditionnée. Dans sa jeunesse, il avait manié quelque peu les pinceaux. « Je ne suis pas la rose, dit un proverbe persan, mais j'ai passé près d'elle. » Pour avoir passé près de la peinture, le prince Z..., lui, se per-

suada qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand peintre.

Ni les joyeuses fantaisies de la vie d'un homme bien né, oisif et riche, ni les succès obtenus dans les salons, ni les folles nuitées avec leurs soupers fins où son argent réunissait tous les produits de haut goût de la civilisation parisienne, surprises du luxe, friandises les plus séductrices, vins tout parfums et tout flammes, sérail de beautés qui avaient des voluptés pour tous les caprices, — rien ne le contentait.

Avec son beau nom et son insolente fortune, pour lesquels il eût certes trouvé dans la société un placement à sa convenance, le prince Z... rêvait une place dans l'art, la gloire, et quelle place, quelle gloire!

Au milieu des bonnes fortunes les plus excentriques, lorsque son cœur battait la chamade, lorsque ses oreilles se remplissaient de carillons et ses yeux d'étincelles, ce n'étaient point une avalanche de cheveux, des bras ronds et blancs, des jambes de Diane et des pieds bien cambrés qui lui donnaient le vertige; le salon carré du Palais de l'Industrie valsait dans son cerveau, et à la place d'honneur une toile signée de son nom lui envoyait des coups de poing dans la poitrine.

Alors il courait s'enfermer dans un atelier qu'il avait loué dans le quartier Saint-Georges, beau cabinet d'art, tendu

de satin feu et or, avec des crédences moyen âge, une horloge Louis XIII, des statues sur des socles à pivot, des objets d'art, albâtres de Lagny, poteries incrustées, chinoiseries, vieux émaux ; des monceaux de tissus, étoffes lamées d'or, soieries safranées, brocards brodés de pivoinés et d'ailes de papillon dans tous les coins ; aux murs une haie de tableaux à divers degrés d'avancement, bêtises de son cerveau.

Ce qu'il y avait de désolant, c'est que le malheureux possédait un semblant de talent, de l'adresse, un certain sens de l'ordonnance, un certain instinct du groupement, avec le tempérament académique, le culte du poncif héroïque, le respect de la tradition, aggravés de la triste facilité de la main qui n'éprouve jamais le besoin de vérifier la nature, qui sait de routine la silhouette ordinaire des choses.

Ses toiles étaient composées avec l'acquis des souvenirs d'école, mêlés de ressouvenirs de lithographies et de détails de mœurs attrapés à travers ses lectures. Battant le tout, il en sortait des bonshommes d'une élégance banale, fort propres, dessinés correctement, brossés soigneusement, mais morts et qui semblaient la production d'une mécanique.

Dire que lorsque la fièvre de fabriquer ces bonshommes le mordait, il se cloîtrait dans l'atelier depuis le matin six heures jusqu'à la nuit, piochant, piochant, se donnant des éreintements d'estomac, de tête, avec l'acharnement d'une volonté enragée, l'effort d'une espérance ardente, passionnée.

Et c'était toujours ce salon carré du Palais de l'Industrie, avec sa place d'honneur, que pendant ces longues heures, où il avait faim et soif et mal au dos, le prince millionnaire rêvait.

En attendant la gloire, il n'eût pas dédaigné un peu de succès. De temps en temps il exposait chez les marchands de tableaux : une jeune fille donnant du sucre à sa perruche, une cuisinière marchandant un lièvre, un jeune homme s'arrachant une épine du pied, un boyard buvant du thé ; ses

toiles se fanaient derrière la vitrine, le marchand les lui renvoyait.

Le succès, sans parler de la gloire, comme un cheval bourré de gingembre, fuyait devant lui.

Un jour il fit porter chez un reporter qu'il connaissait une demi-douzaine de tableaux, avec des cadres de grand prix. Il accompagna l'envoi d'une montre ornée de diamants.

Le reporter était un puritain, un homme à préjugés, une tête-ronde. Le pauvre prince jouait de malheur. Où avait-il été dénicher cet oison-là ? Toujours est-il que l'oison renvoya la montre, en homme bien élevé parla des chevaux du prince Z..., de la coupe de son pantalon, des soupers qu'il donnait à la Maison d'Or, des passions qu'il inspirait à la fleur de la fleur de la haute cocotterie, — mais pas un mot des tableaux.

Le prince soupira, déclara que la presse ourdissait contre lui le noir complot du silence et... brossa ses bonshommes avec un peu plus d'ardeur encore. Quand il se serait affirmé par un succès au Salon, on parlerait de lui.

Après cette mésaventure, il lui vint même quelque remords d'avoir essayé d'acheter, au prix d'un vil métal, le tambour qui jetterait, aux quatre coins de l'univers, le bruit de sa renommée.

Il nous fit part de ses scrupules. « C'est à coups de chefs-d'œuvre, messieurs, que j'achèterai la renommée, dit-il fièrement. Et j'entrerais dans le succès par la grande porte de la gloire. »

Lorsqu'il rentrait dans sa peau d'homme du monde, il redevenait le joyeux viveur, l'amphitryon sans pareil, le camarade charmant.

Cela dura quelque temps. Puis, un hiver, il joua à son cercle. Il jouait comme il peignait, et la chance, pas plus que le succès, ne se croyait tenue à son égard à aucun ménagement. Avec la déveine, son ardeur augmenta. Tous les jours, à la même heure, son coupé s'arrêtait devant la banque de Rothschild. Il en emportait des liasses de billets de banque, que le soir il laissait sur le tapis vert.

Une après-midi, il n'alla point rue Lafayette. Le soir, il joua sur une carte ses terres en Russie et perdit. Il était ruiné.

Ce n'était pas le jeu seulement qui avait compromis sa fortune. Généreux, crédule, il avait été la proie de ces brasseurs d'affaires comme il en pousse entre les pavés de Paris, hommes à inventions, fondateurs de choses impossibles, qui avaient pratiqué d'abondantes saignées dans son coffre-fort. Ses fantaisies, d'ailleurs, n'y avaient pas nui, aussi. Il ne comptait jamais avec elles et l'argent lui fondait dans les doigts.

Le prince Z... vendit ses chevaux, ainsi que le mobilier artistique de son atelier, liquida quelques petites dettes avec le produit de la vente, et disparut.

Je croyais qu'il avait quitté Paris, qu'il était retourné en Russie, où il avait des parents et beaucoup d'amis, lorsqu'un matin mon valet de chambre m'apporta une carte. C'était celle du prince Z...

J'allai vivement au-devant de lui.

Il n'avait guère changé... La même paix d'humeur, le même entrain de la vie. Je fis à part moi la réflexion, qu'il n'y a que ces races du Nord pour avoir de l'énergie. Pourtant il avait dû traverser de terribles jours d'épreuves. Il n'eut pas besoin de me conter la débâcle des amitiés, des reconnaissances et des dévouements. A l'homme qui a « mangé une fortune, » chaque pas vaut une blessure. Les solliciteurs et les obligés d'autrefois, vous rencontrant, vous tournent le dos. On sait cela. Seulement les imbéciles qui tournaient les talons devant ce garçon, ignoraient qu'il était trop fier, lui, pour être jamais obligé et solliciteur.

Il me conta qu'il s'était *établi* peintre. Il avait loué sur le boulevard extérieur un petit logement composé de deux pièces, un cabinet et un petit atelier. Affranchi des servitudes de la fortune, me dit-il, il y vivait tranquille, comme un cerf au ressui, sans plus de besoins qu'un solitaire de la Thébaïde, plongé dans une sphère de travail et de

silence, dans le monde de l'art, rêvant à l'œuvre qui devait attirer l'attention publique sur lui, lui rendre la fortune, illustrer son nom. Il ne reparaitrait dans le monde qu'avec les droits de l'homme de génie.

Il paraît que dans la joie d'un esprit qui ne vit que dans l'art et voit tout d'en haut, il avait acquis des facilités de composition et d'exécution qui le confondaient. Tout coulait comme de source. Il se reprochait le temps passé au Bois, dans les salons, à la Maison d'Or. « Aujourd'hui, dit-il, je serais un grand homme. »

Je lui demandai la permission d'aller le voir, et le lendemain je me dirigeai vers le boulevard Clichy.

La maison qu'il habitait était une bâtisse rapiécée, suant la misère avec ses persiennes pourries par la pluie; au rez-de-chaussée sa boutique de friperies flétries, ses logements d'ouvriers à tous les étages, son fouillis d'enfants en guenilles, de chats galeux, de pies apprivoisées dans l'escalier disjoint et moisi. Les portes ouvertes laissaient voir des chambres pleines de fumée, de bruits de vaisselle qu'on récurait, de vagissements de marmaille au berceau, de tapage, de jurons et de coups.

Au cinquième, une pancarte clouée portait : Bazile Z..., peintre.

Je sonnai. Le prince vint m'ouvrir. L'endroit me fit froid au dos.

La petite pièce où je me trouvais semblait le prolongement de l'atelier qu'un rideau en laine déteinte coupait en deux. Le premier compartiment contenait un lit de sangle et une chaise. Le second compartiment était ce que le prince baptisait pompeusement du nom d'atelier. Au fond une fenêtre à guillotine, à droite un chevalet, à gauche une table en bois blanc encombrée de boîtes à couleurs, de palettes, de pinceaux et d'autres ustensiles. Deux chaises. Aux murs culottés d'un ton d'estaminet, comme sur le fond satin et or de l'atelier dans le quartier Saint-Georges, une haie de tableaux.

Cette fois, tout y avait passé : scènes d'intérieur, bêtes, paysages, histoire,

de satin feu et or, avec des crédences moyen âge, une horloge Louis XIII, des statues sur des socles à pivot, des objets d'art, albâtres de Lagny, poteries incrustées, chinoiseries, vieux émaux ; des monceaux de tissus, étoffes lamées d'or, soieries safranées, brocards brodés de pivoinés et d'ailes de papillon dans tous les coins ; aux murs une haie de tableaux à divers degrés d'avancement, bêtises de son cerveau.

Ce qu'il y avait de désolant, c'est que le malheureux possédait un semblant de talent, de l'adresse, un certain sens de l'ordonnance, un certain instinct du groupement, avec le tempérament académique, le culte du poncif héroïque, le respect de la tradition, aggravés de la triste facilité de la main qui n'éprouve jamais le besoin de vérifier la nature, qui sait de routine la silhouette ordinaire des choses.

Ses toiles étaient composées avec l'acquis des souvenirs d'école, mêlés de souvenirs de lithographies et de détails de mœurs attrapés à travers ses lectures. Battant le tout, il en sortait des bonshommes d'une élégance banale, fort propres, dessinés correctement, brossés soigneusement, mais morts et qui semblaient la production d'une mécanique.

Dire que lorsque la fièvre de fabriquer ces bonshommes le mordait, il se cloîtrait dans l'atelier depuis le matin six heures jusqu'à la nuit, piochant, piochant, se donnant des éreintements d'estomac, de tête, avec l'acharnement d'une volonté enragée, l'effort d'une espérance ardente, passionnée.

Et c'était toujours ce salon carré du Palais de l'Industrie, avec sa place d'honneur, que pendant ces longues heures, où il avait faim et soif et mal au dos, le prince millionnaire rêvait.

En attendant la gloire, il n'eût pas dédaigné un peu de succès. De temps en temps il exposait chez les marchands de tableaux : une jeune fille donnant du sucre à sa perruche, une cuisinière marchandant un lièvre, un jeune homme s'arrachant une épine du pied, un boyard buvant du thé ; ses

toiles se fanaient derrière la vitrine, le marchand les lui renvoyait.

Le succès, sans parler de la gloire, comme un cheval bourré de gingembre, fuyait devant lui.

Un jour il fit porter chez un reporter qu'il connaissait une demi-douzaine de tableaux, avec des cadres de grand prix. Il accompagna l'envoi d'une montre ornée de diamants.

Le reporter était un puritain, un homme à préjugés, une tête-ronde. Le pauvre prince jouait de malheur. Où avait-il été dénicher cet oison-là ? Toujours est-il que l'oison renvoya la montre, en homme bien élevé parla des chevaux du prince Z..., de la coupe de son pantalon, des soupers qu'il donnait à la Maison d'Or, des passions qu'il inspirait à la fleur de la fleur de la haute cocotterie, — mais pas un mot des tableaux.

Le prince soupira, déclara que la presse ourdissait contre lui le noir complot du silence et... brossa ses bonshommes avec un peu plus d'ardeur encore. Quand il se serait affirmé par un succès au Salon, on parlerait de lui.

Après cette mésaventure, il lui vint même quelque remords d'avoir essayé d'acheter, au prix d'un vil métal, le tambour qui jetterait, aux quatre coins de l'univers, le bruit de sa renommée.

Il nous fit part de ses scrupules. « C'est à coups de chefs-d'œuvre, messieurs, que j'achèterai la renommée, dit-il fièrement. Et j'entrerais dans le succès par la grande porte de la gloire. »

Lorsqu'il rentrait dans sa peau d'homme du monde, il redevenait le joyeux viveur, l'amphitryon sans pareil, le camarade charmant.

Cela dura quelque temps. Puis, un hiver, il joua à son cercle. Il jouait comme il peignait, et la chance, pas plus que le succès, ne se croyait tenue à son égard à aucun ménagement. Avec la déveine, son ardeur augmenta. Tous les jours, à la même heure, son coupé s'arrêtait devant la banque de Rothschild. Il en emportait des liasses de billets de banque, que le soir il laissait sur le tapis vert.

Une après-midi, il n'alla point rue Lafayette. Le soir, il joua sur une carte ses terres en Russie et perdit. Il était ruiné.

Ce n'était pas le jeu seulement qui avait compromis sa fortune. Généreux, crédule, il avait été la proie de ces brasseurs d'affaires comme il en pousse entre les pavés de Paris, hommes à inventions, fondateurs de choses impossibles, qui avaient pratiqué d'abondantes saignées dans son coffre-fort. Ses fantaisies, d'ailleurs, n'y avaient pas nui, aussi. Il ne comptait jamais avec elles et l'argent lui fondait dans les doigts.

Le prince Z... vendit ses chevaux, ainsi que le mobilier artistique de son atelier, liquida quelques petites dettes avec le produit de la vente, et disparut.

Je croyais qu'il avait quitté Paris, qu'il était retourné en Russie, où il avait des parents et beaucoup d'amis, lorsqu'un matin mon valet de chambre m'apporta une carte. C'était celle du prince Z...

J'allai vivement au-devant de lui.

Il n'avait guère changé... La même paix d'humeur, le même entrain de la vie. Je fis à part moi la réflexion, qu'il n'y a que ces races du Nord pour avoir de l'énergie. Pourtant il avait dû traverser de terribles jours d'épreuves. Il n'eut pas besoin de me conter la débâcle des amitiés, des reconnaissances et des dévouements. A l'homme qui a « mangé une fortune, » chaque pas vaut une blessure. Les solliciteurs et les obligés d'autrefois, vous rencontrant, vous tournent le dos. On sait cela. Seulement les imbéciles qui tournaient les talons devant ce garçon, ignoraient qu'il était trop fier, lui, pour être jamais obligé et solliciteur.

Il me conta qu'il s'était *établi* peintre. Il avait loué sur le boulevard extérieur un petit logement composé de deux pièces, un cabinet et un petit atelier. Affranchi des servitudes de la fortune, me dit-il, il y vivait tranquille, comme un cerf au ressui, sans plus de besoins qu'un solitaire de la Thébaïde, plongé dans une sphère de travail et de

silence, dans le monde de l'art, rêvant à l'œuvre qui devait attirer l'attention publique sur lui, lui rendre la fortune, illustrer son nom. Il ne reparaitrait dans le monde qu'avec les droits de l'homme de génie.

Il paraît que dans la joie d'un esprit qui ne vit que dans l'art et voit tout d'en haut, il avait acquis des facilités de composition et d'exécution qui le confondaient. Tout coulait comme de source. Il se reprochait le temps passé au Bois, dans les salons, à la Maison d'Or. « Aujourd'hui, dit-il, je serais un grand homme. »

Je lui demandai la permission d'aller le voir, et le lendemain je me dirigeai vers le boulevard Clichy.

La maison qu'il habitait était une bâtisse rapiécée, suant la misère avec ses persiennes pourries par la pluie; au rez-de-chaussée sa boutique de friperies flétries, ses logements d'ouvriers à tous les étages, son fouillis d'enfants en guenilles, de chats galeux, de pies apprivoisées dans l'escalier disjoint et moisi. Les portes ouvertes laissaient voir des chambres pleines de fumée, de bruits de vaisselle qu'on récurait, de vagissements de marmaille au berceau, de tapage, de jurons et de coups.

Au cinquième, une pancarte clouée portait : Bazile Z..., peintre.

Je sonnai. Le prince vint m'ouvrir. L'endroit me fit froid au dos.

La petite pièce où je me trouvais semblait le prolongement de l'atelier qu'un rideau en laine déteinte coupait en deux. Le premier compartiment contenait un lit de sangle et une chaise. Le second compartiment était ce que le prince baptisait pompeusement du nom d'atelier. Au fond une fenêtre à guillotine, à droite un chevalet, à gauche une table en bois blanc encombrée de boîtes à couleurs, de palettes, de pinceaux et d'autres ustensiles. Deux chaises. Aux murs culottés d'un ton d'estaminet, comme sur le fond satin et or de l'atelier dans le quartier Saint-Georges, une haie de tableaux.

Cette fois, tout y avait passé : scènes d'intérieur, bêtes, paysages, histoire,

mythologie, natures mortes. Des chaudrons miroitaient; des citrouilles colossales se prélassaient entre une botte d'asperges et une autre de pissenlits; de petits Savoyards mordaient dans une croûte de pain noir, les pieds nus dans la neige blanche; des arbres touffus abritaient des troubadours au pourpoint abricot, offrant la main à de petites femmes en rose avec des rubans jonquille. D'autres petites femmes solfiaient de la musique romantique dans un bateau; Pépin le Bref tranchait d'un coup de sabre la tête d'un lion et d'un taureau; Jupiter enfant tétait la chèvre Amalthée.

Cela n'en finissait pas. Il y avait de quoi meubler une exposition.

Au milieu de l'atelier, le prince répétait modestement : — Ce n'est rien, tout cela n'est rien.

Il prit une toile encadrée, retournée et appuyée contre le mur, la posa sur le chevalet et me poussant vers le chevalet, dit : — Regardez-moi cela.

Une femme se présentait de face sur le fond olive du tableau. Une femme? une poupée blonde, blanche et rose, grasse et ronde, l'air niais, les yeux trop grands, les lèvres trop rouges. La poupée semblait être en pénitence sur son fond olive, avec le souci du prix du tableau au front. C'était un travail de prison, un coloriage d'éventail à faire fuir les honnêtes gens.

— C'est un portrait? demandai-je, pour rompre un silence embarrassant.

— Oui, répondit l'auteur, le portrait d'une compatriote, M^{me} S... Nous nous sommes rencontrés par je ne sais quel hasard... Elle descendait les Champs-Élysées. Je l'avais beaucoup connue en Russie, où elle prodiguait les encouragements à mes barbouillages de jeune homme. Lorsqu'elle a su mon histoire et cette ruine qui fut comme un coup d'éperon à ma *vocation*, elle a voulu se faire peindre par moi. Cinq cents francs ce portrait... Belle femme, n'est-ce pas?

— Très-belle.

— Et comme c'est bien venu...

— Merveilleusement.

— Ce fond olive, hein?

— Oui, oui, ce fond olive...

J'étranglais dans ma cravate. Je vous dirai cependant que je ne savais pas au juste si j'avais envie de rire ou de pleurer.

— Vous jugez si je suis content, continua le prince. C'est la première toile que je vends. J'espère que ce portrait m'en amènera d'autres. M^{me} S... reçoit beaucoup de monde. Son salon est un peu assiette mêlée... Cela importe peu. Tous sont égaux devant le portrait. Me voilà toujours à flot. (A flot avec cinq cents francs.)

Profitant du moment d'expansion où il se trouvait, je lui demandai quels avaient été ses moyens d'existence jusqu'au jour de cette commande. Il rougit un peu, puis m'avoua qu'il avait accroché au rabais des dessus de cartons de mode pour Buenos-Ayres. C'était soixante francs la grosse, mais il faisait marcher les dessus de cartons de modes d'un train de poste et « avec de l'ordre, de l'économie, disait-il, une pièce de cent sous va loin. »

— Je ne suis pas grandement installé, comme vous voyez, cher ami, ajouta-t-il, mais vous savez *que les belles choses peuvent se faire dans une cave*.

Nous nous quittâmes sur la promesse de nous voir d'une façon suivie.

Cet homme m'intéressait, après tout, et j'allai passer une heure par semaine chez lui, régulièrement.

Un jour il m'annonça avec une joie enfantine que cela commençait à marcher, qu'il avait exposé un tableau de genre chez un marchand, rue Lafayette, et que le tableau avait été enlevé immédiatement.

Quelque temps après, j'appris qu'il avait fait un autre portrait, celui d'une amie de M^{me} S..., une femme pleine de goût, connaisseur, très-distinguée, pas belle mais charmante. Elle avait payé mille francs son portrait, la femme charmante.

A dater de ce portrait, l'atelier commença à subir des transformations. Ce fut un tapis de Smyrne, remplaçant le

rideau en laine déteinte, qui inaugura la série des décorations. Une table d'ébène, sculptée d'après les dessins de Jean Goujon et qui détrôna la petite table en bois blanc, suivit le tapis. Puis vint un divan recouvert d'une peau de panthère. Le prince se paya successivement une lampe étrusque de terre rouge, un bougeoir fait d'une chimère égyptienne chevauchée par un Amour, un cabinet de laque rouge, un plat de Léonard de Limoges. Accessoires nécessaires pour figurer dans ses tableaux, disait-il. A chacune de mes visites, quelque nouveau bibelot frappait mes regards.

— Cela va donc loin, un billet de mille francs? demandai-je un jour.

— Un billet de mille francs! répondit-il; mais j'ai vendu dix toiles, la semaine dernière, mille francs pièce. Je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas été exploité, par exemple.

Je manquai tomber à la renverse. Puis je réfléchis que le pauvre diable peignait comme une infinité de ses confrères, qui tous gagnaient de l'argent; ni mieux, ni pire évidemment, mais besoin n'était de peindre bien pour gagner de l'argent; que la raison des fréquents succès obtenus par la médiocrité ne se déduisait pas logiquement; qu'une conspiration de sympathies finissait toujours par s'organiser dans l'ombre pour le succès de la médiocrité, cette chaîne de relations, ces amitiés qui s'organisent si rarement pour la défense du talent; qu'après tout il y avait la chance et la malechance, c'était certain, et que devant cette adoration à plein cœur de la peinture, la malechance avait tiré son chapeau et avait été ailleurs chercher des victimes.

Sur ce, je félicitai chaleureusement le peintre.

Il travailla tout l'hiver avec emportement.

Vers la fin du mois de mars, en ouvrant un jour sa porte, je crus m'être trompé d'étage, voire même de maison. L'atelier disparaissait sous une avalanche de fleurs. Il y en avait dans tous les coins, de toutes espèces, des fleurs

bourgeoises, des fleurs aristocratiques, des fleurs françaises à côté de grandes mauves de la Chine et de bambous de l'Inde; des plantes curieuses au feuillage étrange, tantôt mince comme une épée, dentelé, épineux, tantôt pareil à des ailes de papillon, à de larges écrans chinois, à des chevelures verdâtres, à des poignards malais; des fleurs rares, étoiles, clochettes, aigrettes, panaches, flammes, pompons, faces d'astres. Au milieu de la table d'ébène, une collection des plus belles orchidées se levait d'une immense coupe de vieux Sèvres.

C'était une féerie riante et parfumée, un éblouissement.

La mansarde avait un air rose, un charme de richesse et de grâce incomparable, tant il est vrai que seules, les fleurs ont le privilège de la gaieté et de la magnificence vivantes.

Jusque-là, malgré la peau de panthère, le cabinet de laque rouge et la chimère égyptienne, cet intérieur était resté maussade, morne.

Le maître de céans vint au-devant de moi, souriant comme la mansarde. Habillé par un des premiers tailleurs de Paris, comme au temps de feu son million, il tenait à la main un jonc à pomme d'or sculptée par Froment-Meurice.

Ses tableaux se vendaient deux et trois mille francs! Il ne pouvait suffire aux commandes. Les murs de l'atelier étaient en effet dégarnis. Tous partis, les Savoyards et les citrouilles, les troubadours et les petites dames en bateau, Pépin le Bref et la chèvre Amalthée. Trois mille francs la chèvre. Un journal l'avait proclamé un génie, le prince Z..., pas la chèvre. L'avenir s'offrait à lui sous les meilleurs auspices. Gloire, fortune, — cela y était. « Ce que c'est que le travail, mon cher! » dit-il en s'attendrissant.

Il m'invita à dîner chez les Frères Provençaux, et son menu inspira du respect au garçon.

Au dessert, il me raconta qu'il voyait beaucoup M^{me} M... (la femme charmante), et que les fleurs que j'avais vues dans son atelier provenaient d'elle.

— Quel âge M^{me} M... a-t-elle? demandai-je, frappé subitement d'une idée.

— Quarante à quarante-cinq ans, je présume, répondit le prince. Il ajouta :

— Elle a un superbe hôtel à Paris, un palazzino à Bellevue et six cent mille francs de rente.

Je plantai mes yeux dans les siens.

— Elle est veuve, n'est-ce pas? dis-je.

— Oui, oui... répondit-il, et il rougit.

Rouvrant dans sa vie tout ce qu'ouvre l'argent, le prince Z... reprit discrètement ses anciennes habitudes. On l'aperçut aux courses, aux premières représentations. Il eut un cheval. Il refuma des panatellas. Il évitait la Maison d'Or et Tortoni, dînant de préférence chez Ledoyen. Il continuait à déjeuner dans sa mansarde, servi par sa portière, mais la portière lui montrait des terrines de Nérac et du chambertin, au lieu de quatre sous de bouillon comme autrefois. Il parlait de reprendre son ancien atelier.

Deux années s'étaient écoulées depuis la ruine du prince.

Par une belle soirée du mois de mai, comme je dînais chez Ledoyen avec plusieurs de mes amis, Bazile Z... parut, donnant le bras à une dame dont la figure n'avait pas plus d'effigie qu'un vieux sou. Elle portait une toilette riche et distinguée, robe de faille crème à longue traîne tout unie, casaque-habit pareille, aux pans retroussés doublés de rose thé. De gros boutons d'opale, pris dans des nœuds rose thé, descendaient sur deux rangées le long de l'habit. Un petit chapeau, garni de liliums roses, complétait la toilette.

Sur une jeune et jolie femme, l'effet eût été ravissant. Mais la compagne du prince, malgré un maquillage savant, accusait plus de quarante ans. Ajoutez une laideur triviale, et ces enfantillages, ces coquetteries grotesques dans la tenue, qui distinguent des gens de race, les riches de pacotille. Je devinai en elle M^{me} M...

Le couple dîna à une table voisine de la mienne, le prince avec un air rê-

veur, indécis, M^{me} M...; entre chaque service, parlant bruyamment.

Il y a des associations d'idées bizarres. L'atelier fleuri par cette dame me revint à la mémoire. Je pensai que M^{me} M... pouvait bien jouer sur le prince une martingale dont les fleurs avaient été le premier coup. Qu'est-ce qui avait suivi? Les petites attentions, les regards qui écoutent, les complaisances d'esprit, l'idolâtrie féminine qui caresse l'orgueil, flatte et sert l'ambition, fait jouir la vanité du sexe fort; toute cette poussée secrète qui fait tomber la force de l'homme au-dessous de la faiblesse de la femme. Oui, c'était cela, évidemment.

Bien des hommes s'y sont pris, y croyant trouver une compensation suffisante de la jeunesse, de la beauté et même de l'affection véritable, absentes.

M^{me} M... aimait-elle le prince? Dans ses façons il y avait quelque chose qui me disposait à la défiance. Elle me semblait jouer un rôle. Elle le jouait, par exemple, admirablement. Le Russe l'eût gobée à moins. Je suis Parisien, moi, et c'est du diable si un Parisien, lorsque ficelle il y a, ne la découvre point.

L'amour faisant défaut, à quoi en voulait-elle?

Je me frappai le front; à quoi? Eh! c'était une roturière; M^{me} M... tout court. Elle en voulait au nom, à la couronne princière.

Je me proposai d'ouvrir les yeux à mon ami.

Le lendemain, de fort bonne heure, on me remit un mot du prince Bazile qui me priait de passer chez lui et m'annonçait une communication de la dernière importance.

Je courus chez lui.

Il avait un air embarrassé.

— Vous épousez M^{me} M..., criai-je sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche.

— Tiens, vous l'avez deviné? Oui, cher ami, c'est-à-dire je...

— Vous vous laissez épouser. Mais, malheureux, quel rôle allez-vous jouer là! Elle est vieille, laide et bête...

— Oh, bête!...

— Oui, bête; — mais regardez-vous donc! et je le poussai devant une psyché pour qu'il se contemplât de pied en cap.

Il leva les yeux, se vit beau garçon avec ses cheveux bruns et ondes, ses yeux qui éclairaient l'énergie sympathique de son visage; dans toute sa personne une mâle séduction; puis se retourna et dit :

— Que voulez-vous? elle m'aime.

— Mais vous, l'aimez-vous? Non, cent fois non; — c'est donc son argent...

Ces mots ne furent pas plutôt dits que je me repentai. Le prince Bazile était la loyauté même, une nature généreuse, désintéressée.

— Vous me blessez, cher ami; vous savez que je gagne maintenant ce que je veux, cent mille francs par an. Nous nous marions sans contrat, elle me donne tout, mais je continuerai à travailler. Seulement, je travaillerai mieux à côté de cette femme. — Elle m'admire. L'admiration soutient, aide, relève dans l'effort. Il est dur, voyez-vous, le labeur de l'artiste. Une femme associée à ma carrière, à mon avenir de peintre, — j'ai toujours rêvé cela. Je n'ai jamais compris Jean-Jacques Rousseau et Thérèse.

La ficelle avait pris.

— C'est bien, mon ami; épousez. Y a-t-il quelque chose à votre service?

— Voulez-vous être mon témoin?

— De grand cœur.

Le mariage se fit au cœur de l'été, à Saint-Thomas d'Aquin. Je vous fais grâce du récit de la cérémonie.

Au sortir de l'église, les nouveaux époux, accompagnés seulement des témoins, se rendirent à Bellevue. Le dîner devait avoir lieu dans le palazzino de M^{me} M..., palazzino que, par un caprice bizarre, elle n'avait pas permis de visiter au prince, jusqu'à ce jour.

Quand nos voitures s'engagèrent dans l'allée de sable passé au crible, contournant des massifs de verdure, vernis du Japon, planes de Virginie, micocouliers de Provence, saules blancs, frênes verts, mélèzes, et que je vis au fond du

parc l'élégante façade du petit hôtel avec ses sveltes colonnes d'ordre ionique, ses groupes de marbre, ses portes de glaces sous le portique, je pensai que le prince Bazile avait bien fait de se marier.

Le ciel était d'une limpidité admirable et, sur le pan d'azur, l'hôtel avait des apparences de temple grec. Un temple grec fait passer par-dessus bien des corvées.

L'ex-M^{me} M... nous fit entrer dans une salle à manger idéale. Sans changer de toilette, dans son voile de mariée, elle se mit à table, nous promettant de nous faire visiter la maison au dessert.

Pendant le repas, je remarquai qu'elle fixa à plusieurs reprises des regards inquiets sur son mari.

Enfin, pendant que les laquais chargeaient la nappe de fruits et de sucreries, elle se leva d'un mouvement nerveux, comme n'y tenant plus, et prenant le bras du prince, nous pria de la suivre.

Une porte s'ouvrit à deux battants. Nous nous trouvâmes dans une vaste pièce longue, au plafond cintré, occupant toute la façade, une sorte de galerie.

Aux quatre angles, d'énormes lampes, brasiers de lumière, posées sur des socles de marbre rose, éclairaient trois cents tableaux, dans des cadres magnifiques.

Le prince Z... restait la bouche béante, pétrifié. Il reconnaissait ses tableaux dans cette galerie. Tous y étaient, la chèvre Amalthée y compris. L'artiste, atteint dans tout son être, souffrait cruellement.

Soudain, lâchant le bras de sa femme, qui tremblait comme une feuille, il lui mit la main sur l'épaule, et froidement, mais impérieusement :

— Oubliez, madame, que vous m'avez connu. Gardez vos six cent mille francs de rente, gardez votre hôtel à Paris et votre palais ici; j'y ajoute mon nom et mon titre. Je garde, moi, ma vocation de peintre et ma dignité d'artiste.

Cela disant, il sonna un domestique

et fit avancer une voiture pour le reconduire à Paris.

Je l'accompagnai et il rentra dans sa mansarde du boulevard Clichy.

Le soir même il esquissa un tableau.

ROBERT FRANZ.

Bois de Colombes, juillet 1877.

LA MORT DE DUPUYTREN



DUPUYTREN, dans une science de faits, fut un homme d'action. On eut à admirer chez lui, moins le génie de l'invention théorique qu'une prodigieuse faculté d'application. Ses découvertes scientifiques, malgré leur nombre et leur importance, ne permettent pas de le placer même à côté des J.-L. Petit, des Patt, des Desault, tandis que cette merveilleuse facilité avec laquelle il se jouait des cas les plus graves, cette fécondité de ressources au milieu des complications désespérées, cette admirable promptitude de coup d'œil, cette infaillibilité de jugement et de main, firent de lui le premier praticien dans une science où la pratique marchesur la même ligne que la théorie.

On peut croire que son caractère dut se ressentir de la nature spéciale des travaux auxquels son génie l'avait destiné. L'homme qui avait chaque jour entre ses mains puissantes la vie de tant d'autres hommes, celui dont les arrêts étaient sans appel, ne pouvait faire grand cas de cette pauvre et pitoyable humanité qu'il voyait de si près être si peu de chose. Le cœur s'habitue d'ailleurs à voir souffrir. Pour ces hommes d'élite qui prennent leur art de si haut, pour ces maréchaux de la science, les existences isolées ne peuvent être que comme des soldats qu'il faut, dans l'occasion, sacrifier pour gagner quelque bataille.

Plus qu'aucun autre peut-être, il faut

le dire malgré le respect dû à un si grand nom et à une pareille tombe, Dupuytren se laissa aller à considérer la vie et les choses humaines avec un profond et triste dédain. Son caractère était dur, froid, despotique. Il reportait dans le monde, dans ses relations extérieures, cette rigoureuse et impitoyable inflexibilité qui faisait trembler, à son hôpital, ses élèves et ses subordonnés. Des exagérations populaires racontent des actes sanglants de ce mépris souverain qu'il avait pour l'humanité, et il nous en coûterait à nous-même de rapporter ici des faits dont notre mémoire fidèle n'est que trop remplie. Ses confrères étaient blessés de son orgueil et de ses prétentions à une domination exclusive. La retraite de Pelletan, auquel il devait peut-être plus que des égards, retraite qui fut provoquée par lui, raviva et spécialisa ces antipathies. Au reste, lorsque MM. Orfila, Larrey, Pariset, Bouillaud, Royer-Collard, etc., prononcèrent sur sa tombe, encore ouverte, le plus magnifique éloge du père de la chirurgie moderne, aucun d'eux n'osa aller plus loin et accorder même un de ces éloges banaux, tout formulés d'avance, aux sentiments privés, — vertu du foyer, douces et affectueuses, — de l'homme que la mort venait de frapper. On regrettait Dupuytren; personne ne le pleura.

Poussant jusqu'aux dernières limites ses doctrines absolues de positivisme,

Dupuytren s'acharna avec la plus excessive ténacité contre ce qu'il appelait les utopies spéculatives, chaque fois qu'il trouva à les combattre, sous quelque forme que ce fût. Par degrés, son antipathie devint de l'exécration. Sa haute position à la cour de la Restauration lui arracha bien pourtant quelques concessions à ces principes si irrévocablement arrêtés. On connaît le mot du duc de Maillé. A une messe célébrée à la chapelle du château de Saint-Cloud, Dupuytren laissa tomber avec fracas, au moment de l'élévation, son volumineux livre d'Heures, garni d'épais fermoirs. M^{me} la duchesse d'Angoulême dit en levant les yeux :

« — Voici M. Dupuytren qui perd ses Heures. — Mais qui ne perd pas son temps, » répondit le duc de Maillé.

Mais cette dissimulation à laquelle Dupuytren se résignait, sans qu'il parût d'ailleurs beaucoup lui en coûter, ne fit qu'irriter et accroître encore sa haine vigoureuse contre des idées qui n'étaient pas les siennes et contre ceux qui défendaient ces idées.

Dupuytren travaillait presque constamment, et peu d'hommes ont eu une existence aussi remplie que la sienne. Été comme hiver il était levé à cinq heures. A sept heures, il était à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortait à onze heures. Il faisait alors ses visites, et rentrait chez lui pour recevoir les malades en consultation. Bien qu'il les expédiât avec une célérité presque brutale, ils étaient chaque jour tellement nombreux, que souvent la consultation durait longtemps après la nuit venue.

Un jour que la consultation s'était prolongée encore plus tard que de coutume, Dupuytren, épuisé de fatigue, allait prendre quelque repos, lorsqu'un dernier visiteur en retard se présenta à la porte de son cabinet.

C'était un vieillard de très-petite taille, dont il eût été difficile de deviner l'âge. Sa figure, pleine et rosée, sur laquelle bien évidemment le rasoir n'avait jamais eu besoin de passer, avait quelque chose de potelé et de mignon. Plus jeune, il avait dû rappeler longtemps le

type des chérubins bouffis, cravatés de blanches ailes, qui planent autour de la gloire de Marie. Sous un réseau serré de rides nombreuses, mais légèrement incisées, il avait une petite bouche, un petit nez aquilin finement dessiné : ses pieds et ses mains étaient, comme tout le reste, de la miniature. Dans ses yeux bleus, dans sa physionomie, dans ses gestes il y avait une timidité, une douceur, une bonté exquises. — Il est de ces physionomies heureuses sur lesquelles le regard se pose avec satisfaction. En considérant le visage calme et paisible du petit vieillard, on se serait presque senti meilleur ; on était invinciblement attiré vers lui ; on éprouvait le besoin de l'aimer.

Il tenait dans sa main droite une canne à corbin, et son petit corps était couvert d'un costume rigoureusement noir. En saluant, il mit à nu une large tonsure ; c'était un prêtre.

Le regard de Dupuytren s'attachait sur lui morne et glacé.

« Qu'avez-vous ? lui dit-il durement.

— Monsieur le docteur, répondit doucement le prêtre, je vous demanderai la permission de m'asseoir ; mes pauvres jambes sont déjà un peu vieilles... Il y a deux ans, il m'est venu une grosseur au cou. L'officier de santé de mon village, — je suis curé de..., près de Nemours, — m'a dit d'abord que ce n'était pas grand'chose ; mais le mal a augmenté, et, au bout de cinq mois, l'abcès s'est ouvert tout seul. J'ai gardé le lit longtemps sans que cela allât mieux. Et puis, j'étais forcé de me lever, parce que je suis seul pour desservir quatre villages, et...

— Montrez-moi votre cou.

— ... Ce n'est pas, continua le vieillard en obéissant, ce n'est pas que ces braves gens ne m'aient offert de se réunir tous les dimanches à... pour entendre la messe, mais ils ont beaucoup de mal pendant la semaine, et ils n'ont que ce jour-là pour se reposer. Je me suis dit : Il n'est pas juste que tout le monde se dérange pour toi. Et puis, vous savez, il y a les premières communions, le catéchisme... Monseigneur

voulait attendre encore pour m'envoyer un confrère qui m'aidât. Alors, mes paroissiens m'ont dit de venir à Paris vous consulter. J'ai été quelque temps à me décider, parce que les voyages coûtent beaucoup d'argent, et j'ai bien des pauvres gens dans ma commune. Mais il a fallu faire ce qu'ils ont voulu, et j'ai pris la voiture... Voilà mon mal, monsieur le docteur, dit-il en tendant son cou. »

Dupuytren l'examina longtemps. Le cou du malade présentait un trou de près d'un pouce de diamètre et très-profond. C'était un abcès de la glande sous-maxillaire, compliqué d'un anévrisme de l'artère carotide. La plaie était gangrenée en plusieurs endroits. Le cas était tellement grave, que Dupuytren s'étonna que le malade pût se tenir debout devant lui.

Il écarta largement les lèvres de la plaie et en scruta les environs par une pression douloureuse à faire évanouir. Le patient ne tressaillit même pas. Quand son examen fut terminé, Dupuytren lui retourna brusquement la tête qu'il tenait entre ses deux mains, et, le regardant fixement, il lui dit dans la figure, avec un sinistre éclat de voix :

« Eh bien ! monsieur l'abbé, avec cela il faut mourir ! »

L'abbé prit ses linges et enveloppa son cou sans mot dire.

Dupuytren, avait toujours les yeux fixés sur lui. Quand il eut achevé son pansement, le prêtre tira de sa poche une pièce de cinq francs, enveloppée dans du papier, et la déposa sur la cheminée.

« Je ne suis pas riche, et mes pauvres sont bien pauvres, monsieur le docteur, dit-il avec un adorable sourire ; pardonnez-moi si je ne puis payer plus cher une consultation du docteur Dupuytren... Je suis heureux d'être venu vous trouver, au moins je serai préparé à ce qui m'attend. — Peut-être auriez-vous pu, ajouta-t-il avec une extrême douceur, m'annoncer cette grande nouvelle avec plus de précaution. J'ai soixante-cinq ans, à mon âge on tient quelquefois beaucoup à la vie. Mais je ne vous en veux pas ; vous ne m'avez

pas surpris, j'attendais depuis bien longtemps ce moment-là. Adieu, monsieur le docteur, je vais mourir à mon presbytère. »

Et il sortit.

Dupuytren resta pensif. Cette âme de fer, ce génie puissant se brisaient comme un verre fragile contre quelques paroles d'un pauvre vieillard qu'il avait tenu chétif et malade entre ses larges mains, et dont il avait cru pouvoir se jouer. Dans ce corps faible et souffrant il avait rencontré un cœur plus ferme que le sien, une volonté plus énergique que la sienne, il avait trouvé plus fort que lui.

Il s'élança tout à coup vers l'escalier, peut-être ne voulait-il pas encore s'avouer vaincu. Le petit prêtre descendait lentement les marches en s'épaulant de la rampe.

« Monsieur l'abbé ! cria-t-il, voulez-vous remonter ? »

L'abbé remonta.

« Il y a peut-être moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère. »

— Eh ! bon Dieu, monsieur le docteur, dit l'abbé en se débarrassant de sa canne et de son chapeau avec quelque vivacité, mais je ne suis venu à Paris que pour cela, opérez, opérez tout ce que vous voudrez !

— Mais peut-être ferons-nous une tentative inutile, et ce sera long et douloureux.

— Opérez, opérez, monsieur le docteur. J'endurerai tout ce qu'il faudra. Mes pauvres paroissiens seraient si contents !...

— Eh bien ! vous allez vous rendre à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Agnès. Vous serez là parfaitement, et les sœurs ne vous laisseront manquer de rien. Vous vous reposerez bien ce soir et demain, et après-demain matin...

— C'est dit, monsieur le docteur, je vous remercie. »

Dupuytren traça sur un papier quelques mots qu'il remit au prêtre. Celui-ci se rendit à l'hospice, où la communauté presque tout entière vint l'installer dans une petite couchette garnie

de draps bien blancs. Chacun le comblait d'oreillers, de sirops. Le petit prêtre ne savait comment les remercier.

Le surlendemain, les cinq à six cents élèves qui suivaient chaque jour la leçon du maître étaient à peine rassemblés, que Dupuytren arriva. Il se dirigea vers le lit du prêtre, suivi de cet imposant cortège, et l'opération commença.

Dupuytren taillait et tranchait avec le couteau et les ciseaux. Les pinces d'acier sondaient le fond de la plaie et ramenaient des fibres qu'il tordait et qu'il attachait ensuite. Puis la scie enleva en grinçant des fragments cariés du maxillaire inférieur. Les éponges, pressées à chaque instant, rendaient le sang qui coulait à flots. L'opération dura vingt-cinq minutes, l'abbé ne fronça pas le sourcil. Seulement, quand les poitrines qui l'entouraient se dégagèrent toutes ensemble, haletantes d'attention et de crainte, et que Dupuytren lui dit :

« C'est fini ! » l'abbé était un peu pâle.

Dupuytren le pensa lui-même.

« Je crois que tout ira bien, lui dit-il amicalement. Avez-vous beaucoup souffert ? »

— J'ai tâché de penser à autre chose, » répondit le prêtre.

Et il s'assoupit, Dupuytren l'examina un instant dans un profond silence... puis il fit glisser les rideaux blancs de la couchette sur leurs tringles de fer, et la visite continua.

Le prêtre était sauvé.

Chaque matin, lorsque Dupuytren arrivait, par une étrange infraction à ses habitudes, il passait les premiers lits, et commençait la visite par son malade favori. Plus tard, lorsque celui-ci put se lever et faire quelques pas, Dupuytren, la clinique achevée, allait à lui, prenait son bras sous le sien, et, harmonisant son pas avec celui du convalescent, faisait avec lui un tour de salle.

Pour qui connaissait l'insouciant dureté avec laquelle Dupuytren traitait habituellement ses malades, ce changement de conduite était inexplicable.

Lorsque l'abbé fut en état de supporter le voyage, il prit congé des sœurs et du docteur, et alla retrouver ses paroissiens.

Quelques mois après, Dupuytren, en arrivant à l'Hôtel-Dieu, vit s'avancer vers lui l'abbé, qui l'attendait dans la salle Sainte-Agnès. L'abbé portait toujours son petit costume noir, mais il était plein de poussière, et ses souliers à boucles étaient tout blancs : on eût dit qu'il venait de faire un long chemin à pied. Il avait au bras un grand panier d'osier, bien attaché avec des ficelles d'où s'échappaient des brins de paille. Dupuytren lui fit le meilleur accueil, et, après s'être assuré que l'opération n'avait eu aucune suite fâcheuse, il lui demanda ce qu'il venait faire à Paris.

« Monsieur le docteur, répondit le prêtre, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où vous m'avez opéré, je n'ai pas voulu laisser passer le 6 mai sans venir vous voir, et j'ai eu l'idée de vous apporter un petit cadeau. J'ai mis dans mon panier deux beaux poulets de mon poulailler et des poires de mon jardin, comme vous n'en mangez guère à Paris. Il faut que vous me promettiez, mais là, bien sûr, de goûter un peu de tout cela.

Dupuytren lui serra affectueusement la main. Il voulut engager le bon vieillard à dîner avec lui ; mais celui-ci refusa, bien qu'avec peine. Ses instants étaient comptés, et il lui fallait retourner aussitôt à

Deux années encore, au 6 mai, Dupuytren vit arriver le petit prêtre avec son inévitable panier et ses inévitables poulets. Le docteur recevait ces visites avec une sorte d'émotion.

Ce fut alors que Dupuytren ressentit les premières atteintes de la maladie devant laquelle sa science, tout immense qu'elle fût, devait céder. Il partit pour l'Italie, mais sans espoir d'être sauvé par ce voyage que la Faculté réunie l'avait engagé à entreprendre. Lorsqu'il revint en France, au mois de mars 1834, son état semblait amélioré, mais cette amélioration n'était qu'ap-

parente, et Dupuytren le sentait bien, il se voyait mourir, il avait compté ses instants.

Son caractère devint plus inexpressif encore et plus sombre à mesure qu'il approchait du terme fatal.

Peut-être ces dernières et tristes heures, cette solitude morale, cet isolement qu'il s'était d'avance si cruellement préparés à lui-même, et qui le mettaient face à face avec la mort, lui donnèrent-ils un solennel avertissement.

Tout à coup il appelle M..., son fils adoptif, qui veillait dans un cabinet voisin.

« M..., lui dit-il, écrivez :

« A Monsieur ***, curé de la paroisse de ***, près Nemours.

(Seine-et-Marne.)

« Mon cher abbé,

« Le docteur a besoin de vous à son tour. Venez vite : peut-être arriverez-vous trop tard.

« Votre ami,

« DUPUYTREN. »

Le petit curé accourut aussitôt. Il resta longtemps enfermé avec Dupuy-

tren. Nul ne sait ce que tous deux se dirent, mais quand l'abbé sortit de la chambre du mourant, ses yeux étaient humides, et sa physionomie rayonnait d'une douce exaltation.

Le lendemain, Dupuytren appelait auprès de lui l'archevêque de Paris...

C'était le 8 février 1835.

Dupuytren venait de mourir.

Le jour de l'enterrement, le ciel, dès le matin, fut tristement couvert de nuages gris. Une pluie fine et continue, mêlée de neige, glaçait la foule immense et silencieuse, qui encombra la place Saint-Germain-l'Auxerrois et la vaste cour de la maison mortuaire. L'église Saint-Eustache eut peine à contenir le cortège.

Après le service, les élèves portèrent à bras le cercueil jusqu'au cimetière.

Le petit prêtre suivait le convoi en pleurant.

Que ceux qui viennent de lire ces lignes n'y veuillent par voir une intention dogmatique, et ne s'occupent pas de rechercher la pensée de celui qui les a écrites. Il raconte cette histoire tout simplement comme on la lui a racontée, sans autre dessein de persuader ou d'instruire, parce que c'est une histoire vraie et qu'elle se rattache à un grand nom.

NADAR.

Le gérant : A. TENNEVIN.



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 10.

LA LITTÉRATURE DES PARIAHS, par *Louis Jacolliot*.

L'ÉCOLIER D'ISENAC, nouvelle, par *Ernest Alby*.

LÉGENDE DU GRAND VENEUR, par *J.-P. Sauveterre*.

LA LITTÉRATURE DES PARIAHS



DEPUIS des milliers d'années tout un peuple de proscrits gémit dans l'Inde sous la cruelle domination des sectateurs de Brahma.

Le pariah est né du droit pénal imposé pas les brahmes à leurs sujets après l'établissement des castes.

Tout crime contre la domination politique et religieuse des prêtres fut frappé de mort civile. Le malheureux, atteint par cette terrible punition, n'avait plus ni père, ni mère, ni femme, ni enfants, ni patrimoine, ni caste; on pouvait le tuer sans crime comme un fauve; quiconque lui prêtait assistance, le recevait sous son toit ou lui donnait à manger, tombait immédiatement dans la même situation que lui, et il ne lui restait d'autre ressource que de s'enfuir dans les forêts, sans espoir de réhabilitation.

C'est ainsi que peu à peu se forma dans la nation une autre nation réputée impure, et qui ne fut qu'un mélange de toutes les castes.

C'est dans ce sens que Manou appelle les pariahs : tchandalas, ou gens des castes mêlées.

Au milieu des souffrances de cette vie misérable, est née une littérature étrange qui rencontre parfois des accents d'un incontestable lyrisme, des pensées d'une énergie saisissante, et l'on ne peut lire sans émotion ce chant du pariah, du poète Tirouvallouva, pa-

riah lui-même, qui réclame, pour les siens, la dignité d'homme.

LE CHANT DU PARIAH.

« Qu'importe que Sourya poursuive dans les espaces célestes sa course éternelle, qu'il répande en flots pressés ses rayons que ne peut supporter le regard... Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Qu'importe que la jeune épouse reçoive un germe précieux de la tendresse de l'époux, qu'importent l'amour et la fécondité! Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Qu'importent les trois dieux qui créent, conservent et transforment l'univers, ce n'est pas pour nous qu'ils brillent avec tant de gloire. Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Ce n'est pas pour nous que monte vers l'éther la fumée des sacrifices, que les fleurs couvrent la terre, que les fruits pendent aux arbres, que coule l'eau sacrée du Gange! Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Ce n'est pas pour nous que les animaux donnent leur croît et les abeilles leur miel. Ce n'est pas pour nous que les jeunes filles pilent dans le mortier sonore l'herbe sacrée dont elles font la divine liqueur du Soma! Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Ce n'est pas pour nous qu'Agni a créé le feu et qu'Indra, de l'essence im-

mortelle, a créé la prière ! Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Charme des yeux, trésor des régions célestes, Indra, toi que tous les hommes vénèrent, nous ne pouvons t'implorer, nos vœux souilleraient tes oreilles... Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« C'est en vain que j'ai bravé la mort en cherchant à surprendre les mem-trams qui évoquent les dieux, en vain que, dans les réduits les plus épais des bois, j'ai accompli les libations sacrées qui les rendent propices ; les dieux ont fui à mon approche... Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Où sont les sources d'eau pure où nous pouvons apaiser notre soif ? l'eau qui tombe des abreuvoirs dans les pas des bestiaux est notre unique breuvage... Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Où sont les champs qui produisent pour nous le riz et les menus grains ? Il n'y a pas dans le monde une tige de sorgho, un brin d'herbe, une feuille de rose qui nous appartiennent... Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Les fauves ont leur tanière, les serpents les nids des cariahs, l'oiseau est libre dans les airs, chaque branche d'arbre peut abriter son nid et ses chansons. Agni possède l'univers, Vayou l'atmosphère, Aditya le ciel, Tchandramas les espaces constellés, Vidyout les nuages, l'homme des quatre castes naît et meurt dans la maison de son père ; où donc le fils du pariah peut-il ouvrir les yeux ? où donc est la terre amie qui recevra ses dépouilles ?... Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Quand l'ombre monte des vallées au sommet des bois sacrés, que le padial ramène les troupeaux d'éléphants, que le soudra quitte en chantant les rizières, la pierre à cacy retentit sous la main des jeunes filles qui préparent le repas du soir ; quand on jette aux chiens le restant de la nourriture, où donc le pariah peut-il manger ?... Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Quand les femmes ont tracé, sur le seuil des demeures, les signes consa-

crés qui chassent les mauvais esprits, quand tout le monde repose, où donc le pariah peut-il dormir ?... Ciel et terre, voyez ce que nous sommes.

« Lorsque chacun pleure dans les maisons, que le char des funérailles est couvert de fleurs, l'âme du mort est satisfaite, le baume liquide coulera sur le bûcher ; celui qui a l'espoir d'être accompagné par les prières sacrées peut attendre avec joie le réveil céleste... Mais où donc le pariah peut-il mourir ?... Où donc a-t-il l'espoir de renaître ?... Ciel et terre, voyez ce que nous sommes. »

*
*
*

Les fables pariahs qui suivent feront encore mieux comprendre le caractère spécial de cette race, rejetée en dehors du mouvement social par l'idée religieuse.

Les maudits se sont vengés de la société qui ne voulait plus d'eux en tournant en dérision tout ce qui est honneur, courage, abnégation, tempérance. A la morale du dévouement et des devoirs, ils ont opposé la morale de la force et de la ruse.

LE BRAHME ET L'EAU LUSTRALE.

« Qui veut de l'eau sacrée du Gange, pour faire ses ablutions et laver ses souillures ? Qui veut de l'eau sacrée du Gange... criait tous les matins un brahme à la porte de sa pagode.

« La foule se précipitait, et, moyennant d'abondantes offrandes, emportait quelques gouttes de la précieuse liqueur.

« Le brahme, qui naguère était aussi gueux qu'un pariah, avait fait un pèlerinage au fleuve sacré, et l'eau, qu'il en avait rapportée, avait amené l'abondance dans la maison.

« Qu'allons-nous devenir ? lui dit un jour sa femme, en voyant la provision s'épuiser. N'est-ce pas fâcheux de retomber dans la misère, après avoir vécu dans l'abondance ?

« — Tais-toi, lui répondit le brahme, maintenant que nous avons la réputation

de vendre de l'eau du Gange, nous en vendrons tant qu'il y aura de l'eau dans le puits.

« Les imbéciles se laissent toujours prendre aux apparences; tâche de gagner leur confiance, et sache en profiter. »

LE CHACAL ET LE SOUDRA.

« Un chacal s'était introduit la nuit dans l'enclos d'un soudra, et, après avoir égorgé toutes les poules, il se mit en devoir de les transporter dans son réduit.

« Comme il revenait chercher la dernière, tout joyeux de sa bonne aubaine, il ne voulut pas partir sans rendre grâces aux dieux de l'heureuse aventure qui lui était advenue.

« Et ce faisant, il éleva la voix, de telle façon que la femme du soudra, qui ne dormait pas, réveilla son mari.

« — N'est-ce pas, lui dit-elle, la voix du chacal que j'entends dans l'enclos où sont enfermées nos poules?

« Le soudra se leva, et, s'armant d'un rotin, arriva tout doucement près de l'animal, au moment où ce dernier, dans sa joie, faisait vœu d'aller faire un pèlerinage au Gange.

« D'un seul coup bien appliqué il cassa les reins au dévot personnage, qui s'en fut terminer sa prière dans le séjour des morts.

« Ne te fie pas aux dieux, la plus belle invocation n'a jamais arrêté un bon coup de rotin. »

LE VOLEUR ET LE RAJAH.

« Un voleur, célèbre par plus de cent tours, finit par se faire prendre, et allait être mis à mort,

« Lorsque le rajah du Travencor, devant qui on l'avait conduit, lui dit : Je te fais grâce de la vie si tu me montres un voleur plus habile que toi.

« — Déliez-moi tout de suite, répond alors l'adroit compère, car ce n'est pas un seul, mais dix, mais cent, mais mille que je vais vous indiquer à l'instant.

« — Exécute-toi d'abord, fit le souverain, et je verrai si tu as mérité que je tienne ma promesse.

« Alors le voleur lui nomma tous ses ministres, tous les soubédars des provinces, et tous les thasildars des villages.

« — Il a raison, fit aussitôt le rajah. Vite, qu'on rende la liberté à cet homme; ces gens-là sont plus habiles que lui, puisqu'ils ne se sont pas laissé prendre.

« Sache que la vertu pour les hommes n'est qu'un manteau dont ils couvrent leurs vices, et que le plus vertueux n'est que le plus habile. »

LE SANGLIER, LE CERF ET LES CHASSEURS.

« Un sanglier fuyait devant les chasseurs; à bout de force, il allait être rejoint, et se voyait déjà percé de flèches,

« Lorsqu'il rencontre un cerf qui se lamentait sur la perte de sa biche. — Ne l'aurais-tu point par hasard rencontrée? dit-il au sanglier.

« — Si fait, répondit celui-ci; hâte-toi de descendre au bas de cette colline, tu la trouveras dans une tourbière où elle s'est laissée choir, et d'où elle pourra sortir par ton aide.

« Le cerf enchanté se précipita dans la direction qui lui était indiquée; il rencontra les chasseurs, qui abandonnèrent le sanglier pour poursuivre une plus belle proie.

« Il faut savoir profiter de toutes les circonstances : un homme habile n'est jamais pris au dépourvu. »

LE MORT ET SON FILS AÎNÉ.

« Un mort de la caste des vaysias s'en allait au bûcher, suivi par tous ses parents.

« En tête du cortège se trouvait le fils aîné, qui allait accomplir les cérémonies funéraires; il se déchirait la poitrine et faisait retentir l'air de ses gémissements.

« Tout à coup un taureau en fureur se précipite sur les porteurs qui, rem-

plis d'effroi, laissent tous là le mort et prennent la fuite.

« Dans la chute, celui que l'on croyait parti pour le séjour des ancêtres se réveille, et tout joyeux regagne sa maison.

« A quelque temps de là, l'envoyé de Yama vint sérieusement cette fois frapper à sa porte, et le vaysia fut de nouveau couché sur le lit funéraire.

« En le conduisant au bûcher, son fils aîné donnait les marques du plus profond désespoir, et criait encore plus fort que la première fois.

« Apercevant tout à coup un troupeau de vaches qui paissait dans un champ, il cessa de gémir et cria aux porteurs : Prenez garde au taureau.

« Il y a quelque chose de plus faux que les prières des brahmes, la clémence des rois, l'intégrité des gens de finance, et la fidélité des femmes, ce sont les larmes des héritiers. »

Quand le cadavre d'un pariah est jeté dans la jungle, son fils ne pleure pas, car il sait qu'on ne lui laisse rien pour payer ses larmes.

*
* *

Mais ce qu'il y a de plus triste dans l'état du pariah, de plus navrant pour le penseur, c'est qu'il ne se trouve pas, comme dans certaines contrées de l'Afrique, en face de peuplades encore en enfance, mais bien en face d'hommes qui, repoussés par la société, semblent avoir brisé comme à plaisir avec tout sentiment véritablement humain ; il paraîtrait qu'avec un esprit infernal, ils se soient appliqués, du jour où on les a mis hors la loi, à se mettre eux-mêmes en dehors de l'humanité. Ainsi, par exemple, ils ont conservé une foule de formules et de cérémonies dont le sens peut être rattaché aux vieilles coutumes brahmaniques, mais ils ont eu soin de les travestir en farces toujours odieuses, quand elles ne sont pas criminelles.

Pour n'en dire qu'un seul point, les Indous de caste ont l'habitude, lorsqu'un vieillard approche de ses derniers ins-

tants, de le transporter sur les bords du Gange, du Codaverry, du Cavery, de la Khrichna ou de tout autre fleuve sacré, ou près de l'étang de la pagode, s'ils habitent loin de ces cours d'eau, afin que le moribond, par la vue de ces eaux purifiantes, puisse être lavé de ses fautes. Chez les pariahs, lorsqu'un homme, par maladie, par vieillesse ou toute autre cause, ne peut plus subvenir à ses besoins, comme il est une charge que personne ne veut accepter, ses fils, et à leur défaut ses proches, le transportent à un mille ou deux de leur habitation dans la jungle, et l'abandonnent en pâture aux fauves.

Le corps du vieillard est étendu sur des branches d'arbre, on le couvre de fleurs sauvages, et parents et porteurs se dirigent vers le lieu solitaire qui a été choisi, en se renvoyant les couplets d'un chant que l'on ne peut entendre sans horreur, surtout lorsque l'on sait que c'est le fils aîné du misérable qui est chargé d'entonner le premier couplet.

Voici ce chant ; on jugera par lui du degré d'affection qui unit entre eux les membres d'une famille pariah :

LE FILS AÎNÉ.

Holà ! qu'on débarrasse la paillotte de cette vieille carcasse qui n'est plus bonne à rien.

PARENTS ET PORTEURS.

Ho ha ! Ké ha ! Les chacals vont faire un bon repas ce soir.

LE FILS AÎNÉ.

Il ne peut plus marcher, et nous ne pouvons pas marcher pour lui.

PARENTS ET PORTEURS.

Ho ha ! Ké ha ! Les vautours vont faire un bon repas ce soir.

LE FILS AÎNÉ.

Il ne peut plus aller chercher dans la forêt les herbes et les racines de la nourriture, et nous ne pouvons pas aller les récolter pour lui.

PARENTS ET PORTEURS.

Ho ha! Ké ha! Les milans noirs vont faire un bon repas ce soir.

LE FILS AINÉ.

Ses dents se sont usées comme celles d'un vieil éléphant; il ne peut plus manger, et nous ne pouvons pas manger pour lui.

PARENTS ET PORTEURS.

Ho ha! Ké ha! Les hyènes vont faire un bon repas ce soir.

LE FILS AINÉ.

Il ne peut plus grimper aux cocotiers, pour aller voler les fruits dans les champs des vellayers (cultivateurs), et nous ne pouvons plus voler pour lui.

PARENTS ET PORTEURS.

Ho ha! Ké ha! Les loups fauves vont faire un bon repas ce soir.

LE FILS AINÉ.

Il ne peut plus porter sa panelle pour aller chercher l'eau douce, et nous ne pouvons pas la porter pour lui.

PARENTS ET PORTEURS.

Ho ha! Ké ha! Toutes les bêtes qui

hurlent sont dans la joie; elles vont faire un bon repas ce soir.

LE FILS AINÉ.

Il ne voit plus, ne parle plus, n'entend plus, est-ce qu'un autre homme peut voir, entendre et parler pour un cadavre?

PARENTS ET PORTEURS.

Ho ha! Ké ha! Quand tous auront pris leur part, il n'en restera plus pour les vers.

LE FILS AINÉ.

Holà! Jetez là cette vieille carcasse qui n'est plus bonne à rien; le ventre des chacals est le cimetière des pariahs!

PARENTS ET PORTEURS

Ho ha! Ké ha! Accourez tous, cousins de la jungle, voilà un bon repas pour ce soir.

*
* *

Le vieillard est alors abandonné sur son lit de feuilles et de fleurs sauvages, et la nuit n'est pas encore complète, qu'il ne reste plus rien du misérable; les fauves se sont rués sur son corps avant qu'il ait cessé de respirer.

L. JACOLLIOT.

L'ÉCOLIER D'ISENAC

NOUVELLE



La nuit commençait à jeter ses premières ombres dans les rues sinueuses et désertes d'Isenac, ville située dans le comté de Mansfeld, en Thuringe. La soirée était triste et froide; une bise aiguë et stridente rasait en sifflant le sol dont la surface noirâtre avait disparu sous une blanche couche de neige. Les bourgeois

et les artisans se hâtaient de rentrer au logis; toutes les portes étaient fermées, et l'on apercevait de ci, de là, à travers les châssis des croisées, la lumière rouge et immobile des lampes, autour desquelles se tenait, groupée pour le souper, chaque famille dont les divers membres avaient été dispersés par les travaux du jour. C'était l'instant, pour les âmes ferventes, des dernières prières.

res, au milieu de l'enceinte à demi éclairée des chapelles mystiques; pour d'autres, c'était le moment des causeries autour du foyer où pétillait le sarmement qui projette, en se tordant, des salamandres flamboyantes. Pour ceux-ci, c'était un doux loisir après un bon repas; pour ceux-là, c'était un rendez-vous d'amour dans une alcôve tiède et parfumée, et, pour quelques-uns, l'heure des cruelles insomnies, des larmes, de la faim et du froid venait de sonner!...

Au milieu de l'obscurité, qui devenait de plus en plus épaisse, un enfant, que sa robe noire et fripée désignait comme l'un des écoliers qui fréquentaient l'école d'Isenac, errait par les rues. Il était maigre et chétif; ses cheveux longs et incultes descendaient sur ses épaules; la pâleur de son visage décelait la misère à laquelle il était en butte, et ses yeux noirs et animés révélaient une précocité intelligente. Ce jeune écolier pouvait bien entrer dans sa quinzième année. Après avoir étudié pendant toute la sainte journée, il employait ses soirées à rôder dans les rues, dans les carrefours et sur la place de la ville, dans le but de recueillir quelques aumônes, afin de parer à ses premières nécessités. Quand la nuit venait, il parcourait la ville, s'arrêtait devant les maisons que son cœur lui désignait comme devant être hospitalières, et là il se mettait à chanter, dans l'espérance d'exciter la pitié des citadins opulents. Lorsqu'il s'adressait à des âmes charitables, il recevait quelque secours; mais, le plus souvent, le pauvre écolier n'essuyait que des refus et des grossièretés, et il se voyait repoussé malgré sa jeunesse, son amour pour l'étude et son indigence. Triste et navré, il regagnait alors la grange que les hôteliers lui abandonnaient, et où il ne trouvait même pas, sous sa toiture lézardée, un abri contre l'intempérie des saisons, et, après avoir prié le ciel, il s'endormait en grelottant de faim et de froid, avec l'espoir que Dieu lui accorderait, le lendemain, un jour meilleur.

Ce soir-là l'écolier avait déjà fait dans la ville une longue mais infructueuse

tournée, il reprenait le chemin de sa grange avec des larmes dans les yeux, de la désolation dans le cœur, car nul ne l'avait assisté dans sa détresse et ne lui avait présenté un morceau de pain, pour calmer sa faim et un peu de feu pour réchauffer ses membres engourdis par le froid, et il ne songeait qu'avec désespoir à la nuit cruelle qu'il allait endurer. Tout en cheminant, il promenait ses regards sur les maisons d'où s'échappaient les clartés brillantes des flambeaux et les clameurs confuses des convives attablés; un sourire errait sur ses lèvres, une larme roulait sur sa joue. Il voyait la mère de famille préparer le souper et le lit de ses enfants, il assistait aux caresses dont elle les couvrait; il entendait les concerts harmonieux des jeunes filles et des garçons qui mariaient leurs voix avec un ensemble parfait et qui chantaient pour l'amour du plaisir et d'un gai passe-temps; tandis que lui, lorsqu'il chantait, c'était une voix enrouée par les privations et pour recueillir les miettes que le riche daignait laisser tomber de sa table; il se rappelait l'enfant prodigue dont les serviteurs lavaient les pieds et parfumaient les cheveux, tandis que les cuisiniers dressaient un festin splendide et que les servantes ajustaient à sa couche, dans la chambre d'honneur, des tentures de pourpre. Alors le malheureux écolier songeait à son père et à sa mère que leur détresse empêchait de courir à son aide, et dont, hélas! il était séparé.

Il marchait ainsi, poursuivi par ces amères pensées, lorsque, parvenu dans une des rues les moins fréquentées, il découvrit une maison de simple, mais décente apparence. Il tressaillit à l'aspect de cette façade qui trahissait l'aisance et la propreté de ce logis, et, par un mouvement secret, il reprit confiance, se recommanda à Dieu et tenta une dernière fois de chanter. Peut-être allait-il, à la fin, rencontrer l'assistance que jusqu'alors on lui avait refusée partout. Pauvre enfant!

L'écolier s'arrêta devant la porte d'entrée, et, malgré sa douleur et sa

faim, il essuya les larmes qui baignaient son visage, et d'une voix d'abord tremblante, mais qui devint plus nette et plus limpide à mesure que l'espérance en Dieu descendait dans son âme, il chanta sa complainte.

Par le froid et l'obscurité qui désolaient la ville, la voix de l'écolier vibrait pieusement et chantait ainsi que chantent les beaux séraphins de Marie lorsqu'ils s'égarent dans les plaines du firmament. Il avait à peine achevé le refrain qui accompagnait la dernière strophe de sa complainte, que la porte de cette maison s'ouvrit. Plein d'espoir et de crainte, il resta immobile et dans l'attente. Soudain une femme, jeune, belle, décemment accoutrée, parut sur le seuil de cette demeure, avec une lampe à la main. Elle fit signe à l'écolier de s'approcher. Ce dernier obéit, et alors la belle inconnue, avec un sourire angélique et une voix pleine de carresse et de miséricorde, lui dit :

— Vous que le ciel dirige vers moi, soyez le bienvenu. Entrez, l'étranger apporte dans la maison où il s'adresse la paix et la prospérité.

A cette douce invitation, l'écolier, surpris par son émotion, ne répondit pas, il s'inclina vers la généreuse hôtesse, et les larmes qui inondèrent son visage dirent assez la gratitude qui l'animait. Il entra et suivit la maîtresse du logis qui l'introduisit dans une salle à manger convenablement meublée, et où, sur une table dressée devant un bon feu, on avait servi le souper de la famille.

La jeune femme qui venait d'accueillir l'écolier dont la chanson implorait sa pitié se nommait Ursule. Elle était la fille du bourgmestre d'Ilefeld, et elle avait épousé un riche habitant d'Isenac, Conrad Cotta. Ursule Cotta, malgré sa jeunesse et sa beauté, s'était dévouée entièrement aux soins de sa famille, et à toutes les qualités d'une bonne ménagère elle joignait les vertus d'une digne fille du Christ. Elle faisait le bonheur et l'orgueil de son mari, et ce dernier remerciait chaque jour le ciel de lui avoir donné une telle compagne. Aussi la grâce de Dieu s'était-elle arrê-

tée sur cette maison qui était un miroir de vérité, de justice et de charité.

Conrad Cotta était absent ; sa femme fit asseoir l'écolier près de la cheminée et entama de la sorte la conversation avec lui :

— Vous fréquentez, mon enfant, l'école d'Isenac.

— Oui, ma bonne dame.

— Et vous aimez l'étude ?

— Oh ! oui, mais les temps sont durs.

— Vos moyens d'existence sont bornés ?

— Je ne possède rien et je manque de tout.

— Votre sort est donc bien précaire ?... La rigueur du temps doit accroître votre pénurie ?

— Je suis, reprit l'enfant, enhardi par un accueil aussi bienveillant, comme l'oiseau du ciel qui ramasse sa pâture sur les bords du chemin, mais je diffère de lui en ce que, souvent, je ne trouve pas une bouchée de pain à mettre sous ma dent. Selon la douceur ou l'inclémence des saisons, je reçois une diminution ou un accroissement de peine. L'hiver entraîne avec lui, pour moi, de dures nécessités. L'été, ma vie devient plus facile. Comme la nature qui chante et qui rit aux rayons du soleil, les hommes se montrent plus généreux et plus accessibles aux douleurs d'autrui. Les fruits des vergers, l'eau des fontaines me prodiguent leurs trésors. Pendant la nuit, je m'endors sur les marches du portail de l'église, dont la voûte me préserve de la rosée, et je m'éveille avec l'aurore, au gazouillement des oiseaux qui s'élancent de leurs nids à tire-d'aile. Mais dès que le soleil s'éloigne, dès que la nature lâche le manteau de verdure qui couvre son sein d'une couche de neige, chacun rentre chez soi ; le verger n'a plus de fruit ; la fontaine ne coule plus, et, assis autour du feu, les riches oublient les tortures du pauvre et se gardent de sortir lorsque leur plainte s'élève jusqu'à eux. Néanmoins j'ai bon courage.

— Mon enfant, vous avez raison de ne pas vous laisser abattre : Dieu ne

néglige aucune créature. Pauvre petit, tu as bien froid et bien faim !

— Hélas ! oui !

— Va, tu ne manqueras ce soir de rien. Rapproche-toi du feu... et quoi-que mon mari ne soit pas encore de retour, je vais te servir à souper.

— Ma belle et bonne dame, je ne puis que vous remercier pour tant de charité ; mais, Dieu qui lit dans mon cœur, y voit toute la sincérité de ma reconnaissance. Le Christ vous bénira, car vous avez donné du pain à l'orphelin au nom du Seigneur, son père.

Conrad Cotta entra sur ces entre-faites.

A la vue de Conrad Cotta l'écolier se leva plein de trouble et de confusion ; il jeta les yeux sur Ursule et reprit quelque assurance en voyant la sérénité et la joie qui brillaient sur la figure de son hôtesse. Pauvre enfant ! il avait tellement l'habitude des mauvais traitements, et il rencontrait si peu de pitié, qu'il tremblait de voir le mari défaire ce que la femme avait préparé avec tant de douceur et de grâce. Le malheur nous rend défiants et souvent les espérances les mieux fondées nous abandonnent au moment où nous touchons à leur accomplissement.

— Mon ami, dit Ursule en se jetant dans les bras de Conrad, j'ai entendu ce jeune écolier qui chantait à notre porte ; il implorait la pitié du riche, il faisait froid et nuit, je l'ai invité à entrer.

— Et vous avez sagement agi, répondit Conrad en embrassant sa femme, car Dieu nous aurait demandé compte un jour du mauvais usage que nous aurions fait de la fortune qu'il nous a donnée, si nous avions refusé à l'indigent le secours qu'il réclamait, et il nous aurait punis à cause de notre dureté. Sois le bienvenu, mon enfant, et prends place à notre table, entre ma femme et moi.

A ces mots, les trois convives s'attablèrent, et l'écolier eut sa part d'un souper dont l'abondance et la saveur des mets lui étaient inconnues. Conrad et Ursule admiraient son ardeur et sa gentillesse, et, par une discrétion char-

mante, ils négligèrent de lui adresser la parole pour lui donner tout le loisir de satisfaire son appétit. Dès que Conrad s'aperçut que son hôte avait apaisé les premiers aiguillons de sa faim, il lui adressa diverses paroles, afin de rassurer sa timidité ; et lorsqu'il le vit à son aise et rassasié, il finit par lui dire :

— Voudrais-tu, mon enfant, puisque le ciel t'a envoyé par devers nous et que tu as partagé notre pain, nous apprendre ton sort et celui de ta famille ?

— Bien volontiers, mon maître, répondit l'écolier, encouragé par la bienveillance de Conrad.

— Et puis, vous nous chanterez un de vos cantiques, ajouta Ursule.

— Ah ! oui, avec bien du plaisir, ma bonne maîtresse. Je vais donc commencer par vous dire d'où je sors ; quant à dire où j'irai quelque jour, Dieu seul le sait. Que son nom soit béni ! Amen.

— Amen ! répliquèrent Ursule et Conrad, en faisant le signe de la croix à l'imitation de l'écolier.

— Mon père, reprit l'enfant, est du village de Mora, près d'Isenac, dans le comté de Mansfeld, en Thuringe. Il sort d'une famille de bourgeois, nombreuse mais honnête. Il se nomme Jean Luther, et il a épousé la fille d'un habitant de Neustadt, dans l'évêché de Wurzburg, appelée Marguerite Lindeman. J'ignore les motifs qui les déterminèrent à quitter les campagnes d'Isenac pour aller s'établir plus tard dans la petite ville d'Eisleben, en Saxe. Vers ce temps-là, mon père, m'a-t-on dit, était bien indigent. C'était un pauvre bûcheron qui vivait du bois qu'il faisait dans la forêt. Je suis né à Eisleben. Pour dire l'année, je ne le saurais, car ma mère se rappelle très-bien le jour et l'heure de ma venue au monde, mais, pour l'année, elle n'en est pas certaine. Comme je naquis la veille de la Saint-Martin, ma famille m'a donné le nom de ce bienheureux. J'avais à peine six mois que mon père abandonna Eisleben pour s'établir à Mansfeld, qui n'est guère qu'à cinq lieues de cette ville. Il continua son métier de bûche-

ron, et je me rappelle fort bien, tant la détresse de notre famille était grande, que tout petit j'allais au bois avec ma mère faire mon fagot, et que cette digne femme a supporté pour nous des travaux qui meurtrissaient ses pieds et ses mains au point que le sang coulait de ses blessures. Peu à peu, à force d'ordre, d'économie, de travail et de temps, mon père finit par acquérir quelque aisance. Il établit deux fourneaux de forge et fut nommé conseiller de la ville de Mansfeld, capitale du comté de ce nom.

— Et pourquoi, interrompit Conrad, avez-vous quitté les forges de votre père?

— C'est pour me ranger à ses désirs. On m'a envoyé à l'école de très-bonne heure à la maison de Georges-Émile. J'étais si jeune et si petit que mon père, et tantôt l'un de ses amis, Nicolas Emler, m'y portaient dans leurs bras.

— Vous ne devez alors avoir guère profité des leçons du maître dans un âge aussi tendre?

— Je n'ai point acquis de science, il est vrai, à l'école de Georges-Émile; cependant, je n'y ai pas perdu mon temps et on m'y a enseigné les chapitres du catéchisme, les dix commandements, le symbole des apôtres, l'oraison dominicale, les cantiques, les formules des prières, le Donnat et le Cisio-Janus.

— Votre mère, mon enfant, devait être bien fière de votre application.

— Oui, ma belle et bonne dame; mais comme je suis d'un caractère impétueux, j'ai encouru la sévérité de mes parents. Ils m'ont traité, en plusieurs occasions, très-durement, en sorte que j'en suis devenu tout craintif. Ma mère m'a châtié un jour si fort pour une noisette que le sang a coulé.

— Une telle rigueur, s'écria Ursule, peut engendrer de mauvais fruits et détruire l'amitié des enfants à l'égard de leur père et mère.

— En cela, les miens ont cru, de tout leur cœur, bien faire; mais ils ne savaient pas discerner les esprits, ce qui est surtout nécessaire pour savoir quand, à qui et comment les punitions doivent être infligées. Mon maître d'é-

cole m'a fustigé un jour quinze fois dans une matinée. Il faut fouetter les enfants, mais il faut en même temps les aimer.

— Cette réflexion est très-sensée, dit Conrad, et vous vous exprimez, mon enfant, avec une sagesse qu'il est rare de posséder à votre âge. Continuez, car votre récit m'inspire le plus vif intérêt.

— Lorsque j'ai eu atteint quatorze ans, mon père, qui veut faire de moi un savant, prit la résolution de m'envoyer à l'école des Franciscains, à Magdebourg. J'étais pauvre, sans appui, et dans les heures de récréation, je cherchais péniblement ma nourriture avec des enfants aussi pauvres que moi. Ainsi je quêtai avec mes camarades quelques aliments, afin de nous procurer de quoi apaiser notre faim. Un jour, dans les temps où l'Église célèbre la fête du Christ, nous parcourions tous ensemble les villages voisins, allant de maison en maison et chantant à quatre voix les cantiques ordinaires sur le petit enfant Jésus, né à Bethléem.

Nous nous arrêtâmes devant une chaumière isolée au bout d'un village. Le paysan à qui elle appartenait, en nous entendant chanter nos hymnes de Noël, sortit avec des aliments qu'il voulait nous donner, et s'écria avec une grosse voix et d'un ton brutal: — Où êtes-vous, garçons?

Épouvantés à ces paroles, nous nous sauvâmes à toutes jambes. Cependant nous n'avions aucune raison de nous effrayer, car le paysan nous tendait de bon cœur cette assistance; mais nos cœurs, sans doute, étaient rendus craintifs par les menaces et par la tyrannie dont les maîtres accablent les écoliers, en sorte qu'un subit effroi nous avait saisis. A la fin, néanmoins, le paysan nous rappelant toujours, nous nous arrêtâmes. Nous laissâmes nos craintes, nous courûmes vers lui et nous reçûmes de sa main la nourriture qu'il nous offrait.

Un an après, mon père, ayant appris les difficultés que j'éprouvais à Magdebourg, m'a envoyé à Isenac, dans l'es-

poir que les parents que nous avons dans cette ville viendraient à mon secours. Mais ces derniers ne se sont pas souciés de prendre un malheureux écolier à leur charge. Ils m'ont refusé l'appui de leur expérience, l'aide de leur bourse, le lit et le pain que ma jeunesse et ma misère réclamaient, en sorte que je vis ici des secours que la charité publique me fournit. Souvent je me retire la nuit dans une grange, où je dors sur la paille sans avoir recueilli d'aumône, et je passe la nuit tourmenté par les larmes et par ma misère. Oh ! ma route est semée d'épines. Ainsi, j'allais tout à l'heure, sans votre généreuse assistance, gagner ma retraite, ma bonne dame, avec le froid et la faim. Oh ! c'est bien dur et bien affreux d'avoir faim et froid, lorsqu'on est tout petit et que l'on voit les grandes personnes ne manquer de rien. Soyez bénie entre toutes les femmes, Ursule, votre souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, et je prierai Dieu chaque jour de me mettre à même d'acquitter ma dette.

— Avant de me retirer, je vais vous chanter le cantique que vous m'avez demandé.

— Non, ne te fatigue pas, répondit Ursule, ce sera pour une prochaine occasion.

— Je n'éprouve aucune lassitude ; mon cœur est serein, mon corps est souple et fortifié, je chanterai avec bonheur, ô ma bienfaitrice, car la joie et la reconnaissance égayeront mon gosier.

— Tu chanteras une autre fois, dit à son tour Conrad ; attends.

Puis, se tournant vers sa femme, il ajouta :

— Ursule, veux-tu garder l'écolier dans ta maison et le fournir de tout, pendant le temps que dureront ses études ?

— Oui, j'y consens, Conrad. Cette bonne action attirera les bénédictions du ciel sur notre petit enfant qui dort dans son berceau.

— Martin, reprit Conrad ; en jetant sur l'enfant un regard de compassion

et d'attendrissement, veux-tu demeurer avec nous ?

— Oui, mon maître, s'écria Luther, avec un transport de joie impossible à décrire.

— Viens m'embrasser, mon fils. Ursule, pressez dans vos bras l'enfant qui nous arrive. Faites comme s'il nous devait la vie et comme si, depuis ses premières années, un événement sinistre nous en avait séparés. Voici qu'il revient parmi nous ; qu'il trouve dans notre tendresse l'oubli des privations et des mauvais traitements qu'il a éprouvés parmi le monde, où nul ne se souciait de l'adopter et où chacun le repoussait brutalement sur la place publique. Allons, reprends courage, tes épreuves touchent à leur fin. Va te coucher ; dès à présent, cette maison est la tienne, tu es le fils aîné d'Ursule et de Conrad Cotta. Bonsoir, à demain.

— Dieu soit loué ! s'écria l'écolier en se précipitant à genoux : sa providence est grande et pleine des plus doux mystères. Seigneur, faites que Martin Luther se rende digne des secours que vous venez de lui envoyer.

A ces mots, le pauvre écolier, après avoir embrassé et salué sa mère et son père adoptifs, fut oublier dans un bon lit sa fatigue et ses ennuis passés.

Dès lors, Ursule et Conrad Cotta continuèrent à prêter leur appui, pendant le temps que durèrent ses études, à l'écolier d'Isenac. On ne vit plus errer par les rues de la ville cet enfant qui, la veille encore, mendiait en chantant un asile et du pain ; mais pour cette fortune inespérée, il n'oublia pas ses cantiques. Loin de là, il se perfectionna dans l'art de la musique ; il apprit à jouer de la flûte et du luth. Il accompagnait à ravir sa belle voix d'alto avec ce dernier instrument, et après avoir employé sa journée à l'école, il passait la soirée à charmer Ursule avec de suaves concerts. Poète et musicien, c'était avec des vers et des mélodies qu'il payait l'hospitalité de Conrad et d'Ursule. Plus tard, le jeune musicien devint le plus profond et le plus puissant théologien de son siècle ; mais nous laissons à de plus

graves que nous la tâche de reproduire la divine épopée à laquelle le fils de l'obscur bûcheron d'Eisleben a donné son nom.

Tels furent les commencements du grand réformateur Martin Luther. En souvenance de la femme chrétienne qui lui avait donné du pain quand tout le monde le repoussait, Luther prononça plus tard ces touchantes paroles :

Il n'y a rien sur la terre de plus doux que le cœur d'une femme où la pitié habite.

Les chroniques d'Isenac appelèrent Ursule Cotta la *pieuse Sunamite*, en rapprochant la conduite qu'elle avait tenue à l'égard de Luther, de cette Sunamite qui garde le prophète Élisée à manger du pain chez elle.

Bien des années après, le fils de Conrad Cotta vint étudier à Wittemberg. Le pauvre écolier d'Isenac était devenu le premier docteur de son siècle. Il accueillit sous son toit et à sa table le fils d'Ursule Cotta, et il rendit en partie à ce jeune homme tout le bien qu'il avait reçu de sa mère et de son père aux jours de son enfance et de son infortune.

Malgré la puissance et la renommée

qu'il acquit plus tard, Martin Luther n'eut jamais honte des temps où, pressé par la faim, il mendiait dans les rues, et il avait coutume de dire à ce sujet :

« Ne méprisez pas les garçons qui cherchent, en chantant devant les portes, *panem propter Deum*, du pain pour l'amour de Dieu. Moi aussi j'ai fait de même. Il est vrai que, plus tard, mon père m'a entretenu avec beaucoup d'amour et de fidélité à l'université d'Erfurth, et qu'il m'a aidé à la sueur de son front. Mais j'ai été un pauvre quêteur. Et maintenant, au moyen de ma plume, je suis venu si loin que je ne voudrais pas changer avec le Grand Turc lui-même ; quand on entasserait les uns sur les autres tous les biens de la terre, je ne les prendrais pas en échange de ce que j'ai. Et, cependant, je n'en serais pas au point où je me trouve si je n'avais été à l'école et si je n'avais appris à écrire.

Certes, l'homme qui exprimait d'aussi nobles et d'aussi généreuses pensées, mérite d'attirer l'admiration de tous les esprits élevés, quelle que soit d'ailleurs la bannière politique et religieuse à laquelle on ait voué son bras et son cœur.

ERNEST ALBY.

LE GRAND VENEUR



QUAND vous visitez, pour la première fois, la belle et superbe forêt de Fontainebleau, le guide ne manque jamais de vous conduire, avec des allures mystérieuses, à un carrefour silencieux qu'évitent encore avec grand soin, même de nos jours, les campagnards des environs.

Et, si vous n'êtes pas au courant de la légende, le guide se met à vous raconter à voix basse que c'est à cet en-

droit que le bon roi Henri IV fit la rencontre du *Grand Veneur*.

Les historiens du temps nous donnent la clef de la légende.

Mathieu raconte que le roi Henri IV, chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit, à quelque distance de lui, des aboiements de chiens, des cris, des cors retentissants, des piétinements de chevaux, en un mot tout ce qui constitue l'appareil bruyant d'une chasse à grande meute. Comme le roi était à la tête de

ses chasseurs, et que le bruit se produisait devant lui, en se rapprochant toujours davantage, il pria le comte de Soissons d'aller voir quels étaient ces audacieux chasseurs qui prenaient la liberté de courir ainsi sur la chasse royale.

Le comte s'avança, mais à peine eut-il fait quelques pas que le bruit cessa complètement, et il vit se dresser devant lui un colosse à visage noir qui lui cria : *M'entendez-vous?* et disparut aussitôt.

Les choses en restèrent là. Le roi ne s'en inquiéta pas outre mesure, mais il avoua plus tard, à plusieurs reprises, que l'apparition de Fontainebleau n'était pas un conte. L'historien Mathieu, qui était lié avec le roi et qui tenait de sa bouche les faits qu'il a relatés dans son livre, la rapporte à ce titre.

Une revue anglaise, *le Quarterly Magazine*, dans un remarquable travail sur les légendes, raconte ainsi celle du Grand Veneur :

« Henri ordonna au comte de Soissons d'aller à la découverte; le comte de Soissons obéit en tremblant, ne pouvant s'empêcher de reconnaître qu'il se passait dans l'air quelque chose de surnaturel. Quand il revint auprès de son maître :

« — Sire, lui dit-il, je n'ai rien pu voir, mais j'entends, comme vous, la voix des chiens et le son du cor.

« — Ce n'est donc qu'une illusion, dit le roi.

« Mais alors une sombre figure se montra à travers les arbres et cria au Béarnais :

« — Vous voulez me voir, me voici !

« Puis la sombre figure disparut. »

La revue anglaise ne donne pas le mot de l'énigme.

On a supposé que l'homme noir n'était autre chose qu'un assassin déguisé qui aurait frappé le roi, si ce dernier s'était avancé du côté de l'apparition.

Mais cette version ne donne pas l'explication des voix, des aboiements et du son des cors clairement perçus par le roi et son entourage.

Cette explication se trouve dans une chronique, à peu près inconnue, des premières années du XVII^e siècle.

« Il y avait à Paris, en 1596, rapporte cette chronique, deux gueux qui, profitant des loisirs que leur procuraient la paresse et la mendicité, s'étaient exercés à imiter les jappements des chiens et le son des cors de chasse. Ils y avaient si bien réussi que, à trente pas de distance, tout le monde aurait juré entendre une meute, quand ils se livraient à l'exercice de leur singulier talent.

Si l'on veut bien supposer ces deux individus dans la forêt de Fontainebleau, au milieu des rochers peuplés d'échos, on comprendra d'où venait le tapage entendu par le roi et sa suite, et les causes de leur illusion.

Quant à l'homme noir, il est assez admissible que c'était un compère des deux gueux qui se chargeaient de la mise en scène, pendant que lui, soudoyé par la Ligue, se proposait de devancer Ravallac.

J.-P. SAUVETERRE.

Le gérant : A. TENNEVIN.



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 11.

LE MARTEAU DES SORCIÈRES, par J. Michelet.

HISTOIRE D'UN HABIT, par L. G.

UNE FABLE DE LAFONTAINE, par Eugène Robert.

LE MARTEAU DES SORCIÈRES

LE bon moine allemand Sprenger, qui a écrit le *Marteau des sorcières*, manuel fameux de l'inquisition, se demande pourquoi il y a si peu de sorciers et tant de sorcières¹, pourquoi le diable s'entend mieux avec les femmes. A cette question il trouve vingt réponses savamment sottes; c'est que la femme a perdu l'homme, c'est qu'elle a la tête légère, qu'elle a en elle (Salomon l'assure) un abîme de sensualité, etc., etc. Il y a d'autres raisons, plus simples et plus vraies peut-être.

La femme, en ce temps bizarre, idéalement adorée en remplaçant Dieu su

¹ La sorcellerie a peu d'importance dans les classes élevées, oisives, de mœurs libertines, qui, en tout temps, ont eu de mauvaises curiosités, cherché les mystères obscènes, cru sottement trouver des plaisirs au delà de la nature. Mais elle a beaucoup d'importance, la plus sombre et la plus triste, dans les folies épidémiques du peuple, surtout des campagnes, dans les accès d'ennui et de désespoir qui saisissaient des foules d'hommes, et les menaient, troupeau crédule, à la suite des vieilles hystériques en qui véritablement résidait le mauvais esprit.

Les sabbats des sorciers des villes furent souvent nommés ainsi par l'autorité ecclésiastique, lorsqu'ils n'étaient que des cercles de libres penseurs, de critiques, de hardis moqueurs du clergé. C'est, je crois, le mot réel de la Vaudoiserie d'Arras.

Dans mes extraits du *Malleus maleficarum*, j'ai eu constamment sous les yeux trois éditions: la première, sans date, qui doit être du xv^e siècle, de Paris (*venundatur vico divi Jacobi*); la seconde, de Cologne, 1520; et la troisième, de Venise, 1576.

l'autel, est dans la réalité la victime de ce monde sur laquelle tous les maux retombent, et elle a l'enfer ici-bas. Boccace, dans sa *Griselidis*, ne dit qu'une histoire trop commune, la dureté insouciance de l'homme pour le pauvre cœur maternel. L'homme se résignant pieusement aux maux qui frappent la femme, il résulte de son imprévoyance une fécondité immense, balancée par une immense mortalité d'enfants, La femme, jouet misérable, toujours mère, toujours en deuil, ne concevait qu'en disant (dit Sprenger): « Le fruit soit au Diable! » Vieille à trente ou quarante ans, survivant à ses enfants, elle restait sans famille, négligée, abandonnée. Et dans sa famille même, au dur foyer du paysan, quelle place a la *vieille*? Le dernier des serviteurs, le petit berger, est placé plus haut. On lui envie les morceaux, on lui reproche de vivre. En tel canton de la Suisse, il faut une loi écrite pour que la mère, chez son fils, conserve sa place au feu.

Elle s'éloigne en grondant, elle rôde sur la prairie déserte, elle erre dans les froides nuits, le fiel au cœur et maudissant. Elle invoque les mauvais esprits. Et, s'ils n'existent, elle en créera. Le Diable, qui est en elle, n'a pas long chemin pour venir. Elle est sa mère, sa fiancée, ne veut plus adorer que lui.

Qui eût retenu cette femme? Dieu ne lui parlait qu'en latin, en symboles incompréhensibles. Le Diable parlait par la nature, par le Monde dont il est roi;

les biens et les maux d'ici-bas proclamaient assez sa puissance. Le monde! croyez-vous que celle-ci y ait renoncé? Fanée, pauvre, déguenillée, huée des enfants, elle garde une volonté violente, un infini de haines, de désirs bizarres. (Où s'arrête-t-on, une fois sorti du possible et lancé dans le désir?) Mais ce qu'elle acquiert surtout, c'est une diabolique puissance d'enfanter tout ce qu'elle veut. Elle enfante la maladie dont le voisin est frappé. Elle opère l'avortement que subit la dédaigneuse qui la regarde avec dégoût. Une royauté de terreur lui revient. On ne rit plus, on n'ose plus dire la *vieille*. C'est *Madame*, on la salue. La mère lui viendra les mains pleines, tremblante pour ses enfants. Le beau jeune homme y viendra, pour que son mariage ne manque, donnera tout ce qu'elle voudra, fera ce qui lui plaira. « La sorcière, en son grenier, a montré à sa camarade quinze beaux fils en habit vert, et dit : « Choisis, ils sont à toi. »

Sprenger raconte avec effroi qu'il vit, par un temps de neige, toutes les routes étant enfoncées, une misérable population, éperdue de peur, et maléficiée de maux trop réels, qui couvraient tous les abords d'une petite ville d'Allemagne. Jamais, dit-il, vous ne vîtes d'aussi nombreux pèlerinages à Notre-Dame de Grâce ou à Notre-Dame des Ermites. Tous ces gens, par les fondrières, clochant, se traînant, tombant, s'en allaient à la sorcière, implorer leur grâce du diable. Quels devaient être l'orgueil et l'emportement de la vieille de voir tout ce peuple à ses pieds! Elle avait alors des envies fantasques, étant si puissante, d'être belle, aimée du moins. Elle s'amusait à rendre fous les plus graves personnages. Des moines d'un couvent disaient à Sprenger : « Nous l'avons vue ensorceler trois de nos abbés tour à tour, tuer le quatrième, disant avec effronterie : Je l'ai fait et le ferai, et ils ne pourront se tirer de là, parce qu'ils ont mangé... » désignant le moins appétissant des philtres.

Les sorcières, comme on le voit, pre-

naient peu de peine pour cacher leur jeu. Elles s'en vantaient plutôt, et c'est de leur bouche même que Sprenger a recueilli une grande partie des histoires qui ornent son manuel. C'est un livre pédantesque, calqué ridiculement sur les divisions et subdivisions usitées par les Thomistes, mais naïf, très-convaincu, d'un homme vraiment effrayé, qui, dans ce duel terrible entre Dieu et le diable, où *Dieu permet* généralement que le diable ait l'avantage, ne voit de remède qu'à poursuivre celui-ci la flamme en main, brûlant au plus vite les corps où il élit domicile.

Sprenger n'a eu que le mérite de faire un livre plus complet, qui couronne un vaste système, toute une littérature. Aux anciens *pénitentiaires*, aux manuels des confesseurs pour l'inquisition des péchés, succédèrent les *directorias* pour l'inquisition de l'hérésie, qui est le plus grand péché. Mais pour la plus grande hérésie, qui est la sorcellerie, on fit des *directorias* ou manuels spéciaux, des *Marteaux* pour les sorcières. Ces manuels, constamment enrichis par le zèle des dominicains, ont atteint leur perfection dans le *Malleus* de Sprenger, livre qui le guida lui-même dans sa grande mission d'Allemagne et resta pour un siècle au moins le guide et la lumière des tribunaux d'inquisition.

Comment Sprenger fut-il conduit à étudier ces matières? Il raconte qu'étant à Rome, au réfectoire où les moines hébergeaient des pèlerins, il en vit deux de Bohême; l'un jeune prêtre, l'autre son père. Le père soupirait et priait pour le succès de son voyage. Sprenger, ému de charité, lui demande d'où vient son chagrin. C'est que son fils est possédé; avec grande peine et dépense, il l'amène à Rome, au tombeau des saints. « Ce fils, où est-il? dit le moine. — A côté de vous. A cette réponse, j'eus peur, et me reculai. J'envisageai le jeune prêtre et fus étonné de le voir manger d'un air si modeste et répondre avec douceur. Il m'apprit qu'ayant parlé un peu durement à une vieille, elle lui avait jeté un sort; ce sort était sous un arbre. Sous lequel?

La sorcière s'obstinait à ne pas le dire. » Sprenger, toujours par charité, se mit à mener le possédé d'église en église et de relique en relique. A chaque station, exorcisme, fureur, cris, contorsions, baragouinage en toute langue et force gambades. Tout cela devant le peuple, qui les suivait, admirait, frissonnait. Les diables, si communs en Allemagne, étaient rares en Italie, une vraie curiosité. En quelques jours, Rome ne parlait d'autre chose. Cette affaire, qui fit grand bruit, recommanda sans nul doute le dominicain à l'attention. Il étudia, compila tous les *Mallei* et autres manuels manuscrits, et devint de première force en procédure démoniaque. Son *Malleus* dut être fait dans les vingt ans qui séparent cette aventure de la grande mission donnée à Sprenger par le pape Innocent VIII, en 1484.

Il était bien nécessaire de choisir un homme adroit pour cette mission d'Allemagne, un homme d'esprit, d'habileté, qui vainquît la répugnance des loyautés germaniques au ténébreux système qu'il s'agissait d'introduire. Rome avait eu aux Pays-Bas un rude échec qui y mit l'Inquisition en horreur et, par suite, lui ferma la France (Toulouse seule, comme ancien pays albigeois, y subit l'Inquisition). Vers l'année 1460, un pénitencier de Rome, devenu doyen d'Arras, imagina de frapper un coup de terreur sur les *chambres de rhétorique* (ou réunions littéraires), qui commençaient à discuter des matières religieuses. Il brûla comme sorcier un de ces *rhétoriciens* et, avec lui, des bourgeois riches, des chevaliers même. La noblesse, ainsi touchée, s'irrita; la voix publique s'éleva avec violence. L'Inquisition fut conspuée, maudite, surtout en France. Le parlement de Paris lui ferma rudement la porte, et Rome, par sa maladresse, perdit cette occasion d'introduire dans tout le Nord cette domination de terreur.

Le moment semblait mieux choisi vers 1484. L'Inquisition, qui avait pris en Espagne des proportions si terribles et dominait la royauté, semblait alors devenue une institution conquérante,

qui dût marcher d'elle-même, pénétrer partout et envahir tout. Elle trouvait, il est vrai, un obstacle en Allemagne, la jalouse opposition des princes ecclésiastiques, qui, ayant leurs tribunaux, leur inquisition personnelle, ne s'étaient jamais prêtés à recevoir celle de Rome. Mais la situation de ces princes, les très-grandes inquiétudes que leur donnaient les mouvements populaires, les rendaient plus maniables. Tout le Rhin et la Souabe, l'Orient même vers Saltzbourg, semblaient minés en dessous. De moment en moment éclataient des révoltes de paysans. On aurait dit un immense volcan souterrain, un invisible lac de feu, qui, de place en place, se fût révélé par des jets de lave. L'Inquisition étrangère, plus redoutée que l'allemande, arrivait ici à merveille pour terroriser le pays, briser les esprits rebelles, brûlant comme sorciers aujourd'hui ceux qui, peut-être demain, auraient été insurgés. Excellente arme populaire pour dompter le peuple, admirable dérivatif. On allait détourner l'orage cette fois sur les sorciers, comme, en 1349 et dans tant d'autres occasions, on l'avait lancé sur les juifs.

Seulement il fallait un homme. L'inquisiteur qui, le premier, devant les cours jalouses de Mayence et de Cologne, devant le peuple moqueur de Francfort ou de Strasbourg, allait dresser son tribunal, devait être un homme d'esprit. Il fallait que sa dextérité personnelle balançât, fit quelquefois oublier l'odieux de son ministère. Rome, du reste, s'est piquée toujours de choisir très-bien les hommes. Peu soucieuse des questions, beaucoup des personnes, elle a cru, non sans raison, que le succès des affaires dépendait du caractère tout spécial des agents envoyés dans chaque pays. Sprenger était-il bien l'homme? D'abord, il était Allemand, dominicain, soutenu d'avance par cet ordre redouté, par tous ses couvents, ses écoles. Un digne fils des écoles était nécessaire, un bon scolastique, un homme ferré sur la Somme, ferme sur son saint Thomas pouvant toujours donner des textes. Sprenger était

out cela. Mais, de plus, c'était un sot.

« On dit, on écrit souvent que *diabolus* vient de *dia*, deux, et *bolus*, bol ou pilule, parce qu'avalant à la fois et l'âme et le corps, des deux choses il ne fait qu'une pilule, un même morceau. Mais (dit-il, continuant avec la gravité de Sganarelle), selon l'étymologie grecque, *diabolus* signifie *clausus ergastulo*; ou bien, *defluens* (Teufel?), c'est-à-dire tombant, parce qu'il est tombé du ciel. »

D'où vient maléfice? « De *maleficiendo*, qui signifie *malè de fide sentiendo*. » Étrange étymologie, mais d'une portée très-grande. Si le *maléfice* est assimilé aux *mauvaises opinions*, tout sorcier est un hérétique, et tout douteur est un sorcier. On peut brûler comme sorciers tous ceux qui penseraient mal. C'est ce qu'on avait fait à Arras, et ce qu'on voulait peu à peu établir partout.

Voilà l'incontestable et solide mérite de Sprenger. Il est sot, mais intrépide; il pose hardiment les thèses les moins acceptables. Un autre essaierait d'éluder, d'atténuer, d'amoindrir les objections. Lui, non. Dès la première page, il montre de face, expose une à une les raisons naturelles, évidentes, qu'on a de ne pas croire aux miracles diaboliques. Puis il ajoute froidement : *Autant d'erreurs hérétiques*. Et sans réfuter les raisons, il copie les textes contraires, saint Thomas, Bible, légendes, canonistes et glossateurs. Il vous montre d'abord le bon sens, puis le pulvérise par l'autorité.

Satisfait, il se rassoit, serein, vainqueur; il semble dire : Eh bien ! maintenant, qu'en dites-vous ? Seriez-vous bien assez osé pour user de votre raison?... Allez donc douter, par exemple, que le diable ne s'amuse à se mettre entre les époux, lorsque tous les jours l'Église et les canonistes admettent ce motif de séparation !

Cela, certes, est sans réplique. Personne ne soufflera. Sprenger, en tête de ce manuel des juges, déclarant le moindre doute *hérétique*, le juge est lié; il sent qu'il ne doit pas broncher, que si

malheureusement il avait quelque tentation de doute ou d'humanité, il lui faudrait commencer par se condamner et se brûler lui-même.

C'est partout la même méthode. Le bon sens d'abord; puis de front, de face et sans précaution, la négation du bon sens. Quelqu'un, par exemple, serait tenté de dire que, puisque l'amour est dans l'âme, il n'est pas bien nécessaire de supposer qu'il y faut l'action mystérieuse du diable. Cela n'est-il pas spécieux? Non pas, dit Sprenger, *distinguo*. Celui qui fend le bois n'est pas cause de la combustion; il est seulement cause indirecte. Le fendeur de bois, c'est l'amour (voir Denis l'Aréopagite, Origène, Jean Damascène). Donc l'amour n'est que la cause indirecte de l'amour.

Voilà ce que c'est que d'étudier. Ce n'est pas une faible école qui eût fabriqué un tel homme. Cologne seule, Louvain, Paris, avaient les machines propres à mouler ainsi le cerveau humain. L'école de Paris était forte; pour le latin de cuisine, qu'opposer au *Janotus* de Gargantua? Mais plus forte était Cologne, glorieuse reine des ténèbres qui a donné à Hutren le type des *Obscuri viri*, des obscurantins et ignorants, race si prospère et si féconde.

Ce solide scolastique, plein de mots, vide de sens, ennemi juré de la nature, autant que de la raison, siège avec une foi superbe dans ses livres et dans sa robe, dans sa crasse et sa poussière. Sur la table de son tribunal, il a la *Somme* d'un côté, de l'autre le *Directorium*. Il n'en sort pas. A tout le reste il sourit. Ce n'est pas à un homme comme lui qu'on en fait accroire, ce n'est pas lui qui donnera dans l'astrologie ou dans l'alchimie, sottises pas encore assez sottes, qui mèneraient à l'observation. Que dis-je? Sprenger est esprit fort, il doute des vieilles recettes. Quoique Albert le Grand assure que la sauge dans une fontaine suffit pour faire un grand orage, il secoue la tête. La sauge? à d'autres! je vous prie. Pour peu qu'on ait d'expérience, on reconnaît ici la ruse de celui qui voudrait faire perdre sa

piste et donner le change, l'astucieux Prince de l'air; mais il y aura du mal, il a affaire à un docteur plus malin que le Malin.

J'aurais voulu voir en face ce type admirable du juge et les gens qu'on lui amenait. Des créatures que Dieu prendrait dans deux globes différents ne seraient pas plus opposées, plus étrangères l'une à l'autre, plus dépourvues de langue commune. La vieille, squelette déguenillé à l'œil flamboyant de malice, trois fois recuite au feu d'enfer; le sinistre solitaire, berger de la forêt Noire ou des hauts déserts des Alpes: voilà les sauvages qu'on présente à l'œil terne du savantasse, au jugement du scolastique.

Ils ne le feront pas, du reste, suer longtemps en son lit de justice. Sans torture, ils diront tout. La torture viendra, mais après, pour complément et ornement du procès-verbal. Ils expliquent et content par ordre tout ce qu'ils ont fait. Le diable est l'intime ami du berger, et il couche avec la sorcière. Elle en sourit, elle en triomphe. Elle jouit visiblement de la terreur de l'assemblée. C'est son maître, c'est son amant. Seulement, c'est un rude maître qui la mène à force de coups. Une fois pleine et gonflée de lui, elle voudrait en vain jeter hors l'hôte terrible, en vain courir; où elle court, elle l'emporte. Comme le malade travaillé du ver solitaire, qui le sent montant, descendant, vivant en lui et malgré lui, elle s'agite parfois furieuse; lui s'en amuse d'autant plus; c'est son jouet, c'est sa toupie; et, si elle flagelle le monde, c'est qu'elle est durement flagellée.

Voilà une vieille bien folle, et l'autre ne l'est pas moins. Sots? Ni l'un ni l'autre. Loin de là, ils sont affinés, subtils, entendent pousser l'herbe et voient à travers les murs. Ce qu'ils voient le mieux encore, ce sont les monumentales oreilles d'âne qui ombragent le bonnet du docteur. C'est surtout la peur qu'il a d'eux. Car il a beau faire le brave, il tremble. Lui-même avoue que le prêtre, s'il n'y prend garde, en con-

jurant le démon, le décide parfois à changer de gîte, à passer dans le prêtre même, trouvant plus flatteur de loger dans un corps consacré à Dieu. Qui sait si ces simples diables de bergers et de sorcières n'auraient pas l'ambition d'habiter un inquisiteur? Il n'est nullement rassuré lorsque, de sa plus grosse voix, il dit à la vieille: « S'il est puissant, ton maître, comment ne sens-je point ses atteintes? » — « Et je ne les sentais que trop, dit le pauvre homme dans son livre. Quand j'étais à Ratisbonne, que de fois il venait frapper aux carreaux de ma fenêtre! Que de fois il enfonçait des épingles à mon bonnet! Puis c'étaient cent visions, des chiens, des singes, » etc.

La plus grande joie du diable, ce grand logicien, c'est de pousser au docteur, par la voix de la fausse vieille, des arguments embarrassants, d'insidieuses questions, auxquels il n'échappe guère qu'en faisant comme ce poisson qui s'enfuit en troublant l'eau et la noircissant comme l'encre. Par exemple: « Le diable n'agit qu'autant que Dieu le permet. Pourquoi punir ses instruments? » — Ou bien: « Nous ne sommes pas libres. Dieu permet, comme pour Job, que le diable nous tente et nous pousse, nous violente avec des coups... Doit-on punir qui n'est pas libre? » — Sprenger s'en tire en disant: « Vous êtes des êtres libres (ici force textes). Vous n'êtes serfs que de votre pacte avec le Malin. » — A quoi la réponse serait trop facile: « Si Dieu permet au Malin de nous tenter de faire un pacte, il rend ce pacte possible; il en est cause, » etc.

« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là! Sot qui dispute avec le diable. » — Tout le peuple dit comme lui. Tous applaudissent au procès; tous sont émus, frémissants, impatients de l'exécution. De pendus, on en voit assez. Mais le sorcier et la sorcière, ce sera une curieuse fête de voir comment ces deux fagots petilleront dans la flamme.

Le juge a le peuple pour lui. Il n'est pas embarrassé. Avec son *Directorium*, il suffirait de trois témoins. Comment

n'a-t-on pas trois témoins, surtout pour témoigner le faux? Dans toute ville médisante, dans tout village envieux, plein de haines de voisins, les témoins abondent. Au reste, le *Directorium* est un livre suranné, vieux d'un siècle. Au xv^e, siècle de lumière, tout est perfectionné. Si l'on n'a pas de témoins, il suffit de la *voix publique*, du cri général.

Cri sincère, cri de la peur, cri lamentable des victimes, des pauvres ensorcelés. Sprenger en est fort touché. Ne croyez pas que ce soit de ces scolastiques insensibles, hommes de sèche abstraction. Il a un cœur. C'est justement pour cela qu'il tue si facilement. Il est pitoyable, plein de charité. Il a pitié de cette femme éplorée, naguère enceinte, dont la sorcière étouffa l'enfant d'un regard. Il a pitié du pauvre dont elle a fait grêler le champ. Il a pitié du mari qui, n'étant nullement sorcier, voit bien que sa femme est sorcière, et la traîne, la corde au cou, à Sprenger, qui la fait brûler.

Avec un homme cruel, on s'en tirerait peut-être; mais, avec ce bon Sprenger, il n'y a rien à espérer. Trop forte est son humanité; on est brûlé sans remède, ou bien il faut bien de l'adresse, une grande présence d'esprit. Un jour, on lui porte plainte de la part de trois bonnes dames de Strasbourg qui, au même jour, à la même heure, ont été frappées de coups invisibles. Comment? Elles ne peuvent accuser qu'un homme de mauvaise mine qui leur aura jeté un sort. Mandé devant l'inquisiteur, l'homme proteste, jure par tous les saints qu'il ne connaît point ces dames, qu'il ne les a jamais vues. Le juge ne veut point le croire. Pleurs, serments, rien ne servait. Sa grande pitié pour les dames le rendait inexorable, indigné des dénégations. Et déjà il se levait. L'homme allait être torturé, et là il eût avoué, comme faisaient les plus innocents. Il obtient de parler encore, et dit : « J'ai mémoire, en effet, qu'hier, à cette heure, j'ai battu... mais qui? non des créatures baptisées, mais trois chattes qui furieusement sont venues pour me mordre

aux jambes... » — Le juge, en homme pénétrant, vit alors toute l'affaire; le pauvre homme était innocent; les dames étaient certainement à tels jours transformées en chattes, et le Malin s'amusait à les jeter aux jambes des chrétiens pour perdre ceux-ci et les faire passer pour sorciers.

Avec un juge moins habile, on n'eût pas deviné ceci. Mais on ne pouvait toujours avoir un tel homme. Il était bien nécessaire que, toujours sur la table de l'Inquisition, il y eût un bon guide-âne qui révélât au juge, simple et peu expérimenté, les ruses du vieil Ennemi, les moyens de les déjouer, la tactique habile et profonde dont le grand Sprenger avait si heureusement fait usage dans ses campagnes du Rhin. Dans cette vue, le *Malleus*, qu'on devait porter dans la poche, fut imprimé généralement dans un format rare alors, le petit in-18. Il n'eût pas été séant qu'à l'audience, embarrassé, le juge ouvrît sur la table un in-folio. Il pouvait, sans affectation, regarder du coin de l'œil, et, sous la table, fouiller son manuel de sottise.

Le *Malleus*, comme tous les livres de ce genre, contient un singulier aveu, c'est que le diable gagne du terrain, c'est-à-dire que Dieu en perd; que le genre humain, sauvé par Jésus, devient la conquête du diable. Celui-ci, trop visiblement, avance de légende en légende. Que de chemin il a fait depuis les temps de l'Évangile, où il était trop heureux de se loger dans des pourceaux, jusqu'à l'époque de Dante, où, théologien et juriste, il argumente avec les saints, plaide, et, pour conclusion d'un syllogisme vainqueur, emportant l'âme disputée, dit avec un rire triomphant : « Tu ne savais pas que j'étais logicien ! »

Aux premiers temps du moyen âge, il attend encore l'agonie pour prendre l'âme et l'emporter. Sainte Hildegarde (vers 1100) croit « qu'il ne peut pas entrer dans le corps d'un homme vivant, autrement les membres se disperseraient; c'est l'ombre et la fumée du diable qui y entrent seulement. » Cette

dernière lueur de bon sens disparaît au xii^e siècle. Au xiii^e, nous voyons un prieur qui craint tellement d'être pris vivant, qu'il se fait garder jour et nuit par deux cents hommes armés.

Là commence une époque de terreurs croissantes, où l'homme se fie de moins en moins à la protection divine. Le démon n'est plus un esprit furtif, un voleur de nuit qui se glisse dans les ténèbres; c'est l'intrépide adversaire, l'audacieux singe de Dieu, qui, sous son soleil, en plein jour, contrefait sa création. Qui dit cela? La légende? Non, mais les plus grands docteurs. Le diable transforme tous les êtres, dit Albert le Grand. Saint Thomas va bien plus loin. « Tous les changements, dit-il, qui peuvent se faire de nature et par les germes, le diable peut les imiter. » Étonnante concession, qui, dans une bouche si grave, ne va pas à moins qu'à constituer un Créateur en face du Créateur! « Mais pour ce qui peut se faire sans germe, ajoute-t-il, une métamorphose d'homme en bête, la résurrection d'un mort, le diable ne peut les faire. » Voilà la part de Dieu petite. En propre, il n'a que le miracle, l'action rare et singulière. Mais le miracle quotidien, la vie, elle n'est plus à lui seul: le démon, son imitateur, partage avec lui la nature.

Pour l'homme, dont les faibles yeux ne font pas la différence de la nature créée de Dieu à la nature créée du diable, voilà le monde partagé. Une terrible incertitude planera sur toute chose. L'innocence de la nature est perdue. La source pure, la blanche fleur, le petit oiseau, sont-ils bien de Dieu, ou de perfides imitations, des pièges tendus à l'homme?... Arrière! tout devient suspect. Des deux créations, la bonne, comme l'autre, en suspicion, est obscurcie et envahie. L'ombre du diable voile le jour, elle s'étend sur toute vie. A juger par l'apparence et par les terreurs humaines, il ne partage pas le monde, il l'a usurpé tout entier.

Les choses en sont là au temps de Sprenger. Son livre est plein des aveux les plus tristes sur l'impuissance de

Dieu. *Il permet*, dit-il, qu'il en soit ainsi. *Permettre* une illusion si complète, laisser croire que le diable est tout, Dieu rien, c'est plus que *permettre*, c'est décider la damnation d'un monde d'âmes infortunées que rien ne défend contre cette erreur. Nulle prière, nulle pénitence, nul pèlerinage ne suffit; non pas même (il en fait l'aveu) le sacrement de l'autel. Étrange mortification! Des nonnes, bien confessées, *l'hostie dans la bouche*, avouent qu'à ce moment même elles ressentent l'inférieur amant, qui, sans vergogne ni peur, les trouble et ne lâche pas prise. Et, pressées de questions, elles ajoutent, en pleurant, qu'il a le corps, *parce qu'il a l'âme*.

Les anciens Manichéens, les modernes Albigeois, furent accusés d'avoir cru à la puissance du Mal qui luttait à côté du Bien, et fait le diable égal de Dieu. Mais ici il est plus qu'égal. Si Dieu, dans l'hostie, ne fait rien, le diable paraît supérieur.

Je ne m'étonne pas du spectacle étrange qu'offre alors le monde. L'Espagne, avec une sombre fureur, l'Allemagne, avec la colère effrayée et pédantesque dont témoigne le *Malleus*, poursuivent l'insolent vainqueur dans les misérables où il élit domicile; on brûle, on détruit les logis vivants où il s'était établi. Le trouvant trop fort dans l'âme, on veut le chasser des corps. A quoi bon? Brûlez cette vieille, il s'établit chez la voisine; que dis-je? il se saisit parfois (si nous en croyons Sprenger) du prêtre qui l'exorcise, triomphant dans son juge même, chansonnant son jugement et riant de cette lutte des feux grossiers contre un esprit.

Les dominicains, aux expédients, conseillaient pourtant d'essayer l'intercession de la Vierge, la répétition continuelle de l'*Ave Maria*. Toutefois Sprenger avoue que ce remède est éphémère. On peut être pris entre deux *Ave*. De là l'invention du Rosaire, le chapelet des *Ave* par lequel on peut sans attention marmotter indéfiniment pendant que l'esprit est ailleurs. Des populations entières adoptent ce premier essai de l'art

par lequel Loyola essayera de mener le monde, et dont ses *Exercitia* sont l'ingénieux rudiment.

La scolastique avait fini par la ma-

chine à penser. La religion semblait finir par les *machines à prier*.

J. MICHELET.

HISTOIRE D'UN HABIT



Je n'ai pas toujours été vieux, j'ai eu des jours de gloire et de splendeur, mais il est de la destinée des choses humaines qu'ici-bas tout finisse : les générations succèdent aux générations, les nouvelles modes font pâlir les anciennes. Pour moi, me voici chez le fripier, c'est là que, suspendu à un croc de fer, attirant peu les regards des acheteurs qui méprisent mes nombreux services, je profite de mes loisirs pour repasser les événements de ma longue carrière. Je me console de ma nullité actuelle en songeant à ce que je fus autrefois. Il y a beaucoup de philosophie dans les souvenirs, et combien de gens en ce monde n'ont pas d'autre présent que le récit emphatique du passé qu'ils arrangent à leur manière ? Moi, je serai vrai et impartial... comme tous les auteurs de mémoires dans leurs préfaces.

J'eus pour premier maître un banquier de la cité de Londres, qui menait un train de prince. Il avait une maison dans le West-End de la ville, une autre à la campagne, des meubles superbes, des voitures et des chevaux de prix, c'est-à-dire tout juste ce qu'il fallait pour que des fous missent à ma disposition beaucoup d'argent et que cet argent fût bientôt perdu pour eux. Sa table surtout était somptueuse, et il donnait souvent des repas magnifiques. Il prétendait, il est vrai, que c'était pour traiter d'affaires avec les convives, et en effet, il est à remarquer qu'en An-

gleterre beaucoup d'affaires ont un repas pour préliminaire. S'agit-il, par exemple, du progrès des arts ou de telle branche des sciences !... On ordonne d'abord un dîner. Est-il question d'une œuvre de charité ?... on se défie de la sensibilité à jeun, et l'on commence par dîner, comme si, chez les Anglais, le cœur était plus voisin que chez les autres peuples des régions de la nutrition.

Ce fut dans un de ces repas publics que je fus porté pour la première fois. Il s'agissait de compléter une certaine somme pour élever un monument à un homme qui avait bien mérité de la patrie. Les souscripteurs s'étaient réunis dans une taverne fameuse, et l'on s'était provisoirement mis à table. Les mets étaient nombreux et recherchés, les vins exquis et en abondance. Au dessert, les besoins de la souscription furent exposés, et l'érection du monument ajournée faute de fonds. Si pourtant on eût examiné de près l'affaire, on eût trouvé que le supplément nécessaire à l'achèvement de l'entreprise ne s'élevait que de quelques *pences* au-dessus de la somme totale des dépenses du dîner. Quant à moi, je ne fus pas heureux pour mon début ; car un garçon qui répétait dans l'office les toasts de la salle à manger, laissa tomber sur moi un plat qu'il enlevait. Je reçus alors sur le pan une tache qui eut les suites dont je parlerai ci-après.

Cependant mon maître, pour soutenir son train ruineux, se lança dans de grandes spéculations ; mais ses calculs

manquèrent, il fut obligé de suspendre ses paiements et de se déclarer en faillite. Il avait eu soin auparavant de faire assurer les droits de sa femme comme créancière hypothécaire ; d'ailleurs, les sommes qui constituaient la dot de madame avaient bien prospéré depuis son mariage. Ainsi, le mari était ruiné et la femme devenue riche par une de ces heureuses compensations qui arrivent quelquefois pour empêcher un homme de se livrer au désespoir. Du moment que mon maître eut failli, il commença à engraisser à vue d'œil. Il n'avait plus d'affaires qui troublassent sa digestion, les aliments étaient tout profit. J'eus beau déployer toute mon élasticité, je me sentais pressé dans toutes les directions. Le ventre surtout m'envahissait d'une manière effrayante. Je voyais l'ennemi s'avancer à chaque dîner. Les boutons furent d'abord rapprochés ; vaine ressource ! Il fallut bientôt céder. Le banquier fit venir le tailleur auquel il soutint que j'avais toujours été trop étroit, et le tailleur, voyant que je pouvais encore passer pour neuf, plutôt que de s'exposer à perdre une aussi bonne pratique qu'un banquier ruiné, consentit à me reprendre.

A quelques jours de là, un jeune homme qui sortait de l'Université d'Oxford vint chez le tailleur pour se faire prendre mesure. On lui montra l'étoffe dont j'avais été fait ; elle lui plut, et, sans marchander, il commanda un habit, voulant surtout, disait-il, quelque chose de bien fait et dans le dernier goût. Le tailleur, qui avait ses raisons, répondit que l'on portait les pans fort étroits du bas. Mon élégant fit observer qu'il ne se souvenait pas d'en avoir vu de cette coupe, à quoi le tailleur répartit que si la mode n'avait pas encore prévalu, un jeune homme de la tournure de celui qui l'honorait de sa pratique, était bien fait pour la faire prendre. En disant ces mots il suivait de l'œil l'effet de son compliment, que le jeune homme reçut en frappant sur sa botte avec la baguette qu'il tenait de la main droite, en rehaussant de sa main gauche le col de

sa cravate. Je fus donc retailé, et la tache que j'avais reçue disparut dans la nouvelle coupe. Ainsi vint la mode des habits à queue de morue.

Oh ! que je regrettai, sur le dos de mon nouveau maître, les jours heureux que j'avais passés chez le banquier ! Comme un homme peut vivre beaucoup en peu d'années lorsqu'il éprouve des vicissitudes rapides, de même un habit vieillit vite au service d'un étudiant. Je m'étais plu à me représenter au milieu de littérateurs discutant avec esprit des questions intéressantes. Mais quelle avait été mon erreur ! Mon maître avait rapporté de l'université bien peu de souvenirs classiques, à moins que l'on ne comprenne dans cette catégorie le nombre de bouteilles de vin bues dans des orgies épouvantables, où périt toujours une portion de vie. La mémoire de mon maître était riche en souvenirs de cette nature. Il avait encore l'esprit querelleur, et avait adopté ces airs insolents qui souvent réussissent, mais qui quelquefois attirent des coups de bâton. Un jour, par exemple, il conduisait dans une rue étroite un cabriolet découvert ; un fiacre qui venait à sa rencontre lui barrait le chemin ; il voulut le faire reculer, et, après quelques paroles, il donna au cocher un coup de fouet. Mais la force physique n'est pas exclusivement le partage des écoliers de l'Université et la nature en a dispensé une bonne dose aux cochers. Celui-ci donc riposta avec vigueur ; défendu par son épais carrick, il semblait une forteresse mouvante, et il n'allongeait pas le bras que je n'eusse à gémir. Les coups pleuvaient comme la grêle, les épaules de mon maître en retentissaient, et la foule assemblée criait *bravo*. Ce fut pour moi une rude journée, au souvenir de laquelle le peu de poil qui me reste se dresse encore d'horreur. A la fin pourtant, un des coups du jeune homme ayant porté sur la croupe des chevaux du cocher, ceux-ci séparèrent les combattants en froissant un peu les deux voitures.

Quelques jours après je perdis un bouton dans une aventure d'un autre

genre. Mon maître avait fait quelque temps la cour à une jolie personne qui lui était sincèrement attachée; mais une autre qu'il avait vue venait de lui tourner la tête; il fallait donc rompre avec la première. Pour colorer son inconstance, il s'avisa de vouloir trouver son amante inconstante elle-même. Il inventa des calomnies qui furent détruites par des preuves claires; mais comme on ne peut pas faire voir celui qui ferme lui-même les yeux, il se fâcha et se leva pour sortir, disant à la jeune fille qu'il ne la reverrait plus. Elle voulut le retenir, vains efforts! Il ne lui resta qu'un de mes boutons qu'elle avait saisi, et le sentiment amer de l'inconstance de son amant.

A peine celui-ci fut-il hors de la maison, qu'il courut chez la nouvelle maîtresse de son cœur; mais le désordre de sa toilette et la vue d'un bouton de moins lui attirèrent une réception froide. Il en devina bientôt le motif et commença à s'excuser; que ne raccommode pas, auprès de beaucoup de femmes, un homme d'esprit avec des compliments! Il dit que le bonheur de venir aux pieds de son idole lui avait fait oublier qu'il lui manquait un bouton; que c'était à ses beaux yeux qu'elle en devait attribuer la faute... et mille autres galanteries semblables, car on s'exprime supérieurement en amour, surtout quand on ne sent pas grand'chose. La paix se fit donc, et si bien que la jeune personne entreprit de remplacer le bouton arraché. Je fus défait et placé sur ses genoux, où je frémis de plaisir entre ses jolis doigts. Pendant ce temps mon maître contemplait la belle ouvrière; il contempla tout à son aise, car la besogne agréable à tous deux n'allait pas aussi vite que chez le tailleur; il est vrai que le tailleur ne travaille pas pour l'amour de sa pratique. Le jeune homme jetait donc sur sa maîtresse des regards longs et tendres. La pauvre petite sentait ces regards s'enfoncer jusqu'à son âme; elle croyait qu'il n'en avait jamais eu d'aussi doux que pour elle. Elle savait bien qu'il avait la réputation d'être inconstant;

mais elle avait demandé le matin à son miroir : « Le fixerai-je? » Et le miroir menteur avait répondu : « Tu le fixeras. » Au reste, il avait déjà menti de même à quatre ou cinq filles aussi jolies qu'elle; car le cœur du volage est insatiable comme celui de l'avare.

Je passai ainsi plusieurs mois au service de ce jeune homme, et pendant ce temps je fus mis à de rudes épreuves. En conséquence j'eus bientôt perdu tout mon lustre, si bien que mon maître se disposant à un voyage, chargea de me vendre le domestique qui avait le soin de me brosser. Un juif qui passait par là fut appelé, il m'examina sous tous les jours avec la plus minutieuse attention. Il fit un monstre d'un petit reste presque imperceptible de la tache que j'avais reçue chez le banquier; le bouton dépareillé et la nuance du fil dont il avait été cousu servirent aussi à me déprécier. Enfin la marque des coups que mon maître avait reçus dans son combat avec le cocher de fiacre, ne put échapper à son œil investigateur. Il les suivait avidement à la trace, un, deux, trois,... et prétendait qu'ils avaient été appliqués avec une telle force que la qualité du drap en était essentiellement altérée. Le domestique riait sous cape de la découverte de ce mystère, et après avoir demandé au juif son prix, il alla trouver mon maître en disant : « Monsieur, le juif ne veut donner que tant, il prétend que votre habit a reçu de vigoureux coups de fouet, il en compte jusqu'à... — Cela suffit, interrompit avec humeur le jeune homme, peu content que l'affaire eût été si arithmétiquement éclaircie, reçois le prix qu'offre le coquin, mets-le dans ta bourse, et si jamais tu t'avises de parler de ce qui est arrivé à mon habit, prends garde qu'il n'en arrive encore davantage au tien. »

J'eus beaucoup à me louer des traitements du juif qui m'avait acheté, il est vrai que mon intérêt et le sien ne faisaient qu'un. Il sut réparer, autant qu'il était en lui, les outrages que j'avais reçus du temps et de la fortune, de sorte que j'avais encore une apparence fort

décente, ce qui me fit bientôt passer sur le dos d'un nouveau maître. Cette fois, c'était un homme de lettres fort instruit, mais timide et pauvre, un de ces gens qu'un auteur a ingénieusement comparés au chandelier qui reste lui-même dans l'ombre, tandis que tout ce qui l'entoure est éclairé par la lumière qu'il porte. Je gémissais souvent de ce qu'il ne paraissait pas sentir assez son propre mérite.

La timidité de mon maître lui avait donné une excessive gaucherie; c'est le sort de ceux qui vivent en dehors de la société pour être plus à eux-mêmes; de la craindre quand ils en approchent et d'y porter une maladresse ridicule. J'en eus un exemple signalé. Mon maître était invité à prendre le thé chez une grande dame; il y avait déjà quelque temps qu'il était entré, et tout allait bien lorsqu'on servit. Alors, ayant l'esprit occupé à écouter une question qui lui était adressée, mon maître ne s'aperçut pas que le thé qu'il portait à sa bouche était bouillant; la douleur lui fait faire une horrible grimace, il laisse échapper la coupe, et en voulant la rattraper il l'envoie se briser à dix pas. Cependant la liqueur brûlante était tombée sur le dos du chien favori de la dame de la maison; l'animal échaudé poussait des cris aigus et la-

mentables. Mon maître se baisse pour l'essuyer, mais ses pieds s'embarrassent dans un petit tapis étendu devant la cheminée; il tombe, roule et se relève ayant au cou le tapis fatal. Désespéré de cette malencontre, il se précipite hors de l'appartement, en maudissant le thé, les chiens et les tapis.

Ce fut au service de cet honnête homme que je passai plusieurs années, j'étais pour lui un objet de prédilection, et je fus traité avec tous les soins imaginables. Mais il vient d'obtenir un emploi qu'il avait sollicité longtemps, et m'a donné un successeur. Je ne lui en veux point, car je connais la considération que procure en ce monde un habit neuf à celui qui le porte. Je sais d'ailleurs qu'il regrette en moi un compagnon fidèle avec lequel il a traversé beaucoup de jours mauvais, et je m'honore de vivre encore dans ses souvenirs. Maintenant je suis tout à fait vieux. Exposé en vente chez un fripier du second ordre, je ne puis plus aller que sur le dos d'un pauvre homme; mais, s'il est honnête, je le défendrai tant que je pourrai des intempéries de l'air; jusqu'à ce que le temps, entr'ouvrant de toutes parts mon tissu, laisse la nature dans l'état où la veulent les Praxitèle et les Chantrey.

L. G.

UNE FABLE DE LAFONTAINE



RIEN de nouveau sous le soleil, a dit Salomon; c'est surtout aux fables et aux contes que s'adressent ces mots faits pour décourager les inventeurs. Les histoires qui murmuraient auprès de notre berceau sont aussi vieilles que le monde,

et les négresses les racontent à leurs enfants sur les bords du Niger, tout comme les femmes indoues les psalmodiaient, il y a des millions d'années, sur les rives du Gange, pays où elles ont pris naissance. Si jamais fable a semblé française par sa prestesse, par la vivacité de son allure, c'est sans doute *Per-*

rette et le pot au lait, un des chefs-d'œuvre les plus délicats de notre fabuliste. Eh bien ! cette histoire, inventée pour donner une leçon aux faiseurs de châteaux en Espagne, remonte à l'antiquité la plus reculée. Elle a passé dans plus de vingt langues, elle a été remaniée plus de vingt fois avant d'arriver entre les mains du poète français qui l'a arrangée à sa guise, et qui lui a imprimé le cachet de sa personnalité. Voici son thème primitif, tel qu'il se trouve dans l'*Hitopadisa*, recueil sanscrit dont l'origine remonte bien loin par delà les temps historiques :

« Dans la ville de Devikotta vivait un brahmane du nom de Davararman. A la fête du grand équinoxe, il reçut une assiette pleine de riz. Il la prit, alla dans la boutique d'un potier qui était remplie de faïence, et, accablé par la chaleur, il se coucha dans un coin pour faire la sieste. Afin de préserver son plat de riz, il tenait un bâton dans sa main, et il commença à songer ainsi :

« Maintenant, si je vends cette assiette de riz, je recevrai dix couries. J'achèterai alors ici des pots et des assiettes, et après avoir augmenté encore mon capital, j'achèterai et je vendrai des noix d'arec et des vêtements, jusqu'à ce que je devienne extrêmement riche. J'épouserai alors quatre

femmes, et je ferai ma favorite de la plus jeune et de la plus belle des quatre. Alors les autres femmes en seront très-irritées et commenceront à se disputer ; mais j'entrerai dans une grande colère, je prendrai mon bâton et je les rosserai d'importance.

« Tout en parlant ainsi, il lança devant lui son bâton ; le plat de riz fut brisé en mille morceaux et plusieurs des pots qui se trouvaient dans la boutique furent cassés. Le potier, en entendant ce bruit, accourut dans la boutique, et quand il vit ses pots brisés, il adressa au brahmane une verte réponse et le chassa de sa boutique. C'est pourquoi je dis : Celui qui fait des plans pour l'avenir et s'en réjouit d'avance verra sa joie se changer en tristesse, comme le brahmane qui cassa les pots. »

Un savant Anglais, M. Max Miller, a dressé la généalogie de cette fable, la suivant à travers toutes ses transformations, depuis l'origine incertaine de sa naissance, jusqu'à la traduction des contes de Bidpai, donnée au siècle dernier par Galland. Un travail identique pourrait se faire sur tous les récits populaires, et montrerait que l'esprit humain a toujours tourné dans le même cercle.

EUGÈNE ROBERT.

Le gérant : A. TENNEVIN.



LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 12.

LES ÉMOTIONS D'UN TOURANGEAU A ROME, par *Mary Lafon*.

LE CARNAVAL DEPUIS LE DÉLUGE, par *Eugène Bareste*.

L'HABITUÉ DE LA POLICE CORRECTIONNELLE, par *B. Maurice*.

LES ÉMOTIONS D'UN TOURANGEAU A ROME



PRÈS quatre jours et trois nuits d'une navigation assez agitée, le 12 octobre 1863 au matin, nous débarquions à Civita-Vecchia.

La mer battait violemment les deux jetées circulaires que vit construire Pline, et la nacelle qui vint nous prendre au paquebot dansait comme une plume sur les vagues, lorsqu'il nous fut enfin donné de toucher au quai de la Douane.

Bien au fait, par expérience, des habitudes du douanier papal, je m'exécutai de bonne grâce, et, moins de demi-heure après, mes malles étaient visitées et plombées par la douane, mon passeport visé, et je sortais de cette ville morte escorté par une foule de mendiants au teint de safran, épouvantable personnification de la fièvre qui, accrochés à la voiture et aux traits des chevaux, ne lâchent le voyageur que lorsqu'il ne lui reste plus *un quatrino*.

On parlait beaucoup des exploits, à cette époque, des chevaliers de grand chemin, mais ces messieurs étant, à ce qu'il paraît, occupés sur les routes de Bologne et de Naples, il nous fut permis d'atteindre Rome sans rencontre fâcheuse, après avoir franchi les défilés sombres et boisés des Alumiere.

La voie Aurelia coupe tout à coup le plateau du Vatican, dont le Janicule forme le renflement méridional. Là, cesse le désert qui entoure Rome de toutes parts comme une ceinture mau-

dite, la fièvre et la *malaria*. Les maisons, les vignobles entourés de murs et de haies, les arbres fruitiers et les pins couronnent les collines, et une pente douce mène à la porte Cavallegieri. Vue de ce point, la nuit, Rome présente un aspect étrange. A droite, s'allonge en remontant le Janicule, la ligne sévère du rempart : dans la petite vallée creusée au pied de la colline où ce rempart s'élève, brillent, comme des vers luisants, une myriade de lumières, et l'on aperçoit à gauche une masse imposante et sombre. C'est la basilique de Saint-Pierre qui se confond avec le Vatican.

Pauvre vestibule de la métropole des césars et des papes, la porte Cavallegieri consiste dans une simple voûte au-dessus de laquelle surplombe, du côté de Saint-Pierre, une maasure perchée sur le mur. Vers le Janicule, un abreuvoir, alimenté par une source qui jaillit du rempart, est sa plus grande décoration.

Par une de ces fatalités qu'il faut noter, sans les comprendre à 322 ans de distance, cette porte fut deux fois funeste aux Français. Le 6 mai 1527, le connétable de Bourbon y fut tué en montant à l'assaut, et le 30 avril 1849, à la suite d'une attaque mal combinée, notre armée, prise entre deux feux, battait en retraite, laissant le terrain couvert de morts. Je songeais encore à ce singulier rapprochement, quand la voix du sergent m'avertit qu'il était

temps d'entrer, car la porte ferme à dix heures. Laissant donc derrière moi les villas Cesi et Barberini, je me dirigeai tout droit vers Saint-Pierre, dont la façade et la colonnade semblent deux fois plus grandes dans l'obscurité, et après avoir salué, avec une émotion respectueuse à laquelle nul n'échappe, cette admirable métropole du monde catholique, je gagnai le pont Saint-Ange, et de là une petite place triangulaire, dont j'allais demander le nom, lorsqu'en levant les yeux, j'aperçus le seul Romain qui pût me l'apprendre sans rien dire. C'était Pasquino, le torse antique campé fièrement sur un lourd piédestal à l'angle du palais Braschi, Pasquino, le censeur muet et pourtant si caustique et si spirituel des Romains et des papes.

Pendant que je regardais en souriant cet ancien voisin, car en 1853, dix ans auparavant, mes croisées s'ouvraient sur sa tête, je sentis une lourde main sur mon épaule, et, me tournant vivement, fus salué par un quidam, dont je distinguais à peine les traits, d'un énergique : *Va bene?*

— *Il ne va pas mal*, répondis-je par égard pour la langue italienne qui ne parle jamais qu'à la troisième personne, mais qui diable est *lui? lei*.

— Comment! s'écria d'une voix vibrante l'homme que j'avais devant moi, tu ne me reconnais pas?...

J'écarquillai les yeux et reconnus, en effet, le batelier de la Longara, Cesare, dans l'estime et les bonnes grâces duquel m'avait établi à jamais une générosité de deux pauls. Il était déjà disposé à m'honorer d'une considération particulière, parce que je lui payais double mon passage sur la *barchetta* qui transporte probablement encore les piétons de la rive gauche à la Longara; un jour que j'allais au palais Corsini travailler à cette magnifique bibliothèque ouverte par le prince aux étrangers, je le forçai, usant de mon crédit, d'attendre une très-jeune fille qui accourait hors d'haleine. Elle se pressait tellement, qu'en posant le pied sur la barque humide, elle glissa et se mit à fondre en larmes, car elle avait cassé dans sa

chute une petite burette de verre verdâtre à moitié pleine d'huile, et il ne lui restait plus un baïoque.

Touché, plus qu'on ne saurait croire, de la misère et de la douleur de cette enfant, je lui donnai de quoi acheter une bouteille plus grande et lui recommandai de la faire remplir. Or cet acte si simple m'attira des bénédictions dont j'étais vraiment tout confus, me valut dans le Transtévère le surnom pittoresque de l'homme à l'huile (*oglio*), et m'avait, plus solidement encore que mon baïoque, rivé dans la mémoire de Cesare.

La connaissance renouée, je lui demandai ce qu'il faisait là au frais, sans manteau? Il secoua la tête et me dit, dans le langage imagé du peuple, que le bœuf noir était entré dans sa maison.

— *Accidente*, un malheur?...

— Ah! me dit-il, signore, il ne s'agit de rien moins que de l'honneur *della mia casa* (de ma maison).

— Hein! repris-je, est-ce que ta fille?

— No, signore, car si elle avait eu un galant assez osé pour la séduire...

— Tu l'aurais tué, cela va tout seul. Mais alors en quoi l'honneur de ta maison se trouve-t-il compromis?...

— J'avais loué la chambre d'en haut, vous savez bien, celle qui regarde le pont, à un *forestiere* (étranger) de votre pays.

— Et il ne t'a pas payé?

— Au contraire, *per Bacco!* il soldait le loyer d'avance et donnait quatre écus.

— De quoi te plains-tu alors?...

— Mais, signore, de ce qu'il ne donne plus rien, m'ayant quitté sans motif la semaine dernière.

— C'est qu'il voulait aller ailleurs.

— Il n'en avait pas le droit, signore!

— Comment cela?

— Une fois casé, le *forestiere* doit rester où il est jusqu'à son départ.

— Tiens! tiens! je ne connaissais pas ce code?

— Il est bien simple. Si vous changez de logement, c'est dire à tous que vous méprisez la maison ou que vous vous y

trouvez mal, et cela nuit... *capite!* vous comprenez?

— Parfaitement, et je commence à entrevoir tes intentions.

— Il faut qu'il rentre, dit Cesare sérieusement : *quattro scudi* (25 fr. 10 c.) ne se trouvent pas (*nella tasca*) dans le sac du capucin.

— Et s'il refuse?

— *Ci vedremmo* (nous verrons), *il muratore della porta del Popolo ha ammazzato un pari affituale*.

— Diable, et tu veux faire comme le maçon de la porte du Peuple, poignarder ton ex-locataire!

— N'ai-je pas raison, signore?

— C'est selon, dans ce pays je ne dis pas, mais dans le mien tu aurais tort. Toujours le mot de Pascal au surplus : Vérité en deçà du fleuve, erreur au delà. Si tu m'en croyais, tu ne jouerais pas du couteau.

— Impossible, signore, c'est décidé!

— Et s'il t'en arrive malheur?

— Impossible encore. J'ai fait brûler un cierge à san Michele, mon patron, et il a brûlé jusqu'au bout.

Il n'y avait plus rien à répondre. C'était concluant pour un Transtévérin. Aussi je saluais mon déterminé *barcajuolo* lorsqu'il me demanda si je ne voulais pas profiter du clair de lune éblouissant cette nuit-là pour faire une promenade nautique. Je regardai le Tibre brillant comme un miroir d'argent, et dis à Cesare de m'attendre vers minuit à sa place accoutumée. Puis je courus le plus rapidement possible à l'hôtel de la Minerve, où m'attendait, avec mes malles, un souper assez confortable. Croisé par un voyageur qui regagnait sa chambre sur la porte de la salle à manger, et que j'avais heurté en me précipitant, je m'arrêtai dans une intention polie et me trouvai face à face avec un de mes vieux amis de Paris. La même exclamation joyeuse s'échappa de nos lèvres : Comment! c'est toi?

— Oui, mon ami, pour mon malheur! murmura ce bon Tourangeau, qui devrait jusqu'à la mort répondre au nom de Colombet, que nous lui donnions au collège.

— Voyons, voyons, dis-je après m'être attablé solidement et la bouche à moitié pleine; que t'arrive-t-il de fâcheux?

— Mon cher, répondit Colombet, tu sais que, grâce à Dieu, je pourrais vivre assez heureux en Touraine?...

— Si l'homme ne tournait pas presque toujours le dos à son bonheur... je le sais, Colombet! tu es riche et assez fou pour passer ta vie à voir les terres des autres au lieu de cultiver les tiennes.

— Que veux-tu? il me faut des émotions et j'en trouve peu en Touraine.

— Je te croyais, répliquai-je entre deux bouchées, un tempérament plus paisible.

— Sans doute, comme tout le monde. Mais vois-tu, j'ai soif d'émotions, d'aventures, et voilà pourquoi, sans ton arrivée, je quittais demain cette ville qui est classique et monotone comme ses litanies.

— L'habites-tu depuis longtemps?

— Depuis un mois, qui m'a semblé un siècle; j'avais choisi pourtant le quartier le plus malfam

— Vraiment! où demeurerais-tu donc?

— En plein Transtévère, mon cher, et sur le bord du Tibre.

— Chez l'aïeul de la Fornarina?

— Non, chez un batelier, assez original du reste et qui prétendait m'empêcher de déménager.

— Ah! ah! puisqu'il en est ainsi, tu peux remercier ton patron et lui brûler demain un cierge, selon la coutume romaine.

— Pourquoi cela?

— Parce que, s'il te faut des émotions, je t'en procurerai de neuves et de vives, je t'assure.

— Et quand cela, mon cher ami?

— Cette nuit même; tout à l'heure.

Après souper, j'emmenai Colombet, qui désespérait de trouver des émotions dans la patrie des Gracques. Éclairés par un superbe rayonnement de la lune, nous descendons le terre-plein tant soit peu périlleux qui remplace les quais à Rome, et nous voilà en quelques pas dans l'esquif de Cesare.

— Parbleu! me dit mon ami, tu as eu une bonne idée. Une promenade sur l'eau par une nuit radieuse d'étoiles...

— C'est déjà une émotion...

— Oh! du genre tempéré, comme on nous disait au collège!

— Rassure-toi; je t'en promets une du genre dramatique.

— Vraiment! j'en doute quelquefois.

— Non, tu vas être convaincu.

J'épiais pendant ce dialogue la contenance de Cesare, qui ne soufflait mot et ramait vigoureusement du côté de Ripetto.

Lorsque nous eûmes doublé l'île, il dirigea sa barque vers le bord désert où s'élève le temple de Vesta, et posant son feutre pointu qu'il avait tenu sur les yeux et son manteau couleur de suie et d'amadou :

— Signore, dit-il tout à coup en quittant la rame et se plantant tout droit les bras croisés devant Colombet, voici le moment de nous entendre. Voulez-vous, oui ou non, rentrer dans votre chambre?

— Tiens! répondit Colombet, encore mon original? Ah! ça, vous êtes fou, mon cher, me prenez-vous pour votre propriété?

— Précisément, signore : vous m'appartenez tant que vous resterez à Rome.

— Elle est bonne celle-là! qu'en dis-tu? reprit Colombet en éclatant de rire.

— On ne plaisante pas, lui dis-je à demi-voix, avec les gens du Transtévère.

— Hein? perds-tu l'esprit comme lui?

— Nullement, et à ta place...

— Que ferais-tu? voyons!

— Je m'arrangerais avec lui.

— Qu'il aille au diable avec sa case et ses menaces!

— Un *muratore* du même quartier, c'est-à-dire un maçon, a tué l'autre jour son locataire sous le même prétexte.

— Ah! ça, qu'est-ce que c'est que ce pays?... ils sont donc enragés?...

— Oh! oui, c'est le mot, bien souvent.

— Et pourquoi, toi qui le savais, m'as-tu fourré dans ce guépier?

— Tu voulais des émotions!

— Batelier, s'écria Colombet, à terre! il fait froid sur le Tibre, j'ai besoin de marcher.

— Il ne s'agit pas de cela, murmura Cesare d'un air sombre, *intanto*, en attendant réglons notre affaire.

— Elle est toute réglée, mon brave, j'ai payé et ne dois plus rien.

— Moi, je te dois un coup de couteau, s'écria Cesare, l'écume de la rage aux lèvres et brandissant une lame fraîchement aiguisée, qui parut dix fois plus large à Colombet; il allait s'élancer sur lui, quand mon ami, au moment où j'arrêtais le Transtévérin, terrifié par son regard aussi étincelant que le poignard, sauta dans le Tibre et se mit à nager vigoureusement vers le bord, dont il n'était éloigné que de quelques mètres. Pendant que je calmais Cesare, en l'assurant que mon ami s'était noyé, ce qu'il crut d'autant plus facilement que l'ombre d'une vieille maison lui avait dérobé sa victime, Colombet avait abordé et, trempé comme un parapluie, fuyait à toute course dans les recoins de Rome. Il coucha sous les arceaux du Colisée, en grelottant toute la nuit et tremblant d'être assassiné par les hôtes nocturnes du noble monument. Cette aventure avait guéri sa fièvre d'émotions; il quitta Rome au point du jour enfoncé dans son cache-nez et frémissant à chaque pas de rencontrer Cesare. (Extrait des *Souvenirs inédits*.)

MARY LAFON.



LE CARNAVAL DEPUIS LE DÉLUGE



ES fêtes publiques que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *carnaval* sont aussi anciennes que le monde. C'est sous le ciel d'Égypte qu'elles prirent naissance.

Chez les Égyptiens, et ensuite chez les Grecs, on avait l'habitude de se déguiser et de se masquer pendant la célébration des fêtes religieuses, afin de représenter, sous une forme humaine, l'image des dieux, des déesses et des héros. — De là l'origine des travestissements et des masques.

Ce qui est étrange, en effet, c'est que le carnaval est d'*origine sacrée*. C'est pour fêter la divinité que les premiers prêtres égyptiens, venus de l'Éthiopie dans la moyenne Égypte, le donnèrent au peuple et sanctifièrent ses cérémonies. Le carnaval se nommait alors *chérubs*, et avait lieu à l'équinoxe d'automne.

Les *chérubs*, ou les fêtes du bœuf, ne se faisaient pas dans toute l'Égypte de la même manière : cela tenait aux noms divers que l'on donnait à Jupiter. Ainsi, il s'appelait suivant les lieux, Isis, Osiris, Anéris, Onphis et Apis. Ce dernier était le plus généralement honoré. Voici comment on célébrait sa fête : Lorsque l'équinoxe d'automne approchait, les prêtres égyptiens faisaient chercher par toute l'Égypte le bœuf le plus beau, le plus fort, *le plus gras*. Quand l'animal était trouvé, on le faisait descendre jusqu'à Alexandrie, et là on le plaçait dans une enceinte réservée, et on l'entourait de soins et d'hommages. Des jeunes filles non vêtues avaient seules le droit de le servir. Les prêtres venaient l'adorer matin et soir.

Quelques jours avant la fête, des artistes, choisis parmi les prêtres, doraienent ses cornes, le paraient d'étoffes de soie et d'or, et peignaient sur son corps des ornements symboliques et

des signes hiéroglyphiques ; cela ressemble à la coutume employée depuis, de harnacher plaisamment le *bœuf laboureur* des Grecs et des Romains, et le *bœuf gras* des fêtes du moyen âge et du carnaval moderne. Cette opération terminée, on faisait sortir l'animal de son enceinte et on le promenait pendant sept jours dans toutes les rues de la ville et ayant un jeune enfant sur le dos. Des hommes, des femmes et des enfants déguisés, masqués et montés sur des chameaux, sur des chevaux ou sur des ânes, chantaient des hymnes à salouange. Les femmes qui l'avaient servi dans son enceinte le suivaient dans le même costume que précédemment ; des officiers et des soldats formaient la haie en marchant de chaque côté du cortège. Alors les réjouissances publiques, les divertissements, les mascarades commençaient dans toutes les parties de l'Égypte et duraient jusqu'à la mort du nouveau dieu, qui arrivait toujours le septième soir après la célébration de sa fête. Quand cet instant fatal était venu, les prêtres conduisaient pompeusement le divin quadrupède jusque sur les rivages du Nil, et là, en présence de la foule assemblée, au milieu des chants, des danses et des festins, ils le noyaient dans les eaux du fleuve, en récitant des prières et en levant les yeux au ciel. Les traditions ajoutent qu'ils le faisaient ensuite conduire chez eux pour l'embaumer ; mais comme jusqu'à ce jour on n'a encore pas retrouvé de *momies de bœufs* dans les anciens temples de la Nubie, de l'Éthiopie et de l'Égypte, il est très-probable que les prêtres en faisaient un tout autre usage. Le lendemain matin, les fêtes cessaient, le peuple quittait ses costumes et ses masques ; les servantes du bœuf reprenaient des costumes plus décents et retournaient à leurs occupations ordinaires ; le silence, le calme, le repos, succé-

daient au bruit, aux jeux, aux plaisirs de la veille; l'Égypte se reposait de ses fatigues jusqu'aux *chérubs* de l'équinoxe prochain. Le lendemain de ce septième jour était donc pour les Égyptiens *le mercredi des Cendres* de notre carnaval.

Lorsque les prêtres perdirent de leur autorité, les peuples cessèrent de croire aux *mystères* d'Osiris et d'Isis; lorsque Sésostris, s'affranchissant de la tutelle théocratique, étendit son empire depuis le Gange jusqu'au Danube; lorsque les Pharaons, continuant la mission réformatrice de Sésostris, eurent interdit à tous leurs sujets de solenniser les jours de fête instituées par les prêtres, les *chérubs* devinrent profanes et s'éteignirent avec Psamménite, le dernier des Pharaons, pour se transformer et briller d'un plus vif éclat sous le nom de *bacchanales*, chez d'autres peuples civilisés par Cécrops l'Égyptien (1582 ans avant J.-C.) : les Hellènes et les Grecs.

Les bacchanales se célébraient, comme les *chérubs* égyptiens, à l'équinoxe d'automne, et ne duraient que trois jours. Pour la première fois, un dieu, Bacchus, se trouva représenté sous une forme humaine, monté sur un âne ou assis dans un chariot traîné par des taureaux blancs, mais toujours précédé d'un bœuf richement paré. Il y eut un changement de nom : on appela ces cérémonies *mystères* de Cérès et de Bacchus, au lieu de *mystères* d'Osiris et d'Isis. Les mêmes usages, observés dans le choix et dans les processions du bœuf Apis, furent conservés dans la célébration des bacchanales. On voyait le héros de la fête, Bacchus, la tête entourée de lierres, de pampres et de raisins, la face barbouillée de lie et monté sur un âne; près de lui, son vieux compagnon Silène, le polichinelle du carnaval grec, vidant avec délices une coupe pleine de vin; puis cet autre Égyptien, à la face noircie, au corps souple, aux vêtements de toute couleur. Enfin, dans toutes les rues, sur toutes les places, se trouvaient des hommes, des femmes, des enfants déguisés et masqués, chantant et dansant comme

les Égyptiens travestis des *chérubs* d'Alexandrie.

Pendant la célébration de ces fêtes, les poètes se disputaient le prix de poésie; on entendait en comité les pièces de théâtre qui devaient être livrées à la représentation; il y avait même des auteurs qui faisaient des pièces, seulement pour les jouer pendant les bacchanales. On donnait en spectacle le *Mystère de Bacchus*, tué par les Titans, descendu aux enfers et ensuite ressuscité. Les traditions égyptiennes ont été suivies scrupuleusement par les Grecs, qu'à Chio et à Ténédos cette mort était représentée par le sacrifice simulé d'un homme travesti, tout comme cela se faisait en Égypte dans les *chérubs*, où l'on voyait Osiris mis à mort par Typhon.

Les bacchanales ne tardèrent pas à devenir, comme les *chérubs* égyptiens, des fêtes purement profanes, des orgies publiques, des divertissements infâmes. Lorsque les archontes décennaux se démièrent de leurs fonctions et plongèrent la république dans l'anarchie, lorsque le lien religieux disparut et que le pouvoir théocratique fut obligé de courber la tête devant la philosophie de Thalès de Milet et de Pythagore, devant les sages institutions de Solon, le carnaval grec devint quelque chose de monstrueux. A l'aide des travestissements et des masques, on souilla la Grèce d'infamies. La nuit fut choisie pour la célébration des bacchanales. Les *bacchans*, les *bacchantes* et les satyres, ivres de vin, de joie et de plaisirs, parcoururent les rues à moitié vêtus, les yeux flamboyants, la chevelure en désordre, en poussant des hurlements affreux, comme pour convier les paisibles habitants d'Athènes à la débauche et à l'orgie. La société grecque était arrivée à l'apogée de sa gloire; elle s'éteignit alors comme un grand météore. Les Étrusques et les Romains en recueillirent les débris.

Les bacchanales nocturnes de la Grèce furent célébrées en Italie, dans l'Étrurie, pendant plusieurs siècles; mais un événement, arrivé à Rome cent quatre-

vingt-six ans avant notre ère, força le sénat à les défendre, sous les peines les plus graves. Il fallait cependant des fêtes au peuple. Un carnaval nouveau fut organisé dans les temples. On choisit pour le célébrer le moment le plus triste de l'année; ce fut du 15 au 21 décembre. Saturne, cet ancien patron des Latins, remplaça Bacchus, et ses *mystères* reçurent le nom de saturnales. Ces réjouissances publiques furent créées pour inspirer au peuple de grandes et de nobles pensées. Pendant les sept jours du carnaval romain, la joie devenait universelle dans toute l'Italie; on conserva les processions du *bœuf Apis* et du *bœuf laboureur* des Grecs, dans lesquelles on vit déjà apparaître en germe, parmi les mimes qui formaient le cortège, le *Polichinelle* et l'*Arlequin* de nos jours. Le premier (Maccus) était masqué. Il portait aux deux coins de la bouche des grelots, et sur la tête un bonnet phrygien.

Le second (*Planipèdes*) ne portait ni cothurne, ni brodequins, sa tête était rasée et sa face noircie. Son costume, formé de pièces de plusieurs couleurs, lui serrait la taille et donnait beaucoup de grâce et de légèreté dans les mouvements. Il dansait presque toujours, et affectait une grande finesse dans les farces qu'il jouait devant le peuple.

L'établissement du christianisme ne mit pas fin tout d'abord à la célébration des saturnales anciennes; saint Augustin, saint Cyprien, saint Thomas et le concile de Laodicée furent obligés de défendre les travestissements; ils donnèrent aux masques le nom de *visages de démons*. Toutefois, au milieu du *vii^e* siècle, les saturnales reprirent le dessus et reçurent un caractère religieux dans l'institution des fêtes de la *Nativité*, des *Innocents*, de l'*Ane* et des *Fous*.

Tous les symboles du carnaval égyptien, grec et romain, furent conservés dans la célébration de cette dernière fête, qui se faisait depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie. Le bœuf et l'âne reçurent une nouvelle sanctification; on les honora comme la représentation maté-

rielle de la force et de l'humilité. Théophile Raynaud nous apprend que le peuple chantait aux processions la *prose du bœuf* et la *prose de l'âne*. Ces fêtes chrétiennes prirent aussi naissance dans les temples; des laïques et des prêtres déguisés et masqués commençaient par élire le héros de la fête, le *pape des fous*. Cet homme, affublé d'une chasuble et couronné de raisins, était promené triomphalement pendant trois ou sept jours dans les rues de la ville, monté sur un âne et précédé du *bœuf gras*. Ce cortège, composé d'hommes et de femmes vêtus de costumes extraordinaires, moitié païens, moitié chrétiens, se rendait en chantant et buvant dans la cathédrale du lieu. Là, ces nouveaux *bacchans* exécutaient des danses et mangeaient sur l'autel.

L'austérité qui présida à la célébration de ces fêtes disparut avec la foi des fidèles; la licence, le désordre et l'orgie se répandirent partout, dans le sanctuaire comme sur la place publique. Au *xiv^e* siècle, le carnaval chrétien était devenu profane, après l'abaissement du pouvoir spirituel par le pouvoir temporel, personnifiés l'un et l'autre par Boniface VIII et par Philippe le Bel. Au *xv^e*, la Sorbonne et le concile de Sens taxèrent ces fêtes de paganisme et d'idolâtrie. Au *xvi^e* siècle, la *fête des Fous* quitta la France pour se rendre à Venise et à Rome, pour se transformer encore une fois et revivre sous le nom de *carnavale*.

Ces deux mots réunis, *carna, vale*, adieu à la viande, furent choisis par les Italiens pour désigner ces réjouissances nouvelles, qui remplacèrent la *fête de la Nativité*, de l'*Ane* et des *Fous*.

Le *carnavale* romain exhuma ces deux anciens types des saturnales de l'antiquité, ces deux symboles de la bouffonnerie spirituelle et de la satire individualisée! *Maccus* et *Planipèdes* reparurent plus coquets, plus vifs, plus animés, plus caustiques, sous les noms de *Pulcinelli* et d'*Harlequino*. Le *carnavale* ne dura que huit jours, mais il fut précédé d'autres cérémonies qui lui servirent de prologue. L'ancienne fête

chrétienne de la Nativité subsiste encore, mais seulement comme introduction aux réjouissances du *carnavale*. Le jour de Noël et les suivants, le peuple de Rome et d'Italie abandonne ses travaux pour prier, des neuvaines ont lieu dans les églises privilégiées; des hommes, des femmes et des enfants s'y rendent en procession pour y adorer les statues et les images d'il *sacro bambino* (du saint enfant). Mais le *carnavale* commence. Des sons de trompe se font entendre par tous les coins de la ville, des échafauds se dressent dans les rues et sur les places, pour voir défilér le cortège du bœuf gras; les théâtres sont ouverts, les boutiques fermées, les maisons désertes. Des milliers de costumes, et surtout des *pulcinelli*, des *harlequini*, envahissent les rues, les maisons, les établissements publics, en riant, en chantant, en buvant et en dansant. L'orgie, mais l'orgie spirituelle et gaie, envahit toute l'Italie et règne sans frein, jusqu'au jour, jusqu'à ce fatal mercredi où les enfants parcourent la ville en criant : *È morto carnavale!* Le carnaval est mort!

Le goût de ces fêtes romaines et vénitiennes ne tarda pas à se répandre en France, mais comment pouvoir les pratiquer dans ce pays sans cesse agité par les guerres de religion et par les querelles de partis, par la Saint-Barthélemy et par la Ligue, par Jacques Clément, Jean Chastel et Ravailiac? La révolution opérée par Richelieu rétablit le calme, Louis XIV monte sur le trône, et la saturnale italienne passe les Alpes, sous son nouveau nom de *carnaval*.

Alors l'usage de se travestir devint une fureur. Aux théâtres, aux bals, aux soirées, on ne voyait que des ballets dansés par des personnages travestis. A la cour on s'empare des costumes symboliques du *carnavale*. Polichinelle et Arlequin s'introduisent au château de Versailles en parlant italien, pour ne point démentir leur origine, et en exécutant des pas nouveaux. Les courtisans du grand roi, déguisés et masqués, se montrent au peuple dans leurs car-

rosses découverts, se promènent sur les quais et sur les boulevards en insultant la populace; et sous le règne de Louis XV, ils commencent les célèbres orgies de la Courtille. Sous Louis XVI, le carnaval des vilains ou les *carêmes prenants* deviennent moins sales et moins laids. Les guenilles qui servaient de déguisement aux Parisiens pendant ces jours de réjouissance passent dans les campagnes, et le peuple des villes commence à porter des masques et des costumes caractérisés. A la fin du XVIII^e siècle, on régla les entrées des masques, les cérémonies du bœuf gras, la formation des troupes travesties, les promenades du jour, les plaisirs de la nuit, et jusqu'aux paroles qu'on s'adressait en se rencontrant. Chaque année ces fêtes devenaient de plus en plus populaires, lorsque la Révolution les interrompit tout à coup. Pendant quinze années la France se passa de carnaval; mais le 28 février 1805, elles furent rétablies par ordre de Napoléon.

Le préfet de police rendit une ordonnance par laquelle les bouchers seuls avaient le droit de promener le bœuf gras pendant trois jours dans les rues de Paris. La même ordonnance fixa l'ordre du cortège, désigna le nombre des individus et le caractère de leurs costumes.

A cette nouvelle, la joie fut grande en France; chacun prit un costume, et le carnaval de cette année fut le plus beau et le plus joyeux qu'on eût jamais vu. Le bœuf gras, richement enharnaché, portait, dans un superbe fauteuil de velours rouge, un jeune enfant déguisé en Cupidon, qui représentait, comme chez les Égyptiens et les Grecs, l'image d'Horus assis sur le taureau céleste; des garçons bouchers déguisés en sauvages et armés de massues l'entouraient et formaient le cortège. Quelques années plus tard, l'enfant fit une chute un jour de mardi gras, et depuis lors le bœuf ne porte plus personne sur son dos, il est seulement suivi d'un char où se trouvent assis l'Amour et les trois Grâces conduites par le Temps.

Depuis 1805 jusqu'en 1830, le carnaval français perdit peu à peu de sa gaieté, de sa joie bouffonne et de son caractère antique.

Les deux symboles historiques : Polichinelle et Arlequin, furent relégués dans les carrefours. On ne comprenait plus alors l'esprit caustique de l'un et la verve pétillante de l'autre. Depuis la révolution de Juillet, le carnaval s'est réfugié chez Julien et Musard, pour y vivre, peut-être pour y mourir. Les types primitifs ont disparu complètement, et comme les costumes sont toujours l'expression d'une épo-

que, on adopte, de préférence à tout autre, le costume de... paillasse.

A l'heure qu'il est, le carnaval n'existe plus que par l'orgie; les travestissements n'ont plus aucune originalité; ils n'expriment rien, ne s'adressent à rien; ils sont riches, beaux, bien faits, bien portés, mais ils n'ont aucune espèce de sens. Le carnaval n'est plus qu'un divertissement physique; son côté moral est complètement effacé. On s'amuse encore sous le masque, mais on n'a plus d'esprit. Le carnaval, lui aussi, s'est matérialisé; il fallait bien qu'il fût de son temps.

EUGÈNE BARESTE.

L'HABITUÉ DE LA POLICE CORRECTIONNELLE

Tous les jours le premier au palais et le dernier. Ce n'était point un magistrat, car il ne siégeait pas; un avocat, car il ne plaidait pas; un journaliste, car il n'écrivait pas, et cependant, pendant vingt-quatre ans, il n'a pas manqué une seule audience de la sixième chambre. C'était un habitué, un habitué modèle, et cette exactitude peu commune lui vaudrait un souvenir dans un journal judiciaire, quand bien même il n'eût pas été d'ailleurs le type le plus complet et le plus curieux d'une race d'hommes qui s'éteint, d'une race qu'on ne remplacera jamais pour ses qualités, non plus que pour ses travers.

Si d'aventure vous avez quelquefois traversé la salle des Pas-Perdus, il n'est pas que vous n'ayez remarqué un grand et gros vieillard légèrement voûté, mais marchant d'un pas ferme, la tête poudrée, la figure animée, les traits vifs et fortement accentués. Chacun lui souriait, chacun échangeait en passant un mot avec lui; mais il s'arrêtait peu dans la grande salle, pressé qu'il était

d'arriver à la sixième chambre. Il entrait par la porte particulière; il avait une place pour son chapeau, une pour son parapluie, un fauteuil dans le coin de la fenêtre, une chaise auprès du poêle; il ne connaissait pas de huis clos, et les jours où se discutaient des affaires importantes, le garçon de service eût laissé cent avocats à la porte plutôt que de ne pas ouvrir au *marquis*.

Car c'était un marquis, et de la vieille roche encore, que M. de Commandaire Saint-Geniès. Sa famille, qui remontait au *xiv^e* siècle, se rattachait, disait-il, aux anciens rois d'Aragon; elle avait donné des princes à l'Église, des gouverneurs à la Provence, des mestres de camp à l'armée, des présidents au parlement d'Aix. En l'an de grâce 1766, il était né dans le château de Saint-Geniès, aux environs de Lorgues; mais si vous lui aviez parlé du département du Var, il vous eût demandé ce que cela voulait dire. Pour lui, la France était encore divisée en provinces; il restait gentilhomme provençal et tenait pour non avenue tous les changements géographiques et autres survenus de-

puis 89. Cette époque divisait, pour le marquis, notre histoire en deux parties bien tranchées; tout ce qui s'était fait avant était beau, glorieux, excellent; tout ce qui a eu lieu depuis était mauvais, petit et misérable.

M. de Commandaire ne marchait pas sur les trottoirs; il préférait l'inoculation à la vaccine; il battait le briquet quand il voulait du feu, cirait ses bottes au cirage à l'œuf, niait la lithotritie, la lithographie, l'enseignement mutuel et le jury. Il suffisait de lui parler des omnibus et du gaz pour le faire sortir de ses gonds; il se fût crotté jusqu'à l'échine plutôt que de monter dans les premiers; il rentrait à la nuit tombante pour n'avoir rien à démêler avec le second.

Bien qu'il eût quitté son pays à l'âge de seize ans, que depuis il eût voyagé vingt-cinq ans par terre et par mer, il avait conservé l'accent provençal à un point extraordinaire, et parlait encore dans toute sa pureté le patois de Sisteron. Quelquefois, quand pour l'exciter nous critiquions sa manière de prononcer : — Que me chantez-vous là? s'écriait-il, je suis provençal, moi; chez nous, le français n'est que l'accessoire : je parle la langue d'Oc, la langue la plus ancienne de l'Europe, et que parle encore aujourd'hui plus de la moitié de la France.

Et dans cette moitié, il comptait Moulins, Grenoble et Lyon.

Outre l'accent, ses discours avaient un certain goût de terroir, une certaine teinte d'extraordinaire et de merveilleux. C'était bon ou mauvais, mais ce n'était jamais commun, et quelquefois c'étaient des récits à renverser les notions les plus usuelles de la géographie et de l'histoire. Avec quel imperturbable aplomb il vous mettait en présence, et faisait converser ensemble des gens qui n'ont pas vécu à la même époque, ou qui ne se sont jamais trouvés dans le même pays. Et n'allez pas croire qu'il mentait, il ne le croyait pas, lui; il avait pris tous ces récits-là dans ses préjugés, et il y avait si longtemps qu'il les répétait, qu'il s'y trompait de bonne

foi, et avec d'autant plus d'énergie qu'il s'y trompait seul. Après cela, pour tirer de lui une anecdote vraie ou fausse, il fallait plus d'une séance, car il narrait à la manière des méridionaux, sautant d'un personnage à un autre, se jetant, à propos d'un nom propre, dans la ligne paternelle, maternelle, collatérale, ascendante ou descendante, en sorte que c'était un problème que de savoir comment, parti d'un point donné, il était arrivé à un autre, quand la reprise de l'audience le venait interrompre.

Sorti d'aussi bon lieu que nous avons dit, le marquis de Commandaire trouvait tout naturel d'être né officier. Aussi entra-t-il, avant seize ans révolus, dans le Royal-Comtois (infanterie), en qualité d'enseigne, et s'y éleva-t-il rapidement au grade de capitaine. Évidemment ça avait été un superbe homme que M. de Commandaire, et, malgré son accent, on était tenté d'ajouter foi à la longue liste de conquêtes qu'il déroulait avec complaisance dans ses jours de joyeux souvenirs. Doué de beaucoup d'esprit naturel et d'une imperturbable mémoire, mais privé d'éducation première, n'ayant lu de sa vie que des journaux et des brochures politiques, il était chrétien et catholique, à la manière dont les gens de sa caste l'étaient sous Louis XV, c'est-à-dire sans que cela le gênât le moins du monde dans la plénitude de son orgueil et de ses plaisirs.

— Marquis, lui disions-nous un jour, vous nous parlez de l'Évangile, et vraiment vous parlez d'or; mais comment arrangez-vous cela avec vos duels nombreux?

— J'ai fait toute ma vie mon devoir de chrétien et de gentilhomme.

— Fort bien, mais Jésus-Christ a dit que quand on nous donne un soufflet sur une joue, il nous faut tendre l'autre.

— Eh! vous m'ennuyez!... A qui a-t-il dit cela, je vous prie?

— A ses apôtres.

— Ses apôtres n'étaient point gentilshommes... Vous voyez que cela ne me regarde pas, moi!

Et il appuyait sur ce *moi* d'un ton de Louis XIV.

Bien que le marquis de Commandaire ne soit mort que dimanche dernier, il avait été enterré déjà il y a quelque quarante-cinq ans. Voici comme il racontait la chose :

« En 1791, je fus avec mon régiment à Saint-Domingue ; à peine arrivé j'eus la fièvre jaune pour avoir mangé trop de fruits : des dattes, des ananas, des oranges, et surtout des *avocats*, les *avocats* sont quelquefois bien difficiles à digérer (et il riait de ce bon rire que je vous ai dit, de ce calembour stéréotypé dans son esprit avec le corps de l'anecdote). Ayant donc trop mangé d'avocats, je mourus, ou du moins on me mit dans la bière ; on me descendit, et trente-deux hommes chargeaient leurs armes pour me rendre les derniers devoirs, quand tout à coup je fis un certain bruit dans ma bière. On me remonta pour voir quelles observations j'avais à présenter : j'en avais de fort importantes, je vous jure ; je n'étais qu'en léthargie. On me tira du linceul. C'est alors qu'Alexandrine, une jeune négresse qui m'était très-affectionnée, me mit dans la bouche je ne sais quelles herbes de nègres. J'ouvris de grands yeux, je demandai à manger ; deux jours après je faisais parader ma compagnie sur la grande place du Cap. »

Il faut avoir habité les Antilles ou fréquenté les créoles pour comprendre que ce récit est vrai, et que les Malgaches et autres esclaves possèdent le secret de certains poisons et de certains remèdes qui ont fait de tout temps le désespoir des docteurs européens.

On riait beaucoup quand le marquis racontait son premier enterrement, ce qui avait lieu, bon an, mal an, deux fois par quinze jours. Mais on ne riait pas quand il racontait son retour en France et la manière dont il avait appris la mort de Louis XVI.

« En février 93, disait-il, nous fûmes trahis (le moyen d'avouer que Royal-Comtois avait été battu par les nègres de Jean-François) : le régiment entier nous *péta* dans la main (pardon de l'ex-

pression, le marquis en avait de singulièrement énergiques), sur deux cents officiers nobles, nous n'étions plus que quarante-cinq. On nous embarqua à bord d'un navire marchand, capitaine Robert, en charge pour Bordeaux. Ce capitaine avait ordre de nous jeter à la mer, l'un après l'autre, dès que nous serions au large.

« Heureusement que c'était un honnête homme et craignant Dieu, que le capitaine Robert ; il n'exécuta pas cet ordre de cannibale, et ne nous en parla que lorsque nous fûmes arrivés aux atterragements de France. Jugez si nous le remercîâmes et si nous fûmes heureux d'avoir échappé à une mort aussi épouvantable ! Nous avions tant souffert que, pour la plupart, nous ne tenions guère à la vie ; peu nous importait donc de la perdre, mais nous voulions que ce fût au service du roi, et s'il se pouvait sous ses yeux. Nous nous réjouissions de voir le vertueux Louis XVI et de lui rapporter tout ce qui lui restait de son fidèle régiment Royal-Comtois. Voilà que deux corvettes anglaises nous donnèrent la chasse pendant trente-six heures et que nous fûmes en grand danger d'aller pourrir dans les prisons de Portsmouth, après avoir été décimés par la guerre des nègres et la fièvre des Antilles. Malgré le gros temps qu'il faisait, un pilote se détacha bravement de la tour de Corduan pour nous introduire dans la Gironde.

« — Un chien de temps, citoyens ! dit-il en sautant à bord.

« — Et le roi ! nous écriâmes-nous tous à la fois, et le roi ! que fait le roi ? comment se porte le roi ?

« — Le roi ! il est mort.

« — Mort !... (Nous tombâmes à genoux.) Et de quoi ?

« — Mort guillotiné...

« — Chapeau bas, messieurs ! s'écria le brave capitaine Robert.

« Puis d'un pas grave, il se dirigea vers l'habitable, il y prit son livre d'heures, toujours placé près du compas, et, d'une voix lente et ferme, il commença de réciter la prière des agonisants : nous achevions le dernier ver-

set du *De profundis*, que nous étions dans le port de Bordeaux. Nous y trouvâmes les nouvelles autorités, le bonnet rouge sur la tête, et, de l'endroit où nous débarquions, nous pouvions apercevoir la guillotine. Nous étions quarante-cinq officiers nobles à genoux, sans épée, la cocarde blanche au chapeau, la croix de Saint-Louis sur la poitrine; mais le peuple, je ne sais si ce fut respect ou pitié, le peuple nous sauva. On nous sépara, on nous entraîna, on nous poussa, qui dans une allée, qui dans une boutique. Aucun de nous ne périt ce jour-là; mais il fallut nous cacher, il nous fallut quitter cette France que nous nous faisons un bonheur de revoir. Notre roi n'était plus là... il fallut émigrer. »

Car il avait émigré, le marquis de Commandaire. Après avoir fait partie du corps noble de Condé, il était passé au service de l'Angleterre et de la Prusse, et n'était rentré en France qu'en 1814, à la suite du roi son maître et des alliés.

C'est dès cette époque qu'il commença à fréquenter les audiences de la sixième chambre, n'allant point à la cour, ne voyant pas les ministres, ne demandant rien à personne pour prix de services aussi bons, aussi loyaux que l'état de son intelligence lui avait permis de les rendre. Les Bourbons de la branche aînée étaient pour lui l'objet d'un culte peu éclairé sans doute, mais noble, généreux, désintéressé; et si quelquefois il disait encore mes *vassaux* en parlant des paysans du Var, qui ignoraient même qu'il fût au monde, c'était sans orgueil volontaire, c'était tout simplement parce qu'en partant pour Saint-Domingue, il les avait laissés tels, et

qu'il niait opiniâtrément tout ce qui avait pu se passer depuis. Quand il parlait avec sa tête, le marquis de Commandaire était aussi absurde qu'on pût le désirer; mais quand il ouvrait son cœur, on le plaignait, on l'admirait, car il était bon, loyal, généreux, et de sa vie il n'avait fait de peine à personne. Aussi, il avait bien des contradicteurs au Palais, pas un ennemi.

Sa vie était simple et uniforme: depuis dix-neuf ans il habitait la même chambre, dans un petit hôtel de la rue Baillet. Tous les matins il prenait sa tasse de café chez Manouri; tous les soirs il dînait des deux mêmes plats, au Petit-Cambrai. Tout l'été il allait au bal de la Chaumière, causait avec les étudiants, tutoyait les jeunes filles et rentrait heureux du plaisir qu'il avait vu prendre aux autres.

Pendant toute la semaine qui précéda le premier de l'an, on fut inquiet au Palais de ne pas voir le marquis; on s'informa, il était malade. Un dernier trait: quand il se vit alité, ce fut au garçon de service de la sixième chambre qu'il écrivit pour le charger d'aller, le 31, toucher sa pension à l'ambassade anglaise. Le malheureux vieillard ne se connaissait pas d'autre ami. Mais il ne devait pas recevoir cet argent si impatiemment attendu; il est mort dimanche dernier, après neuf jours seulement de maladie. Son convoi a été celui des pauvres, son corps repose dans la fosse commune, et du descendant des rois d'Aragon, de l'habitué de la sixième chambre, du marquis de Commandaire, il ne reste plus qu'un bon souvenir et un feuilleton.

(*Le Droit.*)

B. MAURICE.

Le gérant: A. TENNEVIN.

LE GLANEUR LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 13.

LE GRAND THÉÂTRE D'OSAKA, par *M^{me} Judith Gautier*.

LA FILLE DU JARL, par *Henri Martin*.

UN BAL DES COMÉDIENS, par *Gavarni*.

LE GRAND THEATRE D'OSAKA

Madame Judith Gautier, qui avait un nom glorieux à porter, a hérité du talent paternel. Ses études sur la Chine et le Japon ont prouvé qu'elle aussi savait ensoleiller ses œuvres.

Nous publions plus loin une admirable étude de cet écrivain sur le théâtre au Japon.

Ce fragment est emprunté à l'Usurpateur, ouvrage en deux volumes, couronné l'année dernière par l'Académie française.

M. Camille Doucet, rapporteur, s'exprimait ainsi à la séance annuelle sur l'œuvre et sur l'auteur :

« Parée en naissant d'un nom cher aux lettres et qui l'eût protégée au besoin, la première fille de Théophile Gautier a voulu se protéger elle-même, en présentant à nos concours un ouvrage en deux volumes intitulé l'Usurpateur, épisode de l'histoire japonaise au commencement du XVII^e siècle. L'auteur, qui a particulièrement étudié les mœurs et les usages de l'extrême Orient, a rempli ce livre agréable et singulier de détails nouveaux, curieux et intéressants. »

UR un des plus vastes canaux qui coupent en tous sens la ville d'Osaka, le théâtre déploie sa large façade, surmontée de deux toitures. On peut donc arriver au spectacle en bateau ; on peut aussi s'y rendre à pied ou en norimono, car un quai pavé de dalles bleues s'étend devant le bâtiment et le sépare du canal.

Deux gigantesques bannières en soie bleue, couvertes de caractères chinois,

sont accrochées à des mâts à chaque angle de la façade, elles dépassent de beaucoup les toits de l'édifice. Sur de grands tableaux, à fond d'or, les scènes principales des pièces que l'on va représenter sont peintes avec une richesse de couleur inouïe. On voit des guerriers, des princesses, des dieux, des démons dans les attitudes les plus exagérées. Souvent la peinture est remplacée par une combinaison d'étoffes disposées en relief, velours, crêpe ou satin, qui figurent les vêtements des personnages et produisent le plus brillant effet. Sous les toitures sont accrochées aux poutres rouges qui s'entrecroisent d'énormes lanternes, rondes au rez-de-chaussée, carrées à l'étage supérieur. Sur la crête du toit, un animal fantastique, chien ou lion, s'avance vers la façade en ouvrant sa large gueule, en hérissant sa queue et sa crinière.

Dès huit heures du matin, l'heure du dragon, la foule s'amassait devant la façade du Grand-Théâtre. Ceux qui n'avaient pas l'espoir de pouvoir y entrer voulaient au moins jouir du spectacle brillant de l'arrivée des riches particuliers et des femmes élégantes.

De chaque côté de la porte principale à laquelle on accède par un large escalier, sont dressées de hautes estrades sur lesquelles plusieurs délégués des acteurs de la troupe s'avancèrent, en toilette de ville, l'éventail à la main. Dans un style pompeux, avec des gestes

et des grimaces réjouissants, ils vantèrent au public les pièces que l'on allait représenter, la splendeur des costumes et de la mise en scène, le mérite incomparable des acteurs ; puis, lorsque ce sujet fut épuisé, ils amusèrent la foule par toutes sortes de plaisanteries, de quolibets, d'anecdotes débités avec une gravité comique et accompagnés du mouvement perpétuel de l'éventail, manié d'une façon habile et gracieuse.

Bientôt le public favorisé, qui a pu retenir des places à l'avance, arrive de tous côtés. Sur les deux ponts qui se courbent au-dessus du canal à droite et à gauche du théâtre, les norimonos, les cangos, s'avancent au pas régulier des porteurs et se succèdent sans discontinuer ; de toutes les rues débouchent d'autres palanquins. La laque noire luit au soleil, les toilettes des femmes, qui se hâtent d'entrer, ont l'éclat frais de fleurs épanouies. Quelques jeunes hommes arrivent à cheval ; ils jettent la bride au valet qui les précédait en courant et gravissent rapidement l'escalier du théâtre. Abritées sous de larges parasols, plusieurs familles s'avancent à pied. Sur le canal, un encombrement de bateaux assiège le débarcadère, les bateliers échantent des injures, les femmes mettent pied à terre avec de petits cris d'effroi. Elles sont suivies par des servantes qui portent des coffres magnifiques en ivoire sculpté, en nacre, en bois de santal. La salle est bientôt remplie et l'on ferme les portes.

A l'intérieur, le théâtre a la forme d'un carré long. Le parterre est divisé par des cloisons basses en une série de compartiments égaux : aucun chemin ménagé pour gagner ces sortes de casiers, c'est sur la crête de ces petites murailles de bois assez larges pour qu'on puisse y poser les deux pieds que l'on s'aventure pour atteindre le compartiment qui vous est réservé. La périgrination n'est pas sans péril, elle s'accomplit au milieu de cris et d'éclats de rire. Les femmes embarrassées dans leurs belles toilettes avancent avec précaution, trébuchant quelquefois, les hommes leur tendent les bras pour les

faire sauter dans les compartiments. Quelques-unes préfèrent s'asseoir sur la cloison et se laisser glisser. Chaque casier peut contenir huit personnes, elles s'accroupissent à terre sur une natte, et, dès qu'elles sont installées, un serviteur, attaché au théâtre, leur apporte, sur un plateau de laque, du thé, du saké, un petit brasier et des pipes.

Au-dessus du parterre, deux rangs de loges s'étendent sur trois côtés de la salle, le quatrième côté est occupé par la scène. Ces loges, très-richement ornées de dorures et de peintures sur des fonds de laque rouge ou noire, sont les places les plus recherchées du théâtre, celles de l'étage supérieur surtout. C'est là que les coquettes les plus élégantes étalent la magnificence de leurs toilettes. La vue de la salle est une fête pour les yeux ; la plupart des femmes sont charmantes avec leur teint mat et blanc, leur chevelure luisante, leurs yeux sombres ; les frissons de la soie, les cassures brillantes du satin, l'éclat des couleurs et des broderies forment un ensemble joyeux et superbe. Les femmes mariées sont facilement reconnaissables à leurs dents noircies à l'aide d'un mélange de limaille de fer et de saké, à leurs sourcils arrachés, à la ceinture de leur robe nouée par un nœud énorme sur le ventre. Les jeunes filles font le nœud sur les reins et laissent à leurs dents leur blancheur naturelle. Elles se coiffent aussi différemment. Au lieu de laisser pendre leurs cheveux en une longue torsade ou de les rassembler en une seule masse au sommet de la tête, elles les relèvent sur le front, les disposent comme des ailes de chaque côté du visage et en forment un chignon compliqué et volumineux. Voici une femme qui a remplacé les épingles d'écaille qui traversent d'ordinaire toutes les coiffures par des épingles non moins longues, mais qui sont en or ciselé. Ses voisines ont préféré n'orner leurs cheveux qu'avec des fleurs et des cordons de soie.

Les hommes ne sont pas moins parés que les femmes, le crêpe, le brocart, le velours ne leur sont pas interdits ; quel-

ques-uns ont sur l'épaule une écharpe brodée, dont l'un des bouts pend par devant; plus l'écharpe est longue, plus le personnage qui la porte occupe un rang élevé dans la société; lorsqu'il salue un supérieur il doit s'incliner jusqu'à ce que l'écharpe touche le sol; donc plus elle est longue, moins il se penche. Plusieurs seigneurs protégés par l'incognito, le visage caché dans un capuchon de crêpe noir qui ne laisse voir que les yeux, emplissaient les loges du premier étage, mais l'une d'elles, toute proche de la scène, demeurait vide; elle s'ouvrit brusquement et une femme parut.

Les assistants ne purent retenir un cri de stupeur en reconnaissant Yodogimi. Était-ce possible? la mère du siogoun entrant ouvertement dans un théâtre! Avait-elle donc perdu tout respect des usages, des convenances, d'elle-même? Le voile de gaze légère qui s'accrochait aux grandes épingles de sa coiffure et passait sur son visage, s'il indiquait l'intention de garder l'incognito, ne masquait nullement la princesse: on l'avait reconnue au premier coup d'œil. Cependant, l'étonnement fit bientôt place à l'admiration. On lui sut gré de n'avoir pas caché son charmant visage que ce voile fin embellissait encore. De plus, la toilette extraordinaire que portait Yodogimi émerveillait la foule: le tissu de sa robe était d'or pâle, couvert de perles fines et de grains de cristal; elle semblait toute ruisseyante, on eût dit que des étoiles étaient prisonnières dans les plis de l'étoffe. La princesse sourit en voyant avec quelle promptitude le premier mouvement de mécontentement avait été dompté par l'admiration. Elle s'assit lentement, et lorsqu'elle fut installée, on aperçut debout derrière elle un guerrier masqué.

Mais on entendait de vagues frissons de gongs, quelques roulades de flûtes, quelques coups étouffés frappés sur les tambourins. Les musiciens prenaient leurs instruments; on allait donc commencer.

Le public se retourna vers la scène; elle était fermée par une toile couverte

de losanges et au centre de laquelle apparaissait, sur un disque rouge, un gigantesque caractère chinois: c'était le nom de la Toupie-Ronflante, l'acteur fameux qui n'avait pas son pareil. Un riche marchand de soieries lui avait dédié cette toile; elle ne devait être remplacée que le jour où la Toupie-Ronflante serait surpassé ou égalé par un de ses confrères.

Le rideau s'agita, et un homme, le soulevant un peu, passa par-dessous. Dès qu'il apparut, le brouhaha qui emplissait la salle cessa brusquement. L'homme saluait le public avec toute sorte de simagrées. Il était vêtu comme un riche seigneur et tenait entre ses mains un rouleau de papier qu'il commença à dérouler.

On attendait ses paroles dans un silence profond. Cependant tous savaient bien que personne n'en pourrait démêler le sens, car telle est la mission de cet individu: il doit parler sans être compris. Si l'on découvre quelque chose du véritable sens de ce qu'il lit sur son rouleau, il a manqué son but. Cependant il doit lire le texte exactement, sans en passer un mot, sans rien ajouter. Cet écrit contient le résumé de la pièce qui va être jouée, le nom des personnages des acteurs, des lieux où l'action se passe. L'annonceur, en coupant les mots, les phrases, en s'arrêtant où il ne faut pas, en joignant ce qui doit être séparé, arrive à défigurer complètement ce texte, à créer des quiproquos, à produire des phrases bouffonnes dont le public rit aux larmes. Cependant on prête l'oreille, on essaye de reconstituer le sens véritable. Mais l'annonceur est habile: il se retire sans qu'on ait pu découvrir de quoi il s'agit.

Lorsqu'il a disparu, une musique formidable se fait entendre derrière la scène et le rideau se lève.

La scène représente une chambre élégante avec une large fenêtre qui ouvre sur un paysage. De riches paravents, un lit, c'est-à-dire un matelas de velours et des coussins, meublent la chambre.

Le public reconnaît tout de suite le

décor d'une des pièces le plus en vogue du répertoire.

« C'est le troisième acte du *Vampire*, murmure-t-on de tous côtés. »

Un jeune seigneur paraît sur la scène. Il est triste, le remords l'accable. Il a cédé aux séductions d'une enchantresse qui le poursuivait, mais il s'est laissé vaincre seulement par la puissance de la magie ; il aime une jeune femme qu'il vient d'épouser, mais il s'est rendu indigne d'elle ; il tremble de la revoir.

La voici qui arrive le front penché.

« Hé quoi ! cher époux ! dit-elle, après quelques jours de mariage, c'est ainsi que tu me délaisses ? »

Le mari proteste de sa fidélité ; cependant, il la repousse lorsqu'elle veut se jeter dans ses bras. A force de larmes et de prières, la jeune femme finit par l'attendrir, il la presse sur son cœur et tous deux tombent sur le lit ; mais, alors, une femme vêtue d'un costume rouge et noir arrive en dansant ; ses cheveux flottent sur ses épaules, ses yeux lancent des éclairs, elle est belle d'une beauté terrible, sa danse est un enchantement ; elle fait des signes mystérieux qu'accompagne une musique bizarre et entrecoupée ; les deux époux tremblent de tous leurs membres ; elle arrache la femme des bras du jeune homme et attire ce dernier vers elle. Il est glacé par l'épouvante, il frissonne ; ses dents s'entre-choquent, ses genoux se heurtent ; il finit par tomber à terre sans connaissance. Alors le vampire se précipite sur lui et lui fait une morsure au cou ; elle suce son sang avec délices, et ne s'interrompt que pour peindre sa joie par une danse désordonnée. Enfin, à l'aide d'un long poignard, elle fend la poitrine du jeune homme et lui mange le cœur.

Le public exprime son émotion par un long murmure et la toile tombe.

On ne joua que cet acte du *Vampire*, c'est le meilleur, le plus dramatique. Plus tard le jeune seigneur ressuscite et est rendu à son épouse.

Pendant l'entr'acte, la plus grande partie du public quitte la salle et envahit la maison de thé attendant au théâtre.

On se fait servir le repas du matin, ou simplement des boissons chaudes et des friandises, au milieu d'un tapage, d'une confusion indescriptibles. Chacun se communique ses impressions sur le mérite de la pièce que l'on vient de voir, sur le jeu des acteurs ; on imite leurs gestes, leurs cris, leurs contorsions ; quelques-uns essayent des entrechats et des cabrioles, à la grande hilarité des assistants ; d'autres jouent aux échecs, à la mourre, aux dés.

L'entr'acte est long. Les jeunes garçons qui remplissaient les rôles de femmes dans la première pièce reparaitront dans la seconde, et il faut leur laisser le temps de se reposer, de prendre un bain et de revêtir leurs nouveaux costumes. Mais le temps se passe agréablement : on mange, on fume, on rit, et bientôt l'on rentre au théâtre tumultueusement.

L'aspect de la salle s'est complètement transformé : toutes les femmes qui occupent les loges ont changé de toilettes et celles qu'elles ont revêtues sont plus luxueuses encore que les premières.

Les regards se tournent vers Yodogimi. On se demande ce qu'elle a pu imaginer pour que sa seconde parure soit digne de celle qui, un instant auparavant, éblouissait les spectateurs. Cette fois encore on demeure muet de surprise. Elle semble vêtue de pierreries et de flammes tissées ; sa robe est entièrement couverte de plumes d'oiseaux-mouches, de colibris, d'oiseaux de feu ; elle jette des lueurs multicolores de saphirs, de rubis, d'émeraudes, de braises ardentes. On a fait un carnage de ces bijoux vivants pour arriver à couvrir l'ampleur de cette robe : elle coûte le prix d'un château.

L'annonciateur reparut ; il débita un discours non moins mystérieux que le premier et la toile se releva.

On représente cette fois une scène du Onono-Komat-Ki.

Onono-Komat était une belle jeune fille attachée à la cour de Kioto. Passionnée pour la poésie, elle s'adonna à des études sérieuses et composa des

vers ; mais dans son amour pour la perfection, le poëme une fois écrit elle l'effaçait à grande eau et recommençait toujours. Des jeunes gens s'éprirent de sa beauté et l'obsédèrent de leur poursuite. Elle les repoussa et continua ses études favorites, mais les amoureux évincés ne lui pardonnèrent pas son dédain ; par de perfides calomnies ils la firent tomber en disgrâce. La jeune inspirée quitta le palais et s'en alla à l'aventure. Peu à peu elle devint misérable, mais son amour pour la poésie ne diminuait pas ; elle contemplait les beautés de la nature et les chantait avec une rare perfection de style. L'âge vint, ses cheveux blanchirent ; elle était dans le plus complet dénûment, errant de village en village, appuyée sur un bâton, un panier au bras, contenant ses poëmes et un peu de riz ; elle vivait d'aumônes. Les enfants s'amassaient autour d'elle lorsqu'elle s'asseyait au seuil d'un temple ; elle leur souriait doucement, leur apprenait des vers. Quelquefois un bonze venait lui demander respectueusement la permission de copier une des pièces contenues dans son panier. La douce inspirée mourut ; alors seulement les haines se turent et sa gloire éclata. Elle fut déifiée et toutes les mémoires gardèrent son souvenir.

Après avoir représenté quelques fragments de la pièce qui met en scène la vie d'Onono-Komat, on joua un intermède burlesque.

La scène se passe dans un bain public, et selon l'usage, les hommes et les femmes entièrement nus se baignent ensemble, ils se racontent les uns aux autres toutes sortes d'anecdotes comiques et font mille folies. Survient une femme enceinte, qui bientôt prise des douleurs de l'enfantement se met à pousser des cris aigus et finalement met au monde un gros gargon. Baigneurs et baigneuses accueillent cette naissance par une ronde échevelée.

Enfin le Taïko-Ki commença.

La toile se lève sur une vaste décoration représentant un campement de soldats. La tente du chef se dresse au centre plus haute que les autres.

Des envoyés arrivent tout effarés, faisant de grands gestes des jambes et des bras.

« Le chef ! le chef ! nous voulons le voir tout de suite ! » crient-ils.

Alors les rideaux de la tente s'ouvrent, et Taïko apparaît.

La Toupie-Ronflante a réussi à reproduire exactement l'attitude et le costume du héros qu'il représente. Le public manifeste sa satisfaction. Ceux qui, dans leur jeunesse, ont vu l'illustre siogoun croient le revoir.

« Que me veut-on ? » dit Taïko.

Les émissaires n'osent plus parler.

« Eh bien ! dit Taïko en fronçant le sourcil et en posant la main sur son sabre.

— Voici : pendant que tu bats les ennemis du pays, Mitsou-Fidé, à qui tu as confié la direction du royaume, s'est emparé du pouvoir. »

A cette nouvelle, le visage de Taïko passe successivement de la surprise à l'inquiétude, à la fureur.

Un homme qui tient une lumière accrochée à l'extrémité d'une tige de bois horizontale, l'approche du visage de l'acteur afin que le public ne perde rien du jeu de sa physionomie.

« Partons ! partons ! s'écrie-t-il, ma présence seule peut rétablir l'ordre dans le palais. »

Il confie le commandement de ses troupes à un de ses généraux et quitte la scène par un chemin qui traverse le parterre et se perd dans les plis d'une draperie.

La scène pivote sur elle-même et découvre l'intérieur d'une pagode.

Taïko entre. Il demande à se reposer et à passer la nuit dans la pagode. On lui annonce que Mitsou-Fidé vient d'arriver avec sa femme et sa mère. Ils voyagent et se sont arrêtés là.

Taïko fait un bond en arrière.

« Mon ennemi si près de moi ! s'écrie-t-il. Faut-il fuir ? Non, il faut me déguiser. »

Il se fait donner un rasoir, se rase lui-même la tête entièrement et enfle une robe de bonze. A peine l'a-t-il agrafée que Mitsou-Fidé s'avance, il

jette un regard méfiant à Taïko ; celui-ci, pour se donner l'air d'être à l'aise et sans inquiétude, se met à chanter une chanson naïve populaire dans le royaume entier :

« Du haut de la montagne, je regarde au fond de la vallée.

« Les concombres et les aubergines, espoir de la récolte, sont en fleur. »

« Viens ici, bonze, dit Mitsou-Fidé. Ma mère est lasse du voyage, il faut lui préparer un bain.

— Qui aurait dit que je venais ici pour être valet de bain ! » s'écrie Taïko en se retournant vers le public avec un jeu de visage des plus réussis. « J'obéis, » ajoute-t-il tout haut.

La salle de bain n'est séparée de la chambre qui emplit la scène que par un châssis couvert de papier huilé. Taïko prépare le bain tout en amusant le public par mille réflexions étranges, accompagnées de grimaces appropriées.

La mère de Mitsou-Fidé entre en scène et demande si le bain est prêt. Sur la réponse affirmative du faux bonze, elle disparaît derrière le châssis. Mais Mitsou-Fidé vient d'apprendre que Taïko est dans la pagode, il arrive furieux demandant à hauts cris où est son ennemi.

« Il est au bain en ce moment, dit un bonze.

— Il ne m'échappera pas. »

Taïko, pendant cette scène, s'esquive.

Mitsou-Fidé coupe dans le jardin une longue tige de bambou, il en aiguise la pointe et la fait durcir au feu d'un réchaud de bronze, puis, marchant vers le châssis qui enferme la salle de bain, il perce le papier de cette lance improvisée, et croyant tuer son ennemi, tue sa mère.

« Qu'ai-je fait ! s'écrie-t-il avec épouvante en entendant un cri de femme.

— Tu as tué ta mère ! dit la jeune épouse de Mitsou-Fidé, qui entre pâle d'horreur et toute tremblante. »

« Repens-toi ! repens-toi tandis qu'elle expire, s'écrie-t-elle en chantant.

« Cette mort cruelle provoquée par ta main, c'est une vengeance du ciel.

« Ne t'avais-je pas dit : garde-toi de trahir ton maître ? Tu as usurpé le pouvoir.

« Vois où l'ambition t'a conduit. Tu as tué ta mère ; repens-toi au moins tandis qu'elle expire. »

— Hélas ! hélas ! hurle le parricide, quittons ces lieux maudits, fuyons ; le remords déchire mon cœur. J'ai possédé pendant trois jours le pouvoir, la punition est terrible, ma mère tuée par ma main, je ne puis y croire ! »

Il se précipite dans la salle de bain, puis en ressort avec tous les signes d'un désespoir qui touche à la folie.

La scène pivote encore une fois et représente un champ. Taïko en costume de guerre, environné de soldats, attend au passage son ennemi qui veut fuir. Mitsou-Fidé traverse la scène avec une suite peu nombreuse ; il est enveloppé par les hommes de Taïko. Celui-ci, après un long discours dans lequel il accable de reproches son indigne serviteur, le fait charger de chaînes et l'emmène prisonnier.

La toile tombe ; la pièce est finie.

Elle a vivement intéressé le public : il a trouvé dans certaines situations des analogies avec les événements qui viennent de troubler le pays ; on a souvent substitué par la pensée Hiéyas à Mitsou-Fidé.

Tout le monde sort très-satisfait.

Tout le monde, non. Fidé-Yori a la mort dans l'âme. La jeune fille n'était pas à la représentation. Nagato s'efforce en vain de consoler son ami.

« Je ne la reverrai jamais ! s'écrie-t-il. J'avais espéré que je pourrais enfin être heureux dans la vie ; mais le malheur s'acharne contre moi. Tiens, ami, ajouta-t-il, j'ai envie de mourir ; tout m'accable. La conduite de ma mère, son luxe ruineux et fou, étalé en public, me remplissent le cœur d'amertume. Plusieurs fois, en entendant les éclats de voix de ce soldat qu'elle a la faiblesse d'aimer, j'ai été sur le point de sauter dans cette loge, de le frapper au visage, de la chasser, elle, avec la colère que mérite un tel oubli des convenances. Et puis ma rage tombait devant une pen-

sée d'amour qui m'envahissait. J'espérais qu'elle allait venir, la jeune fille qui est toute mon espérance ; je fouillais la salle d'un regard avide. Elle n'est

pas venue ! Tout est fini, tout est tris-tesse en mon esprit, et cette vie qu'elle m'a conservée, je voudrais m'en délivrer à présent ! »
JUDITH GAUTIER.

LA FILLE DU JARL

SAGA NARSE

I

B

RUNHILDE, la fille du chef, est assise près d'une fenêtre de la salle des fêtes, attendant le retour de son père, et regardant au loin dans la vallée pour découvrir la chasse de Snorro. Les joues de la fille brune¹ ont perdu leurs teintes empourprées ; ses yeux bleus sont voilés d'un nuage comme ceux d'une Elfe à qui les puissances du Walhalla ont révélé des choses funestes.

Elle songe aux paroles du jarl Snorro, et la voix solennelle de son père vibre toujours à ses oreilles.

« Par Freya la Grande, à qui tu fus consacrée, tu ne seras pas la femme d'un étranger adorant le feu de l'étranger ; nul guerrier n'emmènera sur son vaisseau la vierge du bouclier, s'il ne professe ou s'il n'adopte la religion des braves ! »

Hélas ! Siegmar le Teuton est chrétien, et les adorateurs de Christ renoncent, dit-on, au bonheur et à la vie plutôt qu'à leur Dieu ! D'ailleurs, la volonté de Siegmar n'est-elle pas de fer comme celle de Snorro ?

Brunhilde n'espère fléchir ni l'une ni l'autre de ces âmes inébranlables, et pourtant son cœur ne peut se détacher de Siegmar le Teuton.

Le brouillard du soir descend sur les collines aux noirs ombrages ; les extrémités du vallon retentissent d'abois et de hennissements.

« Qu'on jette tout un arbre au foyer ardent ! Qu'on emplisse aux tonnes les cruches de bière, d'hydromel et de whisky, car voici nos chasseurs qui rapportent du gibier pour le repas du soir ! »

Le sein de Brunhilde se gonflait sous sa cotte doublée de fourrures : elle tressaillit en voyant Siegmar chevaucher à la droite de son père.

« Allons, Brunhilde aux cheveux noirs, levez-vous pour faire honneur au roi de la fête. Par mon bon navire, il y a de rudes compagnons au pays Deutsch¹, et Siegmar s'est comporté comme l'eût pu faire un vrai Normand : c'est lui qui a défié l'ours, face à face, poitrine contre poitrine, et qui l'a loyalement éventré de son couteau. Hurra pour Siegmar le Deutsch ! »

On entra joyeusement dans la salle des festins, et l'âme de Brunhilde était légère et allègre, parce que Snorro le vieux avait vanté son jeune héros.

Une gaieté bruyante épanouit les visages des convives pendant le long repas : la fraternité de la chasse est la première pour les hommes du Nord, après celle du champ de bataille.

Quand Siegmar eut vidé à mainte reprise la corne circulant de main en main, pleine jusqu'au cercle d'or qui couronnait son orifice, la boisson fermentée échauffa sa poitrine et rendit sa langue plus hardie.

Il frappa la table de son poing robuste pour demander le silence.

« Écoute-moi, Snorro, noble jarl ! J'ai cinq cents chevaux de bataille dans

1. Brun-hilde, fille brune.

1. Deutsch-haud, le pays teuton, l'Allemagne.

mes prés de Lauenbourg, cinq cents hommes d'armes et deux fois autant de gens de trait prêts à marcher quand se déploie mon pennon de guerre; j'ai mon vote à l'élection impériale; j'ai, ce qui vaut plus encore, du sang de Witikind dans les veines! Crois-tu que le mélange de ce sang puisse être à déshonneur à celui d'un *roi de la mer*? Snorro le vieux, il faut que tu me donnes ta fille, qui m'a donné son amour. »

Brunhilde devint aussi pâle que si la vie eût abandonné son beau corps.

Le jarl garda un moment le silence : ses yeux baissés et son visage immobile ne trahissaient pas sa pensée.

« Le sang de Witikind rougit tes veines! dit-il enfin d'une voix imposante. Il est vrai, et, à ce titre, je veux bien oublier que ta race n'a pas suivi les voies de Witikind, en acceptant le servage des Romains. Écoute à ton tour : fais droit à ma requête et je ferai droit à la tienne. »

Il leva la corne remplie de bière forte.

« Siegmar de Lauenbourg, voici mon toast : Louange aux fils d'Odin, le dieu des hommes libres! Malédiction aux sectateurs du Christ, le Dieu des esclaves! Fais-moi raison. »

Siegmar se leva les dents serrées et l'œil brillant d'un feu sombre.

« Eh bien! répètes-tu après moi : Malédiction sur la croyance des Romains? »

Les fumées du whisky et celles de la colère montèrent ensemble au cerveau du Teuton.

« Tais-toi, blasphémateur! s'écria-t-il. Christ est le Fils unique du Père Tout-Puissant, et Thor et Odin sont des chiens!

— Hella t'a entendu, » rugit le jarl, et il bondit sur lui le couteau au poing.

Vingt poignards avaient lui autour du Teuton qui s'était adossé au mur en brandissant sa large épée.

La fille de Snorro se jeta entre les lames nues.

« Arrêtez! cria-t-elle d'une voix retentissante, vous n'arriverez au sein

du Deutsch qu'à travers celui d'une vierge du bouclier!

« Arrêtez! car l'hôte étranger est chose sainte, et malheur à qui prend sa vie pour des paroles échappées entre les coupes du festin! »

Ses longs cheveux noirs flottaient en désordre sur son cou de cygne; ses prunelles resplendissaient, et son front semblait rayonner de clartés divines.

Les guerriers crurent voir une wal-kyie, et abaissèrent leurs dagues altérées de sang.

« Qu'il parte donc, dit Snorro en lui lançant un farouche regard; qu'il regagne sain et sauf sa terre natale! Mais j'adjure tous les dieux que, si le soleil le retrouve demain sur nos marches danoises, les corbeaux dîneront avec son corps.

— Ce n'est point ton pardon ni ton sauf-conduit que j'accepte, ô Snorro! Mais je m'en vais, parce que je ne veux pas qu'entre son amant et son père il lui faille pleurer un mort et haïr un survivant! Adieu donc, puisque tu l'as voulu, jarl Snorro!... »

II

« Qu'on aille chercher la Brunhilde, dit le chef au visage soucieux; j'ai fait cette nuit des rêves de malheur, et je veux qu'elle me chante sur sa harpe le récit de l'Edda, pour chasser l'humeur noire de mon âme.

— Jarl, dirent les servantes, Brunhilde n'est point en cette demeure. Nous l'avons cherchée, elle ne s'est point montrée à nous; nous l'avons appelée, elle n'a point répondu. »

Le chef monta sur la plate-forme de sa tour, plongea ses regards d'aigle dans la vallée; mais la brume l'enveloppait comme un manteau dans ses plis obscurs.

Il appela de sa voix puissante :

« Brunhilde! »

Les corbeaux seuls répondirent, en s'envolant effrayés du faite des sapins.

Le vieux guerrier fit entendre un gémissement sourd, et ses cheveux gris

se hérissèrent sur son front, comme si Loke, le dieu du mal, l'eût pressé de sa main brûlante.

Quand il fut descendu de la tour, ses fidèles l'entourèrent, l'œil inquiet et l'oreille attentive.

« A cheval ! » cria-t-il.

Ce fut là toute l'allocution du père de Brunhilde.

Et ils partirent.

Ils passèrent comme un ouragan sur les landes et les bruyères, volant toujours devant eux comme le garrot d'une arbalète, gravissant au galop les pentes abruptes, franchissant d'un élan les profondes crevasses des roches granitiques.

Ils arrêterent enfin au pied d'une montagne à pic leurs coursiers couverts d'une écume sanglante, et gravirent rapidement jusqu'au sommet.

De là, leurs regards parcoururent au loin les flots du petit Belt et ses îles dentelées, les côtes sauvages du Jutland, aux baies et aux anses profondes.

Une exclamation étouffée mourut dans la gorge de Snorro, son bras étendu comme pour maudire leur montrait, presque au-dessous d'eux, une barque amarrée dans une petite crique du rivage.

Deux figures, dont l'une se reconnaissait pour une femme à ses vêtements flottants, étaient pour lors à vingt pas de l'esquif.

Snorro poussa un cri si terrible que les deux amants l'entendirent et levèrent la tête vers la cime de la montagne. La fugitive chancela, tomba sur ses genoux et tendit au chef des mains suppliantes.

Son compagnon l'enleva dans ses bras, la porta au fond de la barque et rompit les amarres d'un coup de hache. La frêle nef bondit sur les vagues noires et houleuses.

Snorro jeta autour de lui un coup d'œil de désespoir, puis son œil brilla comme une lueur d'orage à travers des nuées sombres.

Il avait reconnu son *Almadie* à l'ancre dans une anse voisine.

« En mer ! » s'écria-t-il.

Le vieux pirate Haldan, son compagnon durant trente années de guerre, secoua la tête en regardant le grain qui se levait avec le vent d'est des côtes de Séeland, puis il répéta comme les autres :

« En mer ! »

III

Snorro était demeuré quelque temps aussi sombre qu'un fantôme sorti de sa colline tumulaire ; mais quand il eut aperçu la barque au loin déployant sa blanche voile comme une mouette son aile, il retrouva toute sa fougueuse énergie qu'avait étourdie ce coup inattendu.

Il se penchait sur l'avant du navire, comme s'il eût pu lui imprimer ainsi une impulsion plus rapide.

« Hurrah ! mon bon vaisseau, mon serpent de mer ! tu as vingt fois porté ton maître à la victoire, vingt fois tu l'as soustrait blessé à la fureur de l'ennemi ! Aujourd'hui, on l'a blessé encore, mais au cœur ! et ce n'est pas son salut, c'est sa vengeance qu'il te confie ! Hurrah ! mes fidèles ; nous avons quarante rames contre quatre, et notre voile prend dix fois autant de vent que la leur ! »

Le grain lointain était devenu un rideau noir tendu sur toute la voûte du ciel ; la houle allait grossissant en un rugissement sans fin ; la mer bouillonnait par-dessus les pointes des récifs, qui dépassaient d'ordinaire sa surface.

A voir la fragile nef glisser tour à tour sur les pentes profondes des vagues et s'élancer jusqu'au faite de leur volute écumeuse, on eût dit un poisson volant s'efforçant d'éviter par ses bonds aériens la poursuite d'une dorade.

Un éclair immense déchira les lourdes nuées, et les éclats de la foudre se confondirent au grondement des flots.

« Entends-tu, fille ingrate ! s'écria le chef, c'est Thor qui te menace par la voix de son tonnerre ! »

Son navire, léger et puissant comme un aigle marin, filait au but à travers

les montagnes humides qu'il trouait de son éperon.

L'Almadie dominait la tempête : la faible barque en était dominée, et, sa voile carguée, elle se laissait balloter au caprice des ondes. Une nouvelle rafale amena son ennemie presque sur elle.

« Rendez-vous, traîtres ! cria Snorro.

— Pardonnez-nous, mon père ! répondit la voix perçante de Brunhilde. Accordez-moi au Teuton !

— Jamais ! »

Elle embrassa le guerrier chrétien, et, levant au ciel son front baigné par l'onde marine :

« Nous mourrons donc ensemble, ô mon Siegmar ! »

Snorro leva sa hache d'armes, mais il ne la lança pas au Teuton, car Brunhilde se tenait suspendue à son cou, et le cœur manqua au jarl pour tuer sa fille.

La hache siffla pourtant, et, traversant l'étroit espace qui séparait les deux bâtiments, alla briser la vergue de la barque.

En ce moment un typhon les enveloppa et les fit tournoyer tous deux entre les vagues tourbillonnantes.

Snorro rouvrit ses paupières aveuglées par les eaux acres de la mer, et vit l'esquif démanté flottant à trois portées du javelot; *l'Almadie* fit force de rames pour l'atteindre; mais les ondes (était-ce pitié ou colère ?) cachèrent de nouveau la barque au vieux chef.

Un éclair la lui montra presque ensevelie dans un sillon des flots.

Puis les talus de ce sentier profond et mobile s'écablèrent à grand bruit et couvrirent la malheureuse nef.

Snorro avait senti son cœur se serrer sous une étreinte de fer.

Il revit la barque plus proche. Deux des rameurs avaient été balayés par la lame furieuse; mais les deux amants étaient encore enlacés au reste du mât.

Et parmi les hurlements de la tourmente, une plainte aiguë arriva jusqu'à Snorro.

« Pitié ! pitié ! ô mon père ! »

Les compagnons du jarl se reposè-

rent un moment sur leurs rames, les yeux fixés sur le morne visage de leur chef; car il se passait d'étranges combats dans l'âme de Snorro.

L'ouragan qui broie en passant l'arbuste est chose terrible quand il lutte avec le grand chêne.

Tout à coup le jarl releva sa tête affaissée sur sa poitrine, et il emboucha le cornet suspendu à sa ceinture :

« Reviens, reviens, Brunhilde ! ma fille, reviens ! je te pardonne ! je pardonne au Teuton. Brunhilde ! ô Brunhilde ! »

La jeune fille entendit ces paroles de miséricorde, car elle se pencha au bord de la barque, les bras étendus vers son père.

Si le jarl eût été à leur côté, il eût vu rouler une larme dans les cils de l'indomptable Siegmar.

Puis le chrétien et la vierge prirent les rames des deux matelots qu'avait emportés la mer, et la barque tenta des efforts non moins inouïs pour rejoindre le vaisseau que naguère pour le fuir.

Ils s'approchèrent à diverses reprises si près, qu'ils faillirent se heurter d'un choc où le plus fort eût mis le plus faible en débris.

Et toujours le flot les écartait violemment à l'instant où le jarl allait jeter le grappin d'abordage.

Un cri s'éleva des bancs de *l'Almadie*. Un mouvement des eaux ramenait la barque vers l'arrière du navire avec la vélocité d'une flèche.

Une vague monstrueuse la poursuivait plus rapide encore.

« Virez de bord ! cria Snorro. Aux avirons ! Brunhilde, aux avirons ! »

A peine le vaisseau avait-il viré, que la barque arriva, et la lame avec elle, courbée sur elle comme un dais funèbre.

Les voici, les voici à la longueur d'une lance ! Ils allongent les mains pour saisir les rames libératrices.

Au même instant la montagne menaçante qui s'inclinait sur leur tête s'écroula tout entière...

La barque, ceux qui la montaient et

trois des Danois qui leur tendaient les avirons, avaient disparu sous la lame !...

On vit reparaitre sur les ondes deux corps entrelacés ; on entendit une voix mourante s'écrier :

« Sauve-toi, Siegmar, et laisse-moi périr ! »

Mais ce cri n'obtint point de réponse, et les deux amants s'enfoncèrent de nouveau dans l'abîme !...

Snorro et ses fidèles s'étaient précé-

pités au milieu des vagues mugissantes.

Mais lorsque, après une longue lutte contre les flots, ils rejoignirent leur navire, ils ne ramenèrent à bord que deux cadavres.

C'étaient ceux de Siegmar et de la fille du jarl.

HENRI MARTIN.

(*Journal des Femmes.*)

UN BAL DES COMÉDIENS

LETTRE ÉCRITE A M. M. W. LE MERCREDI DES CENDRES



ETTE fête de comédiens se passait en famille, on jouait pour soi, sous le rideau ; mais un billet de faveur m'avait été donné. J'ai été

le public de cette comédie, j'en serai la gazette. Ce matin, avant de dormir, je vous en ferai le récit, madame, en réponse à votre question de l'autre jour : « Où donc est le plaisir ? » Le plaisir, madame, était cette nuit rue Notre-Dame-de-Nazareth, avec Bouffé qui se moquait de lui. Peut-être qu'en allant de la Madeleine à l'Arsenal, vous aurez, en passant, aperçu quelque lumière, entendu quelques rires échappés des volets mal joints d'un premier étage, au coin de la rue du Pont-aux-Biches. C'est là qu'était, cette nuit, la scène du Gymnase, c'est là qu'était le *grrrand rassemblement nocturne*, comme le disait une affiche démesurée ; on y lisait : *Les portes ouvriront à onze heures, le bal commencera tout de suite et plus tôt s'il est possible.*

Les deux actes de cette parodie étaient simultanés, la scène se partageait en deux décorations : le salon, la Courtille. Au salon, où les bougies brûlaient dans de vieux candélabres, c'était au piano que dansait le beau monde. Des paysages de papier, des verres de couleur donnaient un air champêtre à

la guinguette ; là, Tabecque, monté sur un tonneau, criait : « Balancez vos dames ! » et jouait faux ; et sous un lustre d'osier, caricature de lustre, il pendait, en guise de cristaux, un bouchon de carafe.

Trêve un moment au rigodon, place sur le pavé ! Voici des bateleurs ; voici la *femme forte* ; c'est Émile Taigny. Il a drapé d'une tunique à paillettes et d'un vieux carrick les épaules de mademoiselle Faublas. L'acrobate apporte un tapis et des cerceaux, elle harangue *messieurs et dames* ; attention ! voici Faublas qui fait sa culbute. Michel Perrin, venez donc voir ! Leur journée faite, les bateleurs soupent en plein vent avec des pommes de terre frites.

Au salon, Eugénie Sauvage, grande dame au regard fin, causait avec Klein, docteur septuagénaire, tandis que, sur le seuil, une jolie femme de chambre, Despréaux, disait avec son sourire boudeur, à la personne de Balzac personnifiée : « Monsieur de Balzac, vous ne dansez pas ? » Ici les souliers de satin, les basques de velours, les bijoux, les grands airs ; ici l'écarté, ici la migraine et le valet en habit noir, chargé du plateau que dirigeait Paul, habillé moitié ville et moitié campagne. Paul, cette nuit, était le seul à ne se moquer de rien. Sérieusement à ses amis, inten-

dant des menus plaisirs de la fête, il veillait attentif à ce que personne ne manquât de glaces, chez les gens comme il faut ni chez le populaire. Aimable et empressé tout de bon, il avait pris exprès dans ses rôles son air le meilleur. Au milieu de tout cela, un seigneur russe à la barbe jaune, à la pelisse brodée d'or, promenait gravement le luxe d'un costume apporté des bords de la Newa. Le seigneur était disparu depuis un moment, lorsqu'un tapage s'est fait dans l'antichambre. C'était madame Pochet que la danse empêchait de dormir. Madame Pochet en déshabillé de nuit, pâle et les yeux rouges, venait, sa chandelle en main, se plaindre du bruit que faisait le carnaval. On s'était moqué à coups de pelles et de pincettes du tam-tam des orchestres, voici maintenant une moquerie des voisins que le tam-tam réveille. Personne n'aurait deviné le boyard sous le béguin de la vieille, tant sa grimace était savante et complète. Un moment on s'est regardé entre comiques, s'interrogeant d'où venait celui-ci. C'était hardi de s'attaquer ainsi à des comédiens, et de répondre sans rire à Bouffé qui demandait : « Que voulez-vous, la bonne ? » L'amateur a payé d'audace, et nous avons eu un dialogue improvisé à mourir de rire. Un verre de punch et un tour de valse ont apaisé madame Pochet.

Enfin Pierrot, armé de son billet, réclame la *tombola*.

Il s'impatiente, il trépigne, il cabale ; le public est mécontent ; que le programme tienne sa promesse, ou gare l'émeute ! Silence ! Voici la *tombola*. L'acrobate est élevé sur une estrade, un bandeau sur le front, deux doigts au-dessus des yeux. La main dans le sac, l'enfant aveugle promène ses regards sur le public attentif et, après une solennelle allocution, lui rappelle le programme ; il a promis, d'abord, un ma-

gnifique tableau représentant, d'une manière ingénieuse, une image aussi fine que spirituelle du dieu badin qu'on nomme AMOUR. Voici, pour le numéro gagnant, l'image enluminée prise dans une boutique à six liards. Il a promis ensuite *une superbe boîte à veilleuses privée de tous ses agréments*, la voici ; puis *une parure complète, composée d'un collier, le tout à l'usage du beau sexe* ; voici le collier de verre. Commissaires, remuez bien les numéros ! Voici le *très-bel écrin garni de parfums d'Arabie*. Voici l'optique d'enfant, *diorama simplifié*. Voici, regardez bien, voici le *charmant automate dont les mouvements simples et gracieux séduisent et étonnent tout à la fois*, joujou d'Allemagne, en bois blanc. Voici la pipe que l'affiche appelle un *calumet*. Voici les autres belles choses.

On ouvre enfin les volets ! il est grand jour, et l'on se quitte en riant, comme on était venu. La comédie remonte en fiacre et va reprendre au théâtre de Madame les airs batailleurs de nos Clitandres en pantalons et les complaisantes répliques des Sottenvilles bourgeois. Célimènes financières, romanesques Agnès, envie de mourir et petites passions les attendent au drame à ponts-neufs. Il faut reprendre au sérieux la poésie constitutionnelle, c'est assez en avoir ri.

— Avez-vous bien ri, madame, cette nuit du mardi gras, dans nos bals du monde ? Je gage que non. Ce matin, comme l'autre jour, vous regrettez vos heures perdues. Cette fois, je suis plus heureux que vous, grâce à Paul et grâce à Bouffé. Que n'eussiez-vous pas donné pour venir voir aussi quel plaisir on prenait à se moquer du plaisir ! C'était la solution du problème : s'amuser en carnaval. Mais à la comédie seule appartient de se moquer du monde.

GAVARNI.

Le gérant : A. TENNEVIN.

FIN DU TOME PREMIER.